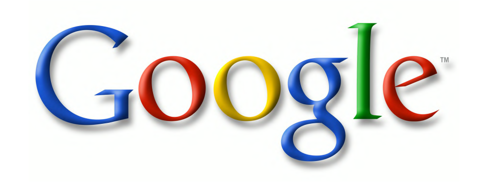
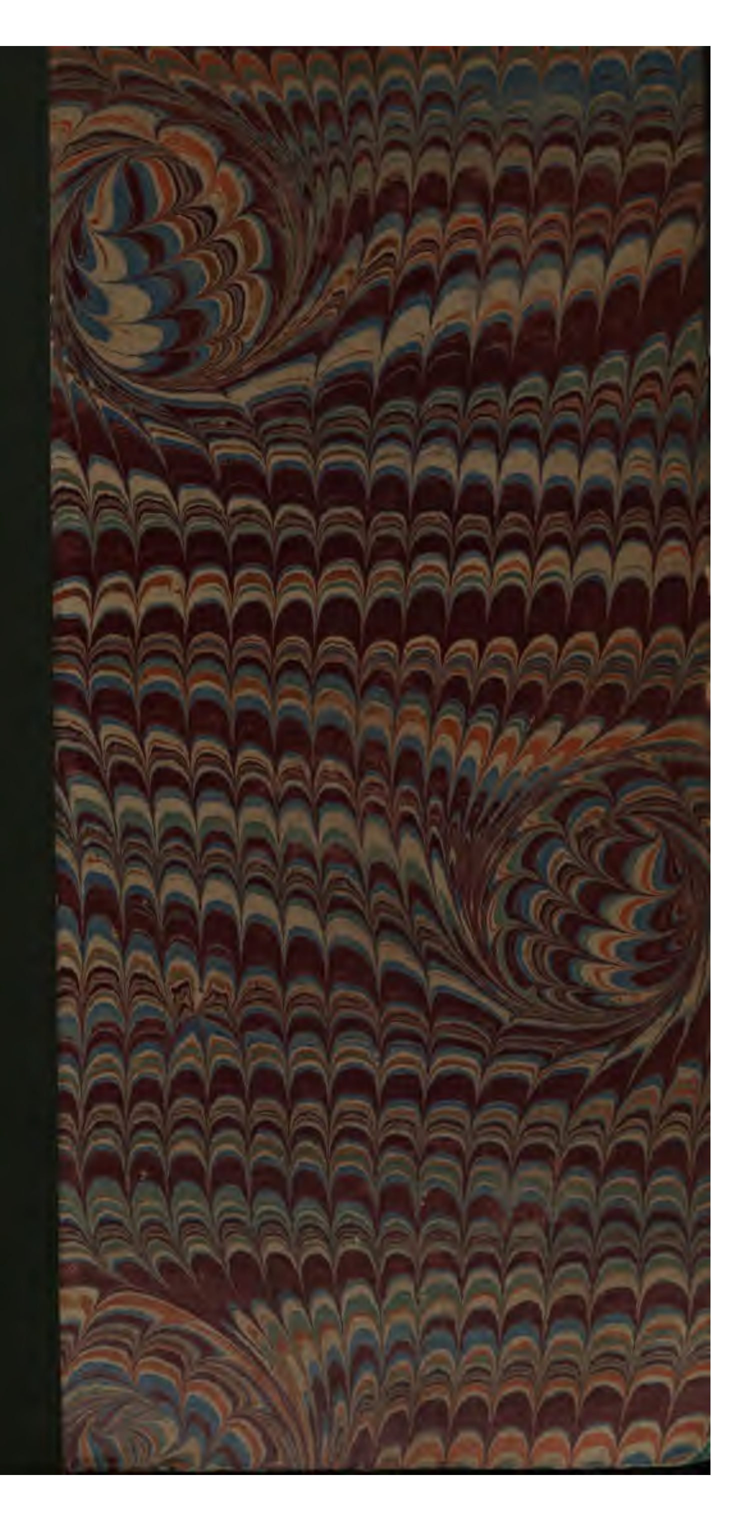
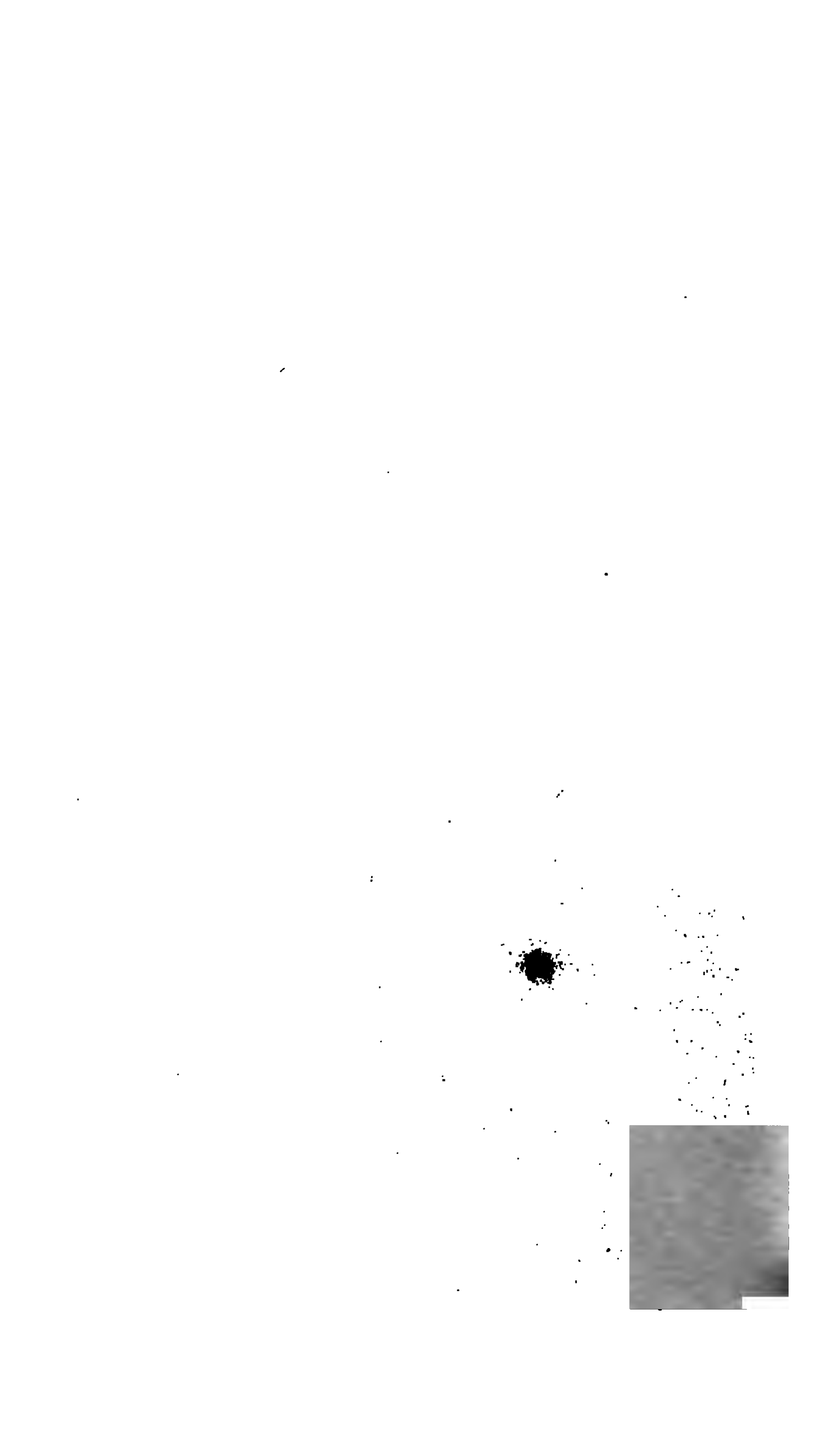
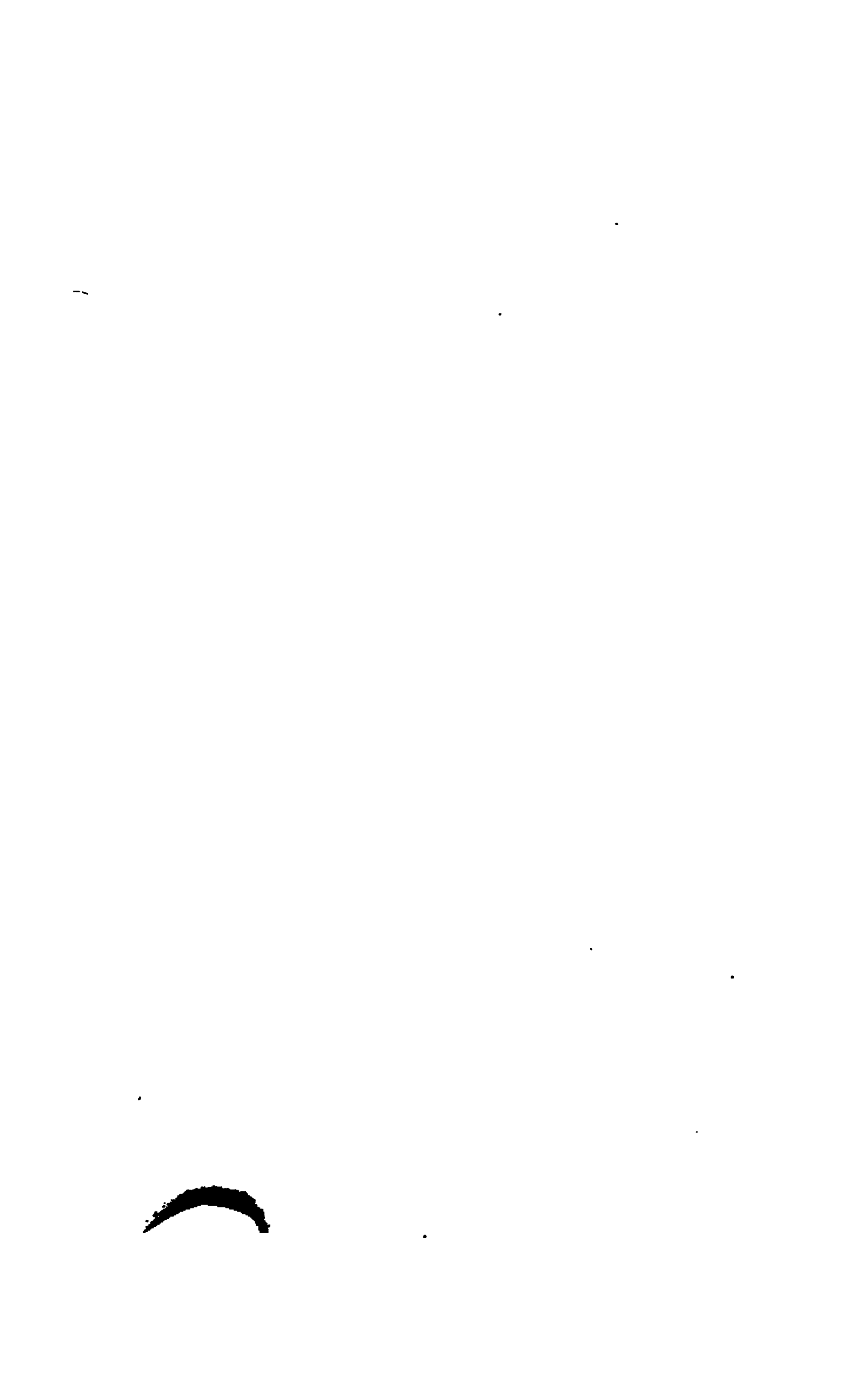










LETTRES D'EXIL

II

BOURLOTON. — Imprimeries réunies, B.



EDGAR QUINET

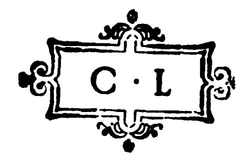
II

LETTRES D'EXIL

A MICHELET

ET A DIVERS AMIS

II



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1885

LETTRES D'EXIL

CCIV

A M. MICHELET

A PARIS

Veytaux, canton de Vaud (Suisse), 11 décembre 1859.

Cher ami. Je ne puis que saluer le nouveau volume ; vous faites des miracles. De cette France, qui semble si bien morte à toute vie morale, vous seul tirez encore de grandes lumières ; vous lui arrachez des accents qui paraissaient entièrement oubliés. C'est la femme française qui nous a perdus ; c'est par elle que vous cherchez à nous faire renaître ; et, en effet, il faut bien recommencer par Ève si nous voulons sortir de cet immense chaos. Toutes vous admireront, quelques-unes vous comprendront et cela suffit pour que vous ayez produit un grand bien. J'entends que l'on vous reproche de toucher à la physiologie ; comme s'il pouvait en être autrement ! Je serais tenté de répondre : « Il vous fait trop d'honneur. Que peut être

l'amour et le mariage chez des esclaves, sinon de la pure physiologie? Et il n'y touche qu'en passant, quand il aurait le droit de réduire à cela toute votre existence. »

Vous faites bien de ne pas désespérer de ce monde ; vous lui présentez un idéal ravissant qu'il aura la fatuité de prendre pour son portrait. Mais peut-être aussi, c'était le seul moyen de lui donner l'envie d'y ressembler.

L'expérience que nous avons faite depuis huit ans nous montre des abîmes de dureté, d'insensibilité dans ces belles; en le leur reprochant, vous n'auriez réussi qu'à les endurcir encore.

Au reste, dans vos peintures, tout est vrai, car j'y reconnais votre intérieur et la présence réelle de madame Michelet. Ce sentiment de réalité dominera tout; les plus endurcis diront : « Il est donc vrai que la vie peut être ce qu'il dit [1]. »

Adieu, très cher; je vois à peine ce que j'écris. Mes hommages, mes félicitations à madame Michelet; je ne peux m'empêcher de lui rapporter une bonne partie de cette *île heureuse*. Avouons qu'elle nous a aidés à en faire la découverte.

Votre

EDGAR QUINET.

1. Voyez *Notes*.



CCV

A M. JULES JANIN
A PASSY

Veytaux, décembre 1859.

Mon cher ami. Encore une fois, un signe de vie. Cette lettre te sera remise par un de mes meilleurs amis, M. Chassin; il te dira tout ce que tu peux désirer savoir sur ma vie d'exil. Reçois-le, avec le cœur que je te connais depuis *quarante-deux ans*, bientôt un demi-siècle.

Je te remercie de tout ce que tu as fait pour moi et pour mes livres. Ce qu'il y a de mieux dans le monde, tu me le fais éprouver, la reconnaissance pour un ami fidèle. Les écrivains me proscrivent par imitation; ils effacent mon nom, partout où ils en trouvent l'occasion; ils ne me citent jamais, dans les choses même qu'ils m'empruntent. Tu fais tout le contraire et tu me consoles, à toi seul, de cette légion d'esclaves.

Vis longtemps, mon cher ami, pour l'espérance et pour l'honneur de ces pauvres lettres, qui bientôt n'auront plus que ton châlet pour abri.

Crois à mon amitié, elle est bien vieille et toujours jeune. A toi de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCVI

A M. VICTOR CHAUFFOUR
A THANN

Veytaux, 16 décembre 1859.

Mon cher ami. La vie passe et n'amène rien de nouveau pour nous. Ce temps si lourd semble ne pas marcher. Après huit ans, on se retrouve justement au même point. La conscience humaine n'a pas fait un seul progrès, elle ne s'est pas réveillée un seul moment. Les événements ne produisent aucun résultat dans les esprits. On dirait que la vie humaine est supprimée; il n'y a plus ni époques, ni dates, ni renouvellements. Tout se perd dans l'uniformité de la servitude, dans le silence de la mort morale. Je m'imagine que des siècles ignominieux dont l'histoire n'a pu tirer aucun souvenir se sont écoulés de cette manière. Le monde est retombé sous le poids de la légende, et la légende ne connait ni mois ni années, elle se passe en dehors du temps ! Si du moins nous étions comme elle et si les années ne nous atteignaient pas !

Mais à quoi bon parler d'une chose sur laquelle l'esprit n'a pas de prise? C'est de vous que je veux parler. Il n'est guère de jour où nous ne regrettions la résolution que vous avez prise sur l'offre de la chaire de Genève. Vous ne savez peut-être pas assez combien les Genevois tenaient à vous. Quel accueil vous auriez trouvé ! Mais

ces regrets sont inutiles et, sans doute, vous avez mieux compris votre destinée que je ne puis faire, ici, dans mon isolement. J'ai été heureux de ce que vous m'avez dit de ma lettre sur l'amnistie. Ma situation privée était très différente de la vôtre et il eût été peu raisonnable de ma part de demander que nos résolutions fussent identiques. Vous avez fait ce que vous avez cru le plus conforme à vos devoirs de père. Voilà ce dont je n'ai jamais douté.

Quoique, aux yeux de la raison, notre position politique semble à peu près désespérée, il faut pourtant continuer à vivre, à lutter, à agir, comme si nous avions toutes les raisons du monde d'espérer. Dans ce monde légendaire où nous sommes retombés, la logique, le raisonnement sont détruits comme le reste. Gardons au moins l'instinct vital qui, quelquefois, supplée à la sagesse politique; obstinons-nous à nous sauver contre toute évidence.

Ne croyez pas que je ne suis pas très préoccupé de vous, de vos travaux, de votre avenir là-bas, et aussi de votre *Calvin*. Vous ferez certainement tout ce qui peut se faire sous cette atmosphère.

Je voudrais bien savoir quelque chose de vos impressions nouvelles, de vos projets immédiats. Il ne faudrait pas que le lien des exilés fût rompu : leur pauvre tribu est dispersée, mais certainement il restera quelque chose de leur esprit.

J'ai enfin envoyé à Paris mon interminable manuscrit. Je m'attends à tous les dégoûts imaginables. Quoi qu'il arrive, on ne pourra pas m'ôter le bien que cet

m'a fait dans ces tristes jours. C'est là le seul sur lequel j'aie le droit de compter.

Cet ouvrage est, à certains égards, le plus considérable de ma vie. S'il ne fait impression sur personne, je suis bien décidé à ne pas m'en attrister. Il fera comme moi. Il luttera et patientera et se défendra de son mieux, dans son coin.

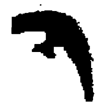
Le reste ne dépend ni de lui ni de moi.

Ma femme, qui ne reprend ses correspondances qu'avec difficulté, est cependant beaucoup mieux. Nous avons craint pour elle le commencement de l'hiver; il avait été question de quitter Veytaux, d'aller à Lausanne et même à Nice. Les difficultés survenues nous ont liés à Veytaux.

Nous espérons traverser ainsi notre sauvage solitude de l'hiver. Parlez nous aussi, mon cher ami, de vous, de vos deux familles, de votre frère de Colmar. Croyez bien que tout ce qui vous arrive me touche et que nous sommes deux ici, qui vous suivrons toujours de cœur, dans les bons et les mauvais jours.

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.



CCVII

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A MONTPELLIER

Veytaux, décembre 1859.

Mon cher ami. Comment vous remercier assez de votre lettre et de votre livre? Je suis si touché de ce que vous me dites, qu'il faudrait vous avoir ici, à mon aise, sous mon toit, pour m'exhaler en liberté. J'admire vraiment que ce temps n'ait pu vous entamer en rien. Je vous retrouve tout entier, tel que je vous ai connu autrefois dans le premier essor de la vie. L'expérience, qui vous a tant donné, ne vous a rien ôté, et je suis tenté d'attribuer une partie de ce miracle à votre vie heureuse, solitaire, où vous êtes confiné depuis seize ans.

Vous en sortez par moments, assez pour connaître le siècle, et il n'a pas le temps de peser sur vous.

Votre plainte échappée sur les injustices me reste dans le cœur. Ah! mon ami, seriez-vous la digne et noble créature que vous êtes, si l'injustice ne vous avait marqué du doigt?

Le chemin est dur pour ceux qui ont une conscience et une pensée; aujourd'hui, il n'est pas de pays où l'on ne paye plus cher le droit de rester homme. Habiter une île que j'appellerais volontiers l'île de la Justice, cela vaut bien une des rues étroites et médisantes de Paris.

Laissons-les dire : ils excellent à attaquer un homme dans la moelle; mais, si l'on ne fait pas attention à eux, ils oublient bientôt ce qu'ils ont dit [1].

Vous voulez bien, mon cher ami, vous rappeler l'ouvrage dont je vous ai parlé. Le voilà enfin terminé et le manuscrit est à Paris. Dieu sait les déboires infinis que l'impression me vaudra. Terrible pays quand on ne suit pas l'ornière. L'ouvrage se compose de vingt-quatre livres, mille quatre cents pages, en prose. Ce sera certainement ma conception la plus étendue. Je n'aurais osé vous demander d'en parler. Mais, puisque vous êtes assez bon pour y penser, je vous avouerai que je ne vois que vous pour embrasser ce sujet. Il n'en est pas de plus grand en soi. Vous ferez certainement quelque chose d'admirable, indépendamment de ce qui me concerne, j'en suis parfaitement sûr.

Ai-je besoin de vous dire que tout ce que vous avez fait pour ma lettre insérée me touche comme une nouvelle preuve d'amitié? Je pouvais craindre que cette lettre, écrite à la hâte, ne pût supporter la publicité, au milieu de vos œuvres si réfléchies, si excellemment littéraires. Du moins, vos lecteurs sauront combien je vous suis tendrement attaché, par tous les sentiments les plus sérieux. Adieu.

Je m'aperçois que je ne vous ai rien dit des nouveaux morceaux de votre beau volume. Tout cela est large, élevé comme le reste; quelle belle anatomie comparée des deux peuples!

1. Voyez *Notes*.

Mes hommages à madame Taillandier. Pourquoi ne viendriez-vous pas vous reposer ici, sous notre toit? Ce serait un beau jour.

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

CCVIII

A M. MICHELET

Veytaux 19 décembre 1859.

Je m'attends bien, cher ami, à tous les ennuis imaginables, et je suis disposé à y opposer la plus grande patience. Vous savez que la suffisance n'est pas mon défaut. Mais je parle de cet ouvrage avec une certaine assurance, comme d'une chose qui m'est étrangère. Au point de vue de la religion, rien ne peut faire difficulté : c'est le développement de la légende de la France et de l'humanité, dès qu'il y a une France et un moyen âge. Dans tout le reste, s'il y a quelque chose qui préoccupe ces messieurs [1], cela doit se réduire à quelques mots, à quelques lignes que l'on interprète arbitrairement. Cela n'a pas la grosseur d'une mouche dans une cathédrale.

Mais je sais comme tout peut se défigurer quand on n'entre pas dans la pensée d'un écrivain. Lorsque je fis *Ahasvérus*, on me força de lire les premières pages, le

1. Voyez *Notes*.

Prologue, à une personne très spirituelle. Voici ce que me dit cette personne après avoir bien réfléchi :

— *Je vois ce que c'est ! c'est une conspiration.*

Si ces messieurs ne se placent pas à mon point de vue, il est certain que tout doit leur paraître à rebours et cet ouvrage ne peut manquer de les horripiler. Il me semble que j'entends d'ici : « Ce pauvre Quinet ! c'est vraiment absurde ! »

Mais qu'ils veulent bien penser que, dans aucun de mes ouvrages, je n'ai autant respecté la langue française. Qu'ils ne cherchent pas sous les mots autre chose que ce que j'y ai mis, et alors, peut-être, porteront-ils un autre jugement. Quand l'imagination est à ce point effarouchée, il est rare qu'on en revienne, et j'espère peu de ce début.

C'est précisément cette largeur de l'œuvre qui devrait ôter à un éditeur toute préoccupation étrangère à la question littéraire. On ne s'amuse pas à faire une allusion en vingt-quatre livres et surtout on n'y emploie pas cinq ou six ans de sa vie. Hélas ! à quoi servent ces beaux raisonnements ! Je crains seulement que ces messieurs ne m'ajournent, et alors la saison passera ; je serai enrayé d'un an. C'est bien long.

Merci, cher ami, je n'ai plus guère que vous, dans cette France, où je ne reconnaîtrais plus personne. Malheur aux absents ! Sans vous, je n'espérerais pas même paraître de mon vivant. Je vous embrasse de cœur. Nos amitiés à Madame.

EDGAR QUINET.

On pourrait dire à ces messieurs : ce livre est essentiellement religieux. Dans aucun ouvrage, l'immortalité de la personne n'a été plus réalisée... Mais, encore une fois, revient-on des préventions ?

CCIX

A MADAME GEORGE SAND

A NOHANT

1859[1].

Madame,

Veuillez me permettre de me placer dans le nombre de ceux qui ont senti le coup qui vient de vous frapper. J'ai reçu de vous, dans une de mes grandes épreuves, des paroles qui m'ont fortifié, et que je n'ai pas oubliées. Je n'ai pas l'ambition de vous rendre aujourd'hui le bien que vous m'avez fait alors. Mais, du moins, j'exprime un sentiment très universel en vous rappelant, au nom de la multitude de vos amis inconnus, combien nous nous associons à votre deuil, et combien nous avons besoin que vous conserviez cette sérénité créatrice qui a été tant de fois notre joie, notre force ou notre consolation.

Agréez, Madame, l'hommage de mes sentiments les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

1. Voyz *Notes*.

CCX

A MADAME BLANCHE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 8 janvier 1860.

Ma chère sœur. Ces anniversaires me rendent bien visible la présence de notre mère. Que dirait-elle, si elle était encore parmi nous? Est-il bien sûr que mon exil l'affligerait profondément? Telle qu'elle était, il me semble que mon absence de France ne lui semblerait pas un malheur sans compensation. D'ailleurs, je suis dans le pays qui était un peu le sien; aussi ne suis-je nullement désorienté. Quand je pense à mes cinquante-sept années, je trouve que la vie me donne cent fois plus que je n'avais espéré. Tout ce que je demande au ciel, c'est de me garder les biens de tout genre que je possède aujourd'hui. Je n'en demande pas d'autres pour moi. Si je puis désirer revoir la France, c'est surtout pour ma femme, dont l'âme est si française, dans le sens le plus élevé, le plus rare de ce mot. Ah! qui pourra dire jamais ce que je dois à ce compagnon de chaque heure!

Je crois que notre mère approuverait tout ce que je viens de dire et qu'elle serait heureuse de sentir que la méchanceté des hommes ou du sort n'a pu m'arracher la paix et le bonheur. Oui, je suis heureux; mais je ne le



dis qu'à toi et bien bas pour ne pas éveiller les mauvais génies. J'espère pourtant que ma mère aussi m'entend. Pour tous les autres, silence !

Quand je songe à tout ce que l'on peut renfermer de choses, de souvenirs, de vitalité dans une minute, je ne comprends pas que l'on médise si fort de la vie. Je continue ma route et je me sens accompagné de la pensée de ceux qui m'ont aimé et qui m'aiment encore. Ma solitude est bien remplie. Que verrais-je en France? qui retrouverais-je? C'est là que je retrouverais l'isolement, des âmes refroidies, les amis dispersés, absents ou changés! Je vieillirais en un moment de mes huit ans d'absence.

Adieu, ma chère sœur, encore une fois mes vœux pour toi et pour tous ceux qui m'ont envoyé les leurs. Je t'embrasse.

Ton frère

EDGAR QUINET.

CCXI

A MADAME DIDIER
A PARIS

Veytaux, 16 janvier 1860.

Qnand pourrai-je, chère Madame, vous écrire à mon aise, sans vous parler de moi? Ce sera là un beau jour. Au lieu de vous remercier de votre aimable lettre, qui

réjouit toute ma maison, je suis obligé de vous faire partager des ennuis. Mon manuscrit est à Paris depuis un mois et demi et je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Le seul éditeur auquel on se soit adressé a répondu : « Voilà un ouvrage qui réveille bien des espérances. En conséquence, je ne puis m'en charger. »

Il paraît, Madame, que l'espérance est la chose du monde la plus interdite. Je me défends comme je peux d'espérer, de penser, de sentir quoi que ce soit. Je jure à qui veut m'entendre que je n'ai aucune idée. Mais on me soupçonne bien injustement d'en avoir une ou deux dans quatorze cents pages, et, si je me lave de cette accusation, je suis un homme perdu.

Sérieusement, Madame, le moment est venu pour moi de voir si j'ai encore des amis en France (je ne parle bien entendu que des hommes). Si j'ai encore des amis, qu'ils veulent bien se dire que je viens de terminer un ouvrage fort étendu, capital pour moi, et que je les prie de m'aider à arriver à la lumière. Pardonnez-moi de vous entretenir ainsi de ces horreurs, qui me répugnent plus qu'à personne. N'y a-t-il plus, en France, un homme ou deux qui puissent faire leur affaire de la mienne pendant un jour, peut-être deux? Il s'agit tout simplement de m'aboucher avec un éditeur. Il faudrait dire que, de tous mes ouvrages, c'est le plus littéraire, qu'il ne peut et ne doit faire peur à personne; enfin qu'il s'agit de l'être le plus inoffensif du monde. Dans votre beau salon, ne se trouvera-t-il pas un homme d'exécution, que vous puissiez amener à me prêter appui et assistance? Peut-être trouverez-vous ce prodige.



Excusez, chère Madame, cette lettre maussade, mais il est si cruel de se sentir étouffé. On pousse quelques cris sourds qu'il faut pardonner à la faiblesse humaine. Entre mille choses, votre lettre en contient une qui me ravit : vous êtes lasse de Paris. Ah! si ce pauvre Veytaux pouvait vous ravoir! Arrangeons-nous au moins (voyez ma confiance!) pour nous retrouver à Aix[1], dans une saison un peu moins caniculaire. C'est le beau projet que nous formons ici, ma femme et moi, en parlant de vous, en vous regrettant, en vous envoyant nos vœux et nos amitiés.

EDGAR QUINET.

CCXII

A MADAME DIDIER

Veytaux, 16 mars 1860.

Chère Madame,

Vos paroles me vont au fond du cœur. Ce que vous dites de ce passé si loin et si près de nous m'a arraché des larmes, à moi qui ne sais plus pleurer. Que de fois je voudrais vous dire à mon tour : « Vous souvenez-vous? » Car je vois bien que nous n'oublions rien ni l'un ni l'autre. Souvent je regrette que mes sept premières années d'exil se soient passées sans que je vous aie retrouvée. Mais je

1. Voyez *Notes*.

me dis que votre amitié si salutaire m'était réservée pour ces temps de solitude presque complète où nous sommes tombés.

Que de personnes ont renoncé à tout rapport avec moi, depuis que j'ai été, comme elles disent, frappé par le pouvoir! J'avais à Paris une très aimable cousine; plus un signe de vie depuis le 2 décembre.

Si d'autres m'écrivent quelques mots, c'est pour me faire l'éloge de mon bourreau, de mon assassin, et tout cela bonnement, ingénument! Que serais-je devenu au milieu de cet abandon absolu, si je n'avais trouvé celle qui a dû remplacer pour moi toute amitié et parenté. Ah! si l'on savait quel courage, quelle force d'âme, quelle inflexible résistance, quand tout nous abandonnait! Enfin vous la connaissez et vous la connaîtrez davantage, c'est une consolation pour moi.

Oui, chère Madame, nous admirons tous deux votre lutte contre ce monde d'esclaves. S'il doit rester une espérance (et il faut toujours espérer), c'est en voyant ce petit nombre d'âmes trempées, que vous réunissez autour de vous. Ce moment est cependant cruel. Après huit années de stupeur, voici une époque plus hideuse. Tous ceux qui sont las, font la paix. Une partie de la démocratie capitule et, pour premier gage, elle insulte, elle diffame ceux qui ont servi la liberté et la démocratie. Ces transfuges ont déjà deux grands journaux : *le Courrier de Paris* et *l'Espérance* de Genève. Ainsi voilà des républicains chargés d'extirper les républicains et de glorifier le Deux-Décembre, c'est la phase nouvelle dans laquelle nous entrons.

Assurément, mes affaires auraient grand besoin que je fusse un moment à Paris [1]; mais, comment seulement y songer? Ne faut-il donc pas que quelqu'un reste en exil pour protester au nom du droit intact? Déjà nous ne sommes que quelques-uns, cinq ou six sur le continent. Ce n'est pas trop. Je sais que la protestation reste stérile comme tout le reste, mais ce n'est pas une raison pour la faire cesser. Hélas! il faudrait bien plutôt la retremper s'il était possible. Quel parti ne tirerait pas l'ennemi d'une course faite à Paris! Nous aussi nous nous lasserions, nous viendrions faire notre soumission! Voilà ce qu'on ne manquerait pas de dire. Il est dur de ne pas revoir son pays, mais c'est peut-être le seul moyen que nous ayons de le servir efficacement.

La marée de servitude va toujours montant. La Suisse craint pour ses frontières, par le Chablais et le Faucigny; elle est bien près de se prosterner aux pieds du Deux-Décembre. Qu'il fasse ce qu'il voudra! Il est la raison, la justice, l'espoir de tous! C'est le langage de beaucoup de journaux suisses. Il n'est que trop certain que la notion même du droit est abolie en Europe. Et le *plus fort* serait bien bête s'il ne profitait pas de cette génuflexion universelle. On lui a fait place de tout côté, en effaçant, reniant, conspuant tout souvenir de justice et de droit. Ce flot d'iniquité monte encore. Quand il commencera à baisser, nous le verrons d'ici, comme vous de France. C'est un océan, sur lequel on ne peut pas se tromper en quelque lieu que l'on soit.

1. Voyez *Notes*.

Grâce à vous, grâce à nos amis, voilà donc mon livre qui s'imprime; mais que nous marchons lentement!

En Belgique, on réimprime mes brochures politiques; j'y ai mis un mot de préface.

Ce sont des coups de canon de détresse; qui les entendra?

Marc Dufraisse a fait à Zurich un excellent discours sur Agrippa d'Aubigné; il y a là des pages que je voudrais vous envoyer, sur les tombeaux des proscrits qu'il revendique pour les lieux de refuge. Cela donne à penser!...

Nous irons à Aix-les-Bains dès l'ouverture de la saison, avant que nous y soyons bloqués[1]. Ah! quelle joie de vous revoir!

Vous voyez bien que je vous aime comme vous méritez d'être aimée.

Mes souvenirs, mes vœux à madame de Gérando. Voilà une longue lettre; passez-moi mes pauvres billets à la hâte quand je ne pourrai faire autrement.

EDGAR QUINET.

Ne vous plaignez pas : Michelet, en trente-cinq années de l'amitié la plus parfaite, n'a jamais dîné une fois chez moi.

1. L'annexion de la Savoie allait interdire Aix au proscrit.



CCXIII

A M. DARGAUD
A PARIS

Veytaux, 16 mars 1860.

Mon cher ami. Je demandais que l'on fît passer le fer et le feu dans notre Histoire; vous l'avez fait et, pour ma part, je vous en remercie. Il faut que la conscience humaine reprenne ses droits dans cet abominable passé. Assez de duperies dans le présent et d'esclavage. Osons au moins être libres dans le passé et le juger pour ce qu'il vaut.

Vous me cromprendrez, mon cher ami, dans ce que je viens de dire. Il m'arrive quelque chose d'étrange. L'Histoire de France m'oppresse, me fait mal. Je ne puis la lire que dans les ouvrages de mes amis. Ailleurs, elle m'accable. Cette défaite continuelle du droit, de la justice, me pèse. Du fond de ce passé, je vois trop bien se préparer l'affreux présent. C'est une douleur vive, aiguë qui me transperce. Dans la Saint-Barthélemy de 1572, je pressens celle de nos jours, du *Deux-Décembre*. Nous avons eu aussi la nôtre. J'ai revu ces Montluc, Tavannes, etc., ces tueurs, devenus plus ignobles. Toutes nos plaies se ravivent en voyant ce même tempérament d'esclaves s'annoncer il y a trois siècles. Voilà mon impression, qui sans doute m'est particulière. Vous en avez triomphé et

c'est pour cela que je vous la raconte en toute simplicité. Cette souffrance vaincue atteste votre succès. Mais, hélas! toujours me revient cette question : Comment un peuple qui traîne après lui ce passé d'esclaves peut-il jamais être libre? Je me suis même fait de cette question la matière de plus d'un triste chapitre. Nous vous applaudissons de loin: ma femme, avec une confiance imperturbable dans la France; moi, avec le sentiment d'un homme qui a trop senti l'iniquité persistante pour ne pas la craindre et l'entrevoir encore dans l'avenir.

Recevez, cher ami, etc.

EDGAR QUINET.

CCXIV

A M. VICTOR CHAUFFOUR

A THANN

Veytaux, 1er avril 1860.

Où êtes-vous, mon cher ami? Comment avez-vous passé cet interminable hiver? Et votre chère enfant? Et madame Kestner qui a été si malade, et notre excellent Kestner? Dites-moi un mot sur tout ce qui vous intéresse. Ces six mois de neige et de glace nous ont très fatigués. Nous songeons à aller à des eaux: mais nous voici bloqués du côté d'Aix; que ferons nous? nous ne savons encore. En attendant, je corrige les épreuves de ce livre qui nous a fait traverser de si mauvaises années. Ma femme m'aide à revoir les épreuves, et je crains que ce travail ne soit pour beaucoup dans le retour de ses maux.



Nos beaux temps de la proscription sont finis; tout se disperse; il ne reste plus que la solitude et le silence. Voici une phase plus cruelle qui arrive : jusqu'ici, il n'y avait que stupeur, maintenant la complicité commence. Une partie de la démocratie s'enrôle dans le *Deux-Décembre*. Le mot d'ordre est donné d'extirper moralement tous ceux qui ont donné des gages à la liberté, et c'est au nom de la démocratie que nous tous, démocrates, quelle que soit notre nuance, nous sommes assassinés moralement. Trois grands journaux populaires sont chargés de nous *expédier*, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace sincère de nous, de nos idées ou de nos actes. Ces journaux sont rédigés par d'anciens chefs de club, au seul profit, à la seule gloire du *Deux-Décembre*.

Que signifie aujourd'hui un appel à un droit quelconque, après que l'on a accepté, encouragé, glorifié la chute de tous les droits ensemble. Il n'existe plus en Europe que la force, et celui qui la possède serait bien sot de n'en pas faire usage. Nous autres, qui soutenons encore cette vieille idée de liberté et de droit, nous passerons bientôt pour d'incompréhensibles fossiles.

On réimprime à Bruxelles *l'Enseignement du Peuple*, qui n'a pu paraître dans mon édition de France.

Et vous, cher ami, quels sont vos projets, vos espoirs, vos travaux? Je vous écris comme je le puis, à la hâte, mais vous saurez reconnaître et déchiffrer ma vieille et constante amitié.

Votre

EDGAR QUINET.

CCXV

A M. MICHELET

Veytaux, 24 mai 1860.

Jamais vous n'avez été, jamais vous ne serez plus éloquent.

Enfin, cher ami, je puis vous écrire. Je vous ai lu, toutes choses cessantes, sans désemparer. Mais les correspondances avec l'imprimeur m'ont empêché, ces jours-ci, de vous parler de votre grande œuvre de justice[1]. L'impression de votre livre sur moi a été si forte, que j'en suis resté presque malade toute la semaine. Ce récit terrible (le dernier terme où l'émotion peut être portée) m'a percé, transpercé de part en part. Sans doute, il y a, dans ma situation personnelle, quelque chose qui me rend ce livre si saisissant, si absorbant, si consumant, que les faits eux-mêmes ne me le seraient pas davantage. Hélas! hélas! (Je voudrais crier comme dans les chœurs d'Eschyle : Oï! aï! aï! aï!). J'ai revu de près ces mêmes jours, ces mêmes horreurs; j'en ai senti moi-même une partie. Il m'est impossible de lire ces pages sans que toute ma pauvre nature crie et s'exaspère! Ah! la fièvre de Voltaire au 24 août! Qu'était-ce que cela? Il n'avait pas revu les mêmes choses, ou peu s'en faut! C'était pour

1. *La Révocation*.

lui de l'histoire ; et, pour nous, c'est de la réalité d'hier.

Nous en saignons encore. Vous avez mis le fer dans la plaie.

De quelle étoffe, de quel bois vermoulu sont donc nos Français d'aujourd'hui, s'ils ne sentent pas ce fer régénérateur! Liront-ils cela comme un livre ? Ne sera-ce pour eux qu'un beau et grand livre de plus?

Dans ce cas, ils sont bien malades, s'ils ne se voient pas eux-mêmes dans cette tragédie. Pour moi, mon ami, pardonnez-moi de ne pas mieux vous parler d'une si excellente œuvre. Il m'est absolument impossible de l'analyser avec calme. Plus tard, je le pourrai sans doute. Aujourd'hui, c'est beaucoup que je traverse ce premier saisissement, pour en écrire tant bien que mal. J'ai tant vécu avec vous et de chacune de vos paroles, qu'à la lettre, j'en suis brisé. Je suis sous le coup du justicier. Il faut absolument que je prenne sur moi de relire, en m'attachant exclusivement à l'écrivain, à l'artiste, au penseur, sans trop me laisser navrer par les faits et par le glaive.

Mon second volume n'est encore qu'à la moitié.

Je vais tomber en pleine saison morte dans un vrai désert de Sahara. Mais que faire? Vous m'avez fait oublier, pendant une semaine, tous mes beaux projets de sérénité. J'y rentre. Mais j'entends toujours vos réfugiés qui frappent à ma porte! Adieu, cher ami, mes hommages à madame Michelet et nos amitiés. Ma femme a le plus grand besoin d'aller à Aix-les-Bains. Tout nous est difficile.

Je vous aime et vous embrasse.

EDGAR QUINET.

M. Dessus est ici avec nous, depuis une huitaine de jours.

CCXVI

A M. AUGUSTE MARIE, ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE A PARIS

Veytaux, 2 juin 1860.

Certainement, mon cher ami, si vous pouviez imaginer quelle peine me fait votre silence, vous trouveriez moyen de m'écrire un mot. J'ai besoin de votre amitié, je ne puis m'en passer. Si vous saviez ce qui plane sur moi de tous les côtés de l'horizon, vous me donneriez la consolation d'une bonne parole d'ami. Vous ne m'avez jamais fait que du bien, et certes je ne peux pas dire cela de beaucoup d'autres, même des meilleurs.

Peut-il venir un temps où vous seriez changé pour moi? où vous vous contenteriez d'être excellent, mais où vous ne vous trouveriez plus en parfaite intelligence avec moi? Non, Marie, ce temps ne viendra pas, ou alors, je serai seul au monde, avec ma femme.

N'avez-vous donc pas reçu nos lettres? Sera-ce pour vous une satisfaction? eh bien, j'ai les larmes aux yeux en vous écrivant.

Votre amitié est une des conquêtes de mon exil; elle a encore augmenté depuis le peu de jours que nous avons passés ici ensemble. Croyez-vous que je me résigne à en perdre la moindre parcelle? Non, Marie. Écrivez-moi.



Ma femme est très souffrante de ces mêmes maux nerveux. Adieu pour elle et pour moi. Vous savez ce que vous êtes, ce que vous serez toujours pour nous deux.

EDGAR QUINET.

Vous me pardonnerez d'avoir jeté mon écritoire sur ma lettre au lieu de poudre, sans m'en apercevoir. J'étais vraiment ému.

CCXVII

A M. JULES SIMON

A PARIS

Veytaux, dimanche 3 juin 1860.

Cher Monsieur et ami.

Vous avez deviné que les tribulations de mon impression m'ont empêché de vous écrire, comme je le désirais. J'ai pris toute la part imaginable à votre accident. Vous êtes guéri, je l'espère; il est bien nécessaire que vous soyez sur vos deux pieds. Nous avons besoin de toutes nos forces, dans cette affreuse lutte d'où la vérité ne sortira qu'estropiée, je le crains.

Pour moi, plus les hommes et les choses diminuent, plus je m'attache à la philosophie et aux philosophes, seuls et derniers porte-bannières, dans cette déroute de la liberté et de l'honneur.

Le mot est donné sur toute la ligne d'enrôler chez

nous la démocratie servile et vénale, de manière à plâtrer le despotisme abject, au nom de la démocratie. Il ne faut pas qu'il reste debout un seul nom, une seule réputation d'honnête homme. Ce travail se fait avec un grand ensemble.

En attendant, mon impression se traîne misérablement. Vous avez eu l'extrême bonté de m'offrir votre aide pour vérifier les épreuves. J'ai été extrêmement touché d'un si grand témoignage de votre part. Je me serais bien gardé d'employer votre temps et votre plume à une pareille tâche. La philosophie et la liberté m'en auraient gardé rancune.

On vient de publier en deux volumes, à Bruxelles, mes ouvrages politiques qui n'avaient pu paraître en France; j'y ai mis en tête quelques mots de préface sur ce texte : « Le droit a péri avec nous et chaque jour démontre l'impossibilité de le rétablir sans nous. »

Malheureusement, ce qui paraît hors de France reste parfaitement inconnu en France. Ah ! le bon temps que celui de la Bastille et de la Censure, et des lettres de cachet, au XVIII[e] siècle!

Notre malheureuse histoire sera-t-elle toujours une roue d'Ixion? Au XVI[e] siècle, la Saint-Barthélemy; au XVII[e], la Révocation de l'édit de Nantes; au XVIII[e], le 18 Brumaire couronnant la Révolution; au XIX[e], le Deux-Décembre! Quelles dates! et quelle continuité dans la même voie servile!

Adieu, cher Monsieur, cher philosophe, croyez que je suis tout à vous de cœur.

EDGAR QUINET.

CCXVIII

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A MONTPELLIER

Baden, canton d'Argovie (Suisse), 14 juillet 1860.

Mon cher ami. Pardonnez-moi de vous écrire très à la hâte. Je suis en ce moment surchargé de soucis : l'annexion nous a fermé Aix-les-Bains et ici nous ne trouvons rien de ce qui est nécessaire. Où aller ? Nous ne savons. Voilà dans quelles circonstances je vous écris. Enfin peut-être que de meilleurs moments viendront !

Une compilation annoncée sous le même titre que le mien, *Merlin l'Enchanteur*, décide Michel Lévy à publier immédiatement mon ouvrage, en dépit de la saison morte. Nous aurons ainsi tout contre nous. Mais que faire ? Je ne vous dis rien de cet ouvrage, sinon qu'il m'a donné la force de vivre. Je ne comprends pas comment, sans lui, j'aurais traversé tant de misérables jours. Lisez-moi seulement jusqu'au bout, je vous prie, avant de fixer votre impression. Pensez aussi quelles peines et difficultés de tout genre il a fallu traverser, avant que ce livre pût voir la lumière et arriver jusqu'à vous. Ceci est vraiment ma vie, je le sens à la peine que j'ai de m'en séparer.

Vous m'avez donné, cher ami, l'espérance de vous

voir cette année. Je ne veux pas y renoncer. Nous ne savons ce que nous deviendrons pendant un mois; mais, vers la fin d'août, nous serons certainement à Veytaux, où nous vous attendons. Croyez à mes sentiments les plus aimants, les plus fidèles.

EDGAR QUINET.

Quand je vois, cher ami, les obstacles, les montagnes qui s'amassent peu à peu contre toute pensée, toute âme, toute élévation de cœur et comme *ils* nous ensevelissent vivants, je m'étonne qu'il reste encore un vestige moral sur la terre. Vous savez combien ils sont ahuris, terrifiés; bientôt la librairie française n'osera plus publier l'alphabet.

CCXIX

A M. MICHELET

Zurich, 21 août 1860.

Voilà mon livre, cher ami; qu'il aille à vous et me remplace, puisque je suis lié ici. Vous vous y trouverez dans les deux volumes[1]; et c'est là une des plus fortes

1. *Merlin l'Enchanteur*. Les Limbes, p. 218 — Le Tombeau p. 374.

racines de ma vie : cette racine est vieille de trente-cinq ans.

Votre *Louis XIV* m'a suivi. Après la terrible impression de *La Révocation*, il ne me reste maintenant que le sentiment pacifiant de la justice, dont vous avez été admirablement le ministre.

Nos sentiments dévoués à madame Michelet. Nous n'avons rien trouvé à Baden, de ce que nous avions à Aix.

Adieu; plus je vis, plus je me sens enraciné dans notre amitié.

Tuus

EDGAR QUINET.

CCXX

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Genève, 3 septembre 1860.

Mon cher ami. Toutes vos lettres ont été un bonheur pour moi; celle que je viens de recevoir ressemble en cela aux meilleures. Je ne puis vous répondre qu'à la hâte, très indignement, en peu de mots. Qui comprendra *Merlin* si ce n'est vous? Ce que vous m'en dites sera peut-être ma seule récompense, dans ce temps d'impression légère où personne ne se donne la peine de revenir sur un sentiment, ou même de l'exprimer.

Il est certain que, dans un ouvrage mûri pendant des

années, il se trouve mille intentions, nuances, combinaisons dont l'auteur aurait grand'peine à rendre compte sur-le-champ, sans se recueillir.

Il y a un travail de la nature, presque indépendant de sa volonté et dont il ne peut retrouver la trace que par une certaine méditation; peut-être ce que la nature produit ainsi d'elle même, sans que l'écrivain en ait toujours conscience, est la partie la plus précieuse de son œuvre. Si cette œuvre est réellement profonde, diverses explications, toutes vraies, doivent se présenter, à mesure qu'on l'envisage plus longtemps et à diverses reprises. Chose très frappante: ce qui vous étonne, vous, penseur accoutumé à aller au fond des choses, c'est précisément ce qui, pour les autres, est la partie la plus simple, celle qui les attire le plus : les lettres de Merlin et de Viviane. Elles renferment l'amour simple, vrai, senti, réel, qui est l'âme du livre et de la nature humaine.

C'est cette partie où l'on doit sentir le cœur battre! Et c'est elle qui attache le livre à la terre, à la VIE que nous avons tous éprouvée. C'est un lien de chair et d'os qui empêche l'ouvrage de se perdre dans la nue. L'amour simple, connu de tous, avec ses caprices, sa soif insatiable, est donc au fond de ces lettres, comme au fond de l'âme humaine. Il y a, en outre, l'amour de Merlin pour un idéal auquel il lui est impossible de rester absolument fidèle sur la terre. Il s'en distrait malgré lui, et l'oublie même par moments pour des êtres inférieurs, et cette légèreté qui s'allie à la profondeur est la misère de Merlin comme de la condition humaine. Les querelles de Merlin et de Viviane sont semblables, il est vrai, à

toutes les querelles d'amants; mais c'est aussi la dispute de l'homme et de l'idéal auquel il ne peut rester éternellement uni, qui se voile dans son cœur, qu'il blasphème et répudie, tout en le cherchant, et le poursuivant de lieu en lieu. Que ne pourrait-on pas dire à ce sujet? Merlin aime toujours l'idéal dans Viviane, et pourtant toute beauté l'attire, l'éblouit, et lui fait perdre les traces de celle qu'il préfère à tout. N'est-ce pas ainsi qu'est l'homme vrai, réel? Que d'infidélités secrètes il commet sans se les avouer à soi-même! Ce n'est pas l'homme parfait, tout d'une pièce; mais c'est l'homme que nous connaissons, de chair et d'os, et, dans cet ouvrage dont le danger était de rester trop en dehors de notre temps, j'ai voulu peindre un Merlin qui appartînt à la nature humaine avec toutes ses faiblesses, dans sa vérité la plus réelle.

Outre ces explications qui sont les premières qui se présentent, il y a encore celle-ci : deux êtres s'aiment, mais leurs natures, leurs génies sont différents. Quelle source de douleur que cet amour entre des âmes de génie opposé, quelle impossibilité de se comprendre, même en s'adorant. Il n'y a que la mort qui puisse les fondre dans un même creuset.

Enfin Merlin poursuit Viviane comme l'homme poursuit la félicité, sans l'atteindre. N'est-ce pas là toute notre destinée? Et ce fil qui lie toutes les parties du livre, n'est-ce pas celui qui nous dirige dans ce labyrinthe où nous sommes?

Mais, avant toutes les explications, je tiens à l'accent vrai de l'amour, simple, réel, éprouvé : cela, c'est la vie.

Je me crois tout dépouillé et abandonné si vous n'éclairez pas mon chemin. Ah! pauvre *Merlin*, que deviendra-t-il, si vous n'êtes pas là pour le recevoir dans cette France où je ne puis le suivre?

Venez, venez en octobre ou quand vous pourrez; je vous tends les bras et vous aime de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCXXI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Genève, 7 septembre 1860.

Mon cher ami. Ma femme vous a écrit avant-hier et elle a exprimé mon sentiment bien mieux que je ne pourrais faire moi-même. L'article de Montégut est certainement manqué. Il a traité un ouvrage littéraire par la métaphysique pure, ce qui n'a jamais réussi à personne. Aussi n'a-t-il tiré aucun parti du livre et ne l'a-t-il caractérisé en aucune manière.

Comment un esprit si excellent a-t-il pu se tromper à ce point sur mes intentions? Il a voulu trop bien faire, trop subtiliser, trop quintessencier. L'art et la critique périssent dans cette sublime métaphysique[1]. Montégut est

1. Voyez *Notes*.

parti d'une idée impossible, il a cherché ses interprétations dans des dates, des siècles déterminés ; il s'est figuré je ne sais quelle histoire idéale qui ne peut pas plus servir de fond à un ouvrage littéraire qu'un rêve à un tableau. Partout où il n'a pu rattacher son hypothèse, il a méconnu le sens vrai, simple de l'ouvrage. Par exemple, les *Limbes*, qui sont assurément une des choses les plus fortes que j'aie écrites, lui sont restées lettre close, et cela ne pouvait être autrement. Dans l'Éden, j'avais exprimé cette idée simple : que l'homme de nos temps, replacé dans le paradis de nos premiers parents, s'y trouverait à l'étroit, tant ses désirs ont grandi demesurément. Montégut voit en cela une date historique ! la Réforme du XVIe siècle !...

Merlin dans le tombeau, protestant contre la destruction, contre la mort, c'était l'affirmation de l'immortalité, au sein même de la mort. Les paroles textuelles ne pouvaient pas avoir une autre signification. Montégut, entraîné par son système d'interprétation historique, voit dans ces pages, le XVIIe et le XVIIIe siècle, sans qu'il me soit possible de comprendre ce qui a pu le conduire à une conclusion si étrange !

Je ne puis trop répéter ceci : mon ouvrage est une œuvre de vie, d'espérance, de nature. Je l'ai écrit avec le sang de mes veines, non pas avec des formules de philosophie. Si l'on veut des interprétations, on doit les chercher dans le fond du cœur humain, tel qu'il est, tel qu'il a toujours été. Mais on arrivera à un jugement tout arbitraire, si l'on y cherche ce que je n'ai pu y mettre, des dates précises ! Cette sorte d'interprétation enlève

nécessairement toute grandeur, toute vie à une œuvre littéraire; il ne reste qu'un squelette illusoire, qui n'a jamais vécu. Montégut a mis infiniment de soins, de science, de mérite, à faire une chose qui ne peut me servir en rien, puisqu'elle n'est d'aucune application à l'ouvrage qu'il s'agissait d'examiner.

Cette expérience me prouve, encore une fois, combien le mélange, la confusion des genres sont chose destructive. Montégut a confondu la critique littéraire avec la métaphysique, l'imagination avec la philosophie érudite et il n'a rencontré aucune de mes idées ni aucun de mes sentiments.

Il resterait donc à envisager *littérairement* une œuvre *littéraire*, à examiner simplement ce qui a été fait avec *simplicité*. N'est-il pas étrange que, par sa singulière conception métaphysique, Montégut ait été amené à fermer les yeux sur toute notre époque, c'est-à-dire sur les choses, les impressions vitales, au milieu desquelles cet ouvrage a été composé? Il est donc bien vrai que la critique purement métaphysique tend à abolir la vie même. Je sais que Montégut avait d'abord eu la pensée de trouver dans *Merlin* des *Souvenirs* et comme des *Mémoires* intimes. Il était cent fois plus près de la vérité, qu'en se jetant dans l'extrême opposé de l'abstraction et de l'Histoire à la façon de Vico.

Il ne s'agit pas de controverser, mais seulement de quitter la métaphysique pour la littérature. En d'autres temps, de semblables méprises seraient sans grand inconvénient. La discussion littéraire s'en mêlerait et la vérité sortirait du nuage. Aujourd'hui, il n'y a presque plus



d'organes de journaux. Cependant je ne veux pas désespérer; il faudrait reprendre les choses au point de vue de l'imagination, de la création littéraire, de l'avenir ouvert à la littérature française, du rajeunissement de l'esprit dans les sources nationales, de la conciliation des légendes dans une seule et même œuvre. Toutes choses capitales auxquelles on n'a pas encore touché. Quel grand sujet!

Dans tout ce que je vous écris, il va sans dire que je suis reconnaissant à M. Montégut. Si j'avais pu le voir et causer avec lui, je suis même convaincu qu'il aurait modifié son système. Mon éloignement a fait le mal. Il a produit le même effet que l'ancienneté. Il m'est arrivé ce qui arrive tous les jours à des écrivains d'un autre temps: on leur attribue des combinaisons, des interprétations qui ne sont pas les leurs.

Adieu. Votre dévoué de cœur et d'âme

EDGAR QUINET.

Je me repose de Merlin par un travail tout sec, tout géométrique, sur la *Campagne de* 1815. La *Revue des Deux Mondes* a le commencement de mon manuscrit depuis trois ans. Je laisse croire à ce monde-là que je suis sa dupe, mais je vois très clairement leur triste jeu. Il nous exploitent, jusqu'au moment où ils peuvent nous livrer. Voilà notre histoire et la leur. Quand vous reverrai-je, cher Taillandier, ici, dans cette chambre? Ce jour-là j'oublierai les misères, les hontes, les déboires de notre temps et aussi les barbaries.

CCXXII

A M. PREVOST-PARADOL
A PARIS

Veytaux, 16 septembre 1860.

Monsieur,

Un écrivain qui publie son livre du fond de l'exil court le grand danger de voir ses idées, ses intentions méconnues, sans pouvoir même s'expliquer par un mot. C'est là une des plus grandes peines de l'isolement, et je l'éprouve aujourd'hui dans toute son amertume. Avec la meilleure volonté du monde et le mérite le plus incontestable, M. Montégut s'est totalement mépris sur mon ouvrage. Si j'avais pu converser avec lui, il serait revenu de son système d'une Histoire idéale. Il est parti d'une idée métaphysique qui ne pouvait trouver aucune application à mon *Merlin*. Il a cru, je ne sais pourquoi, qu'il s'agissait d'un plan d'Histoire; il a cherché des dates, des époques déterminées, et, par là, il a transformé en une œuvre de science, en un système qui m'est à moi-même inintelligible, l'œuvre qui est formée de mes impressions les plus intimes depuis ces dix dernières années. Si l'on veut absolument des interprétations, inutiles selon moi, le plus souvent, je supplie qu'on les cherche dans le cœur humain, dans nos propres souvenirs, dans les jours que nous



avons vécus, dans nos regrets, dans nos espérances, mais non dans une philosophie morte. Comment les plaintes qui sont l'écho de ma propre destinée, comment le cri de justice que j'ai jeté dans ce livre ont-ils pu être transformés en formules d'érudition?... Ah! ce tombeau de Merlin! J'y ai vécu; j'y suis encore plongé. Comment ce cri de la mort, qui proteste contre la mort, a-t-il pu être considéré comme l'expression, la symbolique du XVIIe et du XVIIIe siècle? Pourquoi ces siècles plutôt que d'autres? Il m'est impossible de le comprendre. Je ne conçois pas davantage comment l'Éden est l'époque de la Réformation au XVIe siècle. Je ne puis que répéter que ce système d'interprétation est le contraire même de ma pensée.

Mais, toutes les fois qu'à la critique littéraire on substituera la métaphysique pure, on arrivera à des méprises de ce genre. On changera le sens des mots, et l'art et la critique disparaîtront, à la fois, dans cette confusion. Du fond de mon tombeau de Merlin, je m'adresse à vous et vous prie de rétablir la vie et la vérité des choses. Cet ouvrage est fait de mon propre cœur. Il est cruel de voir ses joies, ses douleurs, sa vie même, transformées en un sublimé métaphysique, dans lequel tout s'évapore.

Je proteste contre cet anéantissement par la science des hypostases. Lisez cet ouvrage dans l'esprit avec lequel il a été écrit. Ce n'est pas un système, grand Dieu! c'est un ouvrage littéraire. Je le remets en vos mains. C'est une partie de moi.

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXXIII

A MADAME DIDIER
A DIVONNE

Veytaux, 16 septembre 1860.

Chère Madame,

Nous voici replongés à Veytaux et ma première pensée est de vous dire que nous vous y attendons. Avertissez-nous par un mot, quand le moment viendra de vous revoir. Ce sera certainement la meilleure journée de notre année.

J'ai vu avant-hier, à Genève, Henri Martin et X***, qui vont se promener en Italie. Ils n'ont pu, après dix ans, nous donner que quelques instants, ne m'ont parlé de rien et m'ont laissé assez attristé des changements que l'absence et la résignation au Deux-Décembre apportent parmi les hommes. Quel mauvais signe quand les Français ne se chèrchent plus et semblent n'avoir plus rien à se dire! C'est une de mes impressions les plus pénibles depuis l'exil. C'est moi qui étais obligé de leur prouver que le bonapartisme est une tyrannie; ils me soutenaient que c'était simplement une dictature populaire; qu'après tout, il faut tenir compte de l'opinion des paysans. En un mot, tout l'arsenal des raisonnements décembristes de tous les régimes. A ce compte-là, il aurait fallu respecter l'opinion des lazzaroni et leur laisser leur Bomba.

J'ai senti que l'on ne pouvait plus s'entendre et j'ai pris le parti de me taire, par où j'aurais dû commencer. Et pourtant de si honnêtes gens ! si sincères, mais si crédules ! Le Deux-Décembre les a pétris, sans qu'ils s'en doutent, et leur a donné son empreinte. Mes paroles leur déplaisaient, nous nous sommes séparés, moi avec tristesse, eux avec indifférence.

Voilà ce que ce despotisme hypocrite, empoisonneur, fait des meilleures affections des hommes.

Il est bien vrai, Madame, que Montégut s'est entièrement mépris sur mon ouvrage. Il donne à mes paroles des sens auxquels je n'ai jamais songé. Ne parlons-nous donc plus la même langue ? Que les savants se trompent sur le sens des langues mortes, à la bonne heure ! Mais notre cher Français en est-il là ? Comment expliquer une si étrange méprise ? Hélas ! nous nous parlons à distance ! Nous ne sommes pas là, pour relever les erreurs ou les absurdités. Et puis je suppose que la *Revue* a été embarrassée de ce cri de justice et de liberté, auquel il lui était impossible de faire écho. On a tout noyé dans une noire métaphysique, véritable bouteille à l'encre où on m'a entraîné, bien malgré moi, je vous jure. L'obscurité est le langage de la servitude. C'est là l'écho que la France m'a renvoyé. J'ai des amis désolés de ce grimoire. Ils voudraient y répondre.

Mais où? Là est l'embarras. En attendant, les lecteurs de la *Revue des Deux Mondes* me jugeront sur ce capharnaüm. Amis ! pensez et travaillez ! voilà votre récompense ! Elle ressemblera à la mienne.

Je regarde mon lac et mes rochers et je vous attends

pour ma consolation. Ah! qu'ils sont heureux, ceux qui de l'autre côté de la montagne, en Italie, ont l'épée ou le fusil à la main! Malgré toutes mes années (et je l'ai déjà dit à d'autres amis), si j'avais la moindre occasion de servir avec quelque utilité, je partirais à l'instant. Mais on ne sait pas que je m'occupe d'études militaires depuis vingt ans et les hommes ne se jugent les uns les autres que sur la routine.

Saint-René Taillandier, étonné et confus du travail cabalistique, hypostatique, de la *Revue des Deux Mondes*, voudrait faire à ce sujet une brochure, ne sachant où placer sa réponse. Mais qui lirait une brochure littéraire?

Au revoir, chère Madame. Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXXIV

A M. ALBERT RÉVILLE
A ROTTERDAM

Veytaux, 18 septembre 1860.

Monsieur,

Après avoir lu cet hiver votre morceau, vraiment admirable, sur les *Études religieuses en France*, j'ai voulu vous en écrire sur-le-champ avec effusion.

C'était un besoin pour moi de vous exprimer tout ce que



m'inspiraient de sympathie ces pages si élevées, si fortes.

Au retour d'un petit voyage à Zurich, j'ai trouvé à Genève la première partie de l'étude que vous voulez bien me consacrer, dans le numéro de septembre du *Disciple de Jésus-Christ*. C'est une belle occasion pour moi de réparer mon silence de cet hiver et je ne la laisserai pas échapper. La vraie, la seule récompense de l'écrivain, vous me la donnez, Monsieur, en étudiant, en jugeant avec conscience des œuvres qui ont été faites avec la conscience. Vous entrez dans l'esprit de ces ouvrages, vous cherchez ce qu'a voulu l'auteur. Vous ne lui demandez pas ce qu'il n'a pas voulu faire. En un mot, vous êtes vrai envers lui, envers vous, envers le public.

Cette sorte de critique se perd tous les jours; c'est pourtant la seule qui mérite ce nom; la seule qui puisse être profitable au présent et servir l'avenir. Ce que je désirais, Monsieur, vous le faites; vous fouillez, vous examinez, vous pesez mes idées. Vous portez, dans tout cela, ce même désir de vérité que j'y ai porté moi-même. C'est ainsi, par ce chemin, que l'on fait pousser en avant cette fin de siècle. Tous ont marché de cette manière. Un homme fait un premier pas. Un autre sonde le terrain après lui, puis les autres viennent et s'établissent; le terrain est conquis. J'ai subi tous les inconvénients qui s'attachent à un premier établissement, quand j'ai publié le *Génie des Religions*, il y a vingt ans. Personne, autour de moi, n'était dans cette direction; la critique fut dépaysée, il ne se trouva personne pour rendre compte de l'ouvrage. Un seul article, fort désorienté, parut dans la *Revue des Deux Mondes*, et, depuis ce temps-là, le

même silence a suivi. Le livre a eu des lecteurs, mais il n'a pas encore trouvé des juges ; il était trop nouveau pour le temps où il a paru. Il a produit son effet dans les esprits. On l'a imité et quelquefois copié, sans le nommer ; il est encore neuf pour la critique.

J'oserais en dire autant des *Révolutions d'Italie.* Les critiques étaient si peu préparés à ces idées, qu'ils les ont laissé passer sans en rien dire. Un livre qui m'a coûté dix ans d'étude et qui a changé l'histoire de l'Italie n'a pas été analysé une seule fois mûrement, dans aucun journal, ni aucune revue. Un écrivain a fait, cinq ans après, avec mon premier volume, un Mémoire qu'il a eu le courage de lire à l'Institut, comme une découverte de sa part, bien entendu sans me citer.

J'aurais pu réclamer, mais cela m'est odieux.

Pardonnez-moi de vous conter ces déboires. Je n'en ai jamais parlé à personne qu'à vous, et probablement je n'en reparlerai plus. Ces iniquités font partie de la vie de l'écrivain, il faut les subir ou renoncer à écrire.

Vous avez, Monsieur, admirablement parlé de ma mère.

Rien de plus vrai, de mieux deviné. Vous savez pénétrer les caractères comme les idées. C'est ce qui fait votre œuvre si vivante.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCXXV

A M. DUVERGIER DE HAURANNE
A PARIS

Veytaux, 19 septembre 1860.

Monsieur et cher ancien collègue,

J'avais bien raison de compter sur votre obligeance. Que de peines vous avez prises pour moi!

Je n'ai été étonné ni de votre parfaite complaisance ni de votre échec. Pardonnez-moi et croyez à toute ma gratitude. Hélas! je ne puis vous offrir, en retour, que mon crédit auprès des corbeaux et des buses de la Dent de Naye.

Nous venons de faire un voyage dans la Suisse allemande et à Genève. Partout le sentiment est le même. Je suis très étonné d'entendre notre propre langage dans la bouche de ceux qui, pendant huit ans, ont glorifié le Deux-Décembre. Tant qu'il ne s'agissait que de nous, ils ont applaudi; les voilà touchés et menacés, il faut les entendre crier!

Vous dirai-je combien le volume de M. Thiers me déplaît? N'est-ce pas une fatalité que de voir cet homme, ennemi du césarisme, ne plus écrire une ligne qui ne profite au césarisme! S'il y a une postérité, elle sera sévère pour lui. Mais aussi quelle contradiction! Célébrer le 18 brumaire et repousser le Deux-Décembre! Comme si l'un



n'entraînait pas l'autre pour conséquence! Ne vous lassez pas, mon cher ancien collègue, d'extirper ces sophismes. J'y travaille de mon côté comme je le puis.

Affranchissons au moins l'Histoire de la servitude, si nous ne pouvons affranchir le peuple.

Les affaires d'Italie mettent dans tout son jour l'absurde politique du Deux-Décembre. Il a la main engagée dans Rome comme dans un étau.

Quoi qu'il fasse, le mensonge de la position éclatera. Il se trouve pour la première fois en face d'un élément qu'il ne peut dominer par la ruse. J'avoue que, dans des temps pareils, une vie d'écrivain telle que la nôtre me semble bien incomplète. C'est l'action qu'il faudrait. Les Français subiraient encore l'entraînement d'un grand exemple.

N'importe, continuons d'écrire, jusqu'à ce qu'il soit possible d'agir.

Je savais déjà par le bruit public l'honorable conduite de votre fils. Adressez-lui, je vous prie, mes félicitations. C'est là un commencement digne de vous.

Mon dernier ouvrage, que vous avez dû recevoir, est trop loin de vos habitudes d'esprit; mais il n'est pas inutile d'essayer de toutes les cordes pour parler à ce monde sourd et endormi. Montégut, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'a pris trop scientifiquement. Je ne puis m'y reconnaître. Prevost-Paradol, dans les *Débats*, a été tout ce que je pouvais souhaiter. Il y aurait à dire ceci : j'ai mis dans *Merlin* tous les sentiments refoulés que j'éprouve depuis dix ans et qu'il eût été impossible d'exprimer par la voie directe.

Mes hommages les plus empressés à madame Duvergier de Hauranne. Ma femme est très touchée de votre souvenir. Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXXVI

A M. GEORGES PALLAVICINO
A NAPLES

Veytaux, 20 septembre 1860.

Cher Monsieur,

S'il est vrai que vous avez accepté la prodictature de Naples, j'en félicite l'Italie. Il était digne de vous de couronner votre carrière par ce grand service rendu à votre pays. Ce point unique de Rome, pressé par le nord et le midi, devra nécessairement céder, et vous, Italiens, vous aurez affranchi le monde d'une servitude universelle. L'audace est, en ce moment-ci, la plus grande sagesse. Chaque jour un pas en avant! La vieille Europe est déconcertée; elle n'a plus d'autre opinion que celle du plus fort. Je suis décidé à servir votre sublime cause par tous les moyens qui s'ouvriront à moi. Qu'une occasion me soit donnée! Aucune considération ne m'arrêtera. Voilà trente ans que j'appelle votre victoire. Que l'on me

trouve le moyen d'être utile! Tête, cœur et bras, je voudrais vous prouver que je suis tout à vous et à votre cause.

Mes hommages à votre libérateur, à votre Macchabée Garibaldi! A vous mes vœux, mon affection! Elle vous suit à chaque pas dans votre nouvelle carrière.

Certes, il est à désirer que le pape s'échappe de Rome. L'expédition décembriste n'aurait plus de sens et vous trouverait maîtres chez vous, ce qui ne peut manquer d'arriver. L'Italie au Quirinal, c'est par là, en effet, que tout finira. Une occasion, une occasion de montrer ma bonne volonté!

Dans mon dernier ouvrage, j'ai consacré, sous une forme populaire, tout un livre à l'*unité entière* de l'Italie. J'ai renvoyé de Rome son pape. Vous m'avez rendu la prédiction.

Ma femme se rappelle de tout son cœur à votre souvenir[1].

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. Voyez *Notes*.

CCXXVII

A M. CHARLES MAGNIN
A PARIS

Veytaux, 21 septembre 1860.

Cher ami. Je tiens à ce que vous ayez cet ouvrage, dans lequel j'ai fait entrer tous les sentiments refoulés en moi et dans une bonne partie du monde, depuis dix ans. Lisez-le simplement, comme il a été écrit. Ce n'est pas un *Ahasvérus* (je n'ai pas voulu recommencer ce que j'avais fait); c'est une œuvre toute différente, la sérénité après le désespoir.

Ah ! mon cher ami ! où êtes-vous? Où sont les beaux jours où vous écriviez ce chef-d'œuvre sur *Ahasvérus ?* Ah ! les barbares ! comme ils m'ont défiguré mon cher Merlin dans la *Revue des Deux Mondes !* Comment pourrais-je le reconnaître?

D'une œuvre d'imagination, ils ont fait un chaos d'histoire, de science métaphysique ; et quelles interprétations ! Il n'y en a pas une qui ne soit un contresens. Ils se sont fait un système d'avance. Partout où ils ne trouvent pas moyen d'appliquer ce système, cette mathématique, ils prennent leur férule et frappent. Que cela est commode ! Ils me font dire le contraire de ce que je dis et de ce que



je pense. Quel ouvrage d'art, d'imagination, résisterait à une méthode aussi extravagante?

Tout ce que je puis faire, c'est de protester, de mon coin, contre ce symbolisme scolastique. J'ai écrit ce livre avec le sang de mes veines et ils ne prennent pas un seul mot au naturel, dans sa vérité et sa simplicité. Pas une seule considération littéraire, sur un ouvrage littéraire; ils m'accusent d'obscurité, en substituant, à des sentiments vrais, des formules cabalistiques, historiques, auxquelles je n'ai jamais songé. En un mot, ils ont jeté leur bouteille à l'encre sur l'ouvrage préféré de mon cœur, sur celui où j'ai fait entrer ma vie.

Quand vous me parliez de Job, cet hiver, nous nous entendions plus que vous ne pensiez; car *Merlin* est bien une sorte de Job moderne.

Dans toutes ces effusions, reconnaissez ma vieille amitié, elle ne finira jamais. Votre dévoué de cœur et pour toujours.

EDGAR QUINET.

CCXXVIII

A M. LOUIS ULBACH
A PARIS

Veytaux, 23 septembre 1860.

Cher Monsieur,

C'est à vous que je m'adresse du fond de ma tombe de Merlin. Il y a un trait général qui me frappe dans la critique actuelle : combien notre temps cherche les interprétations, le symbolisme historique! Le sens littéraire, poétique, naturel, humain, paraît ne plus lui suffire. Sous chaque émotion, sous chaque scène, on imagine un petit résumé d'Histoire de France! C'est là une tendance scolastique, alexandrine, qui est bien périlleuse. On oublie ainsi que l'imagination se suffit à elle-même, qu'elle n'a pas toujours besoin de l'appui de l'histoire et de la science. Tout sentiment de poésie périrait, si l'on faisait ainsi, de l'imagination et de la poésie, les deux servantes de l'érudition. Dans un ouvrage d'un horizon aussi étendu que *Merlin*, sans doute il y a place à des interprétations variées, et chacun est en droit de donner celles qui lui sont suggérées par sa propre nature. Mais ces interprétations ne doivent pas être cherchées dans des époques, des dates précises : Louis XII, la Réforme, le XVIIIe siècle.

Rien de plus mortel à l'imagination que de chercher ainsi l'Histoire de France dans mon *Merlin !* Autant vaudrait revenir aux distiques de M. Le Ragois, qui, chacun, renfermaient un règne. (C'était la méthode pour apprendre nos trois races, quand nous étions au collège.) Non, non, cette tendance est une déchéance de la critique. Les explications, s'il en est besoin, doivent se chercher dans les grandes lignes du cœur humain, dans les temps que nous avons vécus, dans les sentiments les plus refoulés au fond de nous-mêmes. Une époque de compression intellectuelle et morale, telle que la nôtre, devait produire un ouvrage tel que *Merlin*. On accuse certains points d'obscurité! Mais que le lecteur, en voulant trop subtiliser, en cherchant à travers ses souvenirs érudits ce que l'auteur n'a pas voulu dire, prenne garde de ne pas faire lui-même l'obscurité. Qu'il prenne la peine de regarder, non pas dans ses résumés d'Histoire, mais dans son propre cœur, et j'ose croire que ce qu'il a trouvé d'abord obscur lui deviendra très clair. Mais, avant toute interprétation plus ou moins arbitraire, je supplie que l'on fasse passer le sens poétique, naturel des choses. En confondant un ouvrage littéraire avec une œuvre scientifique, on risque de tout brouiller.

Qui a le sentiment littéraire plus vrai, plus vif, plus profond que vous? Veuillez rendre à l'imagination ses droits, dont ce temps trop pédantesque tend à la dépouiller. Vous laisseriez là les écoles historiques, vous jugeriez avec le sentiment de la poésie un ouvrage de poésie. Je suis si étonné de voir se transformer sous mes yeux, et malgré moi, mon ouvrage! J'ai peine à le reconnaître. Si

des écrivains morts il y a trois ou quatre siècles revenaient dans ce monde, ils éprouveraient, sans doute, le même étonnement pour eux-mêmes. Mais que cette transformation s'opère, moi vivant et protestant, voilà un trait singulier de notre époque. Ce que j'ai écrit dans un esprit poétique, notre temps le prend dans un esprit érudit et historique !

Je dois de la reconnaissance à la critique, elle est sympathique et bienveillante. Seulement, mon absence de Paris produit le même effet que mon éloignement dans le temps. Je ne puis m'adresser que de loin à mon auditoire.

Un mot de simplicité, de nature, d'inspiration de votre part, dissipera les systèmes.

A vous de cœur et d'âme.

EDGAR QUINET.

CCXXIX

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 1er octobre 1860.

Vous ne pensez donc pas, mon cher ami, comme le *Journal de l'Empire*, que mon ouvrage est *criminel, inepte, blasphémateur, impie, niais, bourde, socialiste,*

etc. etc., et cela sur le même ton pendant quatre colonne:

Franchement, votre lettre m'a fait un plaisir infini. C sera la meilleure récompense de *Merlin*. Vos parol comptent et je ne puis m'empêcher de les prendre au sé rieux, tout en faisant la part de votre chère amitié. Voi avouerai-je que je craignais votre jugement sur un ouvra si éloigné de vos habitudes d'esprit? Mais un esprit tel qu le vôtre devine tout, comprend tout, même ce qui l semble le plus étranger. Vous avez senti, avec votre cœu d'exilé, que j'avais rassemblé dans ces volumes toutes m souffrances, idées, espérances d'exilé. Les sentimen proscrits, qu'il m'est impossible d'exprimer et de publie j'ai voulu leur donner un corps et les faire pénétrer e France.

J'ai crié à travers les fentes de notre tombeau d Merlin, dans lequel vous et moi, et nous tous, sommes er terrés vivants.

L'ennemi a compris, si j'en juge par les hurlemen de rage de ses journaux. Vous m'avez lu, cher am simplement, sans chercher midi à quatorze heure: vous avez retrouvé là ce que j'ai voulu y mettre : notr existence de proscrits. Ce n'est pas là de l'histoire an cienne, comme l'ont imaginé quelques critiques tro savants. C'est aussi votre histoire, cher ami, autant que l mienne. Voilà pourquoi vous l'avez si bien accueillie, c homme qui sait, comme moi, ce que c'est d'être ensevel tout vif. Merci encore une fois.

Hélas! que la fin de votre lettre a attristé le commen cement! Quoi! cette charmante mademoiselle Hortens si dangereusement malade! Nous partageons toutes vo



anxiétés. Nous ne savons que dire. Il est cruel d'être si loin dans de pareils moments. C'est alors que l'on sent combien les peines de nos amis sont les nôtres. Ma femme et moi, nous prions instamment qu'on nous rassure par un mot, dès que cela se pourra. Quel bon souvenir nous avait laissé notre séjour à Bâle! Quand reviendra-t-il? Croyez à ma vive amitié. Mes hommages dévoués à madame Charras. Ma femme est de moitié dans tout ce que je vous dis à tous deux. Mille et mille amitiés.

EDGAR QUINET.

CCXXX

A M. CHENEVIÈRE, DOYEN DE LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE A GENÈVE

Veytaux, 1er octobre 1860.

Monsieur,

Vous êtes le plus aimable et le meilleur des théologiens. Votre lettre m'est infiniment précieuse. Je n'osais espérer que *Merlin* trouvât auprès de vous un accueil si hospitalier. J'ai parlé et demandé justice, à travers une des fentes du tombeau de Merlin, dans lequel je suis moi-même ensépulturé. Vous m'avez entendu avec votre belle conscience d'homme de bien et vous m'avez répondu. Je garde religieusement votre lettre comme

la réponse de la justice elle-même, dans la bouc de l'homme juste. Ma femme voudrait bien vous écrire vous remercier encore de votre amabilité et des bo souvenirs que nous vous devons l'un et l'autre.

EDGAR QUINET.

CCXXXI

A M FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 1er octobre 1860.

Cher Monsieur,

N'oubliez pas que ce livre est né dans une époq de compression universelle. J'ai dû renfermer da des formes détournées les sentiments qui m'oppre sent depuis dix ans; il s'agissait de donner ca rière à des aspirations, des pensées condamnées à êt ensevelies. J'ai parlé par le soupirail du tombeau Merlin; vous avez fait visite à ce tombeau et je n'étais p là pour vous recevoir sur le seuil et vous offrir l'hospit lité. Je n'ai certainement qu'à remercier la critique général, mais il me semble qu'il resterait bien des chos à dire pour que cet ouvrage produise son effet véritab On l'a considéré en général comme s'il était né dans



état de choses régulier. Que l'on veuille bien se rappeler que la plupart des sentiments sont interdits, qu'il faut parler avec un bâillon, que jamais l'âme humaine n'a été plus comprimée que nous tous; nous sommes enterrés vivants comme Merlin, et alors on se placera au point de vue véritable. Malheureusement, ces choses-là ne peuvent être dites, et les critiques ont affaire aux mêmes difficultés que moi. J'ai besoin que le sens en soit maintenu par des âmes vraies.

Adieu, cher Monsieur, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXXXII

A M. LAUSSEDAT ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
A BRUXELLES

Veytaux, 3 octobre 1860.

Que vous avez été encore une fois parfait d'amitié, cher ami! Vous avez des ailes, quand il s'agit de servir votre cause ou obliger ceux que vous aimez. Comment, au milieu de tant d'affaires, avez-vous pu si vite dire le nécessaire, le dire si bien, toucher si juste au fond des choses? Savez-vous qu'aucun écrivain de profession n'a si heureusement popularisé et traduit ma pensée? Je me reconnais, je me retrouve entièrement dans ce miroir, ce



qui m'arrive rarement dans les comptes rendus les plus bienveillants des critiques ordinaires. Avant tout, c'est à votre intelligence, puis à votre amitié que je dois d'avoir été si bien compris. Mais je le dois aussi, je pense, à cette parenté que l'exil a mise entre nous. Vous, exilé, vous avez admirablement senti ce livre né de l'exil. Vous avez reconnu les sentiments, les idées, les cris de justice, de malédiction, d'espérance quand même, que nous refoulons en nous.

Voilà pourquoi, Charras et vous, m'avez donné sur ce livre la plus grande satisfaction que j'aie pu recevoir : vous, dans votre compte rendu; lui, dans sa lettre. Si je pouvais, cher ami, cher compagnon des mauvais jours, vous aimer, vous chérir davantage, je le ferais. Mais franchement cela m'est impossible. Au reste, puisque vous avez été si bon pour Merlin, cet enfant de l'exil, il faut bien que vous sachiez qu'il trouve, en France, un bien meilleur accueil que je n'espérais. La *Revue des Deux Mondes*, les *Débats*, *la Presse*, *le Siècle*, *le Courrier du Dimanche*, *l'Illustration*, *la Nouvelle*, *la Revue Européenne*, *le Causeur*, *le Progrès*, etc., lui ont tendu la main, et, de ces écrivains, presque tous extrêmement sympathiques, je ne connais personnellement aucun. Nous avons donc plus d'amis là-bas que nous ne pensons. Les journaux de l'Empire ont fini par s'en mêler; leurs hurlements de rage m'apprennent qu'eux aussi ont compris, et c'est là tout ce que je demandais. *Le Pays* a découvert que ce pauvre *Merlin* est un livre criminel, blasphémateur, inepte, impie, socialiste, etc. Ces épithètes durent quatre colonnes. Mes amis répondent bien inutilement,



selon moi; mais aussi il est certain que la conspiration du silence n'a pas réussi cette fois. Merlin ne se laissera pas enterrer vif comme nous sans crier: « Au secours! » Le monde a entendu son cri, il ne sera pas étouffé. A qui, cher ami, parlerai-je de tout cela, si ce n'est à vous?

Votre merveilleuse apparition à Zurich nous a ravivés et réchauffés. Quand irons-nous vous apparaître à notre tour?

Garibaldi a appris à notre monde d'incurables que l'action est encore possible de notre temps! En marchant, il a prouvé à nos générations de paralytiques que le mouvement et la vie sont encore possibles. Ah! que j'envie ceux qui, là-bas, ont le fusil à la main! Et notre brave de Flotte! Quelle belle mort! Ne pourrons-nous pas trouver l'occasion de vivre? Et moi aussi, malgré mes innombrables années, ne pourrais-je pas donner un gage à ma cause? Agir, au lieu de penser!

Une triste nouvelle que me donne Charras dans son excellente lettre : la charmante Hortense, sa belle-sœur, est très malade. Comme il s'est passé plusieurs jours et que nous n'avons plus rien appris, nous nous rassurons un peu; mais nous aurions besoin d'une lettre, qui nous tirât d'inquiétude.

EDGAR QUINET.



CCXXXIII

A M. VICTOR CHAUFFOUR
A THANN

Veytaux, 5 octobre 1860.

Mon cher ami. Un mot, s'il vous plaît, qui nous rassur bien vite sur la santé de mademoiselle Hortense. L lettre si excellente de madame Charras nous a laiss dans de vives inquiétudes. Ne perdez pas de temps pou nous tranquilliser. Quelle tristesse d'être si loin les ur des autres!

Je ne vous écris qu'à la hâte, mais nous avons fa soixante lieues pour vous voir, et inutilement! La vi passe, l'espoir s'éloigne, comment retenir le temps? Votr lettre est la première qui ait répondu à *Merlin*. Vou pouvez imaginer si elle m'est précieuse. Vous ave vécu de notre vie, vous en vivez encore ; vous devie me comprendre. Après ce sujet, où j'ai mis ma vi entière, les autres sujets me semblent froids. Je vai prendre celui qui s'en éloigne le plus. Changer de corde c'est le vrai moyen de se reposer et de se renouveler.. Mais notre vie ne sera-t-elle donc qu'une occasion d penser? Et l'action ne viendra-t-elle jamais? Je sens qu la parole ne peut presque rien sur les hommes de no jours. C'est l'action qui les réveillerait, et elle nous es



interdite. Comment sortir de ce cercle? L'Italie m'a tenté... Un seul jour passé là, d'une certaine manière, vaudrait mieux que toutes mes écritures. Voilà, mon cher ami, ce que je me dis vingt fois par jour; et que ne puis-je vous parler comme je le sens! Mais cela même ne se peut... Que faut-il donc faire? Se remettre au travail, à la roue d'Ixion, en attendant que la destinée se lasse de tourner tout contre nous.

Adieu. Mes amitiés, mes vœux à tous les vôtres, à mademoiselle Hortense en premier lieu!

Votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

CCXXXIV

A M. MADIER DE MONTJAU, ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
A BRUXELLES

Veytaux, 11 octobre 1860.

La visite de votre jeune ami que j'ai vu trop à la hâte m'a été très agréable. Il m'a donné de vos nouvelles, de celles de madame Madier et de Raoul; puis vos deux lettres ont couronné le récit. Vous savez, cher Madier, quelle amitié j'ai pour vous! Combien tout ce qui vous touche, vous et les vôtres, m'intéresse! Depuis que notre grande tribu de l'exil est dispersée, nous nous sentons comme exilés une seconde fois. Resserrons donc, cher

ami, les liens qui nous restent. Nous avons visité le mc dernier Dufraisse, Flocon et Charras. Vous savez q Laussedat est venu nous surpendre un matin à Zurich. vous aura certainement dit combien vous avez été mêlé toutes nos conversations[1].

De France, il ne vient pas un souffle; les années passe et ne servent en rien à la délivrance. Une partie de démocratie a plié le genou, depuis que les affair d'Italie ont donné l'occasion qu'on attendait pour se so mettre. Tout semblerait donc perdu. Mais l'expérience c Deux-Décembre montre que les peuples sont conduits p. quelques hommes et que les masses jouent dans la tr gédie humaine le rôle du chœur, qui approuve toujou l'action accomplie. Otez du XVIIIe siècle Voltaire et Rou seau et les Encyclopédistes, il n'y a plus de Révolutic française. Ne nous occupons donc pas de ce que pense aujourd'hui les trente-six millions d'hommes. En ce mc ment, ils ne pensent rien du tout. Mais tâchons nous mêmes de rester debout sur nos pieds. Les hommes fin ront par se redresser.

Vous me parlez de *Merlin;* c'est un ouvrage né dar une époque d'oppression intellectuelle et morale. J'y a fait entrer tous mes sentiments et les vôtres refoulés, in terdits, proscrits depuis dix ans. Pour cela, il m'a fall des formes détournées. Mais cette œuvre de l'exil do surtout être comprise par des exilés. Je désire beaucou que vous lisiez ce livre dans l'esprit où je l'ai écrit. Mo éditeur ne m'a donné que quelques exemplaires, qui or

1. Voyez *Notes*.



été sur-le-champ accaparés par mes amis de Paris. Je tiens pourtant infiniment à vous l'envoyer. Pardonnez-moi de vous parler de ce qui me regarde. A qui m'adresserais-je, si ce n'est à mes compagnons de misères?

Je n'ai pas lu le dernier livre de Proudhon. Nous sommes ici un peu arriérés à ce bout du lac; je ne sais à qui me prendre pour avoir ces pages que vous me donnez si grande envie de lire.

Que vous avez raison avec Garibaldi! Tout redevient grand de l'autre côté des Alpes. J'ai la joie de voir se consommer ce que j'ai appelé depuis si longtemps. Mais il faudrait agir, ne fut-ce qu'un jour! Passerons-nous le reste de notre vie à écrire? La mort, comme celle de de Flotte, serait à tout cela un beau dernier chapitre. Hélas! que faisons-nous? Penser, au lieu d'agir! Je ne puis encore m'y résigner.

Adieu, bien cher ami; recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXXXV

A M. LORTET

A LYON

Veytaux, 12 octobre 1860.

Que je vous remercie de votre bon souvenir! Savez-vous bien qu'il y a juste trente-deux ans que je vous vis

entrer dans ma chambre d'Heidelberg ? Et cela me semble d'hier. Je vous vois encore, avec votre taille de grenadier, vos cheveux noirs ébouriffés. De bonne foi, vous aviez l'air terrible, au premier instant. Mais, au second, vous étiez bien le plus excellent homme qu'il m'ait été donné de connaître. Ne nous plaignons pas de notre lot, mon cher ami. Vous êtes entouré d'enfants qui vous ressemblent, si j'en juge par mes souvenirs et par les détails que vous me donnez. C'est une récompense qui vous était due. Pour moi aussi, je suis heureux, en dépit de l'exil, en dépit de tout ce que nos ennemis ont pu contre nous. Ma femme partage chacun de mes sentiments; elle me rend douce la solitude absolue dans laquelle je suis plongé. Elle est la meilleure amie de la famille Moré avec laquelle nous sommes en correspondance continuelle. Que de parents par le sang, dont je n'ai reçu, pour ainsi dire, aucun signe de vie depuis le Deux-Décembre ! Je ne les accuse pas. Les événements, à ce qu'il paraît, ont été plus forts que la nature. Dans cet abandon, que serais-je devenu, si je n'avais trouvé, dans ma femme, une amie, une société qui m'a tenu lieu de tout ce qu'on m'a ôté. Je bénis donc mon sort; je n'en ai jamais espéré un meilleur. Les événements publics ne me font pas perdre courage, mais il est vrai que les Français sont au dernier degré de servitude !

Allons, Lortet, ne nous plaignons pas. Il valait bien pour cela la peine de vivre.

Une chose m'afflige; c'est ce que vous me dites de votre santé. Je me confie toutefois à cette robuste apparence qui faisait que ma mère vous appelait le dernier des Mo-

hicans. Vous savez combien elle vous était attachée. Je n'ose vous proposer notre Montreux-Veytaux pour remplacer votre Provence; ne m'ôtez pas l'espoir de vous y voir arriver seul ou en caravane.

Je ne suis ni tout blanc ni tout noir. Le climat barbare de la Belgique m'avait abîmé, la Suisse m'a remis sur pied; mais voici la question médicale, que je pose au père et au fils en votre qualité de docteurs : je puis encore tout supporter, excepté le rayonnement du soleil, contre lequel je suis absolument obligé de me garantir. C'est là une incommodité déplorable. Ne vivre qu'à l'ombre! Chers docteurs, donnez-moi un remède. Nos nerfs ont eu de terribles assauts depuis le Deux-Décembre. Je vous dis l'origine du mal, indiquez-moi le spécifique.

Croyez, pour vous et les vôtres, à l'amitié de votre vieil ami. Mes amitiés à Victor de Laprade, si vous le rencontrez.

En arrivant ici, il y a deux ans, j'ai eu de vos nouvelles par le pasteur Lutscher de Genève.

EDGAR QUINET.

CCXXXVI

A MM. JANTET, DOCTEURS EN MÉDECINE
A LYON.

Veytaux, 15 octobre 1860.

Messieurs,

Votre lettre, votre souvenir, votre ouvrage ont été les bienvenus. Veuillez m'excuser si je n'ai pu vous adresser plus tôt mon remerciement cordial. Vous me rappelez ce moment, que je n'ai pas oublié, celui où je vous rencontrai, avec votre respectable père, sur la route de Parieu Vous étiez alors des jeunes gens, pleins de vie et d'espérance; vous voilà devenus des hommes et vous tenez les promesses que vous donniez alors. Il en sera ainsi de notre pauvre patrie, elle aussi arrivera à la maturité, et, si je ne dois pas voir ce jour, vous du moins le verrez et le saluerez à ma place.

Votre ouvrage vous fait le plus grand honneur. On pourrait y désirer plus d'ordre et de métier, mais cela s'apprend et n'est que l'accessoire. L'important est de choisir de grands sujets, comme vous avez fait, et de sonder les idées capitales.

J'aime chez vous ce besoin de véritable lumière, cette résolution de ne pas se payer de mots.

Trop souvent, de nos jours, la science française est

redevenue pusillanime; il faut sortir de ce cercle convenu et reprendre les grandes audaces, si l'on veut arriver à de grands résultats.

Il n'y a guère qu'en France que la création *ex nihilo* joue encore un rôle dans la science. Partout ailleurs cette idée est abandonnée. J'aurais désiré (mais votre plan n'était déjà que trop étendu) trouver, dans votre ouvrage, quelques aperçus sur l'hétérogénie ou les générations spontanées. Il me semble que votre esprit d'observation trouverait une riche matière d'expérience dans cette question qui redevient si vivante. Je m'occupe depuis longtemps de ce problème de la vie et je réunis ce que je puis dans cette direction[1]. Mais tout dépend de l'expérience et ici les instruments me manquent trop, pour que je puisse espérer atteindre à rien de définitif. Je voudrais que des hommes tels que vous, doués d'esprit indépendant, vérifiassent, sans parti pris, les expériences, soit de Spallanzani, soit de Lamark et le dernier livre de Pouchet et de Pasteur. Ce travail, quel qu'en soit le résultat, serait un chapitre important ajouté à votre savant ouvrage *De la Vie*.

Quoi qu'il en soit, veuillez voir, Messieurs, dans ces lignes, la preuve de mon estime pour vos talents, de ma confiance en votre avenir. Votre belle alliance fraternelle honore notre pays, vous le servirez et l'éclairerez tous deux, dans les mêmes œuvres. C'est déjà l'affranchir.

Recevez l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

EDGAR QUINET.

1. Voyez la *Création*, 1870.



CCXXXVII

A M. CHADAL
A BOURG

Veytaux, 9 décembre 1860.

Monsieur et cher compatriote,

Que puis-je vous répondre ? La plupart de mes lettres sont interceptées et je sais parfaitement dans la poche de qui elles vont tomber. Ah ! les honnêtes gens ! Ils nous ont transportés, exilés, massacrés, et ils nous invitent à la réconciliation ! Voilà la clémence d'Auguste. Que tout cela est hideux ! Mais ceux qui veulent être dupes le sont encore davantage.

Il reste encore quelques hommes debout en France et ces hommes-là sont la France. Que ceux-là restent ce qu'ils sont, et ils sauveront l'avenir. Ce n'est pas à dire que l'on ne doive pas profiter de chaque mot qui échappera aux faiseurs d'embûches ; ils tendent des pièges, qu'ils y tombent eux-mêmes. Rien de mieux. Si le bonapartisme veut s'adjoindre un atome de liberté, il y périra ; car bonapartisme et liberté sont deux choses irréconciliables.

La première chose qui me frappe, dans cette mystification du 24 novembre[1], c'est combien toute notion a été

1. Voyez *Notes*.

détruite par ce travail de despotisme qui s'accomplit en France depuis douze ans. Il ne reste donc plus ni peuple ni bourgeoisie, mais seulement une poussière servile? La tâche de refaire un peuple avec cette poussière est certainement la plus difficile qui se soit jamais offerte à des amis de la liberté; et pourtant, je ne veux pas encore désespérer.

Quelques hommes ont perdu la France, quelques hommes suffiront pour la refaire.

Adieu, Monsieur et cher compatriote, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXXXVIII

A M. MICHELET

Veytaux, 7 janvier 1861.

Cher ami. Encore une année à ajouter à nos trente-cinq ans d'amitié ! Que puis-je vous souhaiter, si ce n'est ce que vous avez? Moi aussi, je n'ai rien à demander pour moi que ce que je possède. Je ne me permets aucun autre vœu personnel, excepté pourtant de vous revoir, comme vous me le faites espérer. Que ce moment vienne donc, et le bien sera parfait.

En attendant, vous me promettez *la Mer*. Nous allons nous y baigner et nous retremper. Votre admirable fécondité est une de mes grandes consolations, dans ces

temps de plus en plus ennemis, où nous sommes reniés par les nationalités mêmes, que nous avons, les premiers, aidées ou exhumées. Chaque jour, les Judas augmentent; et comment les accuser, puisqu'il n'est plus possible de leur faire arriver une parole de vérité? Nous l'avons essayé ici, à nos risques et périls, ma femme et moi; car elle est mon second en toutes choses; et nous avons pu voir combien tout est clos et scellé et bâillonné, ici et ailleurs, autant qu'en France.

Dans ces jours de mutisme, trouver encore des sujets où une pensée puisse se montrer et s'exhaler, c'est un tour de force. J'ai cherché à agir cet été. Impossible! Tout se ferme pour nous. Je me suis alors réfugié dans l'Histoire. J'y suis cantonné depuis cet hiver. Cela, je crois, pourrait être très utile, si les esprits étaient encore prenables par quelque chose. D'ailleurs, après *Merlin*, j'avais besoin de changer de corde; et, en effet, rien de plus différent.

Je sais qu'il ne faut jamais désespérer de la France. Quelques hommes la perdent; quelques hommes la refont et la sauvent. Voilà ce que l'on a toujours vu.

Dites-moi un mot, quand vous le pourrez. Nous vous envoyons à tous deux nos meilleurs souhaits.

Ma femme qui, en effet, va beaucoup mieux, veut que j'insiste, pour son compte. Je vous embrasse de tout cœur.

EDGAR QUINET.



CCXXXIX

A M. CHASSIN

A PARIS

Veytaux, 8 janvier 1861.

Bien cher ami. Il faut d'abord vous féliciter de tous vos efforts. Rien n'a pu aboutir immédiatement, mais croyez aussi que rien n'est perdu. C'est déjà beaucoup que de contribuer à sauver l'honneur dans ces temps d'opprobre.

Comment, mon cher ami, donner un conseil sur l'emploi d'un droit que l'on ne possède pas! Ils n'ont donné jusqu'ici qu'un mot, et cela les a servis. Il est évident que la masse des hommes, fatigués, usés ou réellement lâches, n'attendait que cette occasion[1], ce prétexte de faire leur paix. Car, quoique la bêtise soit grande, j'ai vu, depuis longtemps, que la lâcheté est cent fois plus grande encore. Après tout, que conclure de tout cela? Qu'il faut agir, pour peu qu'on en trouve l'occasion; qu'il faut la chercher, la provoquer sans cesse. Vous avez donc été très bien inspiré d'écrire votre lettre. Vous ferez mieux encore de la publier. S'ils vous refusent, comme

1. Décret du 24 novembre. Voyez lettre précédente.

cela est probable, ils vous donnent l'occasion de leur ôter le masque pour la cent millième fois. Si, par miracle, vous pouviez entreprendre le journal, je battrais des mains. C'est alors qu'on examinerait ce qu'il y a lieu de dire, et déjà vous l'avez parfaitement indiqué. Au défaut du journal, si vous ou vos amis pouviez entrer dans leur Chambre de députés, je vous y verrais entrer sans trop de peine, quoique ce soit jusqu'ici une misérable trappe; mais je compterais assez sur votre caractère pour penser que vous vous tireriez de cette embuscade.

C'est tout vous dire! En un mot, agir si on le peut, parler si on ne peut agir, écrire si on ne peut parler. Mais, jusqu'ici, ces trois choses ont été également impossibles.

Je suis tellement persuadé de la nécessité de faire, d'agir, que, pour mon compte, j'ai écrit ce printemps aux Italiens que je me mettais à leur disposition tout entier et de la manière qu'ils voudraient. Cela n'a pas abouti. On craint par-dessus tout de s'allier à des proscrits.

Nous avons voulu publier ici notre avis sur le grand et mémorable acte du 24 novembre, au risque d'être expulsés et de ne plus savoir où nous abriter sur le continent. La Rédaction du *Confédéré de Fribourg*, d'ailleurs toute à nous, a répondu que la Suisse radicale est *décembriste*, que le journal serait brûlé par le peuple même sur la place publique, si l'on attaquait ouvertement le Deux-Décembre. Voilà où nous en sommes. J'ai été réduit à en revenir à écrire l'*Histoire de* 1815; c'est le seul moyen qui se soit offert à moi, de montrer



à nu le bonapartisme, et l'instruction des générations actuelles est, en effet, à recommencer sur ce point.

Mon ouvrage pourra être utile, je l'espère. Mais souvent la plume me tombe des mains, au milieu de tant de hontes, et je n'ai pour me réchauffer que l'isolement le plus absolu et les neiges, et la glace qui scelle notre seuil.

Faut-il vous redire combien votre amitié, votre courage, votre énergie me font bonne compagnie? Je me demande quelquefois comment vous pouvez faire tête à tant de difficultés de tout genre? Vous nous faites espérer que vous viendrez sous notre toit, au printemps. Vous savez que nous vous attendons toujours.

Beaucoup de gens nous répètent que le sacrifice que nous faisons en protestant dans l'exil est une chose inutile, que des montagnes d'oubli s'entassent sur nous, que personne ne se souvient plus de nous; cela est possible. Je crois, en effet, à l'oubli, mais n'importe. C'est encore le seul moyen qui nous soit resté de sauver le droit et de servir l'avenir. Peut-être retrouvera-t-il nos traces?

Adieu, cher ami, je suis à vous de tout cœur, dans tout ce que vous entreprenez.

EDGAR QUINET.



CCXL

AUX RÉDACTEURS DE *LA JEUNE FRANCE* A PARIS

Veytaux, 13 janvier 1861.

Messieurs,

Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait de *la Jeune France*. J'ai lu votre journal avec tout l'intérêt qu'il mérite. Parmi les excellentes choses qu'il renferme, une seule m'a sincèrement affligé. Comment pouvez-vous dire, en parlant du Gouvernement qui pèse sur vous : « Tant que le pouvoir sera juste, tant qu'il fera le bien. » Comment pouvez-vous appeler juste et louer, au nom de la France nouvelle, le pouvoir qui a proscrit soixante mille de vos concitoyens, dont l'unique tort était de penser comme vous ? Je comprends que vous n'attaquiez pas et que cela vous soit impossible ; mais louer, applaudir !... C'est une habileté, dira-t-on. Hélas, Messieurs, prenez-y garde, puisque vous commencez la vie. C'est avec ces habiletés que nous sommes arrivés à l'abîme. Pour en sortir, il faut, croyez-moi, un autre chemin.

Veuillez, Messieurs, voir, dans ces observations, la preuve de l'intérêt véritable avec lequel je vous ai lu et recevez l'expression de mes sentiments les plus distingués.

EDGAR QUINET.



CCXLI

A M. TOURNERET, RÉDACTEUR DE *LA JEUNE FRANCE*
A PARIS

Veytaux, 23 janvier 1861.

Monsieur,

Votre lettre m'a extrêmement touché, elle m'a charmé ; elle vous fait le plus grand honneur. Celui qui a écrit ces lignes a un bien noble cœur. En les lisant, je sens que la France, telle que nous la voulons, n'est pas morte et qu'elle se retrouvera elle-même. Suivez votre destinée avec vos jeunes amis et croyez bien que vous n'êtes pas seuls; il y a encore plus d'échos qu'on ne pense. Après votre lettre, je me sens de l'amitié pour vous.

Recevez, Monsieur, mes vœux pour votre avenir et l'expression de mes sentiments tout dévoués.

EDGAR QUINET.

CCXLII

A M. ÉMILE MONTÉGUT
A PARIS

Veytaux, 13 février 1861.

Monsieur,

La *Revue des Deux Mondes* devait une revanche éclatante à Michelet. Combien je vous sais gré de l'avoir donnée. Pendant plus de quinze ans, j'ai vu toutes ses œuvres méconnues, déchirées périodiquement par Lerminier ou par Gustave Planche. Mes réclamations ont été inutiles; c'était un parti pris, entre ces deux écrivains, de le détruire. Enfin, Monsieur, vous avez ramené la justice dans un langage plein de mouvement et de vie. Je ne puis m'empêcher de vous en remercier, comme s'il s'agissait de moi-même.

Pardonnez-moi de ne pas vous avoir écrit à propos de *Merlin*. Pour dire la vérité, j'étais embarrassé. Je suis là trop évidemment juge et partie, pour pouvoir bien juger. Et puis il ne s'agit pas de ce que j'eusse désiré, mais de ce que vous avez pensé. Vous l'avez dit avec sincérité, et pouvais-je demander autre chose? Je me fais l'illusion de croire que, si j'avais pu vous voir et causer avec vous, certaines choses auraient un peu changé de face à vos yeux;

mais c'est là peut-être aussi une illusion et je ne les aime pas. Je n'ai pas voulu vous affliger de mon affliction, car j'en ai eu une véritable. Elle est passée, et n'est-ce pas une grande folie que de demander que les autres voient, des mêmes yeux que nous-même, les créations de notre imagination? Qu'y a-t-il de moins juste, de moins raisonnable?

Nous prétendons non seulement refaire le ciel et la terre à notre gré, mais disposer encore de l'esprit des autres à notre fantaisie, et, s'ils ne nous suivent pas en tout, nous nous en plaignons comme d'une injustice.

Voilà, Monsieur, ma confession; recevez-la, du même cœur que je vous l'envoie. J'ai pris trop au sérieux le rôle du roi des enchantements; il n'est permis qu'aux rois véritables d'avoir de ces sortes d'exigences.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXLIII

A M. MICHELET

Veytaux, 27 février 1861.

Cher ami. Une petite grippe m'a empêché de vous parler de *la Mer*, comme j'aurais voulu, sous le coup de *la Tempête*. Personne, certainement, n'a plus joui que moi de cet infini que vous renouvelez en tout sens. C'est une vraie et charmante Genèse. Depuis nos

tristes années, j'avais été bien souvent attiré de ce côté. Le lendemain du Deux-Décembre, je me suis trouvé, un beau matin, naufragé sur la grève de Blankenberghe et j'y avais beaucoup rêvé sur le commencement des êtres. J'étais donc tout préparé à vous suivre, à m'embarquer avec vous. Quel beau voyage je viens de faire avec vous! Nous étions quatre en tout, sur le vaisseau, pas davantage. Quel souffle puissant dans la voile! Quelle vitalité! Que d'horizons nouveaux, imprévus! Et nous nous entendions si bien! Enfin, me voilà débarqué, mais je voudrais repartir.

C'est un merveilleux rajeunissement de soi-même et de toute chose! J'envoie mes félicitations à madame Michelet; car je crois bien que c'est elle qui tenait la rame ou le gouvernail. Adieu! Que ce bon vaisseau ait toujours de bons vents et qu'il finisse par vous amener vers nous. Voilà mes vœux. Je vous embrasse de cœur. Ma femme veut que j'ajoute, pour elle, qu'entre ses cent préférences elle préfère les *Madrépores*.

EDGAR QUINET.

Quand vous verrez M. Émile Olivier, veuillez lui dire tous mes regrets d'avoir manqué sa visite et celle de M. Hénon.



CCXLIV

A M. JULES SIMON
A PARIS

Veytaux, 20 mars 1861.

Cher Monsieur,

Je ne puis me figurer que quelqu'un ait reçu et lu votre ouvrage avec plus de plaisir que moi. Il est bien sûr au moins, que j'en ai tiré un grand profit; les choses que vous dévoilez sont terribles. On vous suit avec anxiété dans ces spirales de misère et de dépravation.

C'est une descente aux enfers. Mais vous y faites luire une si haute lumière, que l'on se prend à espérer, en dépit des calamités. La philosophie est une belle chose quand elle se fait ainsi sœur de charité.

Il est impossible de ne pas vous féliciter de lui avoir donné le caractère de l'action. C'est là ce que notre temps lui demande. Vous m'expliquez en peu de pages le fond de notre situation. Je comprends les théories insensées qui nous ont perdus, depuis que je les vois naître de l'inspiration de l'alcool et du gin. Hélas! nos temps sont ivres d'esclavage; mais cette ivresse, on la boit en toute chose, dans le palais comme au cabaret. Au milieu de cette insanité, il ne faudrait pourtant que quelques sages

pour nous rendre la raison. Ma pensée va souvent vers vous, quand je veux me reposer de tant de dures expériences. Croyez à mon fidèle attachement.

EDGAR QUINET.

Que vous êtes cruellement déclaré contre le Divorce! C'est donc sans retour?.. Et pourtant!.. Mais c'est une affaire de sentiment, non de discussion.

CCXLV

A M. TOURNERET, RÉDACTEUR DE *LA JEUNE FRANCE*

A PARIS

Veytaux, 23 mars 1861.

Monsieur,

Votre courageux appel m'a bien touché. C'est une voix dans le désert, mais ces voix sont quelquefois de grands signes. Personne n'eût osé cela publiquement en France, il y a quelques années. L'Académie ne se recrutera pas en exil. Ce n'est pas là son tempérament. Vos généreuses paroles montrent que la jeunesse a conservé le sien et que l'année n'a pas perdu son printemps. Voilà tout ce que je demande. C'est déjà beaucoup, en de pareils temps, que de pouvoir arrêter ses yeux avec espérance sur un groupe de jeunes esprits qui réclament leur part de soleil et de vie morale. Continuez ce que vous



avez si bien commencé. Restez unis ! Rallumez le flambeau éteint. Hélas ! on l'a arraché de nos mains par la force, et la nuit s'est faite. Il faut en sortir. Ma joie, ma récompense sera de vous voir jouir de tout ce que l'on m'a ôté. Sans vous connaître, je vous suis des yeux ; vous êtes l'espérance.

EDGAR QUINET.

CCXLVI

A M. ISAMBERT
A PARIS

Veytaux, 7 avril 1861.

Monsieur,

Votre article sur la liberté dans les arts et dans l'histoire m'a un peu consolé de toutes les horreurs byzantines que j'ai à dévorer chaque jour. Je vous en remercie et vous en félicite, vous et vos jeunes amis. Vous avez une belle tâche. Il faut y persévérer. Si la France doit sortir de ce gouffre, soyez persuadé que c'est par cette voie et non par une autre.

Ramenez le bon sens, la nature humaine, que ces douze ans de servitude absolue ont fait disparaître. Nos Français se vantent trop de leur dégénération. Répondez leur ceci sur tous les tons :

« Le plus grand bien qu'un peuple puisse faire aux

autres, c'est l'exemple de sa liberté; et le plus grand mal, c'est l'exemple de sa servitude. »

Votre œuvre collective est peut-être la première lueur qui se soit montrée dans cette longue, abominable nuit de douze années. Courage, persévérance, et union!

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

Ce digne M. Isambert, mon collègue et ami, m'a laissé de bien vifs regrets; je ne sais s'il était votre parent.

CCXLVII

A MADAME VEUVE PERRIER DE LA BALME
A BOURG

Veytaux, 7 avril 1861.

Madame,

Permettez-moi d'associer mes regrets aux vôtres. César était l'un de mes plus anciens amis; nous dations du collège. Je l'avais retrouvé aux Écoles de Lyon, de Paris; ma mère lui était, comme moi, très attachée. Que de souvenirs étaient liés à son souvenir! Je le garderai fidèlement.

Si je retournais dans mon pays, dont j'ai été arraché par la force, que de vides je trouverais! C'est à peine si je saurais à qui serrer la main.

Recevez, Madame, l'expression de ma sympathie la plus vive pour votre douleur et le témoignage de mes sentiments les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

CCXLVIII

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 15 avril 1861.

Voilà enfin le printemps, cher et fidèle ami. Tout renaît, il n'y a que notre pauvre pays qui reste dans la mort. Détournons-en un moment les yeux!.. Il y a trop longtemps que je ne sais rien de vous. Ce chemin de fer que l'on vient d'inaugurer et qui siffle maintenant au bas de notre vigne, vers ce rocher de Chillon, ne finira-t-il pas par vous amener aussi? Quand serez-vous libre? Je voudrais bien que vous pussiez emporter avec vous mon manuscrit, et certainement il ne sera pas prêt avant un mois, car nous allons, samedi prochain, passer une semaine à Genève pour revoir quelques visages humains.

J'aurais dû vous féliciter plus tôt de votre nouvelle lettre[1] sur la non-autorisation; cette lettre a trouvé de

1. Voyez *Notes*.

l'écho. Si la France doit revivre, ce sera par des exemples, par des actions. Combien tout homme de cœur doit être touché de vous voir lutter presque seul contre tous ! Il faut se répéter sans cesse que l'espérance est une vertu et que c'est un devoir de la garder. Ma seule raison pour espérer, c'est que la France a toujours été faite et refaite par un très petit nombre d'hommes; les autres suivent. Tant de gens ne comptent ni pour le bien ni pour le mal.

Ma mère disait un mot que je me répète souvent : « Calme tes colères et tes mépris ! » Ce dernier point est le plus difficile. Que dire de ces discussions au Corps législatif? Elles ont bien révélé l'abaissement. Mais qui sait? Notre pauvre pays est ainsi fait, qu'il périt par le silence.

Le refus de C... ne m'a pas étonné. Qu'est-ce qui nous étonne encore?

Les Italiens se servent de tout pour s'affranchir : du bien, du mal, du fer, du poison, de la liberté, de l'esclavage, de la révolution et du Deux-Décembre. Ils ont raison, ils atteindront leur but. Mais des Français qui se vantent que leur servitude est, après tout, un grand principe de civilisation !...

Avez-vous adressé ma lettre à ces braves jeunes gens de *la Jeune France?*

Adieu. Écrivez-nous, parlez-nous de madame Chassin et de vos beaux enfants. Pourquoi ne sont-ils pas là au milieu de ces fleurs?

EDGAR QUINET.

CCXLIX

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER A MONTPELLIER

Veytaux, 19 avril 1861.

Où cette lettre vous trouvera-t-elle, mon cher ami? Un mot d'un journal, *la Jeune France*, me fait croire que vous êtes appelé à une chaire à Paris, à la Sorbonne. Cette lente justice est-elle enfin arrivée? Puis-je m'en réjouir? Votre douce, heureuse vie de Montpellier est-elle troublée en ce moment par ces perspectives? Je ne sais que penser, mais je vous envoie mes plus tendres vœux pour tout ce qui peut contribuer au développement de votre destinée.

Que n'aurais-je pas à vous dire de tout ce que vous m'avez appris sur Alfieri et la comtesse Albany! J'ai lu et relu ce beau travail et l'ai fait lire autour de moi. Voilà un vrai roman qui a la solidité de l'Histoire. De ce monde de Coppet dont vous parlez si bien, j'ai connu Benjamin Constant, W. Schlegel, Sismondi et madame Récamier. Votre excellent récit m'a reporté à ces jours déjà si loin, si oubliés. Depuis ce temps-là, nous avons changé de planète.

Je vais envoyer à Buloz un ouvrage complet, purement historique, et c'est même là ce qui m'a empêché de vous

répondre plus tôt. Je m'attends à des déboires sans nombre, de la part de la *Revue* et de son autocrate. Pourquoi donc m'y exposer de gaieté de cœur? Je l'ai promis, on a même commencé l'impression il y trois ans. Je ne veux pas reprendre ma parole.

Notre pauvre Laprade a donc perdu son père ? C'était le meilleur et le plus sage des hommes. N'oubliez pas que j'espère toujours vous voir dans mes rochers.

EDGAR QUINET.

CCL

A M. FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 22 avril 1861.

Cher Monsieur,

Depuis votre dernière lettre, j'ai écrit un assez long volume, dont je n'ai pas voulu me détacher, car il avait déjà été interrompu trop de fois et il peut être utile. Voilà une de mes excuses, que je vous prie d'agréer. Il faudrait travailler sans relâche, pour ne rien voir, ne rien entendre de notre malheureuse France! Dès qu'on se laisse aller à observer ce qu'elle est devenue, la souffrance, la honte, l'emportent, et Dieu sait si c'est une douleur pour un patriote ! Oui, il reste, il restera



toujours en France un admirable groupe d'hommes; personne ne le prouve mieux que vous, Monsieur. Combien de fois il m'est arrivé de vouloir vous remercier, vous féliciter après la lecture de vos articles du *Courrier du dimanche*. Chacun de ces morceaux est une bonne action. Je ne vois guère que vous, qui conserviez cet accent de douleur, de mépris, d'indignation. On trouve à chaque ligne une âme forte, droite, courageuse. C'est un véritable bienfait. Continuez de dire la vérité, quoique personne ne veuille plus l'entendre. Nous périssons, corps et biens, par la vanité. D'autres peuples se sont renouvelés, parce qu'ils ont eu horreur de leur chute; mais nous nous glorifions de la nôtre, voilà la vraie difficulté.

On a fait de grands systèmes de philosophie, d'histoire, avec la vanité, et l'on expie aujourd'hui cette puérile éducation de la société dite haute et basse. Presque tous les ouvrages de la génération passée sont à refaire. Il est temps de laisser là les vagues promesses et de porter le scalpel dans cette abominable pourriture de toutes les classes.

Vous le faites vaillamment, Monsieur. C'est le plus grand, peut-être le seul service à rendre à nos concitoyens. Du moins on leur arrachera un cri des entrailles.

Vous trouverez, Monsieur, cette lettre trop noire. Que voulez-vous! je vous parle à cœur ouvert. Il faut quelquefois le laisser déborder; après cela, on le ferme de nouveau et l'on sourit au besoin, comme les autres.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCLI

A M. BULOZ
A PARIS

Veytaux, 20 mai 1861.

Mon cher Buloz. Je me prépare des soucis, des déboires; j'en suis, je l'avoue, effrayé. Et, après tout, pourquoi? Je sais que je n'ai rien à attendre de la *Revue*; après trente ans de collaboration, j'y suis moins avancé que le premier jour. Dans votre dernier numéro, la *Revue* déclare qu'en dehors de madame Sand et des académiciens, il n'y a personne. Voilà au moins une déclaration qui ne laisse aucun doute; elle est pourtant embarrassante pour vos collaborateurs; car, en s'y associant, ils signent leur propre déchéance. J'avoue que je ne puis avoir tant d'humilité. Mais il paraît que les autres en ont beaucoup. Qu'ils travaillent pendant trente ans et ils seront effacés d'un trait de plume. Bien mieux. On a établi que Barthélemy Saint-Hilaire, Wolowski et Faucher ont réclamé contre la suppression de chaire du Collège de France. Je suis seul omis dans cette nomenclature. Pour l'honneur de la vérité, je dois dire que, moi aussi, j'ai réclamé à la tribune pour ce rétablissement de chaire et j'y avais quelque mérite, puisque je parlais contre mes meilleurs amis. Mais à quoi bon relever cela? Je suis



accoutumé à ces iniquités; je ne les constate ici que parce que j'ai ma plume dans la main.

EDGAR QUINET.

CCLII

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 12 juin 1861.

Cher ami. Voilà notre brave Chassin. Il vous redira combien nous désirons vous revoir, vous et madame Charras. Chauffour ne trouvera-t-il pas un moment pour nous? Voyons-nous donc le plus possible! Nous y sommes, il est vrai, fort intéressés; car nous ne connaissons rien qui nous aille mieux que les moments passés avec vous. Cela en toute sincérité. Nos amitiés à madame Charras. A vous de tout cœur.

EDGAR QUINET.

Voici *l'Étoile belge*. Nous en reparlerons.

CCLIII

A M. PIERRE DENIS
A PARIS

Veytaux, 12 juin 1861.

Monsieur,

C'est en rentrant dans ma solitude, après trois semaines d'absence, que je trouve votre bonne lettre et vos beaux vers. Recevez mes remerciements et mes félicitations. Je suis si étonné de voir que quelqu'un se souvient encore de moi, dans notre pauvre France, qui, dit-on, s'est oubliée elle-même! Je cherche à m'accoutumer depuis dix ans à être enterré vivant. Des vers tels que les vôtres, énergiques et fiers, me rappellent trop le monde et la vie que j'ai connus. Le silence, l'indifférence, l'oubli, après un éclat de trompette, me paraissent plus accablants. Continuez, Monsieur, dans cette voie courageuse où vous êtes entré. Quelques esprits vous suivront et ceux-là nous rendront peut-être la liberté, la patrie, l'humanité, tout ce que l'on nous accuse d'oser espérer encore.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.



CCLIV

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Veytaux, 14 juin 1861.

Cher ami. Reconnaîtrez-vous ce visiteur, qui va frapper à votre porte? Son amitié pour vous date de bien loin. Recevez-le avec le même cœur qu'en 1844, lorsqu'il entra chez vous, en revenant d'Espagne.

J'ai sur le cœur cette histoire de la chaire de la Sorbonne, et pourtant ne devais-je pas m'y attendre? Je suis si las de m'indigner! Qu'il soit donc bien entendu, une fois pour toutes, qu'une âme droite, élevée, rend un homme impossible : tout lui est interdit. C'est beaucoup qu'on lui permette de vivre. Le tort irrémissible, c'est de conformer ses actions à ses pensées. Voilà ce qu'on ne pardonne pas. Des pensées élevées et des actions rampantes, à la bonne heure! Mais un beau caractère, une belle âme, un beau style, cela est trois fois inconvenant. Je connais des gens qui écrivent toujours dans les nues et sur les cimes; mais ils savent très bien prendre les sentiers détournés, dans les lieux bas, pour faire leur petit chemin.

Tout est intéressant et courageux dans votre article sur Elpis et Garibaldi; mais ce n'est pas là le chemin de la fortune. Que ne traitez-vous ce héros de flibustier? Ce serait là, au moins, un *droit acquis*.

Madame Vinet, que je vois ici quelquefois, me parle de vous. Elle recueille la correspondance de son mari pour une Biographie. Pourquoi ne viendriez-vous pas ces vacances sous mon toit, qui serait si heureux de vous avoir? Adieu, très cher ami. Mes hommages à madame Taillandier. Votre dévoué de cœur.

J'espère que la petite photographie contenue dans cette lettre vous arrivera.

EDGAR QUINET.

CCLV

M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 6 juillet 1861.

Mon cher ami. Voici un mot que je reçois de Chassin. Veuillez le faire parvenir à Chauffour le plus tôt possible. Je ne sais s'il est encore à Schinznach, et il n'y a pas de temps à perdre. Une consultation du barreau du Haut-Rhin serait certainement très à désirer [1].

Adieu et mille choses à vous et à madame Charras.

Votre tout dévoué.

EDGAR QUINET.

1. Voyez *Notes*.



Après le succès de Chassin, je ne craignais qu'un piège ; comment le tirer de là ? J'ai écrit, il y a quelques jours, à Chauffour. Comme je n'ai pas encore eu de réponse, je ne sais où le chercher.

CCLVI

A M. CHASSIN

A PARIS

Veytaux, 7 juillet 1861.

Quel bâton dans les roues ! La lettre pour Chauffour est partie immédiatement, et nous écrivons à nos amis pour *la Presse libre*. Certes, voilà un désagréable incident. Une consultation de Paris et du Haut-Rhin produira certainement quelque effet. L'existence d'un homme ne peut pas être à la merci d'un hasard. Qui peut jurer que l'on ne fourrera pas un journal, une feuille de papier dans un sac de nuit ? La distribution, voilà le point. Où elle n'existe pas, il ne peut y avoir de corps de procès. Ce sont là des vérités anciennes et les avocats les feront valoir. Je suis, comme vous le pensez bien, tout préoccupé de votre affaire. Ignace Chauffour, frère de notre Victor, est l'avocat le plus influent de Colmar. Il faudrait se mettre directement en communication avec lui. Écrivez aussi à Victor Chauffour à Thann.

Votre

EDGAR QUINET.

CCLVII

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 10 juillet 1861.

Cher ami. D'après cette nouvelle lettre de notre brav(
Chassin, son affaire devient grave. S'il est réellemen
obligé de sortir de France, nous ferons bien de lui cher
cher d'avance un abri et des ressources; c'est à quoi i
faut penser.

Je vous envoie le mot que j'ai reçu de la *Revue de*
Deux Mondes, il y a quinze jours. Rien de nouveau de-
puis ce moment.

Adieu, à revoir et tout à vous de cœur.

EDGAR QUINET.



CCLVIII

A M. MERLIN DE THIONVILLE
A BRUYÈRES (VOSGES)

Veytaux, 20 juillet 1861.

Cher Monsieur et ami vénéré,

Que pensez-vous de moi? Avec votre parfaite indulgence, je suis sûr que vous ne vous serez pas mépris sur mon silence inexcusable. Au lieu de chercher vingt raisons bonnes ou mauvaises, j'aime mieux m'en remettre entièrement à vous. Tout ce que je demande, c'est que vous ne doutiez pas un instant de mes vifs regrets de ne plus vous avoir pour voisin et pour consolation. Un petit séjour à Genève nous a occupé quelque temps, car nous avons fait beaucoup de connaissances nouvelles; nous avions vraiment besoin de nous distraire de votre absence, tant vous étiez devenu pour nous la meilleure partie de notre solitude. J'ai eu et j'ai encore peine à m'accoutumer à passer devant votre porte sans y entrer; je regarde vos volets toujours fermés maintenant, et je me dis que je ne suis jamais sorti de cette chambre d'en haut sans emporter une impression douce, calmante ou heureuse.

Oh! la conversation et la bienveillance d'un véritable homme de bien, que cela est rare! Du moins je ne puis me reprocher de n'avoir pas joui pleinement, pendant le

peu de mois qu'il m'a été donné de vous voir. Que votre aménité, que votre douceur m'ont étésalutaires! Je serais ingrat, si je ne parvenais pas à vous en convaincre et certainement je ne retrouverai rien de semblable. D'autres amis sont venus nous visiter et nous n'avons pas été trop délaissés, mais les hommes d'aujourd'hui vivent dans un tel tourbillon! Ils l'apportent avec eux dans la solitude; même au fond des rochers, ils vous échappent. L'intimité à disparu de ce monde. Qu'il y a peu de gens qui vivent, comme vous, de ce qui ne passe pas! C'est là aussi ce qui m'attachait si vivement à nos conversations de cet hiver.

Mon histoire des derniers moments de vos compagnons de la vieille garde est finie depuis plusieurs mois; elle n'a pas encore paru. Je n'en ai pas même de nouvelles; et cette incertitude me tient dans une attente désagréable, pendant laquelle il est difficile d'entreprendre autre chose. Mon grand mal, dans cette vie, a été l'impatience; les événements, l'indifférence d'autrui et les années n'ont pu encore m'en corriger. Les choses cependant finissent par arriver. Mais si tard! Heureux ceux qui voient tout au point de vue de l'éternité! C'est le seul moyen de ne pas se laisser consumer par la rapidité ou la lenteur de ce monde.

Jai lu, tantôt seul, tantôt avec ma femme, *Alsace et Lusitanie;* je vous y retrouve à chaque pas, avec un grand plaisir; vous décrivez avec une parfaite fidélité des endroits qui me sont bien chers, Baden par exemple et Lichtenthal, où j'ai passé près d'une année. Je lis une page, et je m'arrête, je me souviens! Puis je reprends; mes souvenirs se mêlent aux vôtres et vous ramenez

toutes ces expériences passées à la grande question finale, la vie à venir, dernier et suprême pèlerinage.

Laissez-nous, cher et vénéré ami, l'espérance que nous vous reverrons encore en cette vie, vous et l'excellente madame Merlin de Thionville, que je ne puis séparer un moment de vous, dans cette lettre ! Je serais bien heureux d'apprendre que vos maux sont diminués, car je n'ose espérer que vous en soyez guéri. Ma femme, qui est de moitié dans tout ce que je vous dis, a beaucoup souffert. Veuillez me rappeler au souvenir de madame votre belle-fille et croyez-moi votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

CCLIX

A M. ALFRED DUMESNIL
A VASCŒUIL

Veytaux, 25 juillet 1861.

Votre silence, mon cher ami, est un des chagrins de ma vie. Jamais je ne m'y accoutumerai. Du moins votre ouvrage [1] m'arrive; je vous y retrouve tout entier. Et que de souvenirs poignants, convertis en joies, à force d'élévation et de profondeur morale! Ce n'est pas seulement un écrivain qui parle, c'est la révélation de la douleur dans ce

1. *L'Immortalité.*

qu'elle enseigne à ceux qui savent l'accepter et l'interroger. Je crois entendre la voix de notre chère Adèle, initiée maintenant aux grands mystères. La correspondance qui termine le volume fait entrer dans l'intimité des choses. Que cela est en même temps douloureux et fortifiant! Je retrouve là une partie de ma vie; car je vivais avec vous dans l'attente de ces heures cruelles. Dites à Noël que ses lettres me le font sincèrement aimer. Pourquoi suis-je séparé de ces nobles cœurs? Pourquoi m'oublient-ils? Ah! vous, mon cher ami, que vous ai-je fait, pour que vous me gardiez un silence de trois ans! Hélas! la vie passe, et ces heures, où nous aurions pu nous entendre si bien, ne reviendront pas. Dites-moi au moins si vous avez à vous plaindre de moi? Parlez-moi à cœur ouvert, mais parlez-moi. Je me sens oublié et c'est une chose triste dans l'exil. Je n'ose espérer que vous veniez, un jour, sous notre toit qui vous appelle. Mais dites-moi que vous êtes encore pour moi mon ancien Alfred.

Votre dévoué de cœur et pour toujours.

EDGAR QUINET.

Noël ne pourrait-il m'envoyer ses livres? Ma femme aime comme moi votre ouvrage et se rappelle à votre souvenir. Dans le tombeau de Merlin, je m'étais rencontré avec vous pour fêter l'immortalité jusque dans la mort. En ce moment, je corrige des épreuves. Il s'agit d'un ouvrage d'une toute autre nature, qui finira par vous

arriver. Mais on ne met pas deux fois son cœur dans un livre. Adieu encore.

CCLX

A M. BULOZ

A PARIS

Veytaux, 1er août 1861.

Par vos ajournements indéfinis, Buloz, vous avez laissé à M. Thiers le temps de publier son ouvrage avant le mien, moi qui l'avais précédé de trois ans! C'est le plus grand tort que vous pouviez me faire. Depuis cinq semaines que vous avez le manuscrit, je n'ai pu obtenir une ligne de vous. Après trois ans, vous ne savez encore si vous voulez publier! Et je suis aussi avancé qu'en 1857. On avait parlé du 1er août, le voilà arrivé, rien ne paraît, quoique tout fût prêt, et M. de Mars se contente de me dire ses regrets et de m'ajourner, comme toujours, à un temps indéfini.

Est-ce bien là ce que j'avais mérité par ce travail si approfondi? Mais à quoi bon les récriminations? Je savais d'avance tout ce qui m'arrive aujourd'hui. On me dit que je l'ai mérité; cela est vrai, mais vous serez sans doute d'avis d'y mettre une fin. Gardons entre nous nos anciennes relations personnelles. Rien de mieux. Mais les relations avec la *Revue* sont pour moi trop difficiles. J'y perdrais mon repos, ma santé, et jusqu'au désir de

faire quelque chose. Séparons-nous donc, puisqu'il nous est bien démontré que nous ne pouvons rien faire ensemble. Vous ne voulez pas publier, il ne me reste donc qu'à vous faire redemander mon manuscrit par un de mes amis. Je vous prie de le tenir à ma disposition. Mais, pour vous donner tout le temps nécessaire, je ne vous ferai redemander le manuscrit que le 15 août. Car alors, si vous n'avez pas commencé la publication, il sera évident que vous ne la commencerez jamais.

Je ne prendrai pas la peine de transcrire la fin avant que vous ayez commencé la publication. C'est trop perdre mon temps.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CCLXI

A M. MICHELET

Veytaux, 10 août 1861.

Cher ami. Pardonnez-moi de ne vous écrire aujourd'hui qu'à la hâte. Je suis en *proie* à ma publication [1]; elle m'a déjà donné tant de soucis ! J'espère, au moins, qu'elle sera utile. Mes amis ne se figureront pas le temps et le soin que j'ai mis à ces études, qui paraîtront nou-

1. *Histoire de la Campagne de* 1815.

velles pour moi, quoiqu'elles datent de fort loin. Il y a bien vingt ans que je m'occupe de cette affaire.

Malgré tout, l'espérance de vous revoir est ma grande préoccupation. Voici où nous en sommes : le père et la mère de ma femme, malgré leurs soixante-treize ans, viennent nous voir (ils sont déjà aux eaux de Carlsbad); nous les attendons au commencement de septembre. Il est probable que, pendant ce mois, notre vie avec eux sera errante. Nous ne pourrons pas ne pas les accompagner où ils auront envie d'aller. D'ailleurs, quand vous serez ici, nous voulons être *tout à vous*. Le mois de septembre ne nous appartiendra pas, nous ne savons où nous serons. C'est donc en octobre que nous pourrions être à vous, comme nous le voulons. Mais ce mois vous convient-il ? C'est celui des vendanges; nous les ferions ensemble. Je garde, pour madame Michelet, un oiseau merveilleux, vraiment digne de vous, qui parle et lui souhaitera le bonjour, malheureusement en allemand. Mais j'ai peur que ce retard d'un mois ne vous contrarie.

Dites-le-moi bien vite et, s'il se peut, rassurez-nous. Adieu, au revoir. Nos amitiés à tous deux. Je vous tends la main.

Votre

EDGAR QUINET.

CCLXII

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 14 août 1861.

Cher ami. Si je pouvais compter sur quelque chose, je devrais croire que le premier de mes articles paraîtra demain 15 août. On s'y est engagé; mais je doute encore.

J'ai dû envoyer un *ultimatum* et déclarer que j'allais retirer mon manuscrit.

Passons sur ces ennuis sans nombre, sans fin. Vous savez comme moi les transformations que j'ai dû faire subir à ce malheureux travail. Je me suis résigné à la patience; et, dans cet ajournement indéfini, l'ouvrage s'est étendu beaucoup au delà de ce que je voulais d'abord. Veuillez, cher ami, peser les difficultés inextricables que j'ai rencontrées; et croyez bien que j'ai fait tout ce qui m'a été possible. J'ai été souvent tenté de renoncer à la tâche ingrate de vaincre la peur panique de la presse française. La *Revue* a voulu même se couvrir de ce grand mot d'histoire. Dans ce premier article, je caractérise (trop faiblement sans doute) votre ouvrage; dans les autres, j'entre en matière, j'aborde les questions, je ramène votre opinion; une fois même, j'ai osé vous soumettre un doute, à propos d'une chose sur laquelle on



discutera jusqu'à la fin du monde, car il ne s'agit que d'une conjecture. Trop souvent, j'ai été entraîné par le sujet et par la nécessité de combattre de nouveau l'erreur enracinée. J'avais en vue l'ouvrage de M. Thiers, qui va, dit-on, recommencer la légende. Au milieu de tant de tiraillements et d'impossibilités, mon ouvrage ne peut avoir qu'un mérite de patience et de persévérance. Je voudrais surtout qu'il ouvrît au vôtre le chemin de Paris. Ce serait là son meilleur résultat. Soyez-lui indulgent.

Notre brave Chassin est bien inquiet. L'amende en perspective, les frais, etc., etc.! Tout cela est cruel dans sa position. Ne pourrions-nous pas faire un appel pour que l'on vînt en aide à ce courageux lutteur?

M. d'Haussonville, que j'ai vu ici plusieurs fois, a regretté infiniment de n'avoir pu vous revoir. Il est excellent. Et vous, cher ami, et madame Charras, et Chauffour, ne viendrez-vous pas? Nous partons demain 15 pour Genève, où nous allons passer un mois. Nos amitiés à madame Charras.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

CCLXIII

A M. D'HAUSSONVILLE
A PARIS

Veytaux, 29 août 1861.

Monsieur,

Me pardonnez-vous d'avoir tant tardé à vous remercier de la peine que vous avez prise? Elle n'a d'ailleurs pas été inutile, j'en suis sûr. Les épreuves, qui me sont arrivées à la fois, m'ont pris beaucoup de temps; j'ai dû remettre, d'un jour à l'autre, ma réponse à votre aimable lettre.

Que tout ce que vous me dites s'accorde bien avec ce que je pense! Voilà ma campagne commencée et je n'en connaîtrai l'effet que par les diatribes qu'elle m'attirera. Je ne suis déjà pas trop mal partagé, si j'en juge par *le Constitutionnel, la Patrie*, et *le Moniteur*. Il est bien entendu, d'après ces grands patriotes, que je suis un mauvais Français. Mais, au contraire, quel beau brevet *le Moniteur* donne à M. Thiers! A sa place, je serais embarrassé de ce triomphe officiel. Le mot d'ordre, c'est que je fais là un ouvrage de rancune. Je tiens beaucoup, Monsieur, à déclarer que j'étais fixé sur ce sujet dès 1844, lorsqu'il n'était guère question d'un second empire. M. Thiers emploie tout son esprit à s'aveugler. On en

peut dire autant de la France d'aujourd'hui. Elle finira par se persuader que, après tout, l'acte additionnel de 1852 est une œuvre loyale, d'un libéralisme très convenable.

Quand je récapitule, Monsieur, mon année de 1861, j'en conclus que ce qu'elle m'a apporté de mieux, ç'a été de vous connaître. J'ai repassé l'autre jour devant ce glorieux Coppet, qui m'est devenu plus cher encore, par votre bonne hospitalité [1].

J'attends l'*Histoire de Lorraine* et je vous en remercie d'avance très sincèrement.

Madame d'Haussonville veut-elle me permettre de lui présenter mes hommages? Tout le monde me parle ici des *Souvenirs de la cour de la duchesse de Bourgogne*. J'ai été très confus d'avouer que je n'en connaissais pas l'auteur. Ma femme a été très sensible à votre souvenir et moi, Monsieur, je vous prie de recevoir, etc., etc.

EDGAR QUINET.

1. Voyez *Notes*.

CCLXIV

A M. LEFEBVRE

A PARIS

Veytaux, 23 septembre 1861.

Mon cher et ancien collègue d'exil,

Oui, certainement, je me souviens que c'est vous et monsieur votre père qui, sur mes indications, avez bien voulu parcourir à pied et mesurer, montre en main, la distance de Sart-les-Walhain à Planchenoit. Mon intention formelle a toujours été de citer votre nom. Si je ne l'ai pas fait dans le numéro de la *Revue*, c'est que, mon travail s'étant extrêmement étendu et la publication dans la *Revue* n'étant qu'une édition préparatoire et compacte, j'ai dû me borner à citer les généraux qui ont figuré d'une manière éclatante dans cette campagne ou qui y ont consacré des travaux considérables. Les articles de la *Revue* paraîtront un peu plus tard en un volume, et c'est dans cette édition définitive que je me proposais de citer votre nom, en même temps que d'autres détails, sur beaucoup d'autres points différents. Mais, pour vous obliger, j'ai envoyé une note à votre sujet à la *Revue* et j'espère que cette note sera arrivée à temps pour être publiée.

Je regrette infiniment que vous ayez lu la *Revue* dans



une préoccupation étrangère au sujet, car vous m'attribuez une intention qui est à mille lieues de ma pensée. Vous croyez avoir lu : « Un homme parti à pied de Sart-les-Walhain a mis le temps suivant, etc., etc. » « Un homme a parcouru... »

Veuillez donc, mon cher ancien compagnon d'exil, relire ce passage; vous y lirez, page 328 : « Un homme à pied, va de Sart-les-Walhain, en cinq heures vingt-sept minutes, etc. »

Vous sentez très bien la différence. Dans la citation telle que vous la faites : *Un homme a parcouru et mis....* vous vous pouvez croire désigné d'une manière particulière. Au contraire, dans les termes dont je me suis servi : *Un homme à pied va en cinq heures...* il ne s'agit ni de vous, ni de personne en particulier, mais de tout le monde. Cela veut dire que l'homme en général ou le pas humain peut parcourir cette distance en tant d'heures. Il n'y a rien là qui puisse vous être désagréable. C'est une proposition générale telle qu'elle convient à l'Histoire.

J'ai dû faire sur les notes, que vous m'avez fournies, un travail semblable à celui que j'ai fait sur tous mes matériaux; c'est-à-dire les contrôler et les réduire au point essentiel. Souvent, d'un travail d'un mois que j'avais fait précédemment, je n'ai tiré qu'une ou deux pages de vérité démontrée. Ne vous étonnez donc pas si j'ai réduit vos renseignements à quelques chiffres. Il était impossible de publier vos tableaux de chiffres tels qu'ils sont, parce que vous y avez fait figurer vos temps d'arrêt et de repos, quantité arbitraire qui devait disparaître. J'ai dû faire un



nouveau travail pour extraire le temps nécessaire au parcours du chemin, indépendamment du temps de repos. J'ai dû aussi corriger, dans le total, une erreur de dix minutes, faite sur le trajet de Maransart à Planchenoit.

Tout cela n'empêche pas que je ne vous remercie de nouveau de la peine que vous avez prise ; mais cela vous explique pourquoi je ne pouvais publier intégralement vos notes. C'étaient des matériaux, mais non pas des fragments d'histoire. Il était encore plus impossible de publier les commentaires et les conclusions que vous avez ajoutées aux faits; et la raison en est qu'il vous est arrivé ce qui peut arriver aux meilleurs esprits sur des sujets si embarrassés.

Vous avez été induit en erreur sur les faits en question, et il est heureux que je m'en sois aperçu en vous lisant de nouveau. Par exemple, vous établissez en fait que, le 18, Grouchy eût pu partir de Sart-les-Walhain à quatre heures du matin, et vous en concluez qu'il eût pu arriver à Planchenoit à dix ou onze heures du matin. Mais un seul mot renverse vos calculs : Grouchy et ses troupes n'étaient à Sart-les-Walhain qu'à onze heures et demie. Comment donc Grouchy aurait-il pu être avec ses troupes, à ce même moment, à Planchenoit, à cinq lieues et demie de là? Il aurait fallu qu'il fût arrivé avant d'être parti.

Il était donc, mon cher ancien compagnon d'exil, absolument impossible de publier vos notes, et il n'y a là rien qui puisse vous affliger. C'est le devoir de l'Histoire de contrôler les faits, les récits, les notes, les matériaux, et de les réduire à la vérité historique qu'ils con-

tiennent. J'ai fait, pour vos notes, la même chose que pour des volumes énormes de documents que j'ai recueillis depuis vingt ans. Si j'étais obligé de publier tous mes documents, tels qu'ils sont, exacts ou non, sans les soumettre à aucune critique, à aucun contrôle, l'Histoire serait absolument impossible.

Veuillez, mon cher ancien compagnon d'exil, voir, dans ces longues explications, le désir que j'ai d'effacer en vous toute impression désagréable. Croyez que j'ai trouvé des difficultés énormes à faire pénétrer en France la vérité sur ce point d'histoire. La force de la conviction a pu seule me soutenir dans le travail infini que j'ai consacré à ce périlleux sujet. Mais le désir de la vérité m'a fait écarter toute considération particulière.

Recevez, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCLXV

A M. BULOZ

A PARIS

Veytaux, 6 octobre 1861.

Mon cher Buloz. Vous m'avez écrit de me plaindre quand j'en aurais sujet. J'ai certes sujet de me plaindre des changements que l'on a faits dans ma dernière partie sans me consulter. Par là, on me fait dire de véritables absurdités, qui ne retombent que sur moi. Ainsi, j'avais

écrit jusqu'à quatre fois cette phrase : « Dans cette idée fausse, devait succomber deux fois la France, en 1814 et 1815. »

Vous changez et vous mettez : « Succomber deux fois la France près de sa perte. »

Qu'est-ce que c'est que *succomber près de sa perte?* Et c'est moi qui suis censé avoir écrit cela!!

Je vous avais envoyé une note simple sur MM. Lefebvre. Elle disait ce qu'il y avait à dire. Vous changez tout et vous me faites dire qu'on leur doit les recherches sur les *opérations de Grouchy!* ce qui est absurde; ces messieurs ont suivi un chemin où jamais Grouchy n'a opéré. Et, d'ailleurs, on ne fait pas des recherches sur les opérations d'un général en chef, parce que l'on parcourt une route de quelques heures, où il n'a jamais passé!

Vous avez effacé les notes de renvoi à l'ouvrage de Charras, après les mots: « écraser Bulow », et ailleurs, ce qui m'est très sensible. Vous me faites dire : « couronner éloquemment son ouvrage » au lieu de : « couronner dignement ». Vous m'avez fait plusieurs retranchements qui n'étaient pas dans l'épreuve et qui ne tenaient pas même aux temps actuels. Tout cela m'est extrêmement pénible, et sur des sujets si sérieux! Je sens que je n'ai aucune garantie après avoir corrigé l'épreuve. Et, quand je me révolte contre de pareilles manières d'agir, il est trop tard.

J'ai bien recommandé que l'on me gardât mon manuscrit qui m'est indispensable comme document, pour une foule de noms et de chiffres. Veuillez le tenir à la disposition de mon ami qui ira vous le demander.

Envoyez-moi donc le Mémoire de M. le général Matis, que son fils vous a adressé pour moi. Vous voyez que, dans cet immense travail, je n'ai pas commis une seule erreur de détail. Je n'en suis que plus ulcéré des taches qui sont dues à vos changements irréfléchis. Pour corriger un tableau, vous y avez fait des trous.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CCLXVI

M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 8 octobre 1861.

Voilà donc enfin une bonne nouvelle, cher ami ! et combien je vous remercie de m'en avertir sans retard ! C'est là une victoire complète et qui devrait prouver aux aveugles qu'il y a toujours lieu de faire quelque chose. C'est un grand honneur pour vous. Maintenant veillez, et gardez-vous de donner prise; ils seraient si heureux d'avoir une revanche !

On me dit que, dans les griefs articulés par le préfet de police, se trouve la visite que vous avez bien voulu me faire ici. Est-ce vrai ? Je le souhaite presque, tant la chose est absurde. Un mot de détails, s'il vous plaît.

Ma *Campagne* est finie. J'ai la conscience d'avoir dit

la vérité et de n'avoir flatté aucun parti. Mais la vérité peut-elle plaire ? La *Revue* m'a fait plusieurs fautes dans la dernière partie, surtout vers la fin. J'ai sur le cœur : « Succomber près de sa perte ». « Couronner éloquemment ». Je voudrais bien que l'on ne m'attribuât pas ces mots qui hurlent.

N'êtes-vous pas frappé de voir les nationalités demander toutes le baptême au Deux-Décembre? Une Italie, une Hongrie, une Pologne décembristes !... Cela effraye pour l'avenir. Pour que les choses humaines marchent, faut-il que le droit épouse le crime ? Et quel fils naîtra de ces épousailles?

Nous avons vécu, ces derniers temps, dans un tourbillon d'amis, de parents de ma femme, d'épreuves à corriger. Dieu sait si nous avons parlé de vous !

Ma femme vous a dit combien m'a plu le projet du livre; il ne peut manquer d'être utile et vous avez tout ce qu'il faut pour l'exécuter; l'important, c'est de trouver le temps nécessaire, sans lequel tout est impossible. Vous savez que j'ai sur le chantier un ouvrage sur la Révolution. Mais c'est tout autre chose. Puis le sujet est inépuisable. Courage donc.

Adieu, très cher. Mes compliments à madame Chassin.

EDGAR QUINET.

CCLXVII

A M. ISIDORE MATIS
A TOURTERON, CHATEAUNEUF-SUR-CHARENTE

Veytaux, 13 octobre 1861.

Monsieur,

C est hier seulement que j'ai reçu l'extrait que j'attendais des *Mémoires* du général Matis. C'est là assurément une déclaration importante. Le sentiment de piété filiale qui vous inspire est de ceux auxquels on est heureux de s'associer. Je me ferai un plaisir de constater votre réclamation, et vous pouvez y compter. Mais cela ne suffira pas pour renverser ce qui a été consacré par une notoriété de quarante-six années. Si le colonel Matis eût réclamé de son vivant, sa parole eût certainement convaincu les contradicteurs; il en serait encore de même à présent, si le nom de Tiburce Sébastiani n'avait pas pris place dans les récits. Mais vous ne pouvez douter que la famille de Tiburce Sébastiani ne s'appuie au besoin de cette notoriété de près d'un demi-siècle, et n'invoque de son côté des témoignages importants.

Tiburce Sébastiani a été l'un des premiers souscripteurs de l'un des ouvrages que je vous ai signalés (*les Derniers Jours de la Grande Armée*). Il a ainsi approuvé ce qui a été dit de lui; peut-être est-ce lui-même qui a fourni

les renseignements. Pour le déposséder, il faut maintenant un surcroît de preuves. Comment, Monsieur, au milieu de ces contradictions, arriver à la certitude sur le point en question ? Vous avez une très heureuse pensée de vous adresser aux officiers survivants du 82e de ligne. L'idée m'est venue de vous conseiller de vous adresser aux officiers des autres régiments de la division Girard. Monsieur votre père dit, dans son récit : « L'autre général de brigade avait disparu. » Ce général dont il est question est le général Pyat. Je lui ai entendu raconter qu'il fut blessé à la cuisse à cette même journée de Ligny, circonstance qui paraît avoir échappé au général Matis. Le général Pyat, de la division Girard, vit encore; il commandait la seconde brigade. Je ne puis trop vous conseiller de lui écrire sans perdre un jour. Car il doit être très vieux et peut disparaître d'un moment à l'autre. Quoique blessé, il a dû être au courant des mutations de commandements dans la division, et nul, je crois, ne peut fournir de détails plus authentiques sur le point qui nous occupe. Ne pouvant tout dire dans un récit, je ne l'ai pas nommé. Je pourrai le faire dans une édition plus complète que je prépare.

Le récit de monsieur votre père s'accorde bien avec les circonstances générales de la bataille de Ligny; il contredit sur la journée du 17 les relations de Napoléon. Napoléon a répété jusqu'à trois fois qu'il a laissé la division Girard sur le champ de bataille de Ligny. Le général Matis affirme que cette division a d'abord suivi l'Empereur jusqu'aux Quatre-Bras, assertion toute nouvelle. Mais elle n'ébranle en rien l'autorité du récit du général Matis,



quoiqu'elle se trouve en désaccord avec les relations de Napoléon; car je crois avoir démontré combien ces relations sont loin de la vérité, dans les détails et même dans l'ensemble.

Il est un seul point où le général Matis a commis une erreur, par inadvertance, et cela arrive à tous ceux qui n'ont pu revoir leur manuscrit au moment de l'impression. Je ne puis trop vous engager (si vous faites usage de cet extrait), surtout si, comme il est à désirer, vous publiez les *Mémoires*, à corriger cette erreur que le général Matis eût corrigée lui-même. Il dit, dans l'extrait que vous avez bien voulu m'envoyer : « J'ai passé la Meuse à Charleroi. » Il a voulu dire et il faut mettre : « J'ai passé la Sambre à Charleroi. »

Veuillez, Monsieur, voir, dans ces détails minutieux, l'intérêt que m'inspire la mémoire de monsieur votre père et le vif désir que j'ai de trouver et de dire la vérité. Je n'ai rien négligé pour l'atteindre dans mon récit, qui, tout bref qu'il est, m'a coûté des années de recherches. Il reparaîtra en un volume, et, là, j'aurai plus d'espace. Peut-être même, si vous m'y autorisez, je publierai l'extrait des Mémoires que vous m'avez communiqué.

Dans la *Revue des Deux Mondes*, je n'ai dit qu'un mot sur le colonel Tiburce Sébastiani; je serai forcément très bref sur votre réclamation.

Je me suis empressé de communiquer vos lettres et extraits à l'un des auteurs des Histoires de la Campagne de 1815 les plus justement estimés, M. le colonel Charras. Son opinion est toute conforme à la mienne. Veuillez

m'adresser directement les renseignements que vous aurez pu découvrir.

Agréez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

Je vous prie de communiquer ma lettre à monsieur votre frère et ne vous étonnez pas si l'on a tant de peine à faire entrer un fait nouveau dans le domaine de l'Histoire. C'est là sa condition rigoureuse, sans laquelle elle ne compte pas.

CCLXVIII

A M. CHENEVIÈRE
A GENÈVE

Veytaux, 16 octobre 1861.

Monsieur et vénéré ami,

Nos parents, nos amis sont partis. Nous voilà de nouveau seuls, et, pour me consoler de cet isolement, je reprends *la Course d'un Octogénaire*. Quel aimable compagnon de voyage ! Que sa sérénité d'esprit, son enjouement sur ces grandes Alpes me font une impression salutaire ! Il joue avec les cimes et les abîmes ; il les domine par la conscience d'une vie employée au bien et à la vérité. Sa bonne humeur vient de sa sagesse, il n'a rien

à craindre du vertige parce que son âme est en équilibre, digne récompense d'une telle vie. Il est plein de jours et il ne connaît pas la vieillesse, il est jeune, il restera jeune, il devance tous les autres, on le suit, on l'aime et on l'envie.

Voilà, très aimable et respectable ami, mon impression après deux lectures. Ma femme et moi, nous sommes très reconnaissants de la dédicace. Elle restera dans nos archives comme un témoignage de votre amitié. Vous y êtes trop bon, trop indulgent pour moi. Mais c'est à Genève que nous reviendrons sur ce chapitre; car nous ne voulons pas laisser passer l'automne sans aller vous serrer la main et causer avec vous. Ce sera un cordial avant d'entrer dans l'hiver. *La Course d'un Octogénaire* ne sera-t-elle pas imprimée, comme pendant, à *la Course d'un vieux?*

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

CCLXIX

A M. FRANCIS TOURNERET
A PARIS

Veytaux, 17 octobre 1861.

Cher Monsieur,

Il ne m'a pas été possible de vous répondre sur-le-champ, mais je vous ai envoyé une petite carte de visite,

une photographie, et j'espère qu'elle vous sera parvenue. Des accents tels que les vôtres prouvent que tout n'est pas fini. D'ailleurs, il ne faut, dans aucune situation privée ou publique, renoncer à l'espérance. *Nil desperandum ;* il y a des temps où l'extrême courage, c'est d'espérer encore, et nous sommes dans ce temps. Continuez vos travaux, persistez dans la carrière que vous avez choisie. L'Histoire est la seule branche où il y ait un reste de liberté. Si jamais vous avez votre heure, ne flattez pas le peuple. C'est par la flatterie qu'on l'a asservi et dénaturé.

Croyez à la puissance de la pensée et de la vérité. Cette puissance est nulle aujourd'hui, j'en conviens, mais son règne reviendra. Il ne peut pas être détruit.

Si je vous vois un jour, j'en serai heureux; sinon, je vous suivrai toujours de mes vœux les meilleurs; car je suis sûr qu'après avoir aimé le bien d'un amour si véritable, vous ne vous lasserez pas, comme tant d'autres, dès les premiers efforts.

Vous prendrez pour devise : *Persévérance.* Courage donc, et croyez-moi votre très dévoué

EDGAR QUINET.

Dans la *Revue des Deux Mondes*, j'ai publié un nouvel ouvrage d'Histoire. Il y a presque tout à faire dans cette voie-là. Mais maintenant les Archives ne s'ouvrent plus.

CCLXX

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 19 octobre 1861.

Mon cher ami. Voilà de nouveau les fils Matis qui m'envoient sur Ligny deux témoignages de deux officiers du 82e; l'un d'eux dit que le colonel Matis prit le commandement de la division dès le matin. Et la bataille n'a commencé qu'après deux heures !

N'importe. Veuillez me dire ce que vous avez trouvé sur Sébastiani. Pour en finir, j'envoie à la *Revue* une note en quelques lignes où j'énumère les preuves des ces messieurs.

Notre brave Chassin me semble dans un grand embarras. Il voudrait écrire son livre et quelqu'un lui conseille une souscription à cinquante francs par personne, remboursable en deux exemplaires de tout l'ouvrage (cinq volumes). Qu'en pensez-vous? Trouvera-t-on pour cela quelque aide auprès des nôtres? Je voudrais avoir votre avis pour lui répondre. Quel triste exemple, si on ne vient pas à bout de le tirer de là!

M. d'Haussonville m'écrit d'Italie. Il fait appel à des brochures. Mais vous voyez, par *le Moniteur*, qu'on forge de nouvelles lois. Les anciennes ne suffisent donc plus?

Nous sommes retombés dans notre solitude, et nous avons peine à nous y réaccoutumer. C'est vous et madame Charras qui nous avez gâtés.

Adieu, cher ami. Mille choses de ma femme et de moi pour vous deux. Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

CCLXXI

A M. D'HAUSSONVILLE

Veytaux, 21 octobre 1861.

Cher Monsieur,

Avant tout, je désire infiniment que vous n'ayez pas à prolonger votre voyage et que la santé de votre fils soit rétablie et invulnérable au moment où vous recevrez ces lignes. Que le soleil d'Italie nous fasse au moins cette faveur. J'ai été très affligé quand j'ai su, par M. Duvergier de Hauranne, quelle était la cause de votre absence ; mais il m'a aussitôt tranquillisé, en m'apprenant qu'il s'agit d'une simple précaution.

Que votre approbation de ma *Campagne de* 1815 m'est précieuse ! Vraiment j'en avais besoin. Je ne me serais pas consolé si elle m'avait manqué. C'est le fruit amer de ma solitude et j'ai voulu être strictement vrai envers l'homme et envers les partis. Je dois croire, par ce qui



m'est revenu de divers côtés, que mes paroles n'auront pas été tout à fait jetées au vent. Buloz m'écrit de terribles descriptions des combats qu'il a eus à soutenir. La question pour moi maintenant est de publier l'ouvrage en volume. Je ne sais trop à quel saint ni à quel libraire m'adresser. C'est en ce moment que je me vois désarmé, par l'absence de presque tous mes amis, et l'avertissement qui a frappé, par-dessus ma tête, la *Chronique* de la *Revue* ne rendra pas les choses plus faciles. Au reste, le livre ne pourra paraître qu'en janvier. Quelquefois je crains que la pensée ne puisse plus agir sur les Français. L'action, l'exemple pourraient encore les ébranler; mais il semble que la parole écrite n'ait plus de prise sur eux. Si nos paroles étaient trempées de notre sang, peut-être y feraient-ils attention?

Ne dites pas, Monsieur, que vous vous êtes donné une inutile occupation en cherchant à réunir nos débris. Il n'est certes pas de tâche plus importante; notre salut, celui de la France est là : rallier les amis de la liberté! On parle toujours d'organiser la démocratie. Tout le problème est de ramener le libéralisme à la démocratie. S'ils s'étaient entendus une seule heure en 1848 ou en 1830, ou si, du moins, ils s'étaient unis un moment contre l'ennemi qui veille toujours en France, le despotisme, nous aurions fondé cet avenir qui est à la fois si près et si loin de nous. Autant que je le puis, je cherche à écrire des choses qui peuvent se publier en France, quoique ce soit là une affreuse et intolérable torture; car, depuis le maître jusqu'au dernier valet, tous sont changés en censeurs. Je me suis soumis à cette inquisition, parce qu'il

me semble que c'est le moyen le plus simple de parler à nos sourds. Mais le projet dont vous me dites quelque chose, n'en est pas moins urgent et nécessaire. J'y pense, j'examine ce que nous pouvons faire ici et j'en écrirai au philosophe. On nous dit, de toutes parts, qu'un peu de vie se réveille en Europe. Espérons donc que les autres nous rendront un jour le mouvement et la vie qu'ils ont reçus de nous. Mais revenez bien vite et tous guéris. Je ne me figure plus sans vous, mon cher Monsieur, une France vivante et libre.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCLXXII

A M. ISIDORE MATIS

Veytaux, 21 octobre 1861.

Monsieur,

Dans mon désir d'impartialité, j'ai envoyé, comme je vous l'avais écrit, une note à la *Revue des Deux Mondes*. J'y constate votre réclamation; j'énonce sur quelles preuves elle s'appuie et, pour la montrer sous son vrai jour, je laisse parler le général Matis. Je cite textuellement la partie la plus caractéristique du fragment que vous m'avez adressé de ses Mémoires, tout cela d'une manière concise; mais en peu de lignes on peut dire bien des choses. Par une

fatalité singulière, je suis, après quarante-six ans, le seul écrivain qui ait fait mention du colonel dans la journée de Ligny. Ce qui dépend de moi, Monsieur, je l'ai fait. Mes occupations impérieuses ne me permettent pas de m'étendre davantage sur un incident qui ne tient que par un mot à mon récit. Je ne dois pas oublier que j'ai écrit, non pas une biographie, mais une histoire générale. Si vous trouvez des contradicteurs, soyez avant tout persuadé, Monsieur, qu'ils seront de très bonne foi; car ils n'ont pas été démentis depuis près d'un demi-siècle. Ils auront aussi pour eux des déclarations importantes, et il est peut-être impossible de trouver une certitude absolue dans une question de ce genre. Le commandement peut avoir flotté quelque temps, comme cela est arrivé souvent, et un chef éloigné peut avoir pris conseil du moment.

Il est bien difficile que des souvenirs, évoqués après quarante-six ans, ne soient pas mêlés d'erreurs, avec la meilleure foi du monde. Je vous signale une erreur grave dans la lettre de M. Bonnard, parce qu'on pourrait en abuser. M. Bonnard est assurément très convaincu et pourtant il commet une erreur qui n'est pas seulement de détail, mais qui s'applique à la bataille entière. « Ce fut, dit-il, le colonel Matis du 82e de ligne qui, dès le matin, prit le commandement, comme beaucoup plus ancien. » Un historien qui répéterait purement et simplement ces mots très sincères ruinerait d'emblée son récit, car il ferait commencer la bataille de Ligny *dès le matin :* il n'en est rien. La bataille a commencé à deux heures et demie. La division Lefol a été la première engagée, plus tard la

division Girard. C'est donc bien assez tard dans l'après-midi que les trois généraux ont été mis hors de combat, l'un après l'autre *et non pas dès le matin*. Cet exemple prouve à quelles singulières erreurs un historien serait entraîné, s'il ne se faisait un devoir d'examiner, de contrôler, d'accepter ou de rejeter, après un travail approfondi, les matériaux et renseignements qui lui sont fournis par les témoins, même les plus recommandables et les plus dignes de foi. Car, en aucune chose, il n'est si facile de se tromper. L'écueil serait pour vous, Monsieur, d'affaiblir le passage des *Mémoires* du général Matis par des détails mêlés d'erreurs. Maintenant j'ai dit tout ce que je puis sur cette question. S'il s'élève un débat, j'y resterai étranger, mon devoir étant de garder l'impartialité la plus entière, sur ce point comme sur tous les autres.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

M. le général Pyat est sénateur; ce serait pour vous un moyen assuré d'avoir son adresse. M. le capitaine Mauduit était rédacteur du journal *la Sentinelle de l'armée*.

Je clos ici cette correspondance, mon travail ne me permettant pas de m'en distraire davantage.



CCLXXIII

A MADAME DE BLOQUEVILLE, NÉE DAVOUT
A PARIS

Veytaux, 22 octobre 1861.

Madame,

C'est une peine véritable pour moi de vous avoir affligée. Si j'avais eu l'insigne honneur d'avoir à raconter les grands jours d'Ekmuhl et d'Auerstædt, il en eût été autrement. C'est là un bonheur que je dois envier à M. Thiers. Mais j'ai eu en partage des jours néfastes, funestes à tous, où la France elle-même s'est abandonnée et où les plus forts ont ployé sous des événements gigantesques. Napoléon n'a pas eu l'énergie de les dominer, après les avoir déchaînés. En écrivant, Madame, un blâme sur la Convention de Paris, j'ai éprouvé autant de tristesse que vous en me lisant. J'ai critiqué, il est vrai, mais en me souvenant de tout ce qui est dû à la mémoire de votre illustre père. Dans la phrase même qui contenait une critique, j'ai voulu rappeler le héros d'Auerstædt, afin que le blâme fût tempéré, au même moment, par la gloire passée. J'ai rejeté, autant que cela m'a paru juste, la responsabilité sur les circonstances, sur le temps, sur ce que j'ai appelé la complicité de presque tout le monde. Enfin j'ai passé avec une extrême rapidité sur ces dernières résolutions

qui m'étaient douloureuses à moi-même. Après avoir cherché avec religion la vérité pendant de longues années, je l'ai dite, telle qu'elle m'a apparu, avec regret, avec tristesse, car j'en suis encore, Madame, à regretter que le maréchal Davout n'ait pas entrepris de nous sauver. Cette gloire était digne de tenter cette âme fière. Vous avez entrevu ma sympathie à travers les rigidités de l'historien. C'est là, en effet, ce que je désirais. J'ose croire que de tous les historiens, qui se sont succédé depuis bientôt un demi-siècle et qui ont traité ces questions de 1815, il n'en est pas un qui y ait porté plus de réserve et un plus grand désir de justice et d'impartialité.

Si j'avais, Madame, à vous consoler de la peine involontaire que je vous ai causée, je vous dirais que les hommes les plus forts, les meilleurs, ne sont pas toujours égaux à eux-mêmes; mais l'éloge dans l'Histoire n'aurait pas de valeur, si elle ne tenait compte aussi des ombres qui passent, à certains moments, sur ces grandes figures.

Je suis bien malheureux, Madame, que vous ayez pu vous méprendre sur la citation que j'ai faite de la lettre du maréchal Blücher. Dieu merci, je n'accepte en rien les fureurs de langage du général prussien en les rappelant ; j'ai dit clairement qu'elles sont l'expression de la haine. Quant aux absurdes accusations de pillage, je les ai réfutées avec tant de force que j'ai pu craindre un moment de ne pouvoir être imprimé.

Si j'ai rapporté les paroles adressées à l'envoyé de la Malmaison, j'ai aussitôt ajouté, ce que personne n'avait

fait, que Napoléon avait plus tard écrit en quelques mots à Sainte-Hélène une défense du maréchal Davout. J'ai voulu ainsi mettre impartialement la justification à côté du reproche.

Il me reste, Madame, à vous remercier des détails que vous avez bien voulu me donner et j'espère, pour ma part, qu'ils ne seront pas perdus; ils auraient une place nécessaire dans l'histoire de la vie du maréchal. Je n'ai jamais pu songer de traiter de *parvenu* un tel homme, mais j'ai pensé comme vous, Madame, et comme lui-même, que sa grande noblesse venait de lui.

J'ai tout sacrifié, Madame, à la vérité et je suis en exil pour la servir. J'ai osé dire la vérité sur le maréchal Ney, sur le maréchal Grouchy, sur Napoléon, contre l'opinion publique, presque entièrement aveuglée, contre tous les historiens et contre mes propres amis. C'est là une tâche ingrate et douloureuse; j'en ressens, en vous lisant, Madame, toutes les tristesses.

Veuillez agréer, etc.

EDGAR QUINET.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et datée du 14, m'est parvenue le 20.

CCLXXIV

A M. CHARLES ALEXANDRE
A MACON

Veytaux, 24 octobre 1861.

Monsieur,

Croyez que votre approbation m'est extrêmement précieuse, j'en ai été très touché. Je suis d'ailleurs convaincu que l'Histoire véritable de 1815 est là. Mais, aujourd'hui, il est trop difficile de dire en France la vérité. Personne ne saura ce que j'ai eu à souffrir, et, si on le savait, je ne trouverais assurément aucun imitateur.

Nous sommes toujours au temps de La Bruyère : « Les grands sujets sont interdits aux Français. » Cela est vrai plus que jamais. Aujourd'hui, comme alors, l'écrivain n'a chez nous que la liberté du lieu commun.

Aurais-je un jour l'extrême joie de vous connaître personnellement? C'est une des espérances que je me permets encore.

EDGAR QUINET.



CCLXXV

A M. DE LAMARTINE
A SAINT-POINT

Veytaux, 28 octobre 1861.

Mon cher et illustre ami,

Que votre approbation, votre sympathie m'arrivent à propos ! C'est là un cordial puissant, le vrai rajeunissement dont vous parlez. Croyez bien, d'ailleurs, que je ne me fais aucune illusion. Je sais que tous les cœurs sont fermés, que l'exil, c'est l'oubli, et que je crie dans le désert. Mais, puisque vous m'avez entendu, je n'ai pas perdu ma peine. C'est assez.

Il en coûte tant de dire en France la vérité! Voilà trois ans que l'on avait commencé d'imprimer et l'on n'osait pas publier. Maintenant que l'ouvrage a paru, la *Revue* m'accuse d'être la cause de son avertissement. Grand sujet de panique pour tous les éditeurs présents et à venir. Ne serons-nous plus que des prophètes de malheur? Ne faudrait-il pas chercher un motif d'espérance pour notre France esclave? Qui rendra une âme à ce corps tombé? Qui y insufflera un esprit?

La chose n'est pas si chimérique et si impossible qu'elle semble. Après avoir prononcé sur la France le *Novissima Verba*, il serait digne de vous de semer encore une fois l'espoir. Ah ! si l'on pouvait se voir, s'entendre! Mais on a fait partout l'isolement, le vrai désert.

Vous savez bien qu'un mot de vous sera toujours pour moi une fête. Les difficultés qui s'attachent à votre vie m'affligent au fond du cœur. C'est donc là la rançon de toute gloire !

Mes hommages dévoués à madame de Lamartine, et, pour vous, mes remerciements bien vifs et tous mes vœux... inutiles !

EDGAR QUINET.

Mes amitiés à Dargaud.

CCLXXVI

A M. ***, INSTITUTEUR[1]

A LYON

Veytaux, 3 novembre 1861.

Monsieur,

Votre lettre m'est arrivée très exactement par la poste suisse. C'est bien malgré moi que je ne vous ai pas remercié plus tôt de tous les sentiments honorables qu'elle contient. Depuis nos dix ans d'exil, c'est, je crois, le premier témoignage qui nous parvient, au nom des travailleurs. Assurément, des notions exposées comme vous le

1. Voyez *Notes*.

demandez auraient une vraie utilité; mais je crois que la chose la plus indispensable, la plus urgente, c'est de ranimer d'abord ou plutôt de refaire l'âme, la conscience, qui disparaît chaque jour. Car à quoi bon des notions historiques, s'il n'y a plus d'hommes pour en profiter? C'est donc la dignité d'homme qu'il faut, avant tout, réveiller chez les travailleurs. Pour cela, il est besoin d'un grand courage, puisqu'il faut leur dire la vérité sur eux-mêmes.

Ce courage, je l'aurai, et c'est à quoi je pensais, lorsque votre lettre est arrivée. Mais ils n'ont guère entendu jusqu'ici que le langage de la flatterie; pourront-ils supporter celui de la vérité ? Les flatter, c'est achever de les perdre; leur dire la vérité, c'est leur déplaire et, ce qu'il y a de plus probable, c'est parler dans le désert. Pourtant, c'est là, pour eux, la seule, la dernière voie de salut. Je l'essayerai.

Vous pouvez écrire à l'adresse ci-jointe.

Vous êtes, Monsieur, un homme de bonne volonté; il n'en faudrait que quelques-uns pour tout sauver encore. Recevez le témoignage de ma sympathie cordiale.

EDGAR QUINET.

CCLXXVII

A M. BULOZ

A PARIS

Veytaux, 5 novembre 1861.

Vous poussez les choses trop au noir, mon cher Buloz. Le *Journal de Genève* disait, il y a peu de jours, que l'on vous était reconnaissant d'avoir publié *la Campagne de 1815*. J'ai reçu une foule de lettres dans ce sens et de côtés très opposés. Voici ce que m'écrit M. de Lamartine, qui ne m'a pas gâté, lui qui ne m'écrit jamais :

« Mon cher Quinet,

» L'enthousiasme me met la plume à la main !

» Je viens de vous lire dans Waterloo. C'est le plus beau morceau d'histoire du siècle.

» Vous êtes un nouvel homme, un homme de Tacite, un héros de style. L'exil est donc un rajeunissement? Il est bien, il est beau, que les adorateurs de la tyrannie, fascinés jeunes par le sabre, apprennent à eux et aux autres ce qu'ils ont adoré !

» César et Alexandre n'avaient pas été vaincus, d'un bout du monde à l'autre, par leur propre démence.

» Adieu, vivez, écrivez, jouissez, continuez; illustrez votre nom par la lutte de l'histoire, etc., etc. »

Pour moi, je sais très bien ce qu'il faut rabattre de ces paroles. Mais il me semble qu'elles peuvent au moins

compenser celles de M. de Flahaut et c'est pour cela que je vous les envoie.

Il peut et doit être très désagréable à M. de Flahaut d'avoir fourni lui-même, dans les documents publiés par d'Elchingen, le témoignage le plus direct, le plus concluant, contre la véracité du récit de Napoléon. Il ne pensait certes pas alors, en 1829, devenir l'ambassadeur d'un autre Bonaparte. Mais que puis-je faire à ces revirements de fortune? Ce qui a été écrit en 1829 reste écrit.

J'ajouterai (ceci entre nous) que j'ai reçu une lettre polie pour moi et triste, mais pleine des plus grandes violences, de la fille du maréchal Davout contre M. de Flahaut, et les termes violents me sont donnés comme l'expression des sentiments du maréchal Davout. Ces messieurs se mangent entre eux.

Je n'ai pas fait l'éloge de M. de Flahaut; je me suis contenté de résumer ses déclarations, sur l'ordre qu'il a porté au maréchal Ney, dans la matinée des Quatre-Bras, le 16. Si, après vingt ans de recherches, sur ces quelques jours de 1815, je n'ai *pas connu les choses*, franchement, qui donc les connaîtra? Et que faut-il faire alors pour écrire l'Histoire?

Si l'avertissement avait pu me trouver en faute, sur une chose de quelque importance, on ne se serait pas gêné pour me l'adresser. Je vous ai fait passer les quatre défilés sous l'œil de l'ennemi, sans qu'on ait pu arrêter même les bagages ; il ne faut donc pas récriminer.

Après cela, vous avez touché la plaie vive, les finances, quatre milliards dévorés en dix ans ; il y a bien là de quoi crier. Au reste, cet avertissement vous fait honneur, et, si la

France et l'Europe ne sont pas finies, elles vous en tiendront compte. Remettez-vous donc de cette bourrasque, elle passera, la vérité restera; et la *Revue* aussi.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CCLXXVIII

A M. HECTOR FLEURY
A PARIS

Veytaux, 5 novembre 1861.

Monsieur,

Des préoccupations très vives m'ont absorbé dans ces dernières semaines. Il est si difficile aujourd'hui de dire la vérité en France, sur un sujet quelconque!

Au milieu de ces divers soucis, j'avais peine à trouver une heure de sérénité pour une lecture selon mon cœur. J'ai dû ainsi, Monsieur, ajourner ma réponse aux *Échos*. En vous lisant, j'ai senti la douceur des vers me pénétrer, et je me suis dit: « Dans ces jours de plomb que nous traversons, il y a donc encore des âmes ailées, sereines, harmonieuses, qui s'élèvent au-dessus de ce silence de mort et de ces rares balbutiements d'esclaves? »

On trouve, dans votre livre, un fond de paix, de bienveillance, de véritable humanité, de sincérité, qui donne le

désir de connaître l'auteur. C'est peut-être là ce qu'il y a aujourd'hui de plus rare. *Merlin* doit vous être bien reconnaissant de votre charmant sonnet et des souvenirs que vous lui avez donnés. Si j'ai le moindre crédit auprès de lui, il vous enverra, du bout de sa baguette, la santé, le repos, toutes les joies que je désire pour vous, et même aussi la liberté (car j'allais l'oublier).

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCLXXIX

A M. BANCEL

A BRUXELLES

Veytaux, 7 novembre 1861

Voici donc enfin de votre écriture, cher ami! Quel bon mouvement vous avez eu là! et quelle joie vous m'avez faite! Je ne veux pas vous raconter la peine que j'ai eue à publier ce que je crois sincèrement la vraie vérité sur cette fin de l'Empire en 1815. Votre sympathie, vos accents me font tout oublier. Buloz m'écrit qu'il a dû s'éloigner de Paris pour échapper aux obsessions, aux persécutions des gens qui vivaient en paix sur la fable convenue. Leur fureur montre qu'ils sont atteints. Depuis

trois ans, je tenais ce trait suspendu. Ce n'est rien que de penser et d'écrire; la presque impossibilité c'est de publier! Je mets votre lettre parmi tout ce que j'ai de plus précieux. Je la relirai dans les tristes heures où l'on est tenté de croire que la pensée, la vérité n'ont plus un seul écho dans le monde.

Vous me manquez, mon cher Bancel, plus que je ne pourrai jamais dire. Où retrouverons-nous jamais rien qui ressemble à votre ardente, éloquente parole?

C'était toujours un rajeunissement de vous voir, de vous entendre. Et comme j'étais sûr d'avance que nous nous comprenions à demi-mot! Oh! les beaux jours de l'exil de Bruxelles, qu'ils sont loin! Dans l'exil, nous regrettons l'exil! Je me suis informé autant que je l'ai pu de ce qui vous touche, vous et vos excellents parents, que nous n'oublions pas. C'est le dur et barbare climat de Belgique qui nous a séparés. Quand j'ai quitté Bruxelles, je ne pouvais faire vingt pas dans la rue; la Suisse m'a remis sur pied; mais cette guérison, nous l'achetons durement par l'absence de nos amis. Ne viendrez vous pas nous surprendre un jour, en allant à Valence?

Vous me donnez une nouvelle très désirée. Quand tiendrai-je dans mes mains ces conférences, qui réchauffaient jusqu'à la glace? Elles nous faisaient illusion sur nos misères. Je compte bien que c'est en France qu'elles paraîtront. Ce point est absolument nécessaire et pour vous et pour notre monde engourdi, qu'il s'agit de faire sortir du sommeil d'airain.

Ma femme vous a écrit, il y a deux ans; c'est bien mal à



vous de ne lui avoir pas répondu. Quelle préoccupation éloquente aviez-vous donc ce jour-là? Si vous voulez qu'on vous pardonne, venez un jour nous raconter ces trois années d'absence, sous notre toit.

Adieu pour nous deux, très cher ami. A propos, voici dit-on, ma triste image.

Mille amitiés à ceux que vous rencontrerez, Madier, Laussedat, Baune, Labrousse et ce brave Colard. Ne perdez pas, je vous prie, un seul jour pour m'envoyer vos conférences.

EDGAR QUINET.

CCLXXX

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Veytaux, canton de Vaud, 8 novembre 1861.

Veuillez, mon cher ami, attribuer aux soucis sans nombre de mon *Histoire de* 1815, le retard que j'ai mis à vous remercier de votre lettre, de votre portrait et de votre nouveau volume. Si nous nous revoyons, comme je veux toujours l'espérer, je vous raconterai (ce que vous savez vous-même) combien il est difficile, cruel, de dire aujourd'hui la vérité. J'ai marché toute ma vie contre ce courant de mensonge qui nous entraîne. Quand on l'a refoulé d'un côté, il reparaît de l'autre. J'ai rencontré

ainsi les uns après les autres, les jésuites, les ultramontains en masse, les légitimistes, les conservateurs bornés, les libéraux renégats, et, comme dernière réserve, les bonapartistes de toute couleur : démocrates, socialistes, gens d'ordre et de religion! Mais ce n'est pas de quoi il s'agit. Parlons de vous. Votre pensée me repose de ces combats contre des revenants qui, hélas! ne sont pas tous des ombres.

Et, d'abord, un premier vivat à votre portrait. Vous voilà bien encore, tel que je vous ai connu autrefois; je vous ai mis là, près de moi, dans une petite cassette. Je l'ouvre et je vous regarde et je vous dis bonjour, quand je veux me rendre une heure de jeunesse. Mon sansonnet, qui est comme moi en cage, près de ma table, me répond : *Guten Morgen!* C'est peut-être vous, qui répondez, en corrigeant l'épreuve d'un de vos beaux articles sur la littérature allemande, que je ne connais plus guère que par vous.

Mais qu'ils sont heureux, ces écrivains étrangers, d'avoir trouvé un critique et un interprète tel que vous! Connaissent-ils, apprécient-ils au moins leur bonheur? Avec quelle conscience, avec quelle intelligence lucide, vous suivez et éclairez leurs pensées! mais que cette fidélité suppose un travail sérieux! Grâce à vous, ces écrivains nous deviennent vraiment familiers. En même temps que vous les jugez, vous leur laissez leur physionomie, leur esprit, leur nature; on a le souverain plaisir de les connaître tels qu'ils sont. C'est une visite qu'on leur fait, dans laquelle ils se révèlent tout entiers. Ils nous laissent une impression durable, qui est celle de la vie. Avouons,

mon cher ami, qu'une pareille critique ressemble bien peu à ces articles bâclés, qui sont aujourd'hui le fonds de nos *Revues* ou de nos journaux. Pour se dispenser de toute attention et pour courir au plus vite, on prend à la hâte une généralité diffuse, un lieu commun, un paradoxe, dans lequel disparaissent et l'auteur et le livre que l'on est supposé examiner. Et voilà le pauvre auteur dûment enseveli sous ces pelletées de sophismes et d'amplifications. Vous voyez que j'ai encore sur le cœur les *hypostases* déterrées dans *Merlin!* Soyez donc remercié et félicité au nom de quiconque a gardé le sentiment du simple et du vrai. On sent à chaque ligne que l'on a affaire à l'ancien *vir probus*.

C'est une belle tâche de donner ainsi la morale pour base à la critique. Il faut réconcilier ces deux sœurs, la vérité et la beauté, que l'on veut absolument brouiller, je ne sais pourquoi. Mais on n'y parviendra pas.

Adieu, bien cher ami. Et je ne vous ai rien dit encore de ma tendre amitié, de mes vœux pour vous, pour votre famille, pour tout ce qui vous touche. Je vous embrasse de cœur.

EDGAR QUINET.

CCLXXXI

A MADAME DE BLOQUEVILLE, NÉE DAVOUT
A PARIS

Genève, 20 novembre 1861.

Madame,

Il m'est difficile de vous exprimer à quel point je suis touché d'une si noble piété filiale. Selon moi, rien n'honore plus la mémoire de votre glorieux père que d'avoir inspiré un sentiment si profond et si religieux.

J'ai reçu, Madame, bien des témoignages en sens divers, sur ces pages consacrées à 1815. M. de Flahaut, me dit-on, est naturellement des plus hostiles. Une seule chose m'a touché, m'a attristé, c'est de vous avoir affligée, et votre nouvelle lettre redouble encore en moi cette peine sincère. Mais comment pouvais-je faire autrement ? Ce sont les événements qui vous ont attristée et non pas mes paroles.

Il est bien certain que les *Mémoires* du maréchal doivent être un trésor pour l'Histoire. Personne ne désire plus que moi de les voir publiés; car c'est alors seulement que je puis espérer de les connaître. Je crois savoir que la partie de 1815 est traitée rapidement. Mais un petit nombre de pages peut renfermer tant de choses.

Je suis presque tenté, Madame, de vous remercier de ce que vous voulez bien appeler votre querelle sur Eylau.



Car, là, ma défense est trop facile. J'ai cité Ney à Eylau, parce qu'étant éloigné d'abord de plusieurs lieues du champ de bataille, sa position présentait quelque analogie avec celle de Grouchy, éloigné de six lieues de Waterloo. Le maréchal Davout était au milieu du feu et il avait déjà tous les honneurs de la bataille, lorsque l'on ignorait encore si le maréchal Ney pourrait arriver. Voilà l'unique raison pour laquelle j'ai nommé le maréchal Ney et non pas le maréchal Davout, dans cette analogie établie entre Eylau et Waterloo.

Malgré cette ombre qui pèse sur 1815, jouissez, Madame, en sécurité, de la renommée de votre illustre père. Sans parler des nobles amitiés qui vous entourent, la France fait bonne garde autour de ses grandes renommées militaires. C'est la seule gloire qu'elle aime et qu'elle respecte. Dans tout le reste, la moitié de la nation déchire ce que l'autre moitié honore.

Pour moi, Madame, il m'en a trop coûté de dire avec la rudesse de l'Histoire ce que je crois la vérité. Ceux dont j'ai pris seul la défense ne m'en sauront aucun gré, et j'ai eu le malheur d'affliger une âme telle que la vôtre. Aussi suis-je à peu près décidé à prendre congé de pareils sujets, et, à moins que ma résolution ne change beaucoup, je m'en tiendrai à des temps plus éloignés, où l'on n'est pas exposé à atténuer la vérité, si l'on ne veut pas affliger ceux pour lesquels on se sent le plus d'estime et de sympathie.

Veuillez agréer, Madame, etc.

EDGAR QUINET.

CCLXXXII

A M. MARC DUFRAISSE
A ZURICH

Veytaux, 8 décembre 1861.

Je suis obligé, mon cher ami, de vous redemander quatre numéros de la *Revue des Deux Mondes*. Ils ı sont indispensables en ce moment, pour revoir la réiı pression que l'on va faire en un volume. La premiè condition du libraire de Paris appartient bien à ce temן On exige que je ne change pas une syllabe, car ce syllabe nouvelle, servirait de prétexte pour une saisie un procès. Je devrais croire, par les haines de l'ennen que le coup a porté, et ce que j'ai entendu à ce sujet, Genève, pourrait me faire illusion à cet égard. Mε comment faire impression sur un monde atrophié ? (n'est pas la parole qui peut agir sur lui.

L'Italie ne vous révolte-t-elle pas bien souvent ? Q deviendront les nationalités qui prennent toutes po drapeau le Deux-Décembre ? J'admire vraiment le machi vélisme de ces nouveau-nés. L'idée ne leur vient mên pas de ce qu'il y a d'étrange dans ces vœux, ces acclam tions pour notre persécuteur. Au reste, tous les Italie que j'ai connus m'ont tourné le dos. Jamais pareille dése tion ne s'est vue.

Le grand Nicolas Machiavel doit être content d'eu



Nous avons été charmés de notre séjour de trois semaines à Genève. Nous sommes sortis de notre vie de parias et nous avons renoué avec le monde des vivants. J'ai été vraiment étonné de tout ce que produit encore d'hommes éminents le *vieux Genève*. Une seule chose a fait tache dans ce tableau, nous avons dîné pendant vingt jours à une table d'hôte où se trouvaient de jeunes étudiants bonapartistes.

L'incompatibilité s'est trouvée si grande entre nous, que nous n'avons pas échangé une parole dans ces vingt jours.

Adieu, bien cher ami. Parlez-nous de vous. Nous vivons de cœur avec vous. Je vous embrasse, mais je me plains amèrement de ne vous avoir pas vu cette année. Au revoir! Comment va la chère filleule?

Mille amitiés à vous tous de la part de ma femme.

EDGAR QUINET.

CCLXXXIII

A M. LOUIS RAMBAUD

Veytaux, 8 décembre 1861.

Monsieur,

Je suis ici dans une situation parfaite pour lire et apprécier vos *Amara*. Il n'est guère possible d'être

dans un accord plus complet avec un écrivain, que je ne le suis avec vous. Moi aussi, je l'avoue, le dégoût me déborde. Il m'a semblé moins amer, depuis qu'il vous a si généreusement inspiré. C'est l'effet d'un noble poison dans une belle coupe ciselée. Je le reçois de votre main et je le bois jusqu'à la lie, en disant : « A nos maîtres ! »

Notre France a-t-elle encore assez de sang dans les veines pour comprendre et honorer les indignations ? Votre succès si mérité sera pour moi un bon signe. Du fond de ma solitude, je vous envoie toutes mes sympathies !

Un jour, ce peuple affaissé se retrouvera, et alors il se souviendra de quelques-uns qui ne se sont pas soumis à l'opprobre. Vous êtes un de ceux-là.

Continuez, luttez, triomphez, et pardonnez-moi ces lignes indignées. Elles ne sont que le reflet de vos vers.

EDGAR QUINET.

CCLXXXIV

A M. MICHELET

Veytaux, 10 décembre 1861.

Chers amis. Votre absence nous a laissés dans une grande solitude[1]. Je ne m'en étais pas aperçu aupara-

1. Voyez *Notes*.



vant. Pour nous remettre, nous sommes allés trois semaines à Genève; ma femme vous a écrit combien ce séjour nous a été bon. Je prévois qu'il aura pour nous de grandes conséquences et que nous ne résisterons pas à l'idée d'habiter la ville de Refuge. Je m'accoutume peu à peu à cette pensée. Elle nous attire; et c'est sans doute ce qu'il y a de plus raisonnable. Vous aurez été tous les deux pour une large part dans cette conversion.

La Campagne de 1815 se réimprime, mais en grand in-8°. Ce n'était point là ce que nous aurions voulu.

Vous ne pouvez vous figurer ma correspondance avec la fille du maréchal Davout. Elle reconnaît que les faits, tels que je les ai racontés, n'ont pas été démentis, mais ce sont des prières, des supplications, flatteries de tout genre et une piété filiale très touchante. Je suis obligé d'être inflexible, et il m'en coûte. Que l'Histoire contemporaine est une terrible chose quand on est décidé à maintenir la vérité ! C'est un supplice. Je ne recommencerais pas, pour tous les biens de ce monde.

Voici un point qui caractérise bien notre temps : la condition du libraire a été que l'on ne changeât pas un mot dans cette réimpression. Il dit qu'une syllabe de plus ou de moins deviendrait une cause de saisie.

Combien je m'étais accoutumé à vous voir tous deux! Il me semblait que cela devait durer toujours !

« Que font-ils, que disent-ils à ce moment? » Voilà ce que nous ne cessons de nous demander. Ne faut-il pas une vie éternelle pour tant de souvenirs, de pensées, d'aspirations, qui ne se lassent jamais!

Adieu, très chers amis que je ne puis séparer. Ah!

croyez que vous m'êtes bien présent! *Boberley*[1] se ra
pelle *à tue-tête* à la *mère aux oiseaux*. Il m'interron
pour cela, et, moi, je fais comme lui.

Recevez tous deux nos vœux et nos meilleures amiti

EDGAR QUINET.

CCLXXXV

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 10 décembre 1861.

Voilà, mon cher ami, le beau mois de décembre et no
onzième année d'exil qui commence. Nous sommes moi
avancés qu'au premier jour. Les libéraux ont assassiné
liberté, les nationalités acclament le Deux-Décembre, l
démocrates demandent le maintien de l'augmentation d
prétoriens, les proscrits italiens, que nous avons souten
pendant vingt ans, adorent notre proscripteur, les État
Unis se déchirent, à l'immense satisfaction de tous n
ennemis. Il y a, à cette heure-ci, dans le monde, un *h*
sanna de servitude. Nous jurons d'affranchir des peupl
qui nous renient et lèchent les mains de nos bourreau
Vieille histoire, toujours la même. Finissons la nome
clature par les milliards avoués du *déficit*.

1. Le sansonnet. Voyez *Mémoires d'exil*.



C'est avec cette litanie que je salue la noble année 1862 qui s'approche.

Malgré ce début, nous sommes revenus enchantés de Genève, que nous ne connaissions pas.

Tant d'hommes et d'ouvrages éminents! Ç'a été pour moi une vraie découverte. Ah! la liberté est bonne à quelque chose.

Je ne m'intéresse que trop, vous le savez, à votre entreprise. Je m'inquiète des difficultés. Réussissez, réussissez, afin que nous ayons ici une satisfaction.

Mon Waterloo se réimprime. Si ma *Campagne de* 1815 fait en France le demi-quart de l'impression qu'elle a faite dans la société de Genève, je devrai être content. Mais quoi? peut-il y avoir maintenant une impression durable, chez nos Français? Ils s'oublient eux-mêmes. Comment aurais-je la prétention qu'ils se souviennent de mes œuvres!

Mille et mille vœux! Profitez de votre jeunesse; elle n'est pas éternelle. Croyez à ma parfaite amitié.

EDGAR QUINET.

CCLXXXVI

A MADAME DE BLOQUEVILLE, NÉE DAVOUT
A PARIS

Veytaux, 12 décembre 1861.

Madame,

Me voici revenu dans ma prison de Chillon; ma première pensée est de vous écrire. Dans le petit voyage que je viens de faire, je n'ai guère cessé de penser à votre lettre. Je l'ai relue la plume à la main; j'ai écrit pour moi-même, en face de ma conscience, tout un cahier sur la situation, le caractère, les résolutions du maréchal, dans le peu de jours qui, après Waterloo, ont précédé la capitulation, et le résultat de ce nouveau travail est de me ramener au même point. J'arrive à la même conclusion. Le maréchal a été enlacé par Fouché, le lion par le serpent. Au lieu de n'écouter que sa grande supériorité militaire et morale, il s'est laissé embarrasser par les fils de pygmées. Du jour où il est entré en relation avec eux, il a perdu sa force et sa voie. Mais c'est là précisément ce que j'ai dit dans mon récit, que j'ai voulu abréger. J'y ai ajouté un vif regret : « Où étions-nous donc tombés, pour que le héros, etc. »

Je trouve ce même regret dans les paroles que répétait le maréchal. On pourrait croire que j'en ai eu d'avance



connaissance, car mes paroles semblent la traduction des siennes : « M'être laissé jouer par un Fouché ! C'est odieux ! » Le récit de M. Clément prouve une chose, que l'on avait déjà avancée, que le maréchal croyait à la victoire, s'il livrait bataille. Pourquoi n'a-t-il pas suivi son inspiration de soldat? Voilà ce que j'ai déploré. Il le déplorait lui-même, et cet aveu plein de force couvre mieux, selon moi, sa mémoire, que ne feraient tous les plaidoyers des historiens. Dans les pages que je viens d'écrire pour ma conscience, se trouvent ces lignes qui résument ma pensée :

« L'Histoire peut être indulgente envers les faibles; elle ne peut l'être envers les forts. L'exemple d'un chef d'armée est trop redoutable, s'il est encouragé par la mollesse des historiens. Dans une situation analogue, combien de généraux seront tentés de se couvrir de la renommée et de l'exemple d'un grand capitaine ! »

C'est la vie entière du maréchal qui doit couvrir ses derniers jours de 1815. Voilà son véritable plaidoyer devant la postérité. Mais cette histoire de sa vie, qui l'écrira ? Vous, Madame. C'est à quoi je pense depuis les premières lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

Tout sera saisissant, touchant, de la part d'une fille, soit que vous fassiez l'aveu de quelques erreurs, soit que vous n'en reconnaissiez aucune ; de votre part, tout agira sur l'opinion. Cette histoire, écrite par vous, achèverait de donner au maréchal Davout une physionomie particulière entre tous les maréchaux. Vous assoupliriez ce bronze; personne, excepté vous, ne fera rien de semblable.

Je voudrais que ce récit remontât à la jeunesse, et même aux premières années, et il me semble qu'il ne vous coûterait pas de peine.

Plus il serait simple et sans apprêt, plus il serait ce qu'il doit être. Il suffirait déjà de mettre bout à bout les pages que vous m'avez envoyées. Au reste, chaque mot doit être de vous. Un écrivain de profession ne servirait qu'à tout gâter.

On réimprime mon ouvrage; quoique la condition fût de n'y rien changer, j'ai changé les mots : « grossièreté soldatesque », parce qu'ils exprimaient mal ma pensée. Je les ai remplacés par *rudesse*.

Pardonnez-moi la rigidité de ma conscience. Le monde ne m'a laissé que cela.

J'avais déjà songé, Madame, que, si, par miracle, je rentrais en France, j'irais frapper à votre porte. Mais ce miracle ne se fera pas. Je suis enterré vivant et j'ai peur que tous ceux qui aiment sincèrement la liberté et la vérité n'éprouvent un sort pareil.

Veuillez agréer, etc.

EDGAR QUINET.

M. Clément ne donne pas la date du conseil auquel il a assisté ; je suppose que c'est le dernier ; car il y en a eu deux aux Tuileries, le 27 juin et le 30. Dans l'intervalle, il y a une lettre du maréchal à Fouché, dans laquelle il déclare qu'il ne faut pas perdre un instant pour proclamer Louis XVIII, que c'est là le moyen de salut. Cette lettre doit avoir précédé d'un jour la séance dont parle M. Clé-

ment. Il y a deux choses qui étonnent dans sa note. Carnot fait entendre qu'il y a trahison, et personne ne prend la parole pour lui demander de s'expliquer, et de dire qui il prétend accuser. Il déclare, de plus, que la défense est impossible, et le maréchal, dont l'opinion est tout autre, ne lui répond rien et laisse le Conseil se séparer sur cette impression d'absolu découragement, qui ne pouvait aboutir qu'à la capitulation. Peut-être M. Clément a-t-il omis ou oublié, après quarante ans, quelques détails qui expliqueraient les obscurités de son récit.

La date omise par M. Clément ne serait pas sans importance, si plus tard vous publiez la note. Je crois toutefois de mon devoir d'attirer votre attention sur une des conséquences de cette note. Si le maréchal croyait pouvoir répondre de la victoire, le fait de la capitulation s'aggrave. Ceux qui la justifient s'appuient sur l'impossibilité flagrante de la défense.

CCLXXXVII

A M. VICTOR CHAUFFOUR

A THANN

Veytaux, 15 décembre 1861.

Parlez-nous, mon cher ami, de cet incendie, de la santé de Kestner et de tout ce qui vous entoure. Nous sommes inquiets de vous tous, comme vous pouvez penser.

Voici la onzième année d'exil qui commence et tout est plus morne et plus écrasé qu'au premier jour.

L'espérance semble une bêtise, et c'est ce qu'il y a de pi.r.

Cependant nous n'avons pas à nous plaindre de nos derniers mois. Le séjour que nous venons de faire à Genève nous a charmés. Quelle différence avec Bruxelles, où, en sept ans, personne ne nous a tendu la main! Ah! que le gouvernement belge a été inhumain pour nous! A peine arrivés aux bains de mer, il nous faisait poursuivre et expulser par les gendarmes. Et les habitants nous rejetaient comme des assassins. Pardonnez-moi ces souvenirs, ils me sont restés sur le cœur; non pas à cause de moi, mais à cause de ma chère femme.

Une lettre de madame Duchêne, de Zurich, nous parle des mauvais jours qu'a traversés Kestner. Donnez-moi vite les détails de cette crise; nous voudrions être près de vous.

La Campagne de 1815 m'a attiré mille et mille dégoûts. Vous ne vous figurez pas à quelles prières j'ai eu affaire. C'est une vraie torture que d'écrire l'Histoire contemporaine. Il est facile de supporter les reproches, mais les supplications, c'est bien autre chose.

J'ai devant moi plusieurs ouvrages... Je me remets avec peine à mon livre sur la Révolution. Notre expérience de ces dix dernières années éclaire certainement beaucoup de choses de ce passé, et il faut que l'Histoire en profite... Je crains que vous ne soyez en ce moment trop occupé de notre cher malade pour que je puisse continuer sur ce ton.

Parlez de moi à Kestner, dites-lui quelle profonde

affection j'ai pour lui. Après tout, quoique ces temps soient bien mauvais, j'en tire cette conséquence : si les masses, comme cela est toujours arrivé, s'abandonnent, se pétrifient, c'est à nous de les réveiller, de les sauver.

Votre dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

CCLXXXVIII

A M. VICTOR DE LAPRADE
A LYON

Veytaux, 17 décembre 1861.

Bravo, mon cher ami! *Les Muses d'État* sont venues aussi à Veytaux; elles m'ont donné de vos nouvelles. J'ai respiré, en lisant ces vers sanglants. Psyché se change en Juvénal. Il le faut pour la justice. Voilà assez longtemps que les *formules philosophiques*, comme ils disent dans leur jargon, dorent les infamies. Appelons enfin les choses par leur nom. Je suis las de la vanité, seul sentiment véritable qu'on ait laissé aux hommes! Car c'est par là qu'on les tient en esclavage. S'il y a, chose douteuse, un remède, ce doit être dans la sévérité de la part de ceux qui ont gardé une parole humaine.

Mais la parole fait-elle encore impression sur les âmes? J'en doute. Puissiez-vous me convaincre du contraire. Après tout, des sociétés humaines vivent parfaite-

ment bien dans la servitude et elles y vivent plus longtemps. C'est dans l'honneur et la liberté que l'homme se consume. Mais, dans l'esclavage, il vit facilement mille ans...

Il faut parfois accorder quelque chose à la nature. Je viens de le faire et je m'en trouve mieux.

Maintenant, parlons de vous. Ne reviendrez-vous donc pas nous voir ? Nous oubliez-vous? N'aurions-nous rien à nous dire ? Vous savez que j'ai toujours une chambre là-haut qui vous attend.

Voici ma carte de visite, une petite photographie. Envoyez-moi donc la vôtre.

J'espère que l'indignation a raffermi votre santé. Il n'est pas possible, dans cet enfer moral, d'avoir des rhumatismes.

Pensez à moi. Votre dévoué

EDGAR QUINET.

Notre cher Lortet n'est donc plus avec vous?

CCLXXXIX

A M. MALARDIER, ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
A GENÈVE

Veytaux, 17 décembre 1861.

Mon cher ancien collègue,

Recevez tous mes remerciements pour vos deux dernières brochures. Il est toujours excellent de publier des vues aussi humaines, quand même les princes et les peuples s'entendent si bien pour s'en montrer indignes. On ne nous a laissé que le droit philosophique. Vous faites à merveille de l'invoquer.

Cet appel à l'esprit de Kant et du XVIIIe siècle sert encore une fois à montrer combien nos contemporains ont renié l'humanité. Vous invoquez Platon en pleine Byzance. Puisse notre nation vous entendre! Je vous sais un gré infini de ce que je n'ai pas trouvé un seul mot de flatterie pour le peuple. Courage!

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

CCXC

A M. CHARLES ALEXANDRE
A MACON

Veytaux, 24 décembre 1861.

Monsieur,

Au moment où j'ai reçu votre lettre et *les Grands Maîtres*, je venais justement de lire l'*Entretien* que M. de Lamartine vous a consacré. C'était là une belle préparation, si j'en avais eu besoin. J'ai attendu d'être rentré dans ma solitude pour vous parler de ces nobles et touchantes mélodies. Ah ! j'y ai retrouvé tant de noms aimés, tant de choses dont je connais l'écho et que je ne reverrai probablement plus que dans vos vers. Ils m'ont rafraîchi le cœur. Sous chacune de vos paroles, j'entends des voix amies. Vous me rendez ce monde jeune, sympathique, confiant, qui était là encore hier et qui a si vite passé. J'entends, je suis ce concert lointain des belles années qui disparaissent, le parfum m'en reste dans votre beau livre.

La pièce si neuve des *Ruines d'Athènes* m'a rappelé une chose qui m'a toujours frappé, quand j'entrai dans Athènes, en 1829. La guerre d'extermination durait encore avec le siège. Tout était en ruines. Il y avait un silence de mort. Tout à coup, au milieu de ces décombres,



éclate sur la colline une musique barbare de derviches au pied de la citadelle.

Et la petite flûte à travers les cymbales...

Beethoven avait deviné cela. Quand j'entendis plus tard la symphonie[1], je me crus encore en 1829, à mi-côte du Parthénon. Le poète et le musicien sont là aussi vrais que la nature.

Minerve est voilée, et le chœur des derviches...

Continuez, cher Monsieur, de nous parler ce grand langage. Aidez-nous à traverser ces jours maudits. C'est en des temps pareils que le poète est *chose sacrée*. Il garde l'espérance, quand la terre l'a perdue.

Écrivez-moi aussi, quand vous pourrez. Savez-vous quelque chose de Léon Bruys et son adresse? Je reste bien fidèle à tous mes anciens amis et je voudrais qu'ils n'en doutent pas.

On réimprime cette *Campagne de* 1815 à laquelle vous avez bien voulu vous intéresser. Si vous revoyez le général Leflô, veuillez lui dire combien son approbation m'est précieuse.

Adieu, cher Monsieur, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. *Les Ruines d'Athènes*, de Beethoven.

CCXCI

A M. PAUL BATAILLARD
A PARIS

Veytaux, 25 décembre 1861.

Cher ami. Encore une année qui s'en va! Voilà la onzième de l'exil, et rien ne paraît à l'horizon. N'importe. Il faut tenir à l'espérance comme à un devoir.

Ne viendrez-vous jamais dans notre Veytaux-Chillon? Pourquoi laisser la vie passer, comme si nous avions des siècles à nos ordres. Les vieilles amitiés ne se remplacent pas. Mais il est bon de se revoir et de s'entendre, pour se convaincre que l'on n'est pas des ombres.

Certainement, j'aurais désiré que *Merlin* vous fût devenu plus intime; mais ce n'était pas là une raison pour craindre de me dire votre pensée. Soyez d'ailleurs convaincu que tout ouvrage d'imagination que l'on voudra expliquer par la métaphysique se détruira ainsi de lui-même, et il ne restera dans le creuset qu'un peu de cendre. Ceci est sans exception. Mon malheur est d'avoir écrit sur la Philosophie de l'Histoire. On est naturellement disposé à croire que je recommence ou continue ce travail, dans chaque ligne qui vient de moi. Que serait *Athalie* elle-même, si, sous chaque personnage, on voulait voir une théorie de Schelling ou de Hegel? Ce n'est pas



à vous, cher ami, que je réponds cela, je pense à la critique, en général. Au reste, il y aurait trop à dire là-dessus. Parlons d'autre chose.

« Où va l'Italie ? » demandez-vous. Assurément je m'intéresse à elle, quoiqu'elle nous ait bien reniés. Je n'ai pu même obtenir des Italiens, que j'ai rencontrés, qu'il s'abstinssent de faire l'éloge de mon proscripteur. Leur machiavélisme est si naïf et si involontaire, que je suis tout disposé à leur pardonner. Je leur ai offert, dans le temps, mes services; ils ont jugé qu'un proscrit n'est bon à rien, et ils ont évité de me répondre. Malgré tout, personne ne s'intéresse plus que moi à leur cause; seulement je m'y intéresse sans illusion. Ils trouvent tout simple que leur liberté s'achète au prix de l'esclavage de la France. Je ne pousse pas mon *italianisme* jusque-là; et même je crains qu'il n'y ait un peu de duperie dans leur soudaine admiration pour tous nos persécuteurs. En se mettant aux pieds du Deux-Décembre, ils ont perdu toute prise sur lui.

Leur maître, Nicolas Machiavel, aurait, je crois, demandé qu'on se réservât une porte de derrière. Enfin, les voilà identifiés avec le Deux-Décembre; ils en ont les bonnes et les mauvaises chances; et je leur accorde même que les bonnes l'emportent. J'eusse pourtant souhaité qu'ils se fussent ménagé, en cas de revers du despotisme, une retraite vers les amis de la liberté. Mais ils ont jugé que ceux-ci sont accablés, qu'il n'est nul besoin de les ménager, que, d'ailleurs, ce sont de bonnes gens, toujours prêts à *sympathiser*, et qu'ils les retrouveront les mêmes, si, par miracle, la chance vient à

tourner. Je ne puis dire que ce calcul soit précisément mauvais. Si le despotisme se perpétue, ils ont scellé l'alliance avec lui; si les amis de la liberté ne sont pas écrasés, on est sûr que ceux-ci pardonneront et qu'ils oublieront. La combinaison ne manque donc pas de solidité. D'ailleurs, on s'est débarrassé du bagage des principes. La marche en est bien allégée. Il n'y a pas un atome moral en question. Suivant les chances de ce monde, voilà certes beaucoup de raisons pour réussir. Une seule chose manque : la moralité. C'est par elle, que nous autres, gens simples, nous avons péri.

La question romaine a été de même simplifiée. Il ne s'agit pas de détruire le catholicisme; au contraire, on veut le retremper; et il est de fait que, si le pape faisait la moindre concession, vous verriez, encore une fois, toute l'Italie aux pieds de *Pio Nono*. La race latine n'a-t-elle pas en soi la force d'esprit nécessaire pour se débarrasser de la papauté et du catholicisme? Aussi cette question n'est-elle pas même posée chez les Italiens. Ils ont tous les avantages d'une nation qui compte pour rien le droit des autres, et leur alliance avec le Deux-Décembre en est la démonstration. Mais, s'ils ont jamais besoin d'un levier moral, où le trouveront-ils? C'est à eux de nous prouver maintenant qu'une nation peut entrer dans la liberté en implantant le despotisme et la servitude chez ses amis. J'avoue que cette preuve, si elle est donnée, simplifiera singulièrement toutes les questions humaines.

Adieu, mon cher ami. Mes hommages à madame Bataillard; ma femme est bien touchée de vos bonnes paroles.



Mes amitiés à vos enfants. Les verrai-je enfin? Votre tout dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

Mille tendresses à Bilbao.

CCXCII

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 29 décembre 1861.

Cher ami. Vous avez raison de vous plaindre. Depuis très longtemps, je veux chaque jour vous écrire; je m'accusais moi-même de m'être laissé détourner par une quantité de petites réponses pressantes. Ma première affaire aurait dû être de vous remercier de votre lettre. Avant tout, mille vœux de ma femme et de moi, pour vous, pour madame Charras, pour tous les vôtres. Puissions-nous voir la fin de ces infamies ! C'est le cri qui s'échappe, en ce moment, du cœur de tous les honnêtes gens de tous les pays. Ce cri de la terre ne cessera pas qu'il ne soit exaucé. Je me souhaite, mon ami, de vous revoir bientôt, et que notre amitié se resserre chaque jour.

Oui, nous avons été très contents de la société de Genève. Vous y avez plus d'amis que vous ne pensez; je ne vous citerai que MM. Favre et Gautier, tous deux co-



lonels fédéraux; ce monde-là sait par cœur *la Campagne de* 1815. Les femmes aussi la lisaient avec ferveur; je ne me serais jamais attendu à rien de semblable.

Pour ce qui me regarde, vous ne pouvez vous figurer les ennuis de tout genre, sottes réclamations, prétentions, correspondances d'inconnus, fatras que j'ai eu à subir. J'avais dit que le général Durrieu a été *blessé à la cuisse.* Immédiatement, longue lettre à la *Revue* du général Durrieu. « Il est très vrai qu'il a été blessé à la cuisse; mais j'aurais dû dire que c'est à la cuisse *gauche, près du col du fémur;* que ce général a été disgracié sous la Restauration, rétabli sur les cadres en 1825 ». Tout cela au milieu du récit de la bataille de Waterloo !

Correspondances infinies des fils Matis, quoique je ne répondisse plus. Cela ferait un demi-volume. Je crois qu'ils ont raison. Matis a été nommé colonel le 6 août 1811, Sébastiani le 6 novembre 1813. Le général Pyat, auquel je les avais renvoyés, a répondu qu'il n'avait jamais entendu dire que Sébastiani eût eu le commandement. Trois officiers du 82e témoignent qu'ils ont vu Matis sur le champ de bataille, à Saint-Amand, et que c'est lui qui commandait. La chose me semble jugée.

Un volume de lettres de la fille du maréchal Davout (nous avons tort, dit-elle, d'écrire Davoust). Ces lettres de madame la marquise de Bloqueville témoignent d'une grande piété filiale, et, à ce point de vue, elles lui font vraiment honneur. Madame de Bloqueville plaide très éloquemment pour son père; elle raconte une foule d'anecdotes qui appartiennent à d'autres années de la vie du maréchal; elle reconnaît que les faits de 1815

n'ont pas été démentis. Mais elle pense que je n'ai pas bien jugé les intentions secrètes de Davout, que ces intentions étaient désintéressées et patriotiques. Sur tout le reste, elle approuve, et même avec une grande sympathie.

Fureurs de M. de Flahaut. Je n'en connais rien que par ce que m'en a écrit Buloz, d'après une lettre de Flahaut à je ne sais qui.

Buloz prétend que c'est pour se venger de 1815 qu'on a donné l'*avertissement* à la *Chronique*... « *Votre série*, dit-il, entre nous, *avait irrité nos maîtres*. »

Réponse d'Hippolyte Carnot à ma question. Carnot a été nommé comte, sans le savoir ; il a appris la nomination par *le Moniteur*, il n'a jamais retiré le brevet.

Sans doute, mon cher ami, Carnot a fait de grandes fautes ; et, de notre point du vue actuel, on peut les grossir encore. Mais il ne faut pas oublier qu'en 1815, le parti républicain ne donna, comme tel, aucun signe de vie. Carnot le crut mort ; et il eut le tort de le dire, comme faisaient tous les autres. Nous savons, nous, que le parti républicain devait revivre ; il me semble, d'ailleurs, que l'on ne peut renverser cette figure de Carnot, sans un vrai dommage pour nos propres idées. Il jugea mal de l'avenir ; il désespéra trop tôt. Mais il y a pourtant une différence très grande entre lui et les autres.

On réimprime mes articles, et, ce qui peint bien notre temps, j'ai dû m'engager à ce que l'on n'ajoutât pas une ligne, elle aurait servi de prétexte à la saisie. Et vous, quand paraîtrez-vous ? Que devient 1813 ? N'oubliez pas la promesse de nous revoir cet hiver.

Je suis occupé à tirer de mes papiers un ouvrage à peu



près fait sur la Révolution française. Vue de l'exil, cette Révolution prend un sens bien nouveau. Je suis un peu effrayé de me trouver si loin, si différent de tout ce qui a été dit sur cette question. Cet ouvrage s'est fait de lui-même, pendant nos tristes jours, et il en a malheureusement le reflet.

Et les *Sophismes?* Vous les aurez aussi. Mais il faudrait que les jours fussent plus longs. Ah! mon Dieu! que la vie est courte! Mon cher Charras, gardez-moi précieusement votre amitié. A présent que vous m'y avez accoutumé, j'en ai grand besoin.

L'hiver, jusqu'ici, est très bon pour moi. Ma femme ne peut en dire autant; elle souffre toujours de sa névrose.

Adieu. Pardonnez-moi cette immense lettre. Votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

CCXCIII

A MADAME DIDIER
A PARIS

Veytaux, 31 décembre 1861.

C'est avec vous, chère Madame, que je veux finir cette année. Elle a été bonne pour moi et je la remercie de tout ce que j'en ai reçu. Si je veux être véridique, j'avouerai même que ces dix ans d'exil (la onzième commence) ont été les meilleurs de ma vie. Comment se



fait-il que mon existence n'ait été qu'une lutte âpre et continue avec tout ce que je rencontrais ? J'avais certainement fini par me faire, à force de combats journaliers, un petit monde sympathique, surtout depuis nos assauts du Collège de France (où il me semble cependant que vous m'aviez un peu abandonné). Mais je ne me suis jamais fait illusion sur ces prétendues victoires. Je sentais combien ce monde sympathique était peu nombreux et impuissant. Aussi ce temps, que beaucoup de personnes appellent mon temps heureux, était-il pour moi plein d'amertumes. Si je suis quelque chose, je suis un esprit de liberté. Voilà pourquoi j'ai tant souffert dans mes sentiments, dans mes espérances, dans toute ma manière d'être. Ce n'était que par des luttes de chaque instant, que je me faisais une toute petite place où je pouvais respirer à l'aise. Je trouvais, presque en toute chose, un monde hostile, fermé, qui ne me laissait aucun espoir; et il m'est arrivé bien souvent, surtout dans ma jeunesse, de me sentir plus exilé que je ne le suis maintenant. Si jamais mon cœur faiblissait, je me rappellerais ces heures, ces années de mortel isolement, et ce souvenir suffirait pour me faire bénir tout ce que je possède aujourd'hui. Voilà de tristes consolations sans doute, mais j'aime à vous parler du fond du cœur. Si j'étais isolé, même à Paris, qu'était-ce donc dans le temps que je passais en province ! Comment n'ai-je pas été étouffé, atrophié, dans ce vide complet où il ne m'est jamais arrivé de rencontrer une sympathie ? Je ne me sauvais de la solitude que par une plus grande solitude. J'aspirais avec passion, avec désespoir, à sortir de là, à



voir un autre horizon, à tenter une autre chance morale. Eh bien, mes vœux de jeunesse ont été comblés. Me voilà dans cet autre horizon. Ne serais-je pas insensé, impardonnable de me plaindre ? N'ai-je pas eu le très grand bonheur de vous retrouver à Aix, telle que vous avez toujours été pour moi ? Et, depuis ce moment, vos lettres n'ont-elles pas été une joie, une fête dans mon exil ? Franchement, si je ne retombe pas dans la barbarie, c'est à vous que je le dois ; vous me faites voir vos amis, et vous me les faites aimer. Tâchez de me conserver les sentiments de ceux que j'ai connus. Ah ! que Chenavard aurait un beau théâtre de misanthrope au milieu de nos neiges et de nos glaces ! Pourquoi ne recommencerions-nous pas ici notre course au cap de Misène ? Ces lieux se ressemblent. Donnez-lui de ma part ce rendez-vous [1].

Que vous souhaiterai-je pour cette année ? Je vous souhaite de dormir, car il me semble que c'est la seule chose qui vous manque. Et puissent, pendant votre sommeil, ceux qui sont si bien endormis se réveiller ! Pour moi, je me promets, malgré l'évidence, de ne pas consentir à croire que trente-six millions d'hommes aient pour toujours renoncé à la liberté. Je ne veux pas, je ne dois pas croire cela, quand même ces trente-six millions d'hommes diraient le contraire.

Mon Dieu, comment faire pour retenir cette vie qui s'échappe si vite et où l'on a fait si peu de choses ? Je suis indigné de cette rapidité du temps. Vivez, vivez,

1. M. Chenavard vint, en effet, à Veytaux en 1866.

chère Madame et amie! Soyez heureuse! Toutes vos peines sont les nôtres et vos joies aussi.

J'ai eu bien tort de tant louer cette année 1861 en commençant; je me ravise, quand je pense qu'elle m'avait promis votre apparition à Veytaux et qu'elle nous a trompés en cela. 1862 nous doit une belle revanche.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

CCXCIV

A M. DESSUS

A PARIS

Veytaux, 19 janvier 1862.

Un procès, mon cher ami? Qu'est-ce que cela? Avec qui et pourquoi? Nous ne pouvons deviner.

En réfléchissant de nouveau à votre lettre, voici ce qui me semble. Le portrait n'irait pas du tout à *la Campagne de* 1815. Il conviendrait peut-être de le glisser, je ne sais où, dans *Merlin*. Une place convenable serait aussi en tête des *Œuvres complètes*. Mais je crains que, d'un côté ou de l'autre, vous ne vous engagiez dans des difficultés désagréables. On m'avait parlé de deux photographes qui voulaient s'occuper de moi, Salomon et Nadar. Il faudrait peut-être entrer en relation avec l'un d'eux. Quant au grand portrait, le plus simple serait, je crois, de remettre le cliché à M. Chassin. Il attend depuis

des mois ce portrait, pour je ne sais quelle collection de biographies. Veuillez lui remettre la petite caisse, il en a besoin et c'est le vrai moyen de sortir d'embarras.

Si M. J. Grenier veut bien, comme je le désire, consacrer quelques pages à *Merlin*, je souhaite infiniment qu'il le lise dans l'esprit avec lequel il a été écrit. Qu'il veuille bien examiner cet ouvrage, *comme si je n'avais rien fait auparavant*.

Presque tous les critiques ont cherché dans *Merlin* le résumé de mes ouvrages de philosophie ou d'histoire ! C'est là, j'ose le dire, une critique mortelle à l'art. Un ouvrage d'imagination et de sentiment doit être lu et jugé par l'imagination et le sentiment. Mais vouloir expliquer par la métaphysique un livre de poésie, une symphonie, un tableau, une statue, c'est mettre en poussière et l'œuvre et la critique.

Certainement, si j'avais été à Paris, si j'avais pu échanger quelques mots avec les hommes de talent qui ont commenté *Merlin*, ils n'auraient pas donné des interprétations si éloignées de ma pensée. Cela me porte à croire que l'absence produit à peu près le même effet que le temps. Si les écrivains qui ont vécu il y a deux siècles pouvaient revenir, ils seraient, je n'en doute pas, confondus, bien souvent, des sens arbitraires que l'on a donnés à leurs œuvres. Ils ne se reconnaîtraient pas dans nos interprétations.

Je me permets de dire qu'une chose un peu semblable m'est arrivée. En voici par hasard un exemple. J'ai fait descendre *Merlin* dans son tombeau. Il semblait naturel de dire que c'était là une des faces de mon sujet et de la



légende, que je suivais l'œuvre de la vie dans la mort, que c'était l'âme humaine travaillant dans le sépulcre; et l'on aurait pu aussi ajouter que ce tombeau est celui sous lequel nous sommes tous ensevelis, et moi en particulier, dans ces temps misérables.

Mais cette explication, s'il en fallait une, était trop simple. On a mieux aimé dire que j'avais eu tort de mettre Merlin au tombeau, parce que c'est là un signe de découragement.

D'autres ont vu, dans ce tombeau, la représentation des littératures du XVIe et du XVIIe siècle !... En donnant ainsi à un ouvrage un sens absolument arbitraire, on sort de toutes les conditions de la critique ! J'ai écrit cet ouvrage avec le cœur. Ce n'est pas avec la métaphysique et l'ontologie qu'il faut le commenter. Que deviendrait *Athalie* elle-même, si, sous chaque personnage, on voulait trouver les Catégories de Kant. Il faudrait répéter : *Studiate la mathematica e lasciate l'arte.*

Adieu, cher ami. Votre dévoué

EDGAR QUINET.



CCXCV

A M. BERNARD LAVERGNE, ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
A MONTRÉDON (TARN)

Veytaux, 21 janvier 1862.

De bonne foi, à quoi a servi cette date? Qu'est-ce que ce sang a produit? Une servitude pire que l'ancienne.

Pardonnez-moi, bien cher Lavergne, cette réflexion en écrivant cette date. Je vous réponds très à la hâte, mais sur-le-champ. Oui assurément, j'ai lu et avec grand plaisir votre brochure de cet été. Je ne me pardonne pas de ne vous en avoir pas remercié plus tôt. C'était là une très bonne guerre, telle qu'elle est possible où vous êtes. Dans la nuit sans fond où la France est abîmée, c'est beaucoup que de pareils traits de lumière. Ils éclairent autour d'eux, au milieu du naufrage. Continuez, mon cher ami, et rallumez la lampe. Que chacun fasse, dans sa nuit, dans son désert, dans son cachot moral, tout ce qu'il peut, et les preuves de vie ne seront pas perdues.

Vous me demandez quel est notre plus grand ennemi. C'est me demander qui il faut haïr le plus, celui qui nous étrangle ou celui qui nous empoisonne.

Si j'avais le choix, je me déferais d'abord de celui qui m'étrangle de vive force; car l'autre, en se servant du poison, n'agit que plus lentement, et sa manière de me tuer est moins prompte.

Soyez sûr, d'ailleurs, qu'ils s'entendent à merveille, et, dans le fond, ils s'appuient l'un sur l'autre.



C'est un despotisme à deux têtes. Que chacun se choisisse l'adversaire qu'il peut atteindre; le clergé est plus facile à attaquer, mais les coups portent difficilement, parce que le despotisme civil intervient, dès que la chose deviendrait sérieuse. Il veut bien une lutte, mais il la veut illusoire.

Règle absolue pour moi : la démocratie française s'avilirait si elle s'unissait ou s'alliait à son bourreau politique. Dans ce cas, elle n'aurait ni intelligence, ni cœur; elle ne serait pas même une monstruosité, elle ne serait rien, ou pis que rien! Tout homme qui s'allie au Deux-Décembre, sous un prétexte quelconque, est pour moi un ennemi personnel et public. La démocratie, la liberté peuvent bien ne pas vaincre; mais elles peuvent du moins s'affirmer pour leur propre compte. Si elles se confondent avec l'ennemi, elles ne sont qu'un masque : stupidité ou trahison. Point d'alliance avec l'ennemi mortel! ni d'un côté ni de l'autre! Danger imminent d'être étouffé par ce despotisme politique. (Mais quoi? ce meurtre d'une nation, a déjà eu lieu.) De l'autre, une mort non moins certaine, mais plus lente.

Voilà la situation. J'ai combattu ces deux ennemis, l'un dans *la Révolution religieuse au* XIX[e] *siècle*, l'autre dans *la Campagne de* 1815. Probablement ces ouvrages n'ont pas été jusqu'à vous.

Adieu, mon cher ami. Soyez heureux, vous et les vôtres. A vous de tout cœur.

EDGAR QUINET.

Ma femme vous remercie de votre bon souvenir. Dufraisse est bien. Charras aussi.

CCXCVI

A M. ALBERT FERMÉ (AU BUREAU DU *MOUVEMENT*)
A PARIS

Veytaux, 6 février 1862.

Monsieur,

Je ne résiste pas au désir de vous remercier et de vous féliciter des paroles vraiment éloquentes que je viens de lire dans *le Mouvement*.

Ces accents si sincères, si nouveaux sont arrivés jusque dans ma solitude et je vous réponds : Courage ! Voilà des signes de réveil et de régénération. Puisque vous êtes la génération nouvelle, pourquoi n'auriez-vous pas aussi votre part de soleil et de vie ? Pourquoi n'auriez-vous qu'un héritage de mort morale ? Vous avez du cœur, du talent, de l'avenir, et vous vous souvenez de *ceux qui ont été jeunes comme vous*. Allez ! vous êtes plus forts que la mort.

Recevez l'expression de mes sentiments tout dévoués.

EDGAR QUINET.



CCXCVII

A M. JULES MÉLINE
A PARIS

Veytaux, 6 février 1862.

Monsieur,

Puisque la jeunesse se souvient, *non, la France n'est pas perdue !* Je dois vous remercier des paroles élevées et fermes que vous m'avez consacrées dans votre morceau sur l'Histoire. Quand la jeunesse devient grave, c'est un signe de renouvellement qui ne trompe pas.

Continuez, Monsieur, vous et vos jeunes amis. Soyez notre espérance et notre consolation. J'ai toujours pensé, malgré l'apparence contraire, que mon enseignement n'avait pas été perdu, qu'il en resterait quelque trace dans des âmes sincères. Je sentais que j'avais mis trop de conviction dans mes paroles pour que tout eût été emporté par le vent. Vous et vos amis, vous me montrez que j'avais raison de ne pas désespérer du printemps de l'année.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCXCVIII

A M. LAURENT PICHAT

A PARIS

Veytaux, 6 février 1862.

Cher Monsieur,

Oui, il est bien certain, que votre visite a été une véritable fête. Nous l'avons prolongée en parlant de vous, en nous promettant de vous revoir. Nous voudrions bien, quand viendra ce jour, nous montrer un peu moins *ermites*. Quelle aimable surprise vous nous avez faite, dans *la Réforme Littéraire !* C'était là une seconde visite, plus inattendue que la première. L'hiver avait cessé, et nous avions un beau rayon de France, il y en avait pour toute la maison. *Boberley*[1] a été tellement transporté, qu'il s'est arraché immédiatement une plume de l'aile et il veut que je vous l'envoie ci-jointe. Ne la dédaignez pas trop. C'est l'oiseau de la fantaisie et il adore les poètes qui vous ressemblent.

Ma femme était inconsolable de ne vous avoir offert qu'un festin *cordial*, et moi, il me semble que je ne vous ai rien dit de tout ce que vous m'inspirez. Vous m'avez comblé, vous et M. Frédéric Morin dans *la Revue Litté-*

1. Le sansonnet.

raire. Cela ne m'empêche pas de dire que votre entreprise est un des rares signes qui permettent d'espérer. Puissiez-vous réunir autour de vous tout ce qui reste de gens de cœur. Que l'on se souvienne seulement de l'influence immense du *Globe*. Il n'était que littéraire et il a fait une Révolution. C'est aux écrivains à sauver encore une fois la France. De même, en Italie, le réveil national a commencé par un recueil exclusivement littéraire : *la Conciliation*. Vivez donc et prospérez pour notre salut à tous.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

Il est donc vrai que l'on va porter, au cœur de l'Amérique, une monarchie décembriste ou autrichienne !...

CCXCIX

A M. MICHELET

Veytaux, 6 février 1862.

Cher ami. Encore un hiver qui s'en va. Celui-ci a été des moins rudes. Vous nous avez envoyé de bonnes brises de Toulon ; elles nous ont réchauffé.

En attendant votre Louis XIV, j'ai repris votre Histoire de la Révolution. Je ne puis trop vous dire combien votre ouvrage gagne après la publication de celui de Louis Blanc.

Après tous ces petits systèmes oratoires et implacables, on est heureusement surpris de retrouver une âme humaine et c'est à vous que l'on doit cette découverte.

L'âme humaine vit donc encore? Voilà ce que l'on se dit en vous relisant. Pour moi, j'achève ce que j'ai commencé sur cette Révolution, qui est si souvent un immense avortement. Il est difficile de revenir sur cela après vous. Je sens combien ce travail est ingrat. Pourtant je suis trop avancé pour l'abandonner. Vous avez écrit en pleine espérance, et à moitié triomphe. Moi, j'écris en pleine ruine; il faut que ces différents points de vue se produisent, et je m'encourage par cette idée.

Quoique j'aie reçu beaucoup de lettres de Paris, personne ne me dit mot du projet dont vous me parlez. Je suppose qu'on aura exagéré les choses.

Ce qui n'est que trop vrai, c'est le projet d'exproprier au nom de l'État, qui *ils* voudront, sous le prétexte de consacrer la propriété littéraire. Par là, ils deviendraient les propriétaires et détenteurs de l'esprit français. Le vœu de Caligula serait réalisé. Voilà leur pensée secrète. Si l'opinion que nous avons avertie ne se déclare pas, cette pensée a beaucoup de chances d'être convertie en loi; et alors, oh! j'envierais le Kamtschatka!

Mille amitiés de nous deux. Combien nous sommes occupés de vous et de madame Michelet! Quand nous sortons, vos fenêtres, que l'on commence à ouvrir, nous regardent. J'aurais bien envie de monter.

Adieu; à vous de cœur et d'âme.

EDGAR QUINET.

Si vous vous souciez encore de 1815, vous l'aurez, je pense, dans quinze jours.

CCC

A M. EUGÈNE PELLETAN
A PARIS

Veytaux, 15 février 1862.

Monsieur,

Quels reproches je me fais de ne pas vous avoir écrit, le lendemain de votre glorieuse condamnation ! Il n'est pas trop tard, cependant, pour vous féliciter du noble exemple de courage, que vous donnez sans relâche, depuis onze ans d'esclavage. Du fond de mon désert, je vous cherche et je m'adresse intérieurement à vous, toutes les fois que j'ai besoin de me démontrer que la France vit encore. Recevez donc mes actions de grâce. Tant de talent et de caractère, de persévérance, m'obligent d'espérer *quand même*.

Et pourtant, Monsieur, je vous écris le cœur plein d'une indignation que je ne peux étouffer.

Il est donc vrai, il est donc certain qu'on va implanter une monarchie d'esclaves, autrichienne ou décembriste, au cœur de l'Amérique ! C'est là assurément un des plus grands crimes qui auront été commis. Qu'était, auprès

de cela, le partage de la Pologne ou la guerre d'Espagne, ou l'expédition romaine?

Dans ces monstruosités, il ne s'agissait que d'étrangler une nation, mais il s'agit aujourd'hui de tout un continent. Enraciner le Deux-Décembre dans le nouveau monde, empoisonner cette Amérique, y porter de nouveau tout ce qu'elle avait vomi, semer pour l'avenir des guerres d'extermination, accomplir là le vœu de Caligula : décapiter d'un seul coup le genre humain! Et cela par nos mains, Monsieur! Et pas une voix ne s'élève, pas un mot n'est prononcé. On va égorger un monde et tout se tait! L'Europe est idiote de servilité et de peur.

Adieu, Monsieur; puissé-je vous revoir. Ce serait là un beau jour.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCI

A M. FRANCISCO BILBAO
A BUENOS-AYRES

Veytaux, 24 février 1862.

Cher ami. Quelle date, et que nous en sommes séparés par des abîmes! De pareils anniversaires semblent aujourd'hui un jeu et une ironie.

Vous savez si ma pensée est avec vous. Je voudrais pouvoir me figurer la campagne où vous êtes. Les vœux de tant d'amis, qui vont vous chercher si loin, doivent vous être doux et salutaires. Chaque souffle de vent qui passe vous apporte, de notre part, une amitié, un appel, une parole de cœur; et tout revient à ceci : « Retrouvez la santé ! Faites nous un signe que vous vous sentez mieux. Nous avons besoin de vous. »

Je ne vous dirai rien de ce qui m'oppresse en ce moment. Cette expédition du Mexique! Il a fallu onze ans pour que le Deux-Décembre franchît l'Océan. Le voilà qui tente de s'implanter en Amérique. Le nouveau monde sera-t-il étouffé dans l'œuf? En finira-t-on d'un coup avec la tête du genre humain? On veut atteindre et extirper l'espérance et l'avenir même, non plus seulement d'une nation, mais d'un monde entier. On a avili l'Europe. Maintenant, c'est aux deux Amériques à passer sous le même joug. Le Deux-Décembre aura fait ainsi le tour du monde. Voilà le projet. L'humanité est-elle césarienne et décembriste? C'est à elle de répondre.

Cher ami, votre photographie est là près de nous. Je la regarde et j'espère malgré tout; c'est un devoir d'homme, quand même nous avons à cette heure-ci contre nous les peuples et leurs chefs, et, pour tout dire, le globe entier. La conscience humaine a été abolie. Gardons-là en nous. Mais, pour cela, il faut cher *Poncho* vous guérir bien vite et nous faire la joie de l'apprendre de vous-même. Mes sentiments dévoués à votre sœur. Je vous embrasse.

J'ai vu avec grand plaisir M. Malta[1]. Vous recevrez bientôt mon volume de *la Campagne de* 1815.

EDGAR QUINET.

CCCII

A M. LE RÉDACTEUR DU *COURRIER DU DIMANCHE*
A PARIS

Veytaux, 25 février 1862.

Monsieur,

Me permettez-vous de vous écrire quelques lignes à l'occasion de votre article sur l'intervention au Mexique? Vous posez la question, c'est déjà beaucoup, au milieu du silence monstrueux de la presse de France et d'Europe. La réponse, la voici : « Le plus grand des crimes va s'accomplir par l'initiative du maître de la France. Il a enrôlé l'Espagne et l'Angleterre pour cet assassinat du nouveau monde. »

Le Deux-Décembre a-t-il un intérêt à cela? demandez-vous. — Oui — Il a un intérêt immense à extirper de la terre ces démocraties, qui sont sa condamnation. Il ne peut les étouffer toutes à la fois; mais il peut implanter, au cœur de l'Amérique, une monarchie césarienne qui

1. Aujourd'hui ministre plénipotentiaire du Chili à Berlin.

rayonnera peu à peu sur le continent américain et qui servira à saper, à empoisonner, à détruire, l'une après l'autre, les sociétés libres, dont l'existence est un reproche à notre servitude.

Voilà, Monsieur, le projet; il est grand, il est profond. Il s'agit de faire faire le tour du monde au Deux-Décembre; et ce projet s'accomplira, si la presse française ne se réveille pas sous le coup de cet attentat contre l'espèce humaine.

Vous avez donné l'éveil. Vous avez ébruité la chose et je vous en remercie au nom de tout ce qui ne veut pas tremper dans ce *guet-àpens* contre un monde. Mais, hélas ! Monsieur, pourquoi vous faire garant de la bonne foi, de la sincérité de cette politique de flibustiers? pourquoi dire que, sans nul doute, cette politique sera fidèle à sa parole? Certainement c'est là de votre part une *habileté* de langage. Mais prenez-y garde! Cette habileté, se retourne contre votre intention.

Non, non, tout est décidé, arrêté. Les mêmes artifices ont eu lieu avant chaque crime : avant l'expédition romaine, avant le Deux-Décembre; et la presse française a dit aussi : « Nous avons pleine confiance, les intentions sont excellentes; » et nous nous sommes réveillés dans le gouffre. Il en sera de même aujourd'hui. Seulement, au lieu d'une nation en particulier, c'est tout un continent qu'il s'agit d'écraser, et, quand cela sera arrivé (ce qui ne peut manquer, au moins pour le moment immédiat), il sera trop tard pour dire : « Nous nous sommes trompés. Un peuple a été assassiné. Mais ce n'est pas là ce qu'on avait annoncé. N'en parlons plus. »

Je répète que le partage de la Pologne, la guerre d'Espagne en 1810 et 1821 et l'expédition romaine ne sont rien, à côté du plan grandiose d'extirpation que l'on songe à réaliser. Il s'agit, selon le vœu d'un César, de trancher d'un coup la tête du genre humain.

Puisque vous avez, Monsieur, une plume habile et un journal, tentez de préserver notre pays de ce forfait, qui engendrerait pour lui des calamités. Avertissez ceux qui tiennent comme vous une plume avec talent et avec indépendance. Vous ne réussirez pas à rien empêcher. Le crime sera consommé, mais quelques voix se seront élevées. Ce sera pour vous un grand honneur. Il s'agit de la cause non pas d'un peuple, mais d'un monde.

Excusez, Monsieur, la vivacité de mes paroles. Vous y verrez le témoignage de ma conviction et de mon estime.

Veuillez recevoir, etc.

EDGAR QUINET.

CCCIII

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL *LES ÉCOLES*[1]
A PARIS

Veytaux, 27 févier 1862.

Monsieur,

Dans votre numéro du 25, je lis que la jeunesse des écoles s'est souvenue de moi, à l'ouverture du cours de

1. Voyez *Notes*.



M. Renan. Pourquoi n'avouerai-je pas que ce témoignage public m'a touché, après dix-sept ans de silence et onze ans d'absence qui pouvaient bien autoriser l'oubli ?

Que de fois ne m'avait-on pas dit que cette génération nouvelle se détournait de nous, que j'étais devenu pour elle un étranger, un inconnu et que, si je reparaissais au milieu d'elle, j'aurais besoin de balbutier mon nom !

Je m'étais résigné à cela, comme à tant d'autres choses.

C'est, pourtant, j'ose le dire, un bon signe qu'il n'en soit pas ainsi. La liberté n'est réellement perdue chez un peuple que lorsqu'on a pu effacer toutes les traces des hommes qui l'ont ou servie ou aimée. Cela s'est vu en d'autres temps; mais il paraît que cette sorte d'extirpation ou d'anéantissement de la mémoire est chose impossible aujourd'hui. Et, si l'on s'est souvenu de moi, que serait-ce donc de tant d'hommes généreux ou illustres, dont les noms sont sur toutes les lèvres !

Que les vieillards se souviennent, c'est leur lot naturel et souvent leur seule consolation. Mais, quand la jeunesse, à son tour, conserve et entretient dans sa chaude mémoire les choses et les hommes, et qu'elle les défend de l'oubli, alors il est certain que la vie morale continue; il reste des cœurs vivants, où la vérité germe encore; il faut espérer et croire.

Recevez, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCIV

A M. MICHELET

Veytaux, 28 février 1862.

Cher ami. Enfin *Louis XIV* est arrivé. Je le relis, pour m'aguerrir contre cette fin d'hiver, qui m'a un peu fatigué. Voilà donc la France du passé, vraie, sans masque, sans draperies! Quelle vigueur d'esprit il a fallu, quelle sincère intrépidité de cœur, pour en finir avec cette rhétorique qui a tout faussé chez nous! Je ne vois pas qu'un écrivain puisse rendre un plus grand service.

Nous sommes enterrés vivants sous le convenu. Vous nous délivrez de cette prison. Vous me confirmez dans ce que je pense depuis longtemps : il n'y a eu de bon, dans l'ancienne France, que les écrivains. Le reste est fictif. Nous avions une Histoire de parade. Nous l'avons maintenant en toute vérité. Chacun de vos volumes me produit l'effet d'un nouveau sac de la Bastille. De pareilles révélations ne peuvent être stériles pour l'avenir d'un peuple. Que les restaurateurs des tombeaux de Saint-Denis aillent chercher les reliques royales, là où vous les avez dispersées! Ils entendront un souffle de justice qui se joue de ces cendres menteuses et qui les balaye devant lui!

Pardon de cette phrase d'ancien régime. Mais elle dit

un peu ce que votre récit me fait éprouver d'irrévocable.

Ah! oui! que la conscience de l'ancienne France est lourde! Qu'elle pèse cruellement sur nous! Raconter ainsi le passé, c'est déjà l'expier.

A tant d'iniquités nous allons en joindre une nouvelle, et ce ne sera pas la plus petite. On va, en ce moment, poignarder de notre main, au Mexique, la démocratie en Amérique, c'est-à-dire l'espérance, non pas d'un peuple, mais d'un monde.

Pourtant on dit que quelques âmes se réveillent. Vous avez vu que nos jeunes gens du Collège de France se souviennent. Espérons donc, malgré ce présent, malgré cet affreux passé. Encore une fois, vous venez en partie de nous en délivrer. Quel cauchemar de plus de mille ans!

Nos amitiés les meilleures à madame Michelet. Nous sommes toujours avec vous. Je vous embrasse du fond du cœur.

EDGAR QUINET.

CCCV

A M.***, INSTITUTEUR
A LYON

Veytaux, 28 février 1862.

Monsieur,

Vos lettres très remarquables, très intéressantes, me sont parvenues. Je les ai lues avec la sympathie qu'elles méritent. Si je n'ai pas répondu immédiatement, c'est que de grands travaux m'occupent, et ma santé ne me permet pas toujours de faire à chaque instant ce que je voudrais. Ne doutez jamais de ma bonne volonté.

Et puis, quelquefois, je l'avoue, la tristesse me prend. Il me semble alors que le cœur du peuple s'est trop endurci, trop fermé depuis douze ans.

Dans ce long intervalle, aucun signe n'est venu de lui. Il n'a donné aucune consolation, aucun témoignage aux innombrables victimes qui ont souffert pour lui. Il a semblé se ranger seulement du côté du plus fort. Voilà l'*apparence*. Je désire bien qu'elle me trompe. Car certainement je ne m'en plains pas pour moi, mais seulement pour le tort infini que cette inertie morale fait à la cause du plus grand nombre. Que le peuple soit bien convaincu d'une chose : il a besoin de se réhabiliter. Comment se relèvera-t-il? Voilà la question qui se pré-

sente, dès qu'il est question de lui. Car on a cherché à le rendre solidaire de tout ce qui s'est fait de mauvais, de monstrueux depuis onze ans. On a recouvert toutes les méchantes actions de son masque, et on a appelé cela *démocratie!*

Depuis que le monde est monde, il ne s'est pas fait de pareils efforts pour compromettre les masses du peuple. C'est en son nom que la servitude s'est établie. C'est en son nom que le despotisme parle, agit, frappe. Une chose dont il faudrait aussi être convaincu est celle-ci : plusieurs personnes (je devrais dire presque toutes), répètent qu'il s'agit d'émanciper d'abord les classes ouvrières, au point de vue économique. Tranchons, disent-elles, d'abord ce problème, et *le reste viendra plus tard.*

Elles se trompent. Ce que l'on appelle le problème économique est lié à toutes les questions vitales de liberté publique. La chimère des chimères est de croire que l'on peut faire avancer les premières en sacrifiant la seconde. Comment l'ouvrier peut-il s'étonner d'être esclave, quand la France est esclave? La servitude est partout, elle s'ajoute à la misère et augmente ainsi indéfiniment l'inégalité, sous prétexte de la combler. Voilà pourquoi je ne sais rien de plus coupable, que de dire : « Nous sommes tous sous le joug; nous aimons mieux cela, car ainsi nous sommes égaux. »

Non, vous ne l'êtes pas. Encore une fois, la misère reste, elle s'aggrave du caprice du pouvoir absolu et vous avez seulement l'esclavage par surcroît.

Mais, à quoi bon parler, Monsieur? Il faudrait désespérer non pas seulement du peuple, mais de la nature

humaine, si l'enseignement des faits et des choses, depuis le Deux-Décembre, ne parlait assez haut! Que pouvons nous ajouter à cette histoire du pouvoir absolu? Elle nous instruit tous, par la calamité, les uns et les autres. Son rôle, son œuvre est de méditer et de produire le mal, sans relâche. Mon œuvre à moi, est de le prévoir, et de l'annoncer à temps.

En ce moment, l'expédition du Mexique recommence sous d'immenses proportions l'expédition romaine. On veut étouffer au cœur la démocratie en Amérique, cette grande espérance du présent et de l'avenir. C'est ce qu'on appelle servir les nationalités!

Puisse-t-il y avoir beaucoup d'hommes qui se vouent, avec autant de désintéressement que vous, à la cause du peuple! Puissent vos efforts être récompensés comme ils le méritent!

Recevez, Monsieur, mes sentiments d'estime et de sympathie.

EDGAR QUINET.

CCCVI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER

Veytaux, 5 mars 1862.

Moi aussi, mon cher ami, je vous envoie tous mes vœux, quoique trop tardivement. Je ne sais s'il faut souhaiter à son ami que justice pleine et entière lui soit rendue;

car cela n'arrive guère pour un homme que lorsqu'il ne peut plus jouir de rien. Pour moi, je regarderais comme un mauvais signe *qu'on me rendît justice.* Il me semblerait que je suis fini. Et ce qui paraît une plaisanterie est un sentiment très sérieux chez moi. Ah! Je m'accommode bien mieux, en ce qui me concerne, des préventions ou des iniquités. Cela me prouve que j'ai encore quelque chose à faire en ce monde.

Quand nous ne serons plus, on nous rendra justice. Ne cherchons pas à devancer ce moment.

Vous allez recevoir, bien corrigée, *la Campagne de* 1815, que vous connaissez déjà. J'ai pris la liberté de vous emprunter (en vous citant bien entendu) quelques lignes des lettres de madame de Staël. Vous avez rendu, en les publiant, un vrai service à sa mémoire; car M. Thiers veut maintenant l'enrôler avec lui, parmi les bonapartistes.

Je forme pour moi le vœu de vous voir cette année. Vous avez ici plus d'amis que vous ne pensez. On y a une très grande sympathie pour vous.

Ne direz-vous rien de la correspondance de Gœthe avec madame de Stein? Entre vos mains, ce serait là un beau sujet.

Je suis à vous de cœur et d'âme.

EDGAR QUINET.

CCCVII

A M. PREVOST-PARADOL
A PARIS

Veytaux, 9 mars 1862.

Monsieur,

Pardonnez-moi de vous adresser un nouvel ouvrage, lorsque je me reproche, depuis si longtemps, de ne vous avoir pas envoyé l'expression de ma sincère gratitude pour votre article sur *Merlin*. J'ai eu l'extrême satisfaction de voir que vous cherchiez dans *Merlin* ce qu'il y a en effet, un ouvrage d'imagination, et que vous le jugiez comme tel, avec sympathie. D'autres personnes ont voulu absolument que ce fût un *Compendium* d'Histoire, par l'unique raison que j'ai écrit auparavant sur l'Histoire et la Philosophie. Vous, Monsieur, qui savez, mieux que personne, combien l'esprit est peu routinier, combien il a besoin de se renouveler et d'étendre ses horizons, permettez-moi de placer sous votre main cette *Histoire de la Campagne de* 1815 (car je dois naturellement avoir grand'peur qu'on ne veuille maintenant y voir une suite allégorique des messages de Viviane et de Diane de Sicile). Veuillez, Monsieur, prendre en main cette terrible cause, où la vérité a été dénaturée depuis près d'un demi-siècle. Aidez-moi à ouvrir les yeux à ceux qui veulent être aveu-

glés. Il s'agit là, non pas d'un intérêt littéraire, mais de l'Histoire, à rétablir à la place de la fable. J'ai vécu longtemps dans cette question.

Veuillez recevoir, etc.

EDGAR QUINET.

CCCVIII

A M. CHADAL
A BOURG

Veytaux, 16 mars 1862.

Il y a des temps, cher Monsieur et compatriote, où l'on se fait un devoir de ne pas écrire; il en est d'autres où le dégoût et le mépris font tomber la plume des mains. Je résiste à ces deux sentiments; car, avant tout, je ne veux pas que vous m'accusiez d'indifférence.

Vous avez cent fois raison de vous tant préoccuper de la question religieuse. C'est une des fautes de la démocratie française d'avoir si mal jugé ce principe de tout; elle paye aujourd'hui sa légèreté d'un esclavage sans bornes. Vous craignez les prêtres, disait Robespierre, et *ils abdiquent!* Soixante et dix ans de servitude ont répondu à cette belle prophétie.

Avouons que, sur le fond des choses, la Révolution française a été mal orientée.

Puisque nous n'avons pas eu la force morale néces-

saire pour échapper au moyen âge, il est bien certain qu'il ne reste que la séparation de l'Église et de l'État, pauvre moyen que nous appellerons du nom de liberté, mais qui laissera subsister le fond toujours menaçant et inépuisable de la servitude. Au reste, quoique vous fassiez, n'oubliez pas que le catholicisme vous en haïra davantage. Vous lui ôterez le budget, il vous accusera de l'avoir volé. Puisque nous n'avons pas été assez forts pour dompter ce passé monstrueux, il est très raisonnable de lui couper les griffes. Cela vous donnera peut-être quelque répit, en attendant qu'elles repoussent, et j'approuve fort ce moyen. Je l'ai toujours soutenu, sans avoir la moindre illusion sur ses résultats. Otez au clergé le budget et appelez cela liberté! Rien de mieux. Mais préparez-vous à des débordements de haines, de calomnies. Les terroristes de 93 passeront pour des agneaux en comparaison de ceux qui toucheront à la bourse des saints. Une vieille religion, accoutumée à la toute-puissance, ne peut pardonner à quiconque veut la traiter sur un pied d'égalité. Ne perdez jamais de vue ceci : la liberté, pour elle, c'est d'exercer la domination absolue. Elle se déclare esclave dès qu'elle n'est plus maîtresse. Si vous ne tenez compte de cet esprit, vous vous exposez à d'infinis déboires, vous tomberez dans mille embûches.

Comment vous entendriez-vous ? Vous ne parlez pas le même langage. Cette liberté de l'Église est en exécration à l'Église. Peut-être aurez-vous la force de la lui imposer, mais elle ne l'acceptera jamais que comme un acte du plus fort, qu'elle appelera brigandage.

La fameuse formule de M. de Cavour, l'Église libre



dans l'État libre, est très bonne comme moyen et stratagème de guerre; c'est un langage diplomatique qui répond très bien aux scrupules de la diplomatie. C'est un artifice de discussion que l'on ne peut trop louer; mais, si vous le voulez réaliser, et si vous le traduisez dans le langage de l'Église, au moins là où elle est accoutumée à régner, cela veut dire : *Le pouvoir absolu libre dans l'État libre.* Alors on s'aperçoit du vide que renferme cette formule. Aussi voyez-vous que les Italiens ont beau la répéter à tous les échos. Cela ne touche guère, il me paraît, la papauté; et, dans le catholicisme, la papauté est tout. Le bas clergé n'est rien; son opinion n'existe pas. La conclusion que je tire de là est celle-ci : Quoi que vous fassiez, quoi que vous tentiez, n'oubliez pas un seul instant que le catholicisme, tant qu'il restera catholicisme, est votre ennemi, et qu'il ne peut pas être autre chose! Il en est de ce moyen âge comme de la peste. On peut avoir toute sorte de systèmes à son égard. Mais il ne faut jamais oublier que la peste est la peste.

Je suis navré, en ce moment, de cette expédition du Mexique, renouvellement de l'expédition romaine, sur une immense échelle. Saper la démocratie en Amérique, dégrader, non plus un peuple, mais un continent, faire faire le tour du monde au Deux-Décembre, c'est là ce que je vois. C'est du grandiose. Pauvre France!...

Adieu, cher concitoyen; recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCIX

A M. DESSUS
A PARIS

Veytaux, 25 mars 1862.

Vous me donnez une bonne nouvelle. Je ne cacherai pas que mon vieux cœur a été touché du souvenir de nos jeunes gens. Quoi qu'on fasse, nos idées vivent, elles vivront, je veux malgré tout espérer. L'espérance m'a été souvent bien lourde. Mais il y a un petit souffle dans l'air qui m'aide à la porter. N'oublions jamais ceci : quelques hommes suffisent pour refaire un peuple.

Venons aux photographies. On est très généreux envers moi ; veuillez garder chez vous ces vingt-cinq exemplaires, jusqu'à ce que je vous adresse la liste des personnes auxquelles nous les enverrons.

Vous êtes singulièrement avisé en affaires, puisque vous m'avez regagné, à mon insu, cette somme de vingt-cinq francs déboursée. Savez-vous à quoi je veux l'employer? A acheter les *Sermons de Bossuet*, qui me manquent et dont j'ai le besoin le plus pressant en ce moment.

Notre cher Araucan[1] ne me dit pas où il est. Sa photographie m'inquiète. Il y a tant de plis sur ce front. Nous

1. Francisco Bilbao à Buenos-Ayres.



reverrons-nous?... Son portrait me serre le cœur. Ne nous enverrez-vous pas le vôtre?

Adieu.

EDGAR QUINET.

CCCX

A M. LAURENT-PICHAT
A PARIS

Veytaux, 10 avril 1862.

Cher Monsieur,

(Permettez-moi d'ajouter ami, et laissez là le *maître*.) Voilà encore une fois le printemps, en dépit de toutes les laideurs de notre époque. Les arbres se couvrent de fleurs sur nos montagnes, ils jettent le défi à l'hiver, le vieillard réactionnaire qui a juré de tout remettre en servitude. Peut-être cette vie, qui réchauffe le rocher, finira-t-elle par se communiquer à la France. Avez-vous aussi là-bas des fleurs, un printemps, sous vos glaces?

J'ai peine à me le figurer. On m'assure cependant qu'il en est ainsi et je m'efforce de le croire.

Sans trop me compromettre et sans être accusé de *manœuvres à l'intérieur*, puis-je vous dire que l'arrivée de *la Réforme littéraire* est toujours une fête pour nous? Car nous sommes sûrs de n'y jamais trouver que des paroles saines, justes, humaines, chose presque introu-

vable en ces temps-ci. Vivez! voilà la seule prière que je vous adresse. Après tout, c'est par les lettres que la France, à chaque époque mauvaise, s'est rachetée. Ce sont les écrivains qui ont fait honorer et aimer la France. C'est par eux qu'on la juge. Ils déguisent ses plaies, ses misères; qu'elle apprenne d'eux et de vous à les respecter.

Oui, malgré tant d'ignominies, l'esprit français survivra; il renaîtrait au besoin, s'il était mort; mais ce sera l'œuvre de quelques-uns. Comme toujours, une douzaine d'hommes, de justes, sauvera une nation, un monde.

N'attendez pas, cher Monsieur, que j'aille vous serrer la main à Paris. Malgré les belles promesses du printemps, je n'ose m'y fier. Mais vous nous faites espérer que vous reviendrez bientôt peut-être ; ma femme et moi, nous vous en prions avec instance, et nous bâtissons toute sorte de projets d'amabilité, pour prendre notre revanche de ce sombre jour d'hiver, où vous nous avez surpris en pleine nostalgie. Je voudrais bien surtout gagner votre amitié. J'en ai besoin, hélas! pour compenser le refroidissement de tant d'amis, que l'absence ou des événements trop forts ont changés, et qui ne se souviennent plus de moi.

Votre tout dévoué et affectionné,

EDGAR QUINET.

CCCXI

A M. BULOZ
A PARIS

Veytaux, 10 avril 1862.

Laissez-moi vous dire, mon cher Buloz, en toute amitié, combien je suis sincèrement affligé pour vous et pour la *Revue* de l'attitude que vous fait prendre M. Michel Chevalier dans cette immense question du Mexique. Certes, je connais là-dessus, comme sur les autres choses, le fond des idées dont il est l'organe et il ne m'a rien appris à cet égard. Mais voyez où il vous engage ! Il s'agit de faire prendre pied au Deux-Décembre en Amérique, comme si ce n'était pas assez en Europe ! La *Revue* conseille, avec M. Michel Chevalier, de faire, sous l'apparence de liberté, une triple invasion contre un peuple qui, après tout, s'appartient.

Il est probable que cette triple violence réussira, dans le premier moment; et, sous les baïonnettes étrangères venues de deux mille lieues, on fera voter pour ce que l'on voudra, c'est-à-dire pour un gouvernement bonapartiste, que l'on voile en attendant de ce beau nom de monarchie autrichienne. Voilà la grande conception dans laquelle on a entraîné la *Revue*, par surprise, j'imagine. Car c'est là certainement une lourde responsabilité. Ne savez-vous pas ce que deviennent les gouvernements imposés par les armes étrangères? Dans les instants qui suivent l'invasion, on se tait, on accepte, on se courbe.

Puis les révoltes viennent, ce sont des flots de sang qui coulent. Voilà, assurément, ce qui arrivera, si l'on réussissait, comme cela est probable, à introniser par la force étrangère un gouvernement bonapartiste ou autre. Mais franchement, fallait-il se charger d'avance de ce sang? Pourquoi vous aliéner toute l'Amérique, qui verra cette invasion avec horreur? Pourquoi refaire l'expédition d'Espagne en 1822, et cette expédition romaine dont vous voyez si bien les suites? Pourquoi soutenir, de gaieté de cœur, cet attentat au droit des gens? Pourquoi donner ce démenti à toute votre politique libérale? L'Amérique s'est affranchie au prix de torrents de sang versé! Pourquoi rouvrir cette veine?

Est-ce là l'esprit de la *Revue?* C'est absolument le contraire, M. Michel Chevalier n'a qu'un argument: la société mexicaine est agitée depuis cinquante ans; donc il faut aller la mettre à la raison, baïonnettes en avant! N'est-ce pas là la théorie de la coalition contre la France? Que ces choses monstrueuses, antihumaines se disent, se préparent, s'exécutent sous nos yeux, je ne m'en étonne pas. Mais, assurément, vous regretterez un jour de vous être laissé surpendre à leur donner l'appui de la *Revue*. Il ne s'agit pas là de théories plus ou moins fausses et funestes. Il s'agit d'une entreprise qui, je le répète, sera, dans un temps plus ou moins prochain, une cause de barbarie et de carnage; car vous ne pouvez pas penser que l'Amérique, après le premier moment de surprise et d'embûche, accepte, dans l'avenir, docilement, ce joug que vous proposez de lui remettre sur les épaules.

Le Nord a rejeté l'Angleterre, le Sud a rejeté l'Espagne, est-ce pour se placer sous la domination étrangère de la maison d'Autriche ou d'une autre maison d'Europe que M. Michel Chevalier ne nomme pas encore, mais qui se désigne d'elle-même? Ce sont là des idées de flibustiers; on vous y a amené par ruse. Vous le déplorerez un jour. Ce sera trop tard. Aujourd'hui, vous rejetterez ce que je vous dis, mais le moment viendra où vous en reconnaîtrez la vérité. Pour moi, je sens trop l'inutilité des paroles en semblable matière, et je me tais.

EDGAR QUINET.

CCCXII

A MADAME DE BLOQUEVILLE, NÉE DAVOUT
A PARIS

Veytaux, 16 avril 1862.

Madame,

Il me tarde bien de vous remercier de votre très aimable lettre et des volumes lilas, comme vous les appelez. Je viens de les lire, ayant sous mes yeux la prison de Chillon, dont je suis le plus proche voisin, et au loin les rochers de Meillerie, dans lesquels j'ai encadré vos personnages. Que ces scènes du monde, si brillantes, si vivantes, si loin de moi, augmentent encore leur effet dans cette solitude! Je suis les incidents du bal, comme il

convient à un solitaire tel que moi, et j'écoute les chuchotements de toutes ces voix ardentes, passionnées, douloureuses, éloquentes, qui arrivent jusqu'à ma retraite.

Voilà donc, Madame, le monde, l'espérance, la vie! Tout cela peut être renfermé dans quelques pages, et, la page tournée, tout a disparu! Tout est fini! Le grand silence commence. Mais non! C'est la paix qui commence, la vraie vie, loin des artifices et des orages, loin surtout des fascinations et des jeux cruels où j'ai vu tant d'âmes candides aller brûler leurs ailes de papillon. Dans les deux volumes lilas, j'ai trouvé le monde et le désert, et il me semble que le désert me plaît davantage. Il serait beaucoup trop long, Madame, de vous dire tout ce que m'ont suggéré ces deux compositions, *où les balles portent, parce qu'elles ont été trempées dans le sang de celui qui les lance.*

Il y a des pages où j'ai cru entendre le cri de la vie. Si c'est là seulement un artifice de l'art, il est bien grand. Mais je respecte trop les poètes pour ne pas les croire absolument sur parole.

C'était une belle idée que l'Afrique conquise par l'amour et par la religion. Je ne doute pas que l'auteur ait puisé son sujet sur les lieux mêmes. On y sent le soleil de la Mitidja et de l'Atlas. Le combat du christianisme et de l'islamisme élève l'intérêt. J'eusse peut-être désiré que Mohammed eût résisté davantage, que l'islamisme n'eût pas été vaincu si vite dans son cœur. Mais, sans doute, c'est là, de ma part, un vieux faible pour l'islamisme des premiers temps, qui n'a rien de commun

avec celui de nos jours. Je remercie de plus l'auteur de ses paroles courageuses contre nos tristes procédés de colonisation. Vous n'avez que trop raison, Madame : à la dureté de nos nouvelles mœurs militaires, on voit que l'Afrique nous a conquis, bien plus que nous n'avons conquis l'Afrique.

En sortant de ces lectures, je ne puis douter, Madame, que vous n'écriviez un ouvrage des plus intéressants sur la vie du maréchal. Vous n'avez certainement pas besoin d'être encouragée; je suis sûr que vous trouverez là une occupation aussi attachante pour les autres que pour vous-même. Il sera indispensable de puiser abondamment dans la correspondance, dans les mémoires particuliers. C'est une condition absolue. Je ne connais qu'une lettre de jeunesse du maréchal Davout; elle est de 1790 et adressée à Camille Desmoulins.

On y constate qu'il était en communication avec Mirabeau. Cela pourrait mettre sur la voie de quelques autres détails sur cette relation. La lettre dont je parle a été imprimée dans le premier volume des œuvres de Camille Desmoulins (1838).

Il m'est extrêmement douloureux, Madame, de penser que vous n'avez pas trouvé dans mon volume ce que vous y avez cherché. Je sais combien on peut souffrir facilement et faire souffrir, quand il s'agit d'un culte si légitime que le vôtre. Il est certain que, pour avoir un terrain solide, il aurait fallu au moins quelques portions des *Mémoires* du maréchal. Cette base me manquant, j'ai dû me circonscrire comme j'ai fait. La tâche d'un écrivain qui prend les choses au sérieux est vraiment bien

cruelle. Je ne l'ai jamais mieux ressenti qu'en voyant avec quelle bienveillance vous avez accueilli l'ouvrage dont vous pensiez avoir à vous plaindre: il n'est pas donné à beaucoup d'esprits, même les plus élevés, d'agir ainsi.

Je ne sais encore, Madame, si quelqu'un s'aventurera à parler de ce volume et il me semble que personne ne se soucie de se jeter dans cette mêlée. Mes amis se taisent; et ce sont mes ennemis qui approuvent dans *la Patrie*. Que veut dire cette approbation? J'en suis tout interdit.

Veuillez, Madame, pardonner cette interminable lettre et agréer mes hommages respectueux.

EDGAR QUINET.

CCCXIII

A M. DESSUS

A PARIS

Veytaux, 20 avril 1862.

Avant tout, cher ami, saluons le portrait. Je lui parle, je l'interroge. C'est bien vous, mais très sérieux et un peu indigné. Vous semblez écouter. Hélas! qu'entendez-vous dans l'air? Une triste mélodie n'est-ce pas? N'importe, je vous tiens, et, avec vous, que d'années reparaissent depuis cette année 1844 où vous me fîtes un discours que je n'ai pas oublié.



Vous ne me parlez pas de la santé de votre mère. Je prends cela pour un bon signe. Hélas! je tremble en ce moment pour la vie de Charles, le fils de Michelet.

Oui, mon ami, envoyez-moi les *Sermons* de Bossuet; joignez-y note de ce que je redevrai. Ma femme vous prie d'ajouter six de mes grandes photographies. Gardez les autres, jusqu'à ce que je vous adresse une liste de noms.

Mon Dieu, que je suis charmé de ce qui a été remis à Chassin. Tout ce que vous ferez en ce genre pour lui sera un cadeau pour moi. N'y aurait-il pas moyen de lui fournir d'autres biographies ou quelque travail de recherche? Je ne puis vous dire combien je serais heureux de tout ce qui lui allègerait son fardeau. Si l'occasion se présente, ne la manquez pas.

Jusqu'ici, je n'ai été servi, pour *la Campagne* de 1815, que par mes ennemis. C'est *la Patrie*, oui *la Patrie* qui a fait l'éloge de ce livre! Figurez-vous mon étonnement, ma stupéfaction. Lisez le numéro de dimanche. Comment expliquer cela? Quant à nos amis, ils se taisent prudemment, absolument. Ils sont redevenus muets. Quand finira cet ensorcellement? Je ne sais en vérité. Le livre pourtant marche, malgré vents et marée.

Et M. Grenier aussi est donc disparu de la terre?

Est-il vrai que que nous ayons une chance de vous revoir cet été? Je n'ose vraiment l'espérer.

EDGAR QUINET.

CCCXIV

A M. DUVERGIER DE HAURANNE
A PARIS

Veytaux, 23 avril 1862.

Monsieur et cher ancien collègue,

Votre lettre et votre livre ont été les bienvenus; j'aurais peine à vous dire combien ce volume m'a intéressé et absorbé. C'est l'année où je suis arrivé à Paris pour la première fois. J'étais un de ces jeunes gens dont *les gestes et la physionomie montraient assez les sentiments*. J'étais là depuis cinq heures du matin, attendant l'ouverture des séances, et je viens d'assister de nouveau, dans votre ouvrage, à ces grandes luttes de tribune que vous reproduisez avec tant de fidélité et de vie. J'ai vu, entendu, tous ces orateurs, je crois les entendre encore dans vos récits. Quelles nobles passions il y avait alors dans l'air! J'y joignais celles de mon âge et j'avais bien de la peine à tenir cette juste balance dans laquelle vous pesez si équitablement les hommes et les choses. Je revois ce passé avec vos yeux. Vous y mettez le calme et la sagesse de l'historien, sans rien faire perdre aux événements de leur intérêt dramatique. Que nos Français vous lisent et qu'ils se souviennent!

Continuez, mon cher ancien collègue, de leur remettre



sous les yeux ce qu'ils voudraient oublier. Que le souvenir et l'image de la liberté s'attachent à eux comme un remords. Vous ne pouvez rendre un plus grand service, et vous avez l'art de parler sans blesser; chose bien rare, de notre temps ! Quel texte fécond vous fourniriez à la presse, si elle osait s'en emparer ! En cela, je vous souhaite une meilleure chance que moi. Pas un journaliste n'a osé, que je sache, nommer *la Campagne de* 1815. Je me trompe, c'est *la Patrie* qui m'a loué, et je suis encore tout meurtri de cet éloge. Il est donc vrai que nous ne devons compter que sur nos ennemis?

Ma femme a été très touchée de votre souvenir, elle s'est emparée de votre volume et ne veut pas s'en dessaisir. Dites bien de ma part à vos fils que le côté infirme de la France, c'est la liberté. Que si jamais ils la recouvrent, elle sera tout près encore de leur échapper. Voilà le vrai danger, toujours imminent; les autres ne sont qu'épouvantail.

M. et madame Barni sont sous notre toit pour les vacances de Pâques, nous parlons de vous et nous vous regrettons. Hélas ! vous ne dites rien du bois de Cery[1].

Veuillez présenter mes hommages à madame Duvergier de Hauranne.

Recevez, etc., etc.

EDGAR QUINET.

1. Voyez *Notes*.

CCCXV

A M. MICHELET

Veytaux, 24 avril 1862.

Très cher ami. Vous savez si je partage votre deuil[1]. La lettre de madame Michelet nous laissait peu d'espoir; et pourtant, moi aussi, je voulais espérer. Il y a plus de quinze ans que je n'avais vu Charles. Mais il m'était bien présent. Il était des miens, comme tous ceux qui vous touchent. Que de souvenirs il réveille ! C'est tout une portion de ma vie. Qui nous eût dit que ces jeunes gens, si pleins de vie, ne devaient pas nous survivre? La perte de l'un ranime la perte de l'autre[2]. Charles avait un excellent cœur; il était fait pour être heureux; il a dû l'être, et vous avez la consolation de lui avoir rendu, en tout temps, la vie plus facile et plus douce qu'il n'eût pu l'imaginer.

Serrons-nous de plus en plus étroitement, mon cher ami; cela devient de plus en plus nécessaire, à mesure que ceux qui étaient l'espérance nous quittent. Ce n'est pas dans la vie publique que nous pouvons trouver une distraction au deuil; car, de ce côté là, tout est blessure. Tout est douleur sans presque aucune compensation. Le

1. La mort du fils de M. Michelet, Charles Michelet.
2. V. *Lettre* CXIV.

monde, en France, va d'un côté, et nous de l'autre ; cela est trop évident, au moins pour le moment présent. Tournons-nous donc de plus en plus l'un vers l'autre.

Ma femme et moi, nous vous tendons les mains. Nous nous associons à vous deux, à la famille, à Dumesnil, à M. Narcisse.

Écrivez-nous, au moins quelques lignes. Adieu. Je vous aime et vous embrasse de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCCXVI

A M. LECOMTE,
MAJOR FÉDÉRAL,
AIDE DE CAMP DU GÉNÉRAL MAC'CLELLAN
A ALEXANDRIE, (ÉTATS-UNIS)

Veytaux, 27 avril 1862.

Il m'est difficile de vous dire combien votre lettre et votre souvenir d'au delà de l'Atlantique m'ont été précieux. Malheureusement, j'espère à peine que ma réponse puisse vous parvenir et je dois me borner à quelques lignes dans cette incertitude. Vos descriptions sont si précises que je crois voir l'armée dont vous parlez. Il n'est bruit maintenant que de la grande bataille de deux jours en avant de Corinthe. D'après les rumeurs des journaux, il semble que le premier jour a été une sorte de bataille d'Essling, une rivière à dos, et les renforts sur

l'autre bord. Vous devinez que j'ai cherché bien vite la place du corps du général Mac'Clellan. Le nom de ce général a été défiguré par les journaux; mais je crois l'avoir retrouvé dans celui de Mac Clernand à l'aile droite. D'après les récits que l'on nous fait, c'est l'armée du Sud qui a pris l'initiative de l'attaque. Vous avez gagné la bataille; mais les résultats seront-ils aussi grands, aussi décisifs que nous voudrions l'espérer? Votre lettre explique à merveille pourquoi la guerre est lente et les mouvements difficiles. Des armées qui ont partout devant elles tout un continent ne peuvent guère être cernées et coupées de leur base.

Ce doit être là un système de guerre bien différent de ce que nous connaissons. Vous nous expliquerez cela, Monsieur, à votre retour. Vous aurez ce double avantage de servir une grande cause, celle de l'espèce humaine, et d'acquérir une expérience bien rare et au milieu de circonstances toutes nouvelles. Je ne doute pas des immenses résultats que vous en tirerez pour votre propre carrière.

Ce n'est pas trop le moment de parler de vos volumes sur la guerre d'Italie. Je les ai lus sur les cartes, avec infiniment de plaisir. On ne peut être plus précis, plus judicieux, plus catégorique. Recevez mes sincères félicitations. Je serai assurément très heureux de vous revoir, car je veux croire que tout s'est bien passé pour vous et que vous en avez été quitte pour votre part de gloire et de victoire.

Rien de nouveau dans votre heureux pays. Vous savez le changement du conseil d'État du canton de Vaud.

M. Eytel au lieu de M. Delarageaz. Je ne vous en dis rien : vous êtes fixé dans la liberté et la raison.

Adieu ; recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXVII

A M. HENRI MARTIN
A PARIS

Veytaux, 2 mai 1862.

Il est bien certain, mon cher ami, que j'ai laissé passer beaucoup trop de temps sans vous écrire. Que voulez-vous ! un si grand esclavage produit lui-même le silence. Je sens que mes paroles vous sembleraient trop fortes, et elles resteraient pourtant fort au-dessous de ma pensée. Le mieux est donc de me taire.

Heureusement, il nous reste beaucoup de sujets sur lesquels nous sommes sûrs de nous entendre. Je vous ai dit la part que j'ai prise à votre cruelle perte. Croyez bien que je n'oublie pas, et que les peines de mes amis sont les miennes. Il est d'ailleurs si douloureux de voir disparaître ceux qui étaient l'espérance. La mort du fils de Michelet réveille en moi toutes les tristesses. Vous m'avez annoncé un ouvrage sur l'immortalité ; a-t-il paru? Avez-vous oublié de me l'envoyer? Je l'ai attendu long-

temps; c'est toujours là une lecture de saison. Et *Vercingétorix?* Parlez-m'en, ainsi que de vos autres projets. Puisque je ne peux plus voir mes amis, que je sache au moins leurs pensées avant le public.

Vous avez eu la bonté de vous intéresser, il me semble, à la lecture de ma *Campagne de* 1815; la difficulté n'était pas de l'écrire, mais de la publier.

Mon principal motif d'espérer, c'est que beaucoup de Français commencent à mépriser le régime actuel. Que pouvait-on attendre, tant qu'ils se montraient satisfaits d'eux et de leur sort?

Vous devinez ce que je pense de la nouvelle expédition romaine au Mexique. Mais encore une fois, laissons cela, j'abhorre les paroles inutiles.

Au reste, on ne parviendra pas à extirper la liberté du monde. Morte chez nous, elle revivra ailleurs.

Je vous promets de ne plus retomber dans ce morne silence, et je vous prie de ne pas trop m'en punir. Rappelez-moi au souvenir de madame Martin, dites-lui que je m'associe à son deuil. Ma femme a été très sensible à ce qui la concerne dans votre lettre.

Adieu, cher ami; bon courage, bon travail. Je suis à vous, de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCCXVIII

A M. LE COLONEL CHARRAS A BALE

Veytaux, 3 mai 1862.

Mon cher ami. Kestner et madame Kestner ont dû vous dire quelle part nous avons prise au coup terrible qui a frappé la famille[1]. Nous en avons été quelque temps accablés. Comment madame Charras aura-t-elle supporté cet affreux malheur ? C'était là une de nos grandes préoccupations, et je ne pouvais me décider à toucher si tôt cette blessure ! Dites-lui, du moins, que nous avons partagé et que nous partageons son deuil. Que pourrions-nous faire pour lui témoigner, ainsi qu'à vous, notre profonde douleur ? C'est en des moments semblables qu'il faudrait se voir et se parler. N'y a-t-il aucune espérance de vous revoir ici, et bientôt, comme vous nous l'avez fait espérer ? Le changement de lieu serait peut-être salutaire et nous osons dire que vous trouveriez ici des amis qui compatiraient en toute chose avec vous.

C'est en nous-mêmes qu'il faut chercher notre consolation et notre force. Car de notre pauvre France que pouvons-nous attendre prochainement ? Il y a bien quelques velléités de régénération. Je le reconnais. Si j'en

1. La mort de madame Risler-Kestner.

croyais ce que m'écrit Duvergier de Hauranne, le régime serait jugé et condamné. Mais, avant que ce jugement passe dans les faits, que l'attente peut encore être longue! La pensée agit si lentement par elle-même! Et personne ne veut agir autrement.

Je suis bien sûr que nous avons vu des mêmes yeux cette expédition du Mexique! vrai coup de poignard au cœur de la démocratie américaine! J'ai beaucoup écrit, en France, pour leur signaler cette nouvelle expédition romaine, pire que la précédente; car il s'agit d'étrangler tout un continent. Mais l'écho des paroles est si faible, en France, que j'ai presque perdu ma peine.

La *Revue des Deux Mondes* s'est jetée, avec Michel Chevalier, dans cette politique de flibustiers. C'était là une chose montée. J'en ai fait honte à Buloz, qui m'en a *témoigné sa vive reconnaissance*, et a continué, bien entendu, de plus belle, dans la voie de l'ex-saint-simonien, décembriste.

Adieu, mon cher ami; parlez-moi de vous et de vos travaux, puisque nous sommes réduits à écrire. Mes hommages les plus dévoués à madame Charras et tous mes vœux. Ma femme, qui vient de rentrer, veut achever ma lettre. Je suis à vous de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCCXIX

A M. FÉLIX DUFOUR
A SAINT-QUENTIN

Veytaux, 7 mai 1862.

Cher Monsieur,

Comment vous dire l'extrême plaisir que m'a fait votre lettre ? De toutes celles que j'ai reçues, à propos de *la Campagne de* 1815, c'est celle qui m'a été le plus au cœur. J'y ai trouvé les accents d'un ami et les connaissances d'un homme compétent. Il est certain qu'en écrivant ce volume j'ai pensé souvent à vous : « C'est M. Félix qui me jugera, » disais-je souvent à ma femme. Vous avez jugé avec une bienveillance infinie qui sera ma meilleure récompense, si j'en mérite une. Je dois me rendre la justice que, depuis plus de vingt ans, je n'ai pas négligé une seule occasion de m'éclairer sur cette courte guerre. Mon ouvrage a été surtout une œuvre de patience, et c'est à ce titre que j'accepte vos éloges. Je vais même vous adresser une prière : dans un moment perdu, pourriez-vous être assez bon pour recueillir vos souvenirs et m'écrire une petite note sur ce que vous ont raconté l'aide de camp Aubé, le trésorier de la Garde, et l'officier anglais Hevelen ? Quels sont les obstacles qui ont retardé à ce point M. Aubé chargé de porter la nouvelle de Waterloo à Grouchy ? Ces

détails seraient intéressants, puisqu'ils ont failli être cause de la perte totale du corps de ce maréchal. Je pourrais profiter de vos indications dans une autre édition, et je serais heureux d'y mêler aussi quelque chose qui me viendrait de vous. Cet ouvrage a d'ailleurs jusqu'ici un sort singulier. Le public l'achète, le libraire en est très content, à ce qu'il m'écrit; mais pas un écrivain français, jusqu'à présent, ne s'est hasardé à en dire son avis. Je me trompe : ce sont mes ennemis déclarés qui l'ont loué dans *la Patrie*. Rien ne m'a plus étonné et je ne sais comment me l'expliquer. Les journaux allemands prétendent que le chef de l'État en prépare une réfutation. Je n'en crois rien.

Que de fois j'ai voulu vous dire la part que je prends à vos peines, depuis l'état de maladie de madame Félix. Nous avons souffert avec vous, compté les jours où votre admirable frère devait nous envoyer les nouvelles, et maintenant nous nous rassurons et nous espérons avec vous un rétablissement complet. Une famille telle que la vôtre devrait être invulnérable.

Mettez au pied de madame Félix mes hommages les plus dévoués. Les lettres de votre frère, si parfait, si indulgent pour moi, sont une des grandes forces et consolations de notre exil; toutes les fois que son écriture nous arrive, nous avons un bon moment de notre France dans les meilleurs temps. Pour moi, en le lisant et le relisant, je me sens tout à fait dans mon pays, parmi les miens. Quelle sagesse ! quelle grâce ! quelle force ! Ah ! oui, c'est bien là la France, telle que nous la revoyons dans les plus beaux rêves. C'est déjà beaucoup qu'un homme

réalise ce songe. Le comble serait de se revoir, de s'entendre. Ne pouvons-nous l'espérer? Adieu, cher Monsieur, mes tendres souvenirs, encore une fois, à madame Félix, à M. et madame Auguste, à leur aimable fille, à mon cher Théophile. Permettez-moi de les embrasser tous en votre personne.

EDGAR QUINET.

CCCXX

A M. JULES JANIN

A PARIS

Veytaux, 8 mai 1862.

Tu as dû recevoir de moi, mon cher Janin, un nouveau signe de vie : *la Campagne de* 1815. Notre amitié date presque de cette époque antédiluvienne. Accueille ce volume avec le souvenir de notre vieux temps.

Jusqu'ici, mes ennemis déclarés ont seuls parlé du livre et même avec un éloge qui m'a déconcerté. Mes amis ne diront-ils rien? Personne ne voudra-t-il toucher au piédestal de la colonne? J'ai dit la vérité stricte. Mais, pour que cette vérité porte ses fruits, il faut qu'elle soit constatée et répandue dans la presse. Les journaux allemands prétendent que le chef de l'État prépare une réfutation de sa main. Mais les césars ne discutent pas, ils n'en ont pas besoin. Sans doute, le terrain est difficile; mais il

suffirait de se tenir rigoureusement à l'Histoire, d'exposer les nouveaux résultats, de montrer comment les fautes finissent par se révéler, comment Napoléon a voulu cacher les siennes en les rejetant sur autrui.

La réhabilitation de Ney suivrait tout naturellement; Grouchy ne serait plus un bouc émissaire.

On redresserait ainsi l'Histoire, on rétablirait la vérité, et tout cela se ferait sans aucun danger, et même sans aucun préjudice pour *les Volontaires de* 1814[1].

Me voilà toujours dans ma solitude, au pied de mes rochers ! La vie se passe à attendre, à espérer, à désespérer; mais, dans le fond, je compte sur peu de chose.

Pourquoi ne m'envoies-tu aucun de tes livres? Ils seraient pourtant si bien reçus et si bien lus au bord de ce lac où ils me tiendraient seuls compagnie. Je persiste ici, parce qu'il est toujours bon qu'il y ait des protestations.

Adieu, cher Janin. Sois heureux comme tu l'as toujours été. Je t'embrasse comme il y a quarante-quatre ans sonnés.

EDGAR QUINET.

1. Une pièce bonapartiste jouée à ce moment-là.

CCCXXI

A M. LAURENT-PICHAT

A PARIS

Veytaux, 13 mai 1862.

Cher Monsieur,

Votre volume, plein d'âme, d'inspiration, d'élévation, est là sur ma table ; j'en connaissais déjà plusieurs parties, que j'ai retrouvées avec grand plaisir dans l'ensemble. C'est là une critique haute, généreuse. Vous combattez avec vos poètes et bien souvent plus courageusement qu'eux. Vous prenez les chandeliers du temple et vous en faites une arme contre les maîtres et les esclaves. Puissiez-vous leur en briser la tête. Vous avez le courage le plus rare, vous savez vous affranchir du *convenu*. Vous osez être homme. Quel scandale !

Vous m'avez proscrit de votre cité des *Poètes de combat*, quoique j'aie payé cher le droit d'appartenir à votre légion. Mais, puisque je vous en parle, vous sentez bien que ce n'est pas pour vous le reprocher. Si jamais la critique s'occupe de moi, je crois qu'elle me rendra la justice de dire que j'ai porté l'imagination dans la poésie, d'où les Français, en général, l'ont à peu près exclue. Si vous trouvez cela trop immodeste, excusez-moi, par la nécessité où je suis de me défendre contre l'oubli. Qui

protestera pour moi, si je ne proteste? Malheur aux résignés!

Ma *Campagne de* 1815 est publiée depuis deux mois; le libraire est très satisfait au point de vue de la vente. Je ne demande pas assurément qu'on se jette dans une discussion de stratégie; mais comment cet ouvrage produira-t-il un effet utile, si la presse entière s'obstine dans ce silence sacré? C'est par les journaux seulement que les résultats nouveaux peuvent se populariser; il s'agirait simplement de constater les résultats qui changent l'Histoire, de montrer comment Napoléon a rejeté sur autrui, c'est-à-dire sur Ney, sur Grouchy, ses propres fautes. J'avais espéré dans Pelletan, Lanfrey, Prevost-Paradol. Si vous les voyez, demandez-leur de ne pas m'abandonner dans ce grand combat.

Votre tout dévoué de cœur

EDGAR QUINET.

On ne veut pas toucher au piédestal; comment la vérité peut-elle se répandre? Je n'ai pourtant publié cet ouvrage que dans la pensée de l'intérêt public.

On veut bien combattre les lièvres, mais non pas les lions, ni même les loups.

CCCXXII

A M. LE DOCTEUR BERNARD
A LONDRES

Veytaux, 14 mai 1862.

Mon cher concitoyen,

Je n'ose vous promettre une collaboration suivie à la *Revue hebdomadaire* que vous avez l'heureuse idée de publier. Je craindrais trop de rester au-dessous de ma promesse, et il est vrai que je suis en ce moment très pris par un ouvrage que je tiens absolument à terminer. Dans le désir que j'ai de faire ce que vous désirez, je songe à divers moyens. Vous pourriez, par exemple, réimprimer ma *Révolution religieuse au* XIXe *siècle,* qui n'a reçu en Belgique qu'une demi-publicité; elle serait certainement nouvelle pour la plupart de vos lecteurs. Je n'écrirai jamais rien de plus fort.

Quoi qu'il en soit, ne doutez pas de ma bonne volonté. Ranimez la pensée du droit, qui me paraît à peu près éteinte dans le monde. Les nationalités et les peuples l'ont reniée presque autant que les princes et les rois.

La conscience humaine est presque extirpée; sauvons-en les débris. Voilà un texte sur lequel je pourrai

peut-être vous écrire quelque chose. Car c'est un des sujets les plus habituels de mes préoccupations.

Recevez, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCXXIII

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 18 mai 1862.

Combien nous pensons à vous, cher ami! « Que fait-il? Comment marche la souscription et le volume? Et l'espérance? » Voilà ce que nous demandons sans cesse. N'est-il pas déplorable que nous ne puissions mieux vous prouver notre profond attachement?

Votre succès serait le meilleur signe de la situation générale. Je ne voudrais pas d'autre thermomètre.

Hélas! ce n'est pas même l'orage. C'est de nouveau le calme plat. Nos braves jeunes gens[1] ont jeté un cri de naufragés; le monde est resté sourd. Et de nouveau le silence, l'hébétement, la mort.

Je sais pourquoi la France se fait si bien à l'esclavage : c'est qu'à part quelques années, elle n'a jamais connu autre chose. Voilà pourquoi aussi son abdication n'a pas la signification désespérante qu'elle aurait pour tout autre

1. Manifestation au Collège de France, aux cris de : « Vive Michelet! Vive Quinet ! »



peuple. Le nôtre n'a jamais connu que la servitude. Il est esclave aujourd'hui; pourquoi nous étonner? Il n'y a absolument rien de nouveau là dedans. Notre nation est, à cette heure-ci, ce qu'elle a été pendant presque toute son existence. Elle n'est ni morte ni tombée; la servitude la déforme peut-être moins qu'une autre, parce que c'est là sa tradition, son habitude, son ancienne atmosphère. Sa vraie vie, la liberté, est toute dans l'avenir.

Jules Janin, à propos des *Volontaires de* 1814, avait osé parler de mon *Histoire;* on lui a effacé cette partie de son article : « Voilà où nous en sommes arrivés ! » m'écrit-il.

On dit que M. Thiers replâtre la légende de Waterloo. Comment donc la vérité se fera-t-elle jour? *E pur si muove.*

Adieu. Je vous aime de tout cœur

EDGAR QUINET.

CCCXXIV

A M. VICTOR HUGO

A GUERNESEY

Veytaux, 19 mai 1862.

Cher illustre ami,

Je vous lis en ce moment et je vous applaudis avec toute la France. Elle vit donc encore notre France, puis-

qu'elle peut applaudir! Vous l'avez ressuscitée. Mais il n'y a que vous qui fassiez ces miracles. Adieu. Et quand vous reverrai-je? Que votre gloire rachète et couvre les fautes de notre peuple!

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

CCCXXV

A M. FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 23 mai 1862.

Cher Monsieur,

Voici vraiment trop longtemps que je n'ai de vos nouvelles. J'ai lu vos morceaux très variés, très importants, dans le *Courrier du Dimanche*. Dans chacun, vous faites avancer la question que vous touchez. Mais n'y a-t-il aucune espérance de vous voir et de vous entendre vous-même? Ce printemps, cet été, ne vous ramèneront-ils pas dans notre désert? Il me semble que nous aurions bien des choses à nous dire.

J'hésite à vous parler de notre malheureuse France. Je crains toujours que mon aversion pour tant d'énormités ne semble exagérée. L'esprit français se tord comme un ver sous le pied d'un manant, et il se par-



tage en un millier de sophismes, tout grouillants, dont il vous appartient de faire justice.

Pauvre pays! C'est nous, Monsieur, qui sommes les trouble-fête.

Je ne m'accoutume pas à cet assassinat de la démocratie américaine qu'on appelle *l'affaire* du Mexique. Cette *affaire*, c'est un bon coup de poignard au cœur du Nouveau Monde; mais beaucoup de démocrates philosophes me répondent que c'est un moyen de porter là nos idées généreuses, et je me tais.

Recevez, cher Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXXVI

A M. NICOLAS SORET
A GENÈVE

Veytaux, dimanche 25 mai 1862.

Où ce billet vous trouvera-t-il, Monsieur?

L'*Harmonie* ne vous aura-t-elle pas retenu à Montreux un jour de plus? Nous sommes ici comblés de bonnes grâces de vous et des vôtres. Votre lettre d'abord, puis une autre, très aimable, de madame votre belle-fille; puis la *Bibliothèque universelle*. Enfin le volume de Darwin, qui est à lui seul une révolution. Oserais-je vous avouer que votre charmante lettre m'a été beaucoup plus agréa-

ble que ce numéro de la *Bibliothèque universelle.* Je suis toujours affligé, quand je vois combien peu les hommes profitent de ce qui leur reste de liberté. Je ne leur demande pas d'accuser, de condamner ce qui est criminel, mais pourquoi *louer?* Est-ce donc indispensable? Si la conscience humaine est morte, qu'on nous le dise clairement. Cela vaudrait bien mieux, et la vie s'en trouverait singulièrement simplifiée, pour les bons comme pour les méchants. Je ne veux pas prendre congé de vous sur ces tristes paroles. Ma consolation est de me dire comme Électre :

Je ne me soumets pas à des lois injustes.

Électre avait une belle urne peinte, qui pouvait la distraire; nous avons notre sansonnet qui s'égosille à demander justice! Vos visites, votre conversation, votre aménité ont été pour nous de véritables biens et je vous en témoigne toute ma reconnaissance. Permettez-moi d'espérer que ces moments reviendront et veuillez agréer, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXXVII

A M. PAUL BATAILLARD
A PARIS

Veytaux, 27 mai 1862.

Voici, mon cher ami, une petite lettre pour l'excellent Victor Schœlcher à Twikenham. Vous êtes faits pour vous



entendre. Encore une fois, c'est le meilleur des hommes. Combien je désire que ce voyage retrempe votre santé ! Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui. Je me repens de ne vous avoir pas parlé, dans le temps, de votre traduction si remarquable de Channing. Mais une chose dont je ne me console pas, c'est que vous n'ayez pas fait la préface. Il faut y revenir par une autre occasion.

Adieu ! Joie, santé, espérance quand même ! Avant-hier, dans une fête nationale, la foule est venue me tenir un discours et me porter des *vivats* dont je vous envoie une partie. Cela m'a rappelé le temps où vous veniez me prévenir des visites des étudiants du Collège de France. Ces temps sont loin ! Encore une fois, adieu.

EDGAR QUINET.

CCCXXVIII

A M. VICTOR SCHŒLCHER
A TWIKENHAM

Veytaux, 27 mai 1862.

Cher Schœlcher. Un de mes meilleurs amis, M. Bataillard, désire bien vivement vous voir et je lui envoie ce mot pour vous. Recevez, je vous en prie, cet excellent ami avec votre amabilité ordinaire. Peut-être m'apportera-t-il un jour de vos nouvelles. Combien je voudrais savoir

ce que vous faites. Vous avez écrit une vie de Haendel. Je désirerais tant la lire !

Il avait été question d'une *Revue hebdomadaire* qui devait se publier à Londres. Ce projet est-il abandonné ou s'exécutera-t-il ?

J'ai publié une *Campagne de* 1815 ; mais il paraît que personne en France n'ose toucher au piédestal[1].

Je ne vous dis rien de cette énormité, de ce qu'ils appellent *l'affaire du Mexique.* L'Amérique est punie de l'indifférence qu'elle a montré pour le droit, en 1851. Le Deux-Décembre passe l'Océan ; il veut faire son tour du monde. C'est maintenant l'affaire, non plus seulement de la France, mais de l'espèce humaine. Le peuple, cher Schœlcher, a été bien déplorable quand il a été mis à l'épreuve ! Il a tout renié. Comment se relevera-t-il de ses défaillances ? Et, si la liberté revient par un miracle, comment en profitera-t-il, lui qui n'a rien fait pour la défendre ? C'est là un point sur lequel j'ose appeler les lumières de votre admirable conscience.

Adieu, cher ami ; pour toujours, votre tout dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

1. Un admirable article de M. Henri Brisson, sur la *Campagne de* 1815, parut en juillet, dans *le Phare de la Loire.*

CCCXXIX

A M. A. DUMESNIL
A VASCŒUIL

Veytaux, 2 juin 1862.

Cher ami. Faut-il vous dire combien j'ai pensé à vous, à cette cruelle nouvelle ? Combien elle a réveillé pour moi de souvenirs, de regrets, de deuils ! Vous ne saurez jamais à quel point je m'afflige de ne pas vous voir. Est-il donc impossible que vous veniez passer quelque temps avec nous ? Voyez ! Ce serait, sur bien des points, recommencer à vivre en commun. J'achève un ouvrage qui devrait être, pour la Révolution Française, ce que sont, pour l'Italie, mes *Révolutions d'Italie.* Mais souvent la plume me tombe des mains ! Quel résultat ! Et puis, les Français ne veulent pas apprendre à se connaître ! Ils n'aiment sincèrement que la rhétorique. Cet ouvrage est ainsi, pour moi, un devoir accompli, bien plutôt qu'une satisfaction d'esprit.

Imaginez que c'est par une absurde délicatesse que je n'ai pas envoyé mon 1815 à l'excellent Noël. J'ai craint qu'il ne se crût obligé d'en rendre compte et que cela ne l'embarrassât. Adieu, très cher ami. Mes compliments dévoués aux deux patriarches. A vous de tout cœur.

EDGAR QUINET.

Avant hier, dans une fête nationale, on est venu me chanter un chœur, me prononcer un discours. J'ai répondu, et ma réponse est dans les journaux suisses. Cela n'est-il pas dans une autre planète que la vôtre ?

CCCXXX

A M NICOLAS SORET
A GENÈVE

Veytaux, 4 juin 1862.

Monsieur,

Je tâche d'apprendre la patience dans l'étude de la géologie. Cent mille millions de siècles et de générations sont une bagatelle, me dit-on. Cela passe comme une minute. Et à la fin il en sort une souris.

Je le veux bien. Ce que nous voyons des choses humaines est tout à fait à l'appui du système. Quoi qu'il en soit de ces *transformations*, ne changez pas pour nous et croyez moi, Monsieur, bien immuablement votre tout dévoué.

EDGAR QUINET.



CCCXXXI

A M. VICTOR CHAUFFOUR
A THANN

Veytaux, 6 juin 1862.

Cher ami. Nous demandons de vos nouvelles à votre photographie. Elle est là, sous nos yeux, bien plus sereine que l'ancienne, et, je crois, rajeunie. Qui dirait que tant d'années, tant d'expériences cruelles ont passé entre l'une et l'autre ! Parlez-nous de vous tous, de Kestner et de M. Scheurer, que notre pensée va si souvent chercher à travers ses barreaux[1].

Pour nous, la vie s'écoule, comme vous savez, dans l'isolement, sans nous apporter rien de nouveau. L'indignation même s'épuise. D'ailleurs, à quoi bon? Cette abominable expédition de Mexique, ce guet-apens contre le Nouveau Monde et l'avenir, ce morne et stupide silence, en disent plus que toutes les paroles.

Depuis les Byzantins, il ne s'est rien vu de plus vil. Je n'en admire que davantage le très petit nombre de ceux qui, comme vous, ont pu conserver leur esprit intact et sans sophismes.

J'achève mon ouvrage sur la Révolution française. C'est un devoir que j'accomplis, mais sans joie. Tout le

1. A Sainte-Pélagie.

monde s'est demandé pourquoi la Révolution a si bien réussi. Moi, je pars de notre expérience et je cherche, au contraire, pourquoi la Révolution a abouti déjà deux fois à la plus complète servitude qui fût jamais. Ce point de vue que m'impose la réalité me conduit à sortir de la routine et de l'espèce de rhétorique qui s'est formée sur ce sujet; mais aussi j'arrive à des vues, à des jugements, à des résultats que je ne publierai pas sans appréhension; car ils diffèrent trop de ce qui est convenu pour ne pas déplaire à beaucoup de gens. Faut-il donc ne tenir aucun compte de notre expérience de soixante ans? Celle que nous avons si cruellement achetée doit-elle aussi être perdue? Je prendrai congé de l'Histoire de France par cet ouvrage, avec l'intention de n'y pas revenir. C'est un sujet trop douloureux pour moi. Une consolation eût été d'en causer avec vous, de prendre vos avis et vos lumières; les temps ne l'ont pas permis.

Adieu, cher ami; mille amitiés autour de vous. Que deviennent vos travaux? Et Calvin? Et tout ce qui vous intéresse? Ne laissons pas notre cœur se glacer dans cette glace universelle.

Je viens de recevoir les meilleures nouvelles des États-Unis par un aide de camp d'un des généraux fédéraux. Une admirable armée de 600 000 hommes, bien organisée en quelques mois; une immense confiance en soi, une véritable démocratie qui ne se laissera pas du tout extirper par notre *Caracalla*.

Ma femme vous envoie tous ses bons souvenirs, et moi je suis à vous de tout cœur.

EDGAR QUINET.



CCCXXXII

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 7 juin 1862.

Mon cher ami. Il y a un mois, j'ai reçu de Londres une lettre signée docteur Bernard. Il me priait de lui envoyer quelque chose pour une *Revue hebdomadaire* qu'il avait l'intention de faire paraître, pendant l'Exposition. Je lui ai répondu. Les journaux disent qu'il vient d'être enfermé, sous le prétexte toujours commode d'aliénation mentale. Nous supposons ici qu'on a voulu se débarrasser de lui. Que savez-vous de cette triste histoire et de la *Revue hebdomadaire*, et des autres projets de publication, pendant l'Exposition de Londres ?

M. d'Haussonville fait-il un journal, comme il en avait l'intention? Je suis assez tenté de profiter de toute occasion de soulever notre bâillon. Malheureusement, je ne sais absolument rien de ce qui se prépare pour cela.

Je viens de voir un aide de camp qui arrive des États-Unis. Ils ont une très bonne armée de 650 000 hommes, et paraissent très décidés à ne pas se laisser entamer. D'ailleurs, ils se soucient fort peu du jugement de l'Europe.

Que dites-vous des hurlements de nos abbés français

à Rome ? Et que pense notre ami Arnaud (de l'Ariège) de ses furieux amis ?

Où en êtes-vous de 1813 ? Je suis bien impatient de le savoir. J'achève un ouvrage sur la Révolution française, vue de l'exil. Mais souvent la plume me tombe des mains, en voyant notre byzantinisme.

Ne viendrez-vous donc pas, cet été, nous consoler de tant de turpitudes ?

Nous vous envoyons, ma femme et moi, toutes nos amitiés, à vous et à madame Charras.

A vous de cœur.

EDGAR QUINET.

Savez-vous quelque chose de Frédéric Morin? Je n'en peux plus tirer un mot. Ce silence universel est vraiment terrible.

CCCXXXIII

A M. DARGAUD

A PARIS

Veytaux, 11 juin 1862.

Mon cher ami. L'autre jour, en feuilletant mes anciennes correspondances, j'ai retrouvé vos premières lettres et j'ai été heureux de me dire que notre amitié a traversé l'épreuve de tant d'années. Votre écriture même a très

peu changé. En la voyant, je me sentais revenu à nos temps d'autrefois. Mais, dans ce même intervalle, que d'autres correspondances m'ont fait éprouver un sentiment différent ! Il y en a qui s'interrompent brusquement; d'autres se dénouent peu à peu. Et puis viennent les grands changements par l'âge, par les révolutions, par les opinions, les ambitions. Cependant, je n'ai pas le droit de me plaindre. Quelques-uns me sont restés, des temps les plus anciens, et aucun de mes amis n'est devenu un ennemi. Je pense même que Corcelles, celui qui s'est le plus éloigné, n'a point de haine pour moi, excepté la haine religieuse. J'en dirai autant de X. Marmier que je n'ai pas vu depuis vingt ans : j'en garderai toujours un bon souvenir. Se peut-il que de vrais amis se séparent pour jamais, sans aucun motif personnel? Par d'autres habitudes, d'autres liens? Il me semble pourtant que l'on se reconnaîtrait encore, si l'on se voyait. Il est vrai que Fortoul m'a livré et vendu, mais ça a été par faiblesse, par ambition, non par méchanceté. Quant à Léon Faucher, il n'a jamais rien fait contre moi. Nous nous sommes trouvés dans des camps absolument opposés, il fallait lutter avec les siens, c'était là un devoir. En somme, je n'ai vraiment de reproches de noirceur à adresser à personne. Chacun a suivi sa voie et l'on s'est trouvé séparé sans l'avoir voulu.

Puis le Deux-Décembre a frappé le grand coup. Alors la paille légère s'est envolée à cette épreuve. Il n'est resté que le bon grain. A cette heure-là, les femmes m'ont presque toutes abandonné (j'en excepte madame Didier). L'épreuve s'est trouvée trop forte pour elles. Pardonnez-



moi ce retour sur ma vie passée. Il me rend plus précieux encore chaque témoignage de votre amitié fidèle. Ne doutez jamais de la mienne ; vous me feriez une peine véritable.

Ne rencontrez-vous donc jamais Corcelles, Marmier, Ravaisson ? Si l'occasion se trouve, dites-leur une bonne parole de ma part. Je ne puis me détacher de mes anciens amis.

Je vous remercie de votre sympathie pour ma *Campagne de* 1815. C'était surtout une œuvre de patience et je crois n'en avoir pas manqué. Le moins difficile était de l'écrire. La grande affaire était de pouvoir publier. Les difficultés longtemps insurmontables que j'ai trouvées me prouvent que l'histoire moderne politique, la philosophie sont aujourd'hui interdites aux Français. Il n'y faut plus songer. Vous avez cent fois raison de vous occuper d'histoire étrangère. Je ne doute pas que, sur ce terrain, vous ne puissiez dire des choses très importantes. C'est peut-être le seul moyen qui nous reste de continuer à figurer au rang des êtres pensants.

Adieu, mon cher Dargaud, recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXXXIV

A M. MOREL
A PARIS

Veytaux, 16 juin 1862.

Monsieur et cher compatriote,

Il y a longtemps que je veux chaque jour vous remercier de l'excellent et bienveillant compte rendu de *la Tribune de Liège*, et voilà que *la Réforme littéraire* ajoute encore à la reconnaissance qu'il m'est si doux de vous devoir ! Combien de pareils témoignages de votre part, si sérieux, si spontanés, si courageux, augmentent mes regrets de ne vous avoir pas connu personnellement dans le long exil que nous avons partagé. C'est un vrai malheur pour moi.

Indépendamment de ce qui me touche, vous rendez, Monsieur, j'ose le dire, un vrai service à la raison publique, en appelant l'attention sur ces questions capitales de *la Campagne de* 1815. C'est un des points sur lesquels l'éducation des Français est à refaire. Et nous aurions besoin de plumes vaillantes comme la vôtre, pour rétablir la vérité dans l'Histoire, premier degré de l'émancipation politique.

Voici la pensée qui m'a dirigé lorsque, dès 1845, je me suis formé mon opinion sur cette *Campagne*,

dans le Mémoire que j'ai écrit alors pour le duc d'Elchingen et qu'il a remis bien inutilement, je crois, à M. Thiers. Cette pensée, vraie dès ce temps-là, est aujourd'hui le fond de notre situation. C'est une question de dynastie. En effet, s'il est vrai que Napoléon n'a point commis de fautes militaires en 1814 et 1815, il est le défenseur, le bouclier de la France. Sa ressemblance est entière avec César, avec Guillaume d'Orange; il est tout simple que la France reconnaissante se donne à lui et aux siens, et qu'il fonde comme eux une dynastie régnante. Mais, au contraire, si, comme j'en suis certain, nous sommes dans la vérité, en établissant que Napoléon, par ses propres fautes militaires, a amené la ruine et l'invasion de la France, toute analogie avec les fondateurs d'Empire durable et de dynastie tombe par la force même des choses. La France ne peut pas se donner aux descendants de celui qui l'a perdue. Napoléon n'est ni César ni Guillaume d'Orange. Il reste ce qu'il est, seul, sans lignée. Il n'a point laissé d'héritage. Son empire qu'il a détruit lui-même est une fiction; nul ne peut hériter du néant.

C'est donc bien une question de dynastie qui est au fond de cette histoire militaire. La presse en France ne peut pas traiter ce point de vue. Mais rien ne l'empêche de discuter, d'examiner les faits.

Le général Leflô, que je ne connais pas, m'a fait dire qu'il a écrit, de son côté, une histoire de cette même Campagne, et qu'il est arrivé aux mêmes résultats. L'important, c'est que chacun étudie impartialement et en pleine liberté les événements dans leur détail. Si toutes



ces lumières s'accordent, la fiction sera obligée de disparaître et la raison publique de s'éclairer. La légende calculée et artificielle disparaîtra même de la poésie. Je me permets de dire que ce qui fait la force de nos deux ouvrages, celui de Charras et le mien, c'est qu'ils n'ont pas été faits l'un sur l'autre; les mêmes conclusions sont sorties de deux travaux essentiellement différents. C'est là, selon moi, la plus grande preuve de la vérité.

Encore une fois, Monsieur, mille et mille remerciements de votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

M. Thiers est décidément fasciné. Chaque mot de Napoléon est parole d'évangile. Cette histoire est dépourvue de toute critique. Louer, adorer un homme pour le grandir, écraser ou déshonorer tous les autres, est-ce donc là l'Histoire?

CCCXXXV

A M. HENRI MARTIN

A PARIS

Veytaux, 22 juin 1862.

Cher ami. Vous voilà donc dans l'Inde et chez les Bardes. Je vous en félicite. Après cet immense ouvrage sur la France, vous avez cent fois raison de vous reposer



et de vous renouveler dans ces nouveaux sujets. N'oubliez pas que je suis très impatient de voir ce que vous tirerez de ces mines de Golconde. Moi aussi, je voudrais fuir tout ce qui touche l'Histoire de France; et pourtant j'ai fait la folie de m'y replonger. Grande folie pour mon repos, pour mon bien.

Quand vous m'écrirez, dites-moi, je vous prie, où je pourrais voir ce qui concerne la découverte du livre des morts des Égyptiens. J'en suis infiniment curieux, et, pour nous autres, amis de la liberté, c'est une actualité véritable.

Adieu, cher ami, et à vous de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCCXXXVI

A M. LEBLOIS
A BRUXELLES

Veytaux, 22 juin 1862.

Bien cher Monsieur,

Vous m'envoyez enfin de vos nouvelles; j'en demandais depuis un temps infini. Vous me paraissez heureux; vous êtes en grande veine de travail. Que puis-je vous souhaiter de plus? J'ai lu [1] les trois Tables du Mont-Sinaï,

1. Observations, à mots couverts, sur trois numéros d'un Programme politique archi-révolutionnaire.



malgré leurs imperceptibles caractères. Puissent-elles descendre en traits de feu sur le front de ceux auxquels vous les destinez! Elles comprennent tant d'objets et de détails qu'il est impossible de les examiner dans une correspondance. C'est tout un Lévitique et tout un Deutéronome. Excusez-moi d'être un peu ébloui. Les deux premières Tables de la loi ont reçu ici une grande approbation, excepté sur les fêtes populaires, que l'on voudrait plus actuelles, plus conformes à nos mœurs. Quant à la troisième, qui contient véritablement les foudres, mon observation est celle-ci : je crains que le peuple d'Israël ne soit épouvanté, si vous lui montrez à la fois tous vos tonnerres. Une Révolution ne se fait guère que si on la juge d'abord facile. Mais, si l'on dit d'avance à une nation : « Vous serez tous bouleversés sens dessus dessous, » il est à craindre que personne ne bouge. Êtes-vous bien sûr que votre manifeste ne ralliera pas au despotisme actuel tous ceux que vous allez faire trembler jusque dans les os? Est-il donc si nécessaire de montrer d'avance, dans tous ses détails, son plan de campagne, qui peut être contrarié par mille circonstances, quand le moment viendra? N'est-ce pas s'offrir d'avance aux coups de l'ennemi? Ce sont là des observations purement politiques. Il y en aurait, sans aucun doute, à faire d'une autre nature, sur cette multitude de règlements que vous établissez; mais, pour tout cela, il faudrait une conversation. Je me contente de vous conjurer de ne pas flatter le peuple : Osez lui dire des vérités. C'est la seule chose qui, jusqu'ici, n'ait pas été essayée avec lui. Surtout je vous crie de loin : Courage! Espérance quand même! N'avancez rien

dont vous ne soyez absolument convaincu. C'est à force de bon sens que les causes perdues se relèvent.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CCCXXXVII

A M. JULES FAVRE
A PARIS

Veytaux, 29 juin 1862.

Monsieur,

Permettez à un de vos anciens collègues proscrit de s'affliger des paroles que le *Moniteur* vous attribue :

« Le chef de l'État lui-même, dans l'isolement de l'autorité que *la nation lui avait abandonnée pour qu'il protégeât l'ordre...* »

La rédaction officielle, ou le hasard de l'improvisation, est, sans doute, la seule cause de ces expressions qui absoudraient trop facilement le destructeur de la liberté en France.

Ce n'est pas, certes, le fait de la nation! Ce n'est pas elle qui a abandonné l'autorité au chef de l'État. C'est le chef de l'État qui s'en est emparé par la violence, par la proscription et les barbaries de tout genre. Il y a eu un Deux-Décembre. Nous ne devons pas l'oublier.

Il y a quelque chose de si dur, pour tant de proscrits

que je vois mourir autour de moi, d'entendre dire que c'est la nation qui a fait et voulu ces barbaries. Non! Le seul coupable est *celui* qui n'est jamais accusé.

Excusez, mon cher collègue, ce cri de douleur. Je sais tout ce qui pèse sur vous.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments bien sincères de dévouement.

EDGAR QUINET.

CCCXXXVIII

A M. SCHMIDT, RÉDACTEUR DU CONFÉDÉRÉ
A FRIBOURG

Veytaux, 1 juillet 1862.

Monsieur et cher compatriote,

J'ai lu avec un grand intérêt et avec toute l'attention dont je suis capable, votre *Utopie,* comme vous l'appelez. Puisse-t-elle devenir une réalité! J'en approuve très hautement l'esprit. Quant aux détails, ils sont si nombreux, qu'il serait impossible de les examiner dans une correspondance. L'ensemble satisfait. Voilà l'important, dans un travail de ce genre. Je me permets seulement d'appeler votre attention sur la méthode Fröbel, pour la première enfance. Il me semble que vous pourrez faire entrer quelques éléments de cette

méthode dans vos écoles maternelles. Vous la connaissez sans doute, et elle mérite, je crois, de tenir sa place dans la première éducation telle que vous la concevez. Au reste, votre projet de loi porte partout l'empreinte d'un homme très compétent; il a un caractère très pratique et c'est là ce que je demande particulièrement à nos amis. Laissons là les rêves. Venons enfin aux choses.

Tenez-vous beaucoup au *décadi?* à germinal, floréal? Cela donne un air étrange à notre temps, à un système essentiellement réalisable. Consultez-vous là-dessus.

Je ne puis trop vous dire avec quel plaisir je lis votre *Confédéré*. Vous êtes dans la voie droite. Vous ne flattez pas le peuple, et c'est là le vrai courage! Et vous ne le désespérez pas non plus. Continuez, cher concitoyen, protestez bien haut contre cette infâme expédition du Mexique. Elle me donne le *vomito-negro* à dix-huit cents lieues de distance.

Voici un mot sublime que l'on m'a raconté hier :

Madame de Cormenin, au moment de mourir, a fait demander son mari, dont elle était séparée. Elle lui a dit : « Monsieur, je vous ai fait venir, pour vous dire que je *meurs* de honte. »

C'est du Corneille; et, de plus, c'est la vérité.

Quand donc vous serrerai-je la main? En attendant, je suis de tout cœur, votre

EDGAR QUINET.

CCCXXXIX

A M. AUGUSTE DUFOUR
A SAINT-QUENTIN

Veytaux, 12 juillet 1862.

Cher monsieur Auguste,

Donnez-nous vite, je vous prie, de meilleures nouvelles de notre ami. Nous sommes avec lui, avec vous, à chaque moment du jour. Qu'il sache combien nous lui appartenons. Sa sérénité, sa santé, voilà une grande partie de notre force. Qu'il se rétablisse bien vite, par amitié pour nous. Ah! si nous pouvions aller frapper à sa porte! Notre pensée va constamment vers vous. Nous regardons sa photographie; elle est si calme! Elle nous dit qu'il va mieux. Mais c'est de vous que nous espérons l'apprendre. Envoyez-nous, sans tarder, ce mot si désiré : *il est bien!*

Adieu, très cher monsieur.

En toute hâte, votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

CCCXL

A M. TAXILE DELORD
A PARIS

Veytaux, 25 août 1862.

Monsieur,

Voici déjà bien des jours que je veux vous exprimer toute ma reconnaissance pour votre article si sympathique et si remarquable sur mon *Histoire de la Campagne de* 1815. Je sais tout ce qu'il vous a fallu de courage pour aborder un pareil sujet avec tant de liberté d'esprit, et c'est là ce qui augmente encore ma gratitude. Je serais heureux si je pouvais vous la témoigner un jour de vive voix. Mais, Monsieur, combien il est difficile de faire pénétrer une parcelle de vérité dans l'histoire de notre pays! Est-il donc condamné à rester aveugle sur les choses même les plus démontrées? Après avoir mis vingt ans à étudier cette Campagne, j'ose dire que je la connais et, quoique je m'attendisse à trouver M. Thiers fasciné comme toujours, j'avoue qu'il m'a stupéfait. Je n'aurais jamais cru à un aveuglement si profond dans un homme si bien doué. Au reste, il n'ajoute pas un mot ni une raison quelconque aux versions intéressées et controuvées de Napoléon à Sainte-Hélène.



M. Thiers écrase tous les généraux pour excuser et relever son héros, qu'il juge impeccable. Il base son récit sur de prétendus ordres qui n'ont jamais été donnés, il ne cherche même à apporter aucune preuve de ses fictions. Il n'admet que les récits bonapartistes.

De bonne foi, est-ce là de l'Histoire ? Non, mille fois non. C'est un plaidoyer dépourvu de toute critique. Ce récit ne pourrait pas supporter l'examen, et, si M. Edmond Texier avait eu sous les yeux les documents, il n'aurait certainement pas accepté la version de M. Thiers, qui n'est rien autre chose que celle de Sainte-Hélène. Il est triste de voir les ténèbres se refaire si facilement à la place de la lumière.

Continuez, Monsieur, votre lutte quotidienne pour la vérité et croyez-moi votre très affectionné et dévoué.

EDGAR QUINET.

CCCXLI

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 27 août 1862.

Enfin, cher ami, je puis vous écrire. Moi aussi, j'ai eu mes travaux, mes préoccupations. Mais c'est de vous que je veux vous parler. Béni soit ce bon *Progrès de Lyon!* Quelles excellentes nouvelles il nous a apportées de 1789.



Vous avez là une belle mine à creuser, et rien n'était plus à propos. Chaque mot retombe sur Sodome et Gomorrhe en pluie de soufre et de feu. Vos citations pleuvent comme des châtiments ; peut-être réveilleront-elles quelques remords dans les âmes et les cœurs de pierre. Dans tous les cas, qu'ils soient sourds ou non, vous êtes sûr de faire une œuvre indispensable.

Nous avons battu des mains au Génie de la colonne de la Bastille. Le cœur du lion est un beau modèle; mais ne dédaignez pas la sagesse du serpent, très utile à consulter dans les temps où nous sommes.

Que vous répondrai-je sur les élections? Ce que je vous ai déjà dit l'année dernière. Que l'on agisse, que l'on vote, que l'on constate l'existence! Voilà le grand point. La pire chose ! c'est le silence, l'abstention. Nous n'en sommes plus, hélas! au principe des stoïciens : « Abstiens-toi! » Mais, si nos amis font ce pas, le serment, il faut du moins qu'il s'en rachètent par leur attitude et leur action dans l'Assemblée.

A ce propos, je vous dirai que j'ai écrit à Jules Favre, pour me plaindre, au nom des proscrits, de ses fâcheuses paroles : « Que la France a abandonné elle-même volontairement ses droits, dans l'intérêt de l'ordre. » Ma lettre était très modérée. C'était, disais-je, un cri de douleur. Jules Favre n'a rien répondu.

Avez-vous lu M. Thiers? Je m'attendais à beaucoup de fictions, mais il a dépassé tout ce que j'imaginais. En résumé, il ne fait que reproduire les versions-plaidoyers de Napoléon, sans y ajouter une seule raison, ni même un seul détail important. Si l'on veut se donner la peine de



lire mon volume, on verra que je réfute d'avance, page pour page, celles de M. Thiers, dans les récits de Sainte-Hélène. Notre malheureux pays est-il donc condamné à l'Histoire fausse? N'importe ! la vérité vit, elle vivra!

Taxile Delord avait écrit un excellent article dans *le Siècle* et je l'en ai remercié. Malheureusement, Texier vient de refaire ce que Taxile Delord avait défait. C'est donc la toile de Pénélope?

Voici quelques notes [1] que j'ai jetées à la hâte sur le récit de M. Thiers; elles pourraient être utiles; elles marqueraient au moins le chemin.

Adieu; quand vous verrai-je?

Votre

EDGAR QUINET.

CCCXLII

A M. BÉTANT

A GENÈVE

Veytaux, 31 août 1862.

Cher Monsieur,

J'aimerais mieux être avec les volontaires de Garibaldi que de faire un cours à Genève en ce moment. Voilà ma réponse à M. Piguet. Mais, comme elle n'a rien d'officiel,

1. *Le Phare de la Loire* inséra ces notes. Voyez Appendice sur *la Campagne de* 1815.

je vous prie d'ajouter, ce qui est l'exacte vérité : assurez-le de toute ma gratitude de ce qu'il a pensé à moi. J'achève mon ouvrage sur la Révolution française et je ne pourrai m'en distraire avant qu'il ne soit fini.

Adieu. Votre

EDGAR QUINET.

CCCXLIII

A M. DESSUS

A PARIS

Veytaux, 1er septembre 1862.

Vous avez cent mille fois raison, cher ami : l'ouvrage de M. Thiers est, non seulement fictif, mais coupable ; et que peut devenir une malheureuse nation qui se laisse empoisonner ?

Ce qui doit étonner, c'est qu'il reste encore des individus qui repoussent instinctivement le poison. J'ai écrit quelques notes sur les fictions les plus grossières de M. Thiers. Ce sont purement et simplement les mensonges de Sainte-Hélène. Il ne s'est donné la peine d'y ajouter aucun commencement de preuve ou de raison. Les hommes sont si légers, si inconstants, et, pour la plupart, si nuls, qu'ils ne feront aucune attention aux pièges de toute espèce ; et les gens du métier seront, comme toujours, les plus routiniers aveugles. Si, dans une affaire privée, on dénaturait, inventait, recélait, altérait les



documents, il y aurait peut-être des tribunaux pour en juger. Mais, en Histoire, c'est différent.

Je voudrais avoir des nouvelles de Boby[1].

Adieu, très cher ami. Mille choses de ma femme.

Votre dévoué et pour toujours,

EDGAR QUINET.

CCCXLIV

A M. FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 2 septembre 1862.

Cher Monsieur,

Dans les temps si cruels où nous sommes, ma pensée va bien souvent vous chercher. Je ne puis me persuader que vous m'ayez oublié. J'ai la preuve certaine du contraire, dans vos paroles, si sympathiques, si cordiales pour mon dernier volume. Le *Progrès* de Lyon, que je viens de lire, ne me laisse aucun doute sur vos sentiments envers moi. Je vous en remercie avec effusion; mais cela ne me suffit pas et je vous prie de m'écrire quelques mots qui continueront ce que votre visite de l'année dernière avait si

1. Ce nom désignait la personne chargée du manuscrit *l'Expédition du Mexique*.



bien commencé. Faut-il désespérer de vous revoir cette année? On m'a retranché le *Courrier du Dimanche* et je crains de n'avoir pu vous suivre partout où vous avez mis votre forte et loyale griffe. Je suis toujours sûr de trouver une âme dans tout ce qui vient de vous. Votre article sur Garibaldi[1] nous a fait du bien dans le deuil où nous sommes de ce qu'il y a de plus noble sur la terre.

Comme la boue humaine va s'épanouir et exulter! Je m'attends à tous les genres d'infamie. Il est bien facile de faire en Italie du silence et de l'ordre avec des états de siège; mais nous savons que toute liberté y périt, et, quand elle est morte, notre exemple prouve qu'il faut des miracles pour la faire renaître.

Comprend-on, en France, que c'est là un Deux-Décembre italien, produit inévitable de l'Italie et du Deux-Décembre bonapartiste?

N'aurai-je pas votre dernier volume? En revanche, j'aurais quelque chose à vous envoyer, mais cela ne passerait pas[2]. Adieu, cher Monsieur.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. Après Aspromonte.

2. La brochure l'*Expédition du Mexique*, publiée à Londres. Voyez le *Livre de l'Exilé*.

CCCXLV

A M. PAUL BATAILLARD
A PARIS

Veytaux, 2 septembre 1862.

Tous nos vœux, cher ami, pour Hermione-Charlotte-Louisa ! Puisse-t-elle voir de meilleurs jours, qu'il nous est à peine permis d'espérer ! Nous la saluons d'ici et nous l'acclamons comme l'espérance. Nos félicitations les plus dévouées à la mère, que nous désirons tant connaître. Cette enfant, déjà si tendrement aimée, est un nouveau lien entre nous. Notre amitié ne peut pas grandir, mais je la sens rajeunir auprès de ce berceau. Il va sans dire que vos arrangements sont les nôtres, et que, ma femme et moi, nous nous associons à tout.

Votre grande lettre mériterait une grande réponse. Malheureusement, ce coup dans la Calabre me préoccupe trop aujourd'hui. Je dois me contenter de vous dire que votre lettre est infiniment vraie et sage. Je l'ai lue et relue avec la plus entière sympathie pour tout ce qu'elle renferme. Il est parfaitement certain qu'aucun peuple n'a vécu sans une religion ; et j'ajoute que le nôtre a montré son incapacité à se créer une religion nouvelle et plus encore à prendre la philosophie au sérieux. De là, il est impossible de concevoir comment cette nation peut

s'émanciper, puisqu'elle ne veut ni renoncer à l'ancienne religion, ni en embrasser une autre, ni se faire, comme les stoïciens, un dogme civil de la philosophie.

En attendant, elle est dans le vide; et elle tombe de sophisme en sophisme, de servitude en servitude.

« Sortons de la réthorique et voyons enfin les choses ! » C'est là ce que je crie sur les toits. Mais il y a peu de gens qui veulent entendre. Vous êtes dans une voie excellente. C'est celle qui est indiquée par les choses mêmes. Le grand malheur, c'est que le catholicisme paraît avoir tari chez nous la faculté religieuse. Quand on a tant fait que de sortir de cette affreuse Église, on a pris en dégoût tout ce qui ressemble à une élévation ou à une foi quelconque. Voilà l'obstacle. Nos démocrates, en particulier, quand ils ne sont pas catholiques, ont horreur de toutes les formes du christianisme. Ils croient toujours y voir un bout de l'ancienne chaîne.

Ce sont des esclaves évadés. Leur imagination est ombrageuse, ils revoient partout l'ancien fouet et ils craignent Channing presque autant que Loyola. Maladie de la servitude ! Elle hait d'une haine égale le Jésuitisme et la Réforme, le Pape et Calvin et l'Unitarisme même. Vous avez sans doute éprouvé par vous-même ce que je veux dire ici.

Rassurez, de grâce, votre ami, dont vous avez cité de très bonnes paroles. Je n'ai pas la pensée de retourner purement et simplement contre le catholicisme les décrets catholiques d'Arcadius et d'Honorius. Je sais combien une pareille idée est peu de notre temps. Mais il était, je crois, nécessaire de traiter cette question théo-



rique : « Comment ont disparu les anciennes religions? » Personne n'avait examiné ce point.

D'ailleurs, on m'accordera que l'esprit catholique fait, de tous ses privilèges, de toutes ses iniquités sociales, autant de dogmes, autant de croyances sacrées, auxquelles il est interdit de toucher. Autrefois, c'était la main-morte; aujourd'hui, c'est le temporel.

Affaire de croyance ! dit-on. Il faut la respecter.

D'après cela, la Réforme eût dû respecter et conserver tout ce qu'elle a nié et détruit; c'est-à-dire qu'elle eût dû ne pas être.

Adieu, cher ami ! Ah ! cette nouvelle de Calabre !... Les Italiens avaient leur Jeanne d'Arc; ils l'ont brûlée à leur tour.

L'acte de Garibaldi est l'acte le plus sublime. Quelle confiance dans sa cause, dans son peuple, dans sa nationalité ! Et il a été frappé au cœur par l'armée nationale et par le roi auquel il a donné une couronne ! Le libérateur devait être crucifié. J'attendais toujours de savoir quelle monstruosité sortirait de l'accouplement de l'Italie et du Deux-Décembre. Cette monstruosité, nous la connaissons maintenant.

Courage ! Nous ne sommes qu'au commencement des infamies, en tout et partout.

Votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

CCCXLVI

A M. NICOLAS MONTÉNÉGRO
A NAPLES

Veytaux, 7 septembre 1862.

Monsieur,

C'est aujourd'hui seulement que je reçois votre lettre du 20 août, par laquelle vous m'annoncez votre intention de traduire et de publier en italien mon ouvrage *les Révolutions d'Italie*. Vous me demandez mon consentement, je vous le donne de tout cœur. En consacrant un si grand nombre d'années de ma vie à l'Histoire et aux intérêts de votre pays, mon plus ardent désir a été de coopérer à sa régénération.

J'ose dire que les événements n'ont fait que confirmer ce que j'écrivais depuis 1832. Et, si vous relisez le dernier chapitre de l'ouvrage historique que vous vous proposez de traduire, vous verrez qu'après quinze ans, il me serait impossible d'y rien ajouter. Je ne pourrais que répéter en l'affaiblissant ce que j'ai dit.

Si vous exécutez votre projet, il ne serait pas inutile de m'avertir, de loin en loin, du point où sera arrivé votre travail. Quand vous aurez fini et que la traduction sera près de paraître, je tâcherai (sans pourtant m'y en-

gager), de vous écrire une lettre qui pourra être publiée comme préface.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXLVII

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 11 septembre 1862.

Mon cher ami. Que peut désormais pour l'Italie Victor-Emmanuel, couvert du sang de Garibaldi? Il a fusillé la liberté et la nationalité, il ne peut plus servir que le Deux-Décembre. Quand on a versé un pareil sang, cela ne s'oublie pas, on en garde la tache sur ses mains. C'est la source des haines inextinguibles. Pour les réprimer, il faut des états de siège en permanence, il faut des déportations sur les côtes pestilentielles de Sardaigne, il faut la terreur partout; voilà pour la liberté.

L'étranger dit certainement à Victor-Emmanuel: « Vous avez massacré ceux qui voulaient vous donner Rome, et je vous en félicite de tout mon cœur; mais vous conviendrez aussi que vous n'avez aucun besoin de Rome, puisque vous avez jugé à propos de mitrailler celui qui voulait vous la donner.

» Dès ce moment, la question romaine est finie. Elle peut

encore servir de thème de rhétorique à vos ministres pour rester au pouvoir. Mais avouez qu'elle n'est plus bonne à autre chose. »

Ainsi Victor-Emmanuel ne peut plus rien faire pour l'Italie. Il est lié par Aspromonte. Il ne s'appartient plus.

Entre la Sicile, Naples, et le Piémont, il a mis le sang de Garibaldi, il ne peut faire l'unité. Il pourrait abdiquer; mais assurément il n'y songe pas ! Et abdiquer au profit de qui? De jeunes princes qui n'auraient plus la force de se dégager de l'étreinte du fait accompli ?

L'Italie, à peine née, est redevenue esclave; c'est là ce que nous voyons aujourd'hui; je ne parle pas de demain.

Eh bien, il y a quelque chose de plus monstrueux que tout cela. Qu'est-ce donc? C'est la joie unanime, impie, de ce qu'on appelle les *libéraux*. Encore une fois, ils acclament la servitude; encore une fois, ils sont en joie et en liesse de ce qui est le deuil de l'espèce humaine.

Adieu, cher ami. Votre dévoué.

EDGAR QUINET.



CCCXLVIII

A M. GEORGES PALLAVICINO

A NAPLES

Veytaux, 29 septembre 1862.

Cher Monsieur,

Que ne vous dois-je pas, pour m'avoir rassuré le premier sur la vie de Garibaldi ! Nous étions ici dans la plus profonde inquiétude. Vos paroles ont été un vrai cordial. Qu'il vive, le héros, pour notre consolation et notre espoir ! Oserai-je vous prier de lui faire remettre, d'une manière sûre, la lettre ci-jointe et cet exemplaire de ma brochure sur le Mexique. Il n'est pas inutile qu'il voie tout ce qu'enferme cette expédition contre l'Amérique pour envahir le Mexique. Bonaparte a besoin du pape et du clergé. Il est donc insensé de croire qu'il veuille, de son plein gré, quitter Rome. Tout ce système d'oppression se tient.

Je viens, cher Monsieur, de recevoir votre publication et je vous en remercie cordialement. Vous soulevez un coin du voile et vous en dites assez pour montrer que cette *politica francese* n'est qu'une politique bonapartiste, décembriste, contre laquelle proteste tout homme d'honneur en France. Vous laissez voir aussi que le dan-

ger pour l'Italie, c'est que le Deux-Décembre lui communique sa gangrène.

Et c'est là, en effet, la vraie question. Régénérer une nation, en lui faisant épouser le crime du Deux-Décembre, m'a toujours paru une difficulté bien grande, sinon insoluble, et vos hommes d'État ou ceux qui en prennent le nom se sont déjà brisés contre ce problème ; ils sont en ce moment ou du moins paraissent être dupes ou esclaves. Il est facile de terroriser une nation, comme ils le font aujourdhui ; mais, après l'effrayant cynisme qu'ils ont opposé à la figure sublime de Garibaldi, comment comptent-ils rentrer dans la voie de la régénération?

Leur exemple est fait pour dépraver la dépravation même. Je ne vois pas non plus très clairement ce que peut faire désormais Victor-Emmanuel pour la liberté et la nationalité. Quand on s'est jeté dans des extrémités aussi monstrueuses que le meurtre de Garibaldi, suivi de toutes les avanies et menaces de jugement par la cour d'assises, on est obligé de persévérer dans les barbaries. Le militarisme et le despotisme s'ensuivent presque nécessairement. Croyez aussi que les Bonaparte, pour dominer la cause italienne, s'ingénieront de leur mieux à la déshonorer.

Fasse le ciel que mes craintes soient fausses et que l'Italie, libre et régénérée par la voie que vous indiquez, évite le gouffre dans lequel nous sommes tombés !

Recevez, cher Monsieur, etc., etc.

EDGAR QUINET.



CCCXLIX

À GARIBALDI
AU VARIGNANO

Veytaux, 29 septembre 1862.

Mon général,

Du fond de l'exil, un homme qui a consacré une partie de sa vie à la cause de l'Italie vous adresse ces lignes. J'ai salué tous vos triomphes, sans vous le dire. J'ai besoin de saluer votre martyre, qui est celui de la liberté et de la justice. En vous, les méchants ont encore une fois brûlé Jeanne d'Arc.

Tout ce qu'il y a de gens de bien et d'honneur sur la terre sont avec vous et souffrent avec vous. Dans vos discours de Marsala, vous avez été la voix de la conscience humaine. Elle vous répond et vous acclame, partout où elle n'est pas anéantie. Vous seul avez vu la vérité, dans la question de Rome, et vous seul avez fait ce qui était nécessaire pour en finir. Votre entreprise d'Aspromonte est l'acte le plus sublime d'une vie sublime.

Vous avez eu la sagesse d'en haut. Les prétendus hommes d'État n'ont pas même eu la sagesse du serpent. Ils sont pris dans leurs misérables pièges.

C'est de votre prison que sort la seule lumière qui éclaire en ce moment le monde esclave.

Veuillez recevoir la brochure que je vous envoie sur l'expédition du Mexique. Elle confirme chacune de vos paroles. Bonaparte ne peut sortir de Rome, parce qu'il a besoin du pape et du clergé pour envahir et opprimer le Mexique et l'Amérique centrale. Tout se tient dans ce système d'oppression universelle.

Vivez, mon général, pour notre espérance à tous, et recevez l'homage de mon admiration et de mon dévouement sans bornes.

EDGAR QUINET.

Ma femme me supplie de vous dire qu'elle est aussi tout entière dans cette lettre.

CCCL.

A M. D'HAUSSONVILLE

A PARIS

Veytaux, 10 octobre 1862.

Merci, cher Monsieur, de votre lettre et de tout ce qu'elle contient d'excellent. Vous maniez le style commercial avec une perfection que je désespère d'atteindre, quoique je me sois fait un peu négociant et banquier comme vous savez[1]. Dans ce temps de piraterie, je dois

1. Termes convenus pour désigner la brochure sur l'expédition du Mexique prohibée en France.



craindre pour mes marchandises et j'ignore absolument si la demande répond à l'offre. Comptez, d'ailleurs, que je n'ai pas pour vous un cœur de trafiquant, quoique je sois forcé par les circonstances de m'endurcir de jour en jour.

Je viens de lire ce qui suit dans un journal industriel : « On vient de saisir, sur les frontières, des ballots renfermant des publications prohibées. Dans ce nombre se trouvent le *Bulletin français* de M. le comte d'Haussonville, des *Œuvres politiques* d'Edgar Quinet, des œuvres de Napoléon III. »

Certes, je dois me sentir honoré de me trouver ainsi entre le bon et le mauvais larron, mais il m'est impossible de deviner ce qui m'a valu cette gloire.

Votre article sur l'Italie a été ici le bienvenu à tous égards, quoique je me confesse d'être garibaldien. J'ai admiré l'art infini avec lequel vous cachez de grandes audaces sous les tempéraments les plus habiles. C'est un art qui m'a toujours manqué. Rien ne m'a plus nui dans ma vie que la ligne droite, géométrique, et pourtant je savais bien que, dans les choses humaines, la ligne droite est le plus long chemin d'un point à un autre. Sans fausser aucune de vos convictions, vous savez prendre les pentes les plus douces, les voies les plus insinuantes, et votre contradicteur se trouve porté où vous voulez et désarmé, sans presque s'en douter. Voilà le vrai signe de la force. Elle doit se faire sentir et n'a pas besoin de se tendre.

Allons, j'admirais beaucoup votre style commercial, mais je rends les armes à votre style diplomatique.



Vous êtes cruel de ne pas vous être montré un moment ici pendant l'automne. Voici l'hiver qui approche et quelle solitude! Je vais m'acharner pour en finir sur la Révolution française.

Vous parlez de votre ami Boberley[1]! Ne savez-vous donc pas que cet unique compagnon, ce seul ami dans ce désert, nous a quittés il y a deux mois! Il avait trop entendu ici parler de liberté. Il s'est envolé. La France sortira-t-elle enfin de sa cage (de fer)? Elle a, il me semble, perdu la voix, et les plumes, et les ailes, et elle ne sait plus même frapper à ses barreaux. Mon pauvre Boberley! J'espère qu'il voyage librement vers la lumière.

Adieu, cher Monsieur. Je crois que je fais la folie de m'attacher à vous.

Ma femme se rappelle à votre souvenir. Veuillez présenter mes hommages à madame d'Haussonville.

Cettre lettre vous sera remise par M. Léon Renault, jeune avocat d'un bien grand mérite. A mon grand regret, je n'ai pas vu M. Lanfrey.

EDGAR QUINET.

1. Le sansonnet. (Voyez *Mémoires d'exil.*)

CCCLI

A M. VERSIGNY, ANCIEN REPRÉSENTANT DU PEUPLE
A NEUCHATEL (SUISSE)

Veytaux, 10 octobre 1862.

Cher compagnon d'exil,

Soyez d'avance les bienvenus ! J'ai voulu vingt fois vous écrire. Ma femme et moi, nous avons toujours espéré vous voir. Réalisez donc enfin ce désir si longtemps ajourné.

Combien nous serons heureux de faire la connaissance de madame Versigny, à qui nous offrons d'avance toute notre affection !

Vous avez, sous notre toit, une cellule qui vous attend. Tâchez de nous prévenir un jour d'avance, par une dépêche télégraphique, pour que nous soyons sûrs de vous recevoir à votre arrivée.

Votre très affectionné

EDGAR QUINET.

CCCLII

A M. NICOLAS MONTÉNÉGRO
A NAPLES

Veytaux, 20 octobre 1862.

Monsieur,

Vous me demandez d'approuver votre projet de traduire mon ouvrage sur les *Révolutions d'Italie;* j'y donne bien volontiers les mains. Cet ouvrage a été entrepris vingt ans avant l'époque de votre résurrection sociale, à laquelle nous assistons. C'était alors, pour votre pays, un temps de silence, dans lequel il était difficile d'espérer. Les Italiens n'avaient point de patrie. Je cherchais l'Italie comme eux ; mais je sentais, parmi vous, le tressaillement lointain d'une nation qui redemandait à vivre; la foi dans son avenir m'a soutenu. J'ai eu la joie de voir renaître l'Italie, que j'avais vue tant de fois mourir dans le passé. Puisse-t-elle accueillir cet ouvrage, comme l'hommage d'un homme qui a cru à ses destinées, lorsque la plus grande partie du monde s'obstinait à les nier! J'ai eu ce rare avantage, que tous les principes contenus dans ce livre ont reçu et reçoivent chaque jour des événements une confirmation qui équivaut désormais à l'évidence.

Si je l'écrivais aujourd'hui, l'expérience sanglante des quinze dernières années ne m'obligerait d'y rien changer.

Tout au contraire : je ne pourrai que répéter ce que je disais alors. Je n'éprouvais aucune incertitude sur ces principes fondamentaux, lorsque j'étais presque seul à les soutenir. Que serait-ce, maintenant qu'ils sont devenus, des Alpes à la Sicile, le cri unanime de la conscience publique? Plus fermement que jamais, je crois que c'est en les suivant que l'Italie achèvera de s'affranchir. A mesure qu'elle s'élève d'autres s'abaissent. Mais j'ai appris de votre peuple à ne pas désespérer des choses qui semblent mortes, et, cette espérance, je la garde pour tous ceux qui restent encore ensevelis.

EDGAR QUINET.

CCCLIII

A M. MICHELET

Veytaux, 21 octobre 1862.

Cher ami. Vous êtes comme toujours ma consolation. C'est ce que je devrais vous dire *chaque matin;* car c'est là une pensée avec laquelle je vis. A mesure que la France pâlit, je vois plus distinctement quelques hommes en qui se personnifient la vie, l'espérance, la régénération; et vous êtes toujours le premier et le plus haut, et avec cela le plus près du cœur. Comment ne pas espérer, quand vous êtes là? Vous êtes toujours avec nous, dans cette chambre où je vois votre place.



Je pense que ce qui rend l'espoir si tenace chez nous, c'est qu'il a toujours suffi de quelques hommes pour tout changer et réparer. Tant qu'on ne les a pas extirpés, on n'a rien fait. Il reste un avenir.

J'étais oppressé, tout cet été, de ce qui se tramait de l'autre côté de l'eau. Le silence avait été commandé, et l'on avait si bien obéi!

Je désirais, par-dessus tout, que mon dernier ouvrage d'*Ontologie* [1] fût traduit pour l'instruction des élèves étrangers. On ne pouvait me rendre un plus grand service et plus signalé. Nous envoyons le *traité* [2], quoique trop métaphysique, à la dame dont vous vantez, sans doute avec raison, le goût pour ces études abstraites, aujourd'hui bien négligées. On y reviendra, j'espère.

Depuis quelques jours, les neiges couvrent ici les montagnes. Nous irons passer à Genève une partie de novembre.

EDGAR QUINET.

Mes amitiés les plus dévouées à madame Michelet. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

Ce pauvre Magnin, je le regrette vivement.

Nous ne nous écrivions pas, mais je comptais sur lui.

1. Terme convenu pour désigner la brochure *l'Expédition du Mexique*, imprimée à Londres et qui ne pouvait pénétrer en France.

2. Il s'agit toujours de la brochure sur le Mexique : une dame américaine, madame Putnaw, la traduisit en anglais.

CCCLIV

A MADAME DE GÉRANDO-TELEKI
A PARIS

Veytaux, 6 novembre 1862.

Madame,

Vous n'avez, j'espère, jamais douté de moi, malgré l'absence, malgré l'exil. Vous savez que je ne change pas. Je partage votre deuil et c'est pour moi une douceur de vous le dire. Je vois encore votre héroïque sœur, telle qu'elle m'est apparue, dans sa jeunesse, à Heidelberg. Sa vie a été grande, tout un peuple la pleurera.

Vous avez de grandes consolations dans vos enfants. Je les ai portés dans mes bras à la dernière fête que j'ai vue en France.

Puissent-ils avoir et vous donner le bonheur que ce triste temps comporte encore ! Je les unis dans mon souvenir au vôtre et à celui de leur bien-aimé père, qui me reste toujours vivant.

Ma femme se joint à moi dans tous les sentiments que je vous ai voués.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.



CCCLV

A M. FRANCIS TOURNERET
A PERPIGNAN

Veytaux, 22 novembre 1862.

Cher Monsieur,

Votre visite, vos adieux, votre lettre, tout nous laisse ici un profond et doux souvenir, dans notre solitude. Nous nous entretenons beaucoup de vous, de votre présent, de votre avenir, de l'espérance de vous revoir dans de meilleurs jours peut-être. Enfin soyez certain que vous avez, dans ce désert, deux vrais amis. Vous nous avez apporté un souffle de la jeunesse. Je la remercie tout entière en vous et je l'aime.

Quelle terrible entrée dans la vie! Quel étouffement! Jamais génération n'aura trouvé tant d'obstacles et si peu d'appuis. Pourtant il faudra bien qu'elle se fasse jour et qu'elle ait son rayon de soleil. Quand j'étais jeune, je trouvais que j'avais peine à respirer, au milieu de tant de forces ennemies. Cette première impression d'un monde hostile me jeta dans une douleur fiévreuse. Je ne vois rien de cette âpreté de souffrance dans la jeunesse actuelle. Peut-être est-ce là un signe qu'elle espère davantage? Peut-être aussi ses désirs

sont-ils moins violents, son impatience moins effrénée. Nous périssions d'attente ; nous dévorions l'avenir ! Dès que nous y avons touché, il est tombé en cendres. Vous êtes plus patients. Il n'est pas absolument impossible que vous vous en trouviez mieux.

Vous êtes, cher Monsieur, dans la voie la plus droite ; vous m'avez donné le sentiment d'un esprit voué pour toujours à la justice, à la vérité ! J'en ai éprouvé un très grand bien. La vie passe avec une rapidité effrayante dans des temps vides tels que les nôtres, où rien ne marque la différence des années. C'est un désert plat, monotone. Dans cet effacement de toute chose, un esprit qui se lève et qui vient à vous, c'est un événement, une date, un souvenir persistant. Je vous dois tout cela et je vous en remercie du fond du cœur. Ménagez vos forces. Vous avez devant vous une âpre carrière, celle de l'homme de bien.

Donnez-nous de vos nouvelles. Ma femme veut que je vous dise ses amitiés. Je fais mille vœux pour vous, qui se réduisent à un seul : *Vivre libre !*

Croyez à ma sincère et vive affection.

EDGAR QUINET.

CCCLVI

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS

Veytaux, 28 novembre 1862.

Cette année, mon cher ami, je ne ferai pas la même faute que l'année dernière. Je vous envoie très à l'avance tous mes vœux pour n'avoir pas à me reprocher de vous les envoyer trop tard. Vous ne pouvez guère vous figurer combien je pense à vous, combien j'ai espéré vous voir arriver un beau jour dans notre Veytaux. Quelle joie ce serait pour moi de vous retrouver autrement que dans votre photographie, que je regarde souvent !

Ne pouvant vous avoir, j'ai cherché les traces anciennes de notre amitié et j'ai relu une lettre que vous m'écriviez, il y a près de vingt ans, de Heidelberg ; elle m'a rendu une des meilleures impressions de ma vie. Mais parlons d'aujourd'hui. Il est donc vrai que vous venez de subir une nouvelle iniquité ? Il est donc bien entendu que l'élévation du caractère et de l'esprit ferme aujourd'hui toute carrière ? Vouloir avancer par le seul mérite, c'est là chose impossible ? Et cette injustice me blesse d'autant plus qu'elle arrive pour récompense de vos derniers travaux. Venez, mon cher ami, parmi nos *froids* Genevois, vous verrez combien votre nom est honoré chez eux. Je me

donne le plaisir de jouir de vos succès auprès de toutes les personnes les plus distinguées de ce coin du monde.

Vous faites un recueil des lettres de Sismondi. Encore une de ces âmes loyales, le vrai *vir probus* qui n'a pu même obtenir un *récépissé* de l'Académie, pour ses trente volumes qu'il avait envoyés. Il en fut quitte pour ses frais. J'ai retrouvé dernièrement une lettre de lui, qu'il m'écrivait vers 1829.

Pardonnez-moi, cher ami, ces amertumes. Elles me montent au cœur pour mes amis et elles me sont alors toutes nouvelles.

Ma femme vous envoie ses vœux. Mes hommages, je vous prie, à madame Taillandier.

Votre dévoué

EDGAR QUINET.

CCCLVII

A M. JULES LEVALLOIS
A PARIS

Veytaux, 29 novembre 1862.

Cher Monsieur,

S'il n'est pas trop tard, veuillez recevoir mes remerciements, que je vous ai vingt fois envoyés en pensée et souvenir. Votre apparition à Veytaux, la surprise coura-

geuse de vos *adieux* à la fin du feuilleton, nous ont été bien doux dans notre désert. Croyez que nous nous souvenons, nous autres solitaires. Notre mal, c'est de ne pouvoir rien oublier.

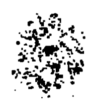
Depuis vous, j'ai fait ici la connaissance de M. Naville. J'ai su par lui et par tous combien vous avez apprivoisé les Genevois; leur reconnaissance est sérieuse. Vous avez acquis là de vrais amis, et, sans parler de nous, j'espère un peu que ces conquêtes vous décideront à nous revenir avant les hirondelles. Je voudrais bien vous prier de m'envoyer ce que vous pourrez de vos publications. Je tâche de ne pas devenir trop barbare dans ce long tête-à-tête avec l'hiver, le lac et les neiges. Aidez-moi surtout à me défendre contre le froid terrible des esprits de ce temps.

Ma femme veut que je la rappelle très cordialement à votre souvenir.

Je vous serre les mains avec affection.

EDGAR QUINET.





CCCLVIII

A M. EUGÈNE NOËL
A ROUEN

Veytaux, 30 novembre 1862.

Cher Monsieur,

Croyez que cet interminable silence n'est qu'apparent; que de fois j'ai conversé avec vous sans vous le dire! Quant j'ai lu votre correspondance, dans le livre de l'*Immortalité*, je me suis senti tout près de vous; et, à chaque ligne, je revoyais cette chère Adèle[1], si regrettée, si aimée et qui plaide pour moi. Ne jugez pas mon affection pour vous sur mes lettres. Vous tenez comme frère à ceux que je regarde comme ma famille; — ce mot en dit beaucoup.

Hélas! non, je n'ai pas reçu l'almanach, ni de l'année dernière, ni de celle-ci! Faites donc, je vous prie, que je les aie; j'y tiens infiniment, ainsi qu'à tout ce que vous pourrez m'envoyer de vous. Au moment où vous m'avez écrit, je faisais un petit voyage; mais il faut absolument que je sois de votre *cénacle*. Je m'engage autant que cela est possible, pour le prochain petit volume. Je voudrais

1. Adèle Michelet.

même écrire là l'histoire de mon pauvre cher Boberley (notre sansonnet), dont je suis inconsolable et qui était si digne de vous ! C'était notre seul compagnon. Si vous l'agréez, il prendra son vol vers l'almanach.

Vous avez écrit sur les fleurs, sur les bois, sur les poissons, sur tant de choses que j'aime, et, moi seul, je n'en connais rien. Voilà bien l'exil ! Ne me traitez pas en barbare ; je serai heureux de ce qui me viendra de vous.

Cher Monsieur, je ne veux pas médire de ce temps, aussi je vais m'interrompre. Puissent les paysans dont vous me parliez autrefois ne pas vous démentir ! J'ai beaucoup vécu avec eux, en France, je les observe depuis nos dernières onze années. Hélas !...

Dites, redites, répétez à notre Alfred que son silence a été une de nos vraies tristesses.

Adieu, cher Monsieur ; je vous embrasse de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCCLIX

A M. WULLIEMOZ

A YVERDUN

Veytaux, 2 décembre 1862.

(Voilà un anniversaire qui mériterait bien aussi d'être chanté !)

Bravo, Monsieur ! Vos vers sont d'un poète et d'un



citoyen. Je vous en félicite très sincèrement. J'en ai été charmé. Laissez-moi répéter avec vous :

> Ce n'est pas pour laisser cet égorgeur immonde
> Ici régner en maître.

Continuez, et faites justice de toute cette turpitude.

Vos vers sont pleins de vigueur, d'élan, de naturel. Courage ! Percez de vos flèches toutes ces vipères; elles renaissent d'elle-mêmes. C'est le grand serpent Python. J'ai envoyé votre petit livre à Garibaldi.

Pourquoi ne lui écririez-vous pas vous-même et directement à Pise ?

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCLX

A M. MICHELET

Veytaux, 4 décembre 1862.

Cher ami. Le sage Merlin (très sage, en effet, en cette occasion) dit que vous êtes le vrai sorcier, que tout, dans ce volume, est enchantement, justice; qu'il faut battre des mains à cette gracieuse et terrible exécution de notre passé et de notre présent; et je suis entièrement de son avis. Vous n'avez jamais frappé de coup plus retentissant et plus sûr. C'est le coup de marteau du centurion aux

murailles des temples d'Égypte. Je ne m'étonne pas des aboiements d'Anubis. Votre succès rendra peut-être le cœur à la foule. Qu'est-ce qu'une église qui n'a rien à répliquer à une pareille sommation ? Son bonheur, c'est d'être pétrifiée. Elle est sourde, elle est muette, mais il lui reste le bras séculier.

Votre résurrection de l'âme de la Sorcière restera comme une de vos plus profondes créations ! Et, à la fin, l'histoire de la Cadière achève le prêtre. Il n'y a plus rien à dire. Que les Français vous lisent et qu'ils tirent la conclusion. Si de semblables récits ne les réchauffent, ne les réveillent pas, qui peut espérer faire ce miracle? Personne. Pour moi, quoi qu'il arrive, je jouis de vos pages ensorcelées comme du jugement dernier. Les peuples pourront continuer à adorer les momies; du moins, elles sont déshonorées; et ils le savent!

Un gouvernement qui, malgré quelque masque bien léger, ne vit, ne respire que par le prêtre, à Rome, au Mexique, en France, ne pouvait manquer de mettre la main sur *la Sorcière*. Il n'est pas impossible que, plus tard, il la laisse rentrer, quand il verra qu'il ne peut l'empêcher. Alors il aura tous les bénéfices de la persécution et tous ceux de la tolérance !

Adieu, cher et cher ami. La lettre de madame Michelet arrive en ce moment; elle nous donne une belle espérance !...

Nous sommes tous deux à vous deux, autant qu'on peut l'être.

Votre

EDGAR QUINET.



Notre exemplaire s'arrête à la page 444; nous demandons à grands cris la fin.

CCCLXI

A M. LEBLOIS
A BRUXELLES

Veytaux, 5 décembre 1862.

Oui, mon cher monsieur Leblois, vous avez été injuste et très injuste envers moi. Vous avez donné, à deux malheureuses lignes, un sens qui n'a jamais approché de ma pensée et qui contredisait toute ma lettre, si pleine d'amitié véritable. Que vous disais-je? La chose du monde la plus simple : lorsque l'on écrit, il se présente des idées de divers genres. Il y en a de clair-obscures, de probables, de démontrées. Il y a des pressentiments, des hypothèses, des pensées dont on est persuadé, sans pouvoir en donner la preuve. Enfin il y a des idées dont on est absolument convaincu, parce que vous en avez fait l'expérience personnelle ou qu'elles vous sont prouvées par leur propre évidence. Eh bien, je vous disais : Puisqu'il s'agit ici d'un ouvrage particulier, d'une espèce de Code, laissez la méthode ordinaire des écrivains. Réduisez-vous à la partie indubitable, aux résultats, au nerf de la chose. Établissez-vous sur le roc, puisque votre ouvrage est des-

tiné à être attaqué. Ne donnez pas prise par les détails ou par des choses qui ne seraient qu'entrevues.

Voilà, mon cher monsieur Leblois, ce que je vous soumettais dans ces deux lignes, et je le faisais avec le plus vif intérêt, avec la plus sincère amitié. Et, là-dessus, vous supposez que je mets en suspicion votre honnêteté, que je veux vous blesser, c'est-à-dire que je suis absurde. Car ne serait-ce pas le comble de l'absurdité, que d'écrire amicalement à un ami pour l'offenser ? Et vous admettez que j'en arrive là, parce que je suis aigri personnellement et qu'ainsi je veux vous blesser, pour montrer que je me sens atteint dans vos jugements !... Allons, mon cher Leblois, où va-t-on sur ce chemin ! Hélas ! vous êtes donc susceptible ! Et vous l'êtes avec moi, que vous connaissez ! Que sera-ce donc avec d'autres ? Guérissez-vous de cette maladie, qui est celle de la démocratie, autrement vous aurez trop à souffrir dans votre vie, sans aucun profit pour vous et souvent injustement pour d'autres. Personne ne vous parlera avec plus de véritable affection, de sincérité, d'estime que moi. Et vous m'avez suspecté ! Que cela du moins vous guérisse des ombrages, et je serai satisfait. N'êtes-vous pas aussi injuste envers Ledru-Rollin ? Il n'a pas répondu ! Est-il donc si facile de répondre à une revue encyclopédique de toutes les questions ? Et n'admettez-vous donc aucune excuse, tirée de la santé, des difficultés de lire des caractères microscopiques, des préoccupations et même des tristesses qui, souvent, amènent les hommes à ne plus pouvoir sortir du silence?

Vous concevez que je ne veux pas rentrer dans la discussion de votre travail.

J'espère que les réflexions que je vous ai soumises, et auxquelles vous avez bien voulu donner une part, n'auront pas été nuisibles. Je ne m'en fais d'ailleurs aucunement accroire sur mes conseils. A quoi ont-ils servi jusqu'à présent? Que votre brochure serve au bien général. Profitez de votre jeunesse pour travailler et user de tous les dons que vous avez reçus. Voilà tout ce que je vous demande.

Adieu, mon cher Monsieur. Pacifiez votre cœur. Croyez à la sincérité de mes sentiments. N'en doutez plus une autre fois.

EDGAR QUINET.

CCCLXII

A M. EUGÈNE PELLETAN
A PARIS

Veytaux, 7 décembre 1862.

Cher Monsieur,

C'est une bonne fortune que de revoir votre écriture. Que de force, que de courage, que de nobles combats elle me rappelle ! Vous combattez presque seul et vous faites face à tout. Quand j'ai besoin d'espérer, ma pensée va vous chercher. Vous avez donc cent bras, pour frapper ainsi l'ennemi partout et sans relâche? Une nation se

réduit quelquefois à une centaine d'hommes. Les autres dorment alors et attendent la victoire pour se réveiller et se prononcer. Si elle revient, nous serons embarrassés de Brutus.

Nous ne pouvons guère trouver notre espoir qu'en nous-mêmes. On a trop cru dans ce siècle que la vie est dans les masses. Elles n'ont, au contraire, que la vie qui leur est communiquée par quelques-uns. Et c'est là le plus grand motif de ne pas désespérer.

Je suis, comme mon patron Merlin, enterré vivant, mais je me débats de mon mieux dans ce tombeau. Puisque mon cri d'alarme sur cette expédition [1] est arrivé jusqu'à vous, je n'ai pas perdu ma peine.

Faites-moi l'honneur de m'inscrire au nombre de vos souscripteurs, pour les dix brochures. Si jamais vous paraissiez de votre personne dans notre désert, il en serait tout éclairé. Ce serait un beau jour.

Adieu, cher vaillant en Israël! Aimez-moi, je vous prie, comme je vous aime. Vos amis de Florence, que nous avons eu grand plaisir à connaître, ont reçu la lettre pour mademoiselle Assing.

Sans autres compliments, sympathie, affection, reconnaissance, admiration de votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

1. *Expédition du Mexique.*

CCCLXIII

A M. DARGAUD
A PARIS

Veytaux, 10 décembre 1862.

Jane Grey, mon cher Dargaud, nous a donné de belles soirées, au milieu des neiges de nos montagnes. Je vous en remercie. Il est difficile, en vous lisant, de ne pas être amoureux de Jane Grey. On passe continuellement de la pitié à l'horreur. Ce sont bien là les vraies conditions du drame, et elles se réunissent à l'exactitude des faits, au scrupule de l'historien.

Henri VIII m'a ramené à une pensée qui s'est souvent présentée à moi. Pour épouser une femme, il a fait changer de religion à l'Angleterre en vingt-quatre heures. Il l'a affranchie ainsi de la domination religieuse du moyen âge. Et la Révolution française, notre grande et invincible Révolution, n'a pu affranchir de cette même domination un seul village ! Une autre observation me frappe et m'a toujours frappé : la Réforme est partout établie au XVIe siècle par l'intolérance. C'est en poursuivant l'ennemi, que l'esprit nouveau et la liberté se sont établis. Nous autres, nous avons, il est vrai, proclamé la tolérance ; mais elle n'a produit que les ruines de la liberté, l'élévation de l'ennemi, la proscription de l'intelligence et une

servitude telle, que les temps modernes n'avaient jamais connu rien de semblable.

Imperatori Imperatorum. C'est précisément la devise de tous les Byzantins. Elle ne s'était pas encore montrée dans notre Occident, elle est aujourd'hui sur l'arc de triomphe du nouveau boulevard! Dites à nos amis que, s'ils n'y prennent pas garde, cette porte triomphale sera la porte par laquelle nous entrerons irrévocablement dans l'époque byzantine. On en a déjà pris l'inscription et la langue.

Adieu, mon cher Dargaud. Je vous remercie aussi de n'avoir pas capitulé avec le catholicisme, qui nous a dévorés et nous dévore *in secula seculorum, Amen.*

EDGAR QUINET.

CCCLXIV

A M. VICTOR CHAUFFOUR

A THANN

Veytaux, 11 décembre 1862.

Écrivez-nous et parlez-nous de loin, mon cher ami, puisqu'il nous a été impossible de vous atteindre ! Que deviennent toutes les précieuses santés de Thann ? Nous comptons avoir là des amis qui ne nous oublient pas. Pour nous, les jours n'amènent rien de nouveau, que les

pensées, les sentiments qui peuvent surgir en nous. Voilà l'hiver, et nous sommes contraints de vivre de notre substance, comme des ours. L'été nous avait amené quelques visiteurs. Tout a disparu et nous sommes, de nouveau, seuls, non pas avec nos espérances, mais au moins avec nos indignations. L'esprit se décompose, les journalistes sont obligés de torturer leurs pensées. Il y a une espèce d'unanimité à flatter, amnistier le Deux-Décembre. On se déguise ainsi sa faiblesse, sous prétexte d'être à demi converti. J'ai écrit sur cela franchement à Jules Favre et je m'en suis fait un ennemi bien gratuit. Nous autres proscrits, nous devenons importuns à la plupart des nôtres. Nous avons l'immense inconvénient de rappeler ce qu'ils veulent oublier.

Mais à quoi bon tout cela?

Je touche au terme de mon ouvrage sur la Révolution. Quelles difficultés! Je ne voudrais pas être injuste, et pourtant je suis obligé de chercher où étaient ses pieds d'argile, puisqu'elle a croulé deux fois. Les autres écrivains ont raconté la Révolution en pleine victoire; moi, je suis en pleine défaite. Il y a donc nécessairement des horizons nouveaux qui s'ouvrent, et ce ne sont pas toujours des occasions de se célébrer soi-même. Je cherche sincèrement la vérité en profitant de nos expériences. Ordinairement on ne voit la Révolution que dans les quelques années qui portent son nom. Mais les suites, les résultats, ne doivent-ils donner aucune lumière?

J'ai cherché à orienter la Révolution, ce qui lui a toujours manqué.

Combien, pour tout cela, votre conseil m'eût été pré-

cieux ! C'est une mer où l'on a presque toujours navigué sans boussole.

J'aurais le plus grand désir d'avoir votre article sur Duvergier de Hauranne; il s'agissait de centralisation.

Vous avez fait faire un grand pas à la question de la peine de mort. Ce n'est pas là une affaire à traiter par la rhétorique. Vous avez donné les vraies raisons, et avec un calme, une lucidité, une méthode qui sont les seules armes à employer au nom de la conscience publique.

On relira votre beau travail toutes les fois que cette question reparaîtra. Il est à craindre que l'hébétement actuel ne retarde la solution d'un demi-siècle.

Je ne sais si vous avez entendu parler de mon cri d'alarme sur l'Expédition du Mexique. Rien ne caractérise mieux le temps que de voir ce peuple assassiné, sans qu'une seule voix, en France et en Europe, se soit élevée pour empêcher le meurtre ou seulement le dénoncer.

Adieu, mon cher ami. Notre vie est si monotone, si solitaire, si privée d'horizons, que je n'ai presque rien à dire. Ma femme est toujours invincible par le courage; elle est pour moi tout mon monde. Personne n'aura gardé l'espérance plus longtemps qu'elle.

Parlez-nous au long de vous tous, de votre fille, qui doit être une grande demoiselle. Gardez-nous votre amitié et croyez à la nôtre.

EDGAR QUINET.

CCCLXV

A M. TENTOLINI
A CRÉMONE

Veytaux, 12 décembre 1862.

Monsieur,

Le parti noir ne peut manquer de se refaire en Italie. Il a été quelque temps déconcerté par le mouvement national, mais il voit cette régénération entravée, dénaturée par le Deux-Décembre, et, comptant sur l'*Imperator Imperatorum*, il relèvera de plus en plus sa tête de serpent.

Nous avons été étouffés par ce moyen âge que nous n'avons pas eu la force de vomir. Prenez garde, Italiens, qu'il ne vous arrive quelque chose de semblable : entrevoir la liberté et la perdre au même moment! Voilà quel a été notre sort. Profitez de notre exemple.

Si vous réimprimez la traduction de nos *Jésuites*, je n'ai absolument rien à y ajouter ou à y changer. Les événements ont fait le commentaire. Ils ont malheureusement confirmé chaque mot de cet ouvrage, et de ceux qui les ont suivis.

S'il y a encore des aveugles, c'est qu'ils veulent rester aveugles. Je regrette de ne pouvoir vous envoyer mes deux volumes d'*Œuvres politiques* publiés à Bruxelles.

Ils contiennent mes conclusions sur les questions religieuses. Je n'ai rien fait et ne ferai rien de plus hardi et de plus pratique sur ces matières. Ma pensée est là. Je serais en peine de vous indiquer aucun ouvrage où ces questions aient été traitées. Les plus hardis ont peur dès qu'ils y touchent.

Les Allemands, dont vous me parlez, n'ont pas été traduits. Pourquoi, Italiens, ne gardez-vous pas, si vous voulez, toute la mythologie chrétienne et même catholique, en retranchant toutefois le papisme? Je ne vois pour vous aucun moyen de vous libérer, si vous gardez le trône spirituel.

Je vous envoie, par ce courrier, la brochure du Mexique.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCLXVI

A M CHADAL
A BOURG

Veytaux, 23 décembre 1862.

Mon cher concitoyen,

Vous ne vous serez pas mépris sur mon silence. Il m'a semblé qu'il y a des temps où il vaut mieux ajourner ses réponses. Dans notre pauvre France, la communication

la plus simple des sentiments les meilleurs est un plaisir qu'il faut souvent s'interdire aujourd'hui.

C'est là une odieuse nécessité, de craindre de nuire, par une parole droite et sympathique, à celui auquel on s'adresse. Que devons-nous, que pouvons-nous espérer de ceux qui, depuis douze ans, sont restés couchés à plat ventre? Des événements plus simples qu'on ne pense pourront changer les choses. Mais comment se retrouveront les hommes pris en masse, après une telle servilité!

Elle est devenue si naturelle, si intime, qu'on ne s'en aperçoit plus. Vous avez dû remarquer une chose qui m'a souvent donné à penser : la démocratie ne prend point fait et cause pour ceux qui souffrent et sont persécutés à cause d'elle. C'est un immense avantage, pour la tyrannie de tous les régimes, que cette indifférence pour ceux qui sacrifient leur vie. Nous avons vu ces pères, frères, parents, amis de proscrits, voter en masse pour le proscripteur. Qu'est-ce que ce tempérament, qui se prononce de plus en plus, peut amener dans l'avenir? Comment, avec tant de sentiments serviles, produira-t-on un peuple libre? Les masses reprennent, sans s'en douter, les instincts du serf, elles attendent tout de l'*Imperator Imperatorum*, comme elles attendaient tout du roi.

Les choses se sont déplacées et se déplacent tous les jours; mais allez au fond de l'homme, il est resté le même.

Vous vous souvenez de ce que je vous écrivais sur l'expédition du Mexique? J'ai publié, sur cette abominable infamie, une brochure qui va dans les deux mondes, mais qui naturellement ne peut traverser votre muraille de

Chine. Jusqu'ici, je suis le seul qui ait protesté publiquement contre ce crime des crimes.

Je finis en vous envoyant mes vœux, j'en fais surtout pour notre France! Je lui souhaite ce qui lui a souvent manqué depuis mille huit cents ans : la conscience d'un droit! Lumière! Liberté!

Recevez, mon cher compatriote, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCLXVII

A M. LECOMTE, LIEUTENANT-COLONEL
A LAUSANNE

Veytaux, 26 décembre 1862.

Monsieur,

On bataillera sur la Campagne de 1815 jusqu'à la fin du monde; j'en suis bien convaincu. Aussi ne suis-je point étonné de votre dissidence. Il m'eût été certes très agréable que vous eussiez porté les mêmes conclusions que moi. Vous avez suivi votre conviction, cela ne pouvait être autrement. J'ai eu moi-même trop de discussions à ce sujet, avec mes plus intimes amis, pour ne pas avoir, sur ce point, la plus complète tolérance. Je ne puis qu'honorer votre franchise. Je me condamnerais moi-



même si elle altérait mes sentiments pour vous. Soyez donc tranquille là-dessus. En ce qui me touche, vous partez de suppositions très naturelles et dont pourtant je dois me défendre. Vous croyez que mon ouvrage est un parti pris contre le premier empire et contre le Deux-Décembre. Voici, à cet égard, l'exacte vérité. Dès 1844, j'avais déjà écrit, à l'occasion de la correspondance du général Jomini et du duc d'Elchingen, un mémoire qui contenait toutes mes vues sur cette Campagne, et elles étaient dès lors ce qu'elles sont aujourd'hui. Ce mémoire a été remis à M. Thiers par M. d'Elchingen, dans cette même année 1844. Il n'était pas alors question pour moi de réagir contre l'Empire. J'étais au mieux avec la famille Bonaparte. Depuis ce temps, je n'ai cessé d'étudier la Campagne de 1815. J'ai mis à mes recherches près de vingt ans. Aussi m'est-il impossible d'accepter que mon ouvrage soit un ouvrage d'*humour*. Un travail, j'ose dire aussi persévérant, peut avoir tous les défauts, mais ce n'est pas un caprice.

J'ai formé tout mon ensemble et puisé tous mes détails et les éléments de mes jugements dans les sources originales françaises, anglaises, prussiennes, hollandaises, belges, au milieu desquelles j'ai vécu pendant des années. J'ose dire qu'il n'est pas un seul fait que je n'aie puisé aux sources, après l'avoir soumis à un long examen.

Peu de gens peuvent s'imaginer combien de temps j'ai donné, dans ma vie, aux études et aux questions militaires.

Croyez bien que, pour que j'entre dans ces explications il faut que ma conviction sur le fond soit bien profonde,

et qu'elle se soit formée lentement et par les recherches les plus laborieuses.

Je vois avec plaisir que vous doutez encore, et je ne désespère pas absolument que vous ne finissiez par vous rendre à ce que je considère comme une vérité démontrée. Il est digne de vous d'échapper à la fascination qui a aveuglé M. Thiers.

Veuillez surtout voir, dans cette trop longue lettre, une nouvelle preuve de mon estime et de mon attachement.

EDGAR QUINET.

CCCLXVIII

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 27 décembre 1862.

Cher Monsieur,

Voici les neiges, les glaces qui nous ensevelissent. Ce serait une belle occasion pour vous de vous remontrer comme l'année dernière; car il n'y a que vous qui puissiez avoir ce courage. Pour nous réchauffer, nous vous lisons chaque jour. C'est là un vrai cordial. Il faudrait aussi dresser des chiens de Terre-Neuve et du Saint-Bernard à porter à leur col cette provision d'esprit et de vie à tous



les égarés de notre temps. Ils sont nombreux et vous les sauveriez peut-être.

De bonne foi, il n'y a qu'une espérance à garder : c'est qu'un petit nombre de germes vivants subsistent dans notre nation, morte en apparence, et quelques-uns de ces germes suffiront à conserver l'espèce. Pardonnez-moi de faire ainsi appel à l'histoire naturelle plutôt qu'à la politique ; mais les hommes de notre temps ne sont-ils pas retombés volontairement au rang de l'échelle inférieure des êtres? C'est en voyant comment se conservent et se maintiennent les crustacés, que je persévère à espérer quelque chose.

Ah! cette horreur du Mexique!...

Et je lis encore, dans nos bons journaux, qu'il faut absolument consommer l'assassinat, en allant jusqu'à Mexico. C'est là un point d'honneur! C'est une affaire de conscience! On verra après.

Il est presque ridicule de vous envoyer mes vœux, dont la fortune a fait jusqu'ici un si étrange usage. Recevez-les pourtant comme je les envoie, du fond du cœur. Ma femme se rappelle bien vivement à votre souvenir, et moi, je suis, je reste, en dépit des glaces, de la solitude et de cette abominable époque, votre tout dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

Notre cher Barni, qui a été longtemps indisposé, va mieux.

CCCLXIX

A M. THÉOPHILE DUFOUR
A SAINT-QUENTIN

Veytaux, 29 décembre 1862.

Mon cher, véritable ami! Comment vous dire tout le bien que nous font vos lettres? Elles sont toujours un événement pour nous. Dans notre isolement, elles font notre société. Il est si doux et si rare de s'entendre sur toute chose! Quand nous vous lisons, nous sommes sûrs que la flamme n'est pas éteinte et nous espérons je ne sais quoi. Ma femme, qui est tout mon bien, méritait la joie, la consolation que nous donnent vos lettres; mais, moi, combien je m'accuse souvent de ne pas répondre sur-le-champ à ce qui me touche au plus profond du cœur! Au moins vous savez par *un autre moi-même* tout ce que je sens pour vous, et votre amitié est indulgente; c'est là la véritable. Je m'acharne à des travaux que je pourrais bien croire inutiles, tant les choses et les hommes s'en éloignent chaque jour. Cependant je ne me décourage pas; la pensée de quelques hommes tels que vous me soutient dans ce vide universel. Et puis il est impossible que la France donne un démenti aux sentiments, aux principes, aux idées que la langue française à répandus dans le monde. C'est là une gageure que vous et moi nous tiendrons.

Peut-être aussi qu'il y a des temps où une nation ne vit plus moralement que dans un très petit nombre d'âmes. La vie se concentrerait, pour se dilater de nouveau dans une meilleure saison. Voilà une des consolations dont nous nous berçons à Veytaux, mais seulement les jours où nous avons de vos nouvelles. Vous voyez bien par là, cher et parfait ami, que nous avons été malades de votre maladie et qu'il faut nous rassurer entièrement sur votre état actuel.

Oserais-je vraiment vous envoyer à vous et à toute votre famille mes vœux quand la fortune s'en joue si odieusement. Oui, je vous les envoie, quand même.

Votre dévoué de cœur et d'âme et à toujours.

EDGAR QUINET.

CCCLXX

A M. FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 31 décembre 1862.

Cher Monsieur,

Un mot de souvenir et d'amitié, en finissant cette année 1862. Elle ne nous a guère apporté que de tristes présents et même odieux, dans les choses publiques; mais combien je lui dois de bons jours par mes amis, au rang

desquels je vous demande de me permettre de vous placer !

Votre volume (*les Livres contemporains*) a été le bienvenu. Je vous ai suivi pas à pas dans votre lutte de chaque jour. Vous faites marcher à la fois les idées générales, permanentes, et les transformations quotidiennes. Il est donné à peu d'esprits de marquer exactement, sur le cadran, les heures et les secondes; la plupart ne savent faire mouvoir qu'une seule aiguille; celle qui va vite ou celle qui va lentement. Les philosophes politiques, comme vous, savent seuls les mettre d'accord. Votre travail incessant a, il semble, réveillé les morts. Je crois que plusieurs commencent, grâce à vous, à remuer sous terre; du moins je pense entendre quelque chose, un souffle, ce qui annonce un revenant. D'autre part, il y a aussi des marques de décomposition, et même chez des personnes très jeunes, qui ne me semblent pas encore entièrement nées. Je vois qu'il devient de mode de nous reprocher notre existence, notre fidélité. On nous écrit, on nous fait dire, à nous autres proscrits, que nous sommes gens d'un autre âge. *Ganaches*, voilà le mot qui fait fortune et que l'on nous envoie pour étrennes de tout côté.

Je lis justement un voyage en Sibérie, où je vois que les enfants tuent régulièrement leurs pères, dès que l'hiver est un peu dur. J'espère encore pour nous que celui de 1863 ne sera pas trop rigoureux.

Combien je vous suis reconnaissant de vous souvenir de moi, à l'occasion, lorsque le silence est si bien organisé partout. C'est à vous, sans doute, que je dois *le Progrès*.

Recevez, encore une fois, mes sympathies les plus vives et les plus dévouées.

EDGAR QUINET.

CCCLXXI

A MADAME BLANCHE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 31 décembre 1862.

Ma chère sœur. C'est certainement le comble du ridicule de ma part, d'adresser encore des vœux, puisque la fortune se joue si impudemment des miens. J'espère, du moins, qu'ils ne te nuiront pas et c'est là vraiment tout ce que je puis attendre. Si le moindre de mes vœux s'accomplissait, il y a de grands criminels qui s'en trouveaient fort mal.

Tu me répètes que je suis heureux de la vie que j'ai choisie. Oui, je suis heureux, par la femme admirable qui m'a fait de l'exil un bonheur de chaque moment. Elle m'a ôté l'amertume de toute chose, elle me tient lieu de tout ce qu'on m'a enlevé. Mais encore une fois, ce n'est pas moi qui ai choisi cette vie pour elle et pour moi. J'ai été lâchement assassiné; je n'ai pas demandé à l'être.

Moi, me mettre sous les pieds de mon bourreau? le bourreau de tous ceux que j'honore?...

Beaucoup de gens disent : « C'est bien fait ! Il n'a que ce qu'il demande, il n'a aucun goût pour la servitude et le régime cellulaire ! C'est un mauvais Français ! »

Du moins, j'entends cela de loin, et c'est une consolation.

L'excellente, l'angélique X***, m'a écrit qu'elle n'admirait rien tant que le *bel ordre* en vertu duquel j'ai été proscrit, moi et les miens. En douze années, elle m'avait donné deux ou trois signes de souvenir.

Je lui écrivais que nous lui adressions une compatriote Bressanne, qu'elle arriverait dans une carriole rustique et toute transie du voyage, mais que la flamme de son foyer hospitalier la ranimerait, etc., etc.

Adieu, ma chère sœur, garde bien ta santé ! Voilà ce que je souhaite sérieusement pour cette année, accompagnée de beaucoup d'autres.

Ton frère

EDGAR QUINET.



CCCLXXII

A MADAME DIDIER
A PARIS

Veytaux, 31 décembre 1862.

Chère Madame,

Je dis adieu à cette année à laquelle je dois tant de bons jours et de souvenirs qu'il n'est au pouvoir de personne de m'enlever.

Quelques inconnus se sont lassés, dans le courant de cette année, et ont lâché pied. Il paraît que, pour ceux-là, je suis un fanatique. Mais nos amis nous sont restés fidèles. Ces douze années d'absence ne nous en ont enlevé aucun.

Je ne puis guère me dissimuler que le sacrifice que nous faisons ne produit presque aucun résultat. On ne le comprend même pas. Souvent même les nôtres se retournent contre nous. Pour les jeunes gens, nous sommes des gens d'un autre âge. Notre destinée les effraye au lieu de les raffermir.

Madame d'Agoult a mis à la mode de s'acharner contre tous ceux qui ont donné des gages. Nous sommes, à ce qu'il paraît, aux yeux de cette jeune personne, « des *ganaches*, des invalides ». Et, depuis lors, l'idée a fait



fortune. Nous voilà donc bien avertis. Les belles nous abandonnent et nous renient. C'est toute justice en vérité.

Malgré cela, nous ne devenons pas misanthropes et franchement c'est vous qui en êtes cause. Mais, quand vos lettres nous manquent, oh! alors nous voyons la situation en noir! La France nous paraît, à ces moments-là, abdiquer, le byzantinisme triompher, l'Amérique sombrer, l'espèce humaine dégénérer.

Une lettre bleu de ciel arrive de Boutancourt et le monde se relève aussitôt. La France décembriste redevient la France libre, glorieuse (mieux que cela). N'êtes-vous pas tentée d'accomplir souvent ce miracle? Il est immanquable; vous n'avez qu'à vouloir.

Il n'y a pas eu de Genève pour nous. La solitude, la neige, et, pour distraction unique, un ouvrage où je cherche à m'orienter dans la Révolution française. J'y suis enterré. Je serai heureux d'en sortir au printemps. N'est-il pas singulier que je ne trouve aucun plaisir dans les ouvrages de *raison?* Ce doit être comme les mariages de raison dont je n'ai aucune idée, même la plus éloignée.

Depuis hier soir, nous avons un piano. C'est un petit événement.

Votre santé est une grande affaire! Moi aussi, je craignais pour vous Paris. Rassurez-nous et ne vous lassez pas de nous porter bonheur. A vous mes sentiments dévoués, reconnaissants, et c'est trop peu dire.

EDGAR QUINET.



L'année s'avise aujourd'hui de mal finir : ma chère femme avait fait, comme à l'ordinaire, toute sorte de petites dispositions pour le jour de l'an; ses correspondants de Paris lui ont tous manqué; une *mal'aria* a soufflé sur eux. Elle comptait me faire quelque surprise; la voilà désolée et moi incapable de la consoler.

CCCLXXIII

A M. GEORGES PALLAVICINO
A TURIN

Veytaux, 1er janvier 1863.

Cher Monsieur,

Recevez aussi mes vœux les meilleurs pour vous, pour le général Garibaldi, pour l'Italie. Je vous remercie infiniment des nouvelles que vous nous donnez de notre héros. Toutes les fois que vous pourrez me rappeler à son souvenir, j'en serai heureux. Je lui ai envoyé ma *Révolution religieuse au* XIXe *siècle*. J'espère qu'il l'a reçue. Avec lui, il n'est pas permis de désespérer même du présent. Le grand mal que fait le gouvernement de Turin, c'est de brouiller l'armée de ligne et l'élément national, les volontaires. Voilà ce qui est impardonnable. Car partout l'affranchissement a eu, pour premier levier, l'union intime des volontaires et des troupes réglées. Les

désunir, c'est fortifier l'étranger. On dit aujourd'hui aux Italiens : « Ajournez Rome et Venise. Occupez-vous d'administration. » Bientôt on leur dira : « Vous voyez bien que vous n'aviez pas besoin de Rome et de Venise. Il n'y faut plus songer. »

Vingt fois j'ai voulu écrire sur l'Italie. Mais où? Et comment publier? Cette difficulté a été insurmontable. J'ai voulu aussi aller vous voir de l'autre côté des Alpes. J'ai craint de trouver trop de bonapartisme dans l'air. Cela m'a retenu. Vous voyez où en est notre France. Silence, esclavage byzantin. Que Dieu vous garde d'un tel exemple!

Je travaille à faire, pour la Révolution française, ce que j'ai fait pour les Révolutions d'Italie. Mais c'est agir qu'il faudrait. Les hommes ne sont plus accessibles à la pensée seule. Garibaldi est le seul homme qui ait encore prise sur les Français. C'est qu'il agit.

Adieu, cher Monsieur; ma femme est, comme moi, heureuse de votre bon souvenir. Dites à notre héros que sa guérison nous a guéris de tous nos maux.

Votre bien dévoué

EDGAR QUINET.



CCCLXXIV

A MADAME RÉVILLIOD DE SELLON
A GENÈVE

Veytaux, 3 janvier 1863.

Madame,

C'est à moi que ma femme a voulu réserver le plaisir de vous remercier de votre souvenir et de cette boîte qui nous apporte déjà le parfum et l'espérance du printemps. Combien je suis touché de votre persistance à ne pas oublier deux solitaires si profondément engloutis à cet autre bout du lac ! Il est vrai, Madame, que votre pensée leur tient bien souvent compagnie. Nous conversons de loin avec vous et nous allons jusqu'à croire que nous nous entendons toujours, sur tout ce qu'il y a d'important dans ce monde. N'est-ce pas là nous flatter beaucoup ? Mais c'est une consolation que l'on aurait peine à nous ôter. Quand nous aurons la grande joie de vous revoir (et les joies deviennent rares pour nous), je réclamerai votre indulgence pour ces illusions de notre solitude.

Veuillez, Madame, agréer, etc.

EDGAR QUINET.

CCCLXXV

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 4 janvier 1863.

Voilà donc la réponse aux vœux que j'allais vous envoyer, cher ami ! La lettre de faire part trouble tout ce que je voulais vous dire. La perte d'une mère est un si grand événement ! Nous ne connaissions pas même la maladie. C'est le plus triste résultat de cette vie d'exil. On n'apprend les maux de ses amis que lorsqu'il est trop tard. Je suis avec vous dans tout ce que vous sentez, et aujourd'hui plus que jamais. Il n'y a qu'un remède à nos peines, c'est le travail, même sans horizon, sans lendemain. Personne ne fait, plus que vous, usage de cette consolation. Produire, créer, voilà le seul moyen d'échapper à cette mort universelle qui s'avance comme la marée montante.

On dit que la jeune génération nous rejette, nous autres proscrits, comme gens hors d'âge. Cela m'a été répondu directement, et ce sont mes étrennes de 1863. Vivez donc et soyez heureux, aimé des nouveaux esprits, qui ne peuvent encore vous reprocher vos jours trop nombreux !

Adieu, très cher ami. Mes vœux quand même pour vous, pour votre femme, que je désire tant connaître.



Quoi qu'ils en disent, je me sens encore pour vous le cœur d'un vivant.

EDGAR QUINET.

CCCLXXVI

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 7 janvier 1863.

Cher Monsieur,

Votre discours a été le très bienvenu à Veytaux, et il me semble que vous avez dû entendre mes applaudissements, si quelque chose de notre solitude peut parvenir dans votre Babylone. J'ai joui de votre succès comme d'un commencement de victoire. Puissiez-vous être le messager de la génération nouvelle. Tant de lucidité, de modération et de hardiesse, tant de qualités opposées qui se concilient dans votre discours, en font un véritable manifeste. Je souhaite fort que l'avenir entre par cette porte, qui est celle de la justice, et je la préfère infiniment à la porte triomphale de carton, où on lisait l'autre jour : *Imperatori Imperatorum*. Car celle-ci nous mène droit à Byzance, et c'est là notre unique danger.

Vous savez dans quelles idées je vis. Aussi ai-je

éprouvé un grand plaisir à vous voir étaler nos misères. C'est là, selon moi, le vrai courage d'esprit. Je ne croirai à une renaissance que lorsque je verrai les Français faire, comme vous, l'aveu de notre profonde chute. *Mea maxima culpa!* Voilà ce que nos trente millions d'hommes devraient se dire, en se frappant la poitrine trois fois par jour. Ils se consolent de toutes les hontes avec les cinq codes. Ils croient avoir sauvé l'égalité. Eh bien, non! elle périt avec le reste. Vous le démontrez savamment, éloquemment, pour le code pénal.

Continuez, cher Monsieur. Empêchez, s'il en est encore temps, nos amis de se laisser crever les yeux, sans même qu'ils s'en aperçoivent. S'il y a encore quelque chose en France, cela devrait se montrer par la réprobation contre la monstrueuse expédition du Mexique. La presse discute sur l'utilité du Verbe! Mais, de cette expédition de flibustiers, pas un mot! On parlera quand tout sera fini.

Quelques personnes sensées pensent que cette guerre absurde et criminelle devrait être choisie pour terrain dans les élections. C'est un point sur lequel il semble que tous les partis qui ont conservé figure humaine pourraient s'entendre.

Vous m'aviez promis de m'écrire. Ne l'oubliez pas. Donnez-moi vos impressions, et songez que je ne suis pas ici gâté par le monde. Je suis enterré, vous savez dans quel sujet, et je serai heureux d'en sortir.

Recevez, cher Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.



CCCLXXVII

A MAZZINI

Veytaux, 12 janvier 1863.

On me remet quatre volumes de vous, cher et grand proscrit, et j'ai hâte de vous en remercier, sans avoir votre adresse. Je sais que je trouverai, dans ces volumes, le souffle d'Encelade qui, depuis trente ans, soulève l'Italie. C'est vous qui avez fait ce miracle de ressusciter les morts. Le présent l'avoue et la postérité le dira plus haut encore.

Le catholicisme vous barre le passage comme à nous. Mais nous avons, en outre, l'esprit byzantin qui devient de plus en plus apparent en toute chose. Non, non, la France ne sera pas la Byzance moderne. Je vois encore quelques rares individus surnager dans ce gouffre. Peut-être, avec douze justes, refera-t-on une nation? Là seulement est l'espérance.

Le monde entier laisse assassiner le Mexique et ne dit pas un mot.

On voit, par là, à quel point le Deux-Décembre a fait sombrer la conscience humaine. J'aurais voulu vous avoir pour lecteur de mon petit écrit sur cette question du Mexique. Je ne sais s'il vous a été adressé selon mon désir.

Gardez votre santé et le reste viendra. Vous avez

vaincu aux trois quarts. Mais nous!... Vos défaites mêmes sont glorieuses.

Votre tout dévoué de cœur, admirateur de votre constance et de votre énergie indomptable.

EDGAR QUINET.

CCCLXXVIII

A M. DESSUS
A PARIS

Veytaux, 15 janvier 1863.

M. Dessus est un charmant jeune homme! Devinez qui nous écrit cela? Malheureusement, ce n'est pas une belle à marier; c'est le sage des sages, Théophile Dufour. Vous ne vous serez pas mépris sur mon silence, cher ami. Vous aurez senti que je vous parlais à l'oreille, très souvent; mais il y a des temps où l'écriture est un piège. J'aurais au moins voulu vous faire lire un travail que j'ai publié cet été sur le Mexique. Malheureusement, il m'a été impossible de le faire pénétrer en France et de vous en adresser un seul exemplaire. Combien cela me paraît regrettable dans les circonstances actuelles. Le temps n'a fait que confirmer cette brochure et elle est aujourd'hui de circonstance, plus qu'au moment où elle a été écrite. Quand vous voyagerez hors de France, vous en jugerez. Que ne donnerais-je, pour qu'un miracle lui fît franchir votre muraille de Chine.



Voilà l'abbé Lucien Bonaparte qui nous annonce, dans les journaux, son manque d'ambition. Traduisez ainsi : « Avant peu, je serai pape et je m'appellerai *Santo padre Napoleone !* Et vous serez tous sous ma sandale. »

Un pape Bonaparte, c'est aussi là ce que j'annonce à nos amis s'ils n'y prennent garde. Alors les deux têtes de l'aigle s'embrasseront et la *divina comedia* sera consommée... Mais laissons ces lamentations et parlons de votre amitié, de votre ardeur à m'obliger, de votre fidélité. Franchement, je trouve là une grande consolation. Je me retrouve jeune avec vous et par vous. Votre affection, votre souvenir, votre présence m'ôtent au moins vingt ans et personne n'aura eu plus de peine que moi à prendre au sérieux le triste ouvrage du temps. Je ne sépare pas l'idée du printemps heureux, immortel, de l'espérance de vous revoir.

Vous vous êtes dépouillé de votre *Machiavel-Bonaparte*. Je vous le rendrai. Ce que je voulais, ce sont les textes italiens que l'on m'a pris dans ma bibliothèque avec tous mes meilleurs livres, après le Deux-Décembre. Je ne m'en console pas. Ma femme a été malheureuse de ce que ses projets de surprise de bonne année n'ont pu réussir. Que voulez-vous ! il y a eu un sort.

Adieu, cher ami. Que cette année 1863, jusqu'ici au visage de neige et de glace, vous soit bonne, salutaire, amicale ! Et surtout qu'elle vous ramène ici.

EDGAR QUINET.

CCCLXXIX

A M. X***[1]
A PARIS

Veytaux, 23 janvier 1863.

Cher Monsieur,

Si vous ne m'aviez vous-même indiqué la seconde quinzaine de janvier, je n'aurais pas retardé si longtemps ma réponse. Je me suis bien gardé de communiquer votre lettre à mes compagnons d'exil. Ces hommes qui sacrifient jour par jour leur vie à la démocratie auraient eu peine à comprendre les outrages que leur envoient les jeunes démocrates dont vous me parlez. Il n'y a absolument rien à tirer de semblables injures. Il faut les laisser tomber par terre. Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'un régime avilissant doit produire naturellement des sentiments-avilis. Il ne doivent nous inspirer qu'une profonde pitié. J'aurais préféré que vous m'eussiez nommé la personne qui s'en est fait l'organe; car je ne voudrais pas étendre à un grand nombre ce qui n'est peut-être que le fait de quelques-uns. Au reste, toute ma vie j'ai lutté seul, et, si je reste seul aujourd'hui, il n'y a là rien de nouveau

1. Voyez *Notes*.

pour moi. Que l'on se lasse de combattre après quelques jours! que l'on me renie! que l'on m'injurie! peu importe. J'irai jusqu'au bout de ce dur chemin où je suis entré sciemment et sans aucune illusion, il y a plus de quarante ans.

Je ne suis point un *vaincu*, comme on le dit tous les jours. J'ai été lâchement assassiné dans une nuit de décembre, mais je n'ai pas été vaincu. Au contraire; tous les principes que j'ai établis ont reçu et reçoivent chaque jour la plus entière confirmation. J'ai montré, dénoncé, de loin, les écueils. Et ils ont été ce que j'avais annoncé. J'ai péri, mais volontairement, avec le droit et avec ceux que je savais devoir périr.

En 1843, j'ai montré que l'Ultramontanisme était à l'horizon et qu'avec lui tomberait toute liberté en France. Était-ce là oui ou non la vérité?

En 1848, j'ai averti qu'il n'y avait qu'un seul danger, mais imminent, le Bonapartisme. Ce danger est-il devenu oui ou non une réalité?

Mais à quoi bon rentrer dans cet examen? Il n'est que trop vrai que chacune de mes idées s'est réalisée à la lettre et que, si je suis frappé aujourd'hui avec le droit, avec la justice, c'est parce que je l'ai voulu, avec toute la clarté de ma conscience et de mon intelligence.

J'ai préféré être assassiné avec le droit, plutôt que de rester victorieux avec le crime, quoique je n'aie pas douté un instant de sa victoire.

J'ai signalé, il y a plus d'un an, cette expédition du Mexique quand elle n'était encore qu'un grain à l'horizon. Je l'ai suivie dans ses phases et j'ai travaillé

à réveiller, sur cette action monstrueuse, la conscience publique en Europe. Ceux qui nous injurient si aisément feraient mieux encore de dénoncer, plus haut que je ne l'ai fait, cet attentat contre un monde. Mais, là aussi, le crime sera consommé, sans qu'un mot ait été prononcé.

Profitez, cher Monsieur, de ces expériences. Servez les hommes, avec la certitude qu'ils vous renieront, si vous souffrez pour eux. C'est le sûr moyen de n'éprouver jamais ni mécompte ni lassitude. Quant à moi, loin de me plaindre, je m'étonne, au contraire, du grand nombre d'amis qui me sont restés fidèles. Ceux qui me méconnaissent ne m'ont jamais connu, et je serais souverainement injuste de demander à ceux-ci la fidélité que m'ont gardée les autres.

Soignez votre santé. Ne me laissez pas ignorer ce que vous devenez et ne doutez jamais de mon attachement.

Vous voulez faire *table rase de vos idées !* Prenez garde ! C'est là un projet imaginaïre qui a trompé Descartes lui-même ! Si l'homme parvenait réellement à faire un moment le vide en lui-même, il n'en sortirait jamais que le vide.

EDGAR QUINET.





CCCLXXX

A M. A. DUMESNIL
A VASCŒUIL.

Veytaux, 30 janvier 1863.

Moi aussi, mon cher ami, je vous envoie mes vœux les meilleurs, les plus ardents, pour vous et pour tous ceux qui vous touchent. Quant à moi, je me souhaite de vous revoir; et pourquoi ne feriez-vous pas ce grand pas, cette année 1863? Un petit séjour dans notre solitude ne vous serait pas inutile pour le repos, et nous renouerions le fil brisé depuis douze ans. Voyez comme tout passe! Profitons de ce qui nous reste; nous n'aurons pas toujours le choix. Je saurais ce que vous faites, ce que vous pensez. N'est-ce pas trop perdre que de rester ainsi étrangers l'un à l'autre? Je vous suis du cœur partout où vous êtes, mais je ne sais où vous trouver. Je suis plongé dans un ouvrage sur la Révolution française, commencé en 1853; je voudrais *orienter* cette boussole, qui est absolument dérangée, et qui même l'a toujours été. Ce doit être là le résultat le plus utile, non pas le plus doux, de mon expérience d'exil.

Votre ami, M. Levallois, nous a fait la surprise de venir nous voir, cet automne. Nous avons été charmés de lui, et nous lui avons écrit, ma femme et moi. Il m'avait

promis de m'envoyer son volume de *Critique militante*. Il l'a oublié. Rappelez-le-lui. Hélas! c'est notre condition d'être oubliés!

Recevez aussi les vœux de ma chère femme, qui est tout mon monde. Mes compliments aux deux patriarches [1], mes tendresses à vos enfants.

Votre dévoué de tout cœur.

EDGAR QUINET.

CCCLXXXI

A M. ERNEST PICARD, DÉPUTÉ AU CORPS LÉGISLATIF A PARIS

Veytaux, 5 février 1863.

Monsieur,

Je ne puis m'empêcher de vous adresser quelques lignes, au moment où va s'ouvrir la discussion sur l'expédition du Mexique. J'ai publié, sur cette abominable guerre, une brochure que je regrette de ne pouvoir vous faire parvenir.

Ne laissez pas exterminer cette nationalité libre, sans une protestation à la tribune. Votre amendement est déjà une satisfaction à la conscience publique. Notre pauvre

1. Le père de M. Dumesnil et l'oncle de M. Michelet.

France asservie est revenue à la maxime de l'ancien régime: « La guerre est injuste, mais le drapeau est engagé par le maître. » A ces maximes de l'esclavage, opposez celles de la Constituante et de Mirabeau et de tous les peuples libres: « Qu'une guerre injuste ouvre une action criminelle contre son auteur; et le droit d'une Assemblée est de requérir la paix. »

Voilà les principes de 89 dans leur expression littérale. Il y a trop longtemps qu'on nous assassine avec le fer sacré.

Vous ne vous méprendrez pas, Monsieur, sur mes intentions dans ce billet trop rapide. Vous y verrez l'accent d'une conscience indignée depuis douze ans.

Veuillez recevoir, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCLXXXII

A M. ÉMILE OLLIVIER, DÉPUTÉ AU CORPS LÉGISLATIF A PARIS

Veytaux, 5 février 1863.

Cher Monsieur,

Au moment où va s'ouvrir la discussion dans laquelle on pourra dire un mot de cette guerre criminelle du Mexique, je ne puis m'empêcher de me rappeler à vous par quelques lignes. Je désire beaucoup que ma brochure

sur cette abominable expédition soit arrivée jusqu'à vous. La presse française, même la meilleure, la résume ainsi : « L'expédition est injuste, mais le drapeau est engagé. »

Rien ne prouve, mieux que ces paroles, à quel point la France asservie a perdu toute tradition de liberté et de dignité. Je m'en rapporte aux grandes maximes de droit public, énoncées par Mirabeau et acclamées par l'Assemblée constituante : qu'une guerre injuste donne lieu à réclamer la responsabilité criminelle de son auteur ; et que, dans ce cas, l'Assemblée doit requérir la paix. Voilà comment la dignité nationale était entendue par les hommes qui ont fondé, chez nous et en Europe, toutes les notions d'honneur et d'indépendance.

Vous me pardonnerez, cher Monsieur, d'évoquer ces souvenirs qui sont si peu de saison.

Contre cette quasi-unanimité de la presse, j'ai hasardé ces quelques mots. Recevez-les avec amitié. J'y joins mes remerciements pour votre visite et celle de M. Hénon. J'aurais bien voulu que, dans les amendements des *Cinq*, on continuât de signaler *la loi de sûreté générale*. Rien n'avilit un peuple plus que ces sortes de lois, toujours suspendues sur sa tête ; elles agissent même sans avoir besoin de frapper. Elles ont l'air de ne pas être appliquées ; c'est la Peur en permanence. Elles dégradent et empoisonnent.

Adieu, cher Monsieur, etc., etc.

EDGAR QUINET.



CCCLXXXIII

A M. TENTOLINI
A CRÉMONE

Veytaux, 17 février 1863.

Courage! et mille grâces, mon cher Monsieur! Votre intrépide et excellente brochure m'arrive pour mon jour de fête. C'est pour moi un bon augure. Vous rappelez mon serment, que j'ai fait jurer à la jeunesse le 14 juin 1843. Dieu merci, il y a encore des gens qui s'en souviennent. *Il gran Reo di l'Eta Umanita* ne réussira pas à faire tout un monde de parjures.

Vous le dites éloquemment: il n'est pas un honnête homme qui puisse fermer plus longtemps les yeux à cette chose évidente : le Deux-Décembre français ne peut produire qu'un Deux-Décembre italien. Malheur à ceux qui étouffent cette vérité! Ils étouffent leur conscience, ils travaillent à la servitude des deux peuples.

J'ai souvent souffert de voir des Italiens faire des vœux officiels pour la perpétuité de l'esclavage, en France. Ils ne savaient pas ce qu'ils demandaient. J'ai voulu mille fois le leur dire; mais à quoi bon? Leur aveuglement était volontaire.

Mes travaux dont vous parlez, sur Machiavel, font partie de mon ouvrage, les *Révolutions d'Italie*.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCLXXXIV

A MADAME DIDIER
A PARIS

Veytaux, 18 février 1863.

Qu'il y a loin d'ici à la rue d'Aguesseau, chère et parfaite amie! Moi qui ai fermé mon cœur à toute espérance de retour, c'est, je crois, la première, l'unique fois que j'aie désiré être à Paris. J'irais frapper à votre porte et j'aurais, dans une heure, de vos nouvelles. Vous sentez bien que nous parlons continuellement de vous. Si nous pouvions vous envoyer l'air fortifiant de notre solitude! Mais est-ce là ce qu'il vous faut? Du moins nous savons que rien ne vous manque de ce que peut imaginer l'amitié. Nous envions ceux qui peuvent vous soigner ou au moins vous distraire.

Ce temps froid des derniers jours nous tourmente. Avez-vous assez chaud dans vos chambres royales? J'ai une certaine superstition pour Veytaux. Si vous étiez ici, près de ce grand feu, tout irait beaucoup mieux, il me semble. J'ai la plus grande, la plus complète confiance en vos médecins. Je crois à la pénétration infaillible de notre cher monsieur Littré. Notre excellent médecin de campagne Buenzod est fanatique de Trousseau, il voudrait que vous le vissiez un quart d'heure par passetemps.

Que vous dirai-je pour vous distraire? Imaginez que, hier matin 17 février, en descendant dans la grande chambre d'en bas que vous connaissez, j'ai trouvé les murailles, les portraits entourés de guirlandes et de couronnes de verdure et de fleurs. Sur le piano, un beau tapis, et, sur le tapis, une quantité de cadeaux, des livres de toute espèce que je désirais avoir. Il y avait, là aussi, trois portraits bien chers qui me souhaitaient la venue en ce monde. Car ce n'était, hélas ! rien de moins que mon jour de naissance. Ma femme avait tout préparé en secret, de grand matin. Que de souvenirs, que de joies, que de tristesses! que de choses anciennes qui revivent et reparaissent en un clin d'œil. N'est-ce pas là la conscience assurée de cette immortalité dont vous parlez?

Ainsi, nous aussi, nous avons des fêtes à Veytaux. Il n'y manquait qu'un petit billet caché sous les violettes qui nous eût dit : « Soyez tranquilles, je vais mieux, beaucoup mieux [1] ! »

Mille amitiés, tous nos vœux, notre attente continuelle, notre tendre reconnaissance.

EDGAR QUINET.

1. Madame Didier mourut quelques semaines après.

CCCLXXXV

A M. LE COLONEL ÉMILE GAUTIER
A GENÈVE

Veytaux, 19 février 1863.

Monsieur,

Vous avez bien voulu vous souvenir de moi; j'en suis très reconnaissant. Je viens de lire, avec beaucoup d'intérêt et de profit, votre travail si lucide, si approfondi sur Anvers. Il me semble un modèle du genre, et, de plus, il m'a rappelé le grand plaisir que j'ai eu de vous entendre sur le même sujet.

Il s'est passé je ne sais combien de mois avant que j'aie appris que le compte rendu sur *la Campagne de* 1815, dans le *Journal de Genève*, est de vous. J'aurais dû m'en douter au ton bienveillant et ferme de l'article, où se montrait à chaque ligne un juge des plus compétents. Veuillez croire que ma gratitude n'est pas moins vive, pour avoir tant tardé à s'exprimer. Ayant perdu une première occasion, j'en attendais une nouvelle que vous avez eu la bonté de me fournir. Les hommes qui osent regarder en face et examiner des renommées telles que celle de Napoléon sont bien rares. Pourtant la vérité se fera et j'ose vous avouer, Monsieur, que, chaque jour, je suis plus convaincu de l'avoir dite. Qu'un esprit tel que celui de



M. Thiers se soit laissé à ce point fasciner et aveugler, c'est une chose qui serait incompréhensible, si M. de Broglie ne m'en avait donné l'explication : « M. Thiers, me disait-il, est amoureux de Napoléon, et l'amour n'examine pas. »

Ma femme me prie, Monsieur, de la rappeler à votre souvenir et à celui de madame Gautier, à qui j'adresse mes respectueux hommages.

Veuillez recevoir, etc.

EDGAR QUINET.

CCCLXXXVI

A M. CHENEVIÈRE
A GENÈVE

Veytaux, 22 février 1863.

Cher et vénérable Monsieur,

Je me repens et m'accuse de ne pas vous avoir dit sur-le-champ tout ce que m'a inspiré votre remarquable et excellente brochure. Ces *Quelques mots* renferment tant de choses! C'est le grand combat de la lumière et des ténèbres. Heureux qui peut y apporter comme vous la force et la modération! Vos adversaires eux-mêmes admireront et envieront votre sérénité. Vous faites une chose assurément bien rare, peut-être unique depuis qu'il y a des théologiens au monde. Vous trouvez moyen

18.

d'être aimable et gracieux, même dans un débat théologique. C'est avoir trois ou quatre fois raison. Vous êtes courageux et miséricordieux dans la victoire. On aime votre foi, votre religion. On voudrait qu'elles se répandissent partout sur la terre. Soyez content de votre bon combat. Ma femme applaudit aussi de tout son cœur au vaillant en Israël.

Nous vivons toujours avec le désir fervent de vous revoir bientôt, mais nous n'osons plus fixer de jour. Veuillez recevoir les sentiments de vos deux ermites de Veytaux.

EDGAR QUINET.

CCCLXXXVII

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 28 février 1863.

Votre excellente lettre, mon cher ami, m'est arrivée le même jour que M. Barni, qui vient ici se guérir de sa bronchite. Quelle bonne occasion ce serait de nous revoir! Pensez-y, je vous prie. Oui, sans doute, je suis prêt à faire ce que vous dites pour la Pologne et je ne demande qu'à entrer en campagne. Mais où? De quelle manière? Y a-t-il un seul point en France où un homme puisse penser librement et dire ce qu'il pense?

On a des torrents de mots et d'encre pour la Pologne, au moment même où l'on assassine au Mexique une nationalité, et une liberté toute vivante. Les journaux démocrates nous assurent que *Sa Majesté*, le *Souverain*, s'unit au général Garibaldi, et ils ont la parfaite conviction que le gouvernement français va intervenir au premier jour, les armes à la main, pour le complet affranchissement de la Pologne. Ils devraient, ce me semble, réfléchir à ceci : que les mêmes hommes, qui ont leurs forces engagées dans les deux expéditions nationales et *humanitaires* de Rome et du Mexique, n'ont pas leurs coudées absolument libres pour voler au secours des nations opprimées. Il est difficile (je ne veux pas dire impossible) d'assassiner de la main droite et d'émanciper de la main gauche ! Il faudrait au moins choisir ! Faire les sbires à Rome avec un corps d'armée, mitrailler avec un autre la liberté à Puebla, à Acapulco, et la soutenir avec un troisième sur le Rhin et la Vistule, ce sont là d'harmonieuses combinaisons qui prêtent à la rhétorique, mais qui, je le crains, rencontrent des obstacles dans les intentions et dans la réalité. Se faire de la Pologne une ficelle sanglante, c'est, après tant de choses odieuses, la plus odieuse. Vous avez raison d'espérer, *quand même*. C'est une vertu, un devoir, et, en effet, l'espérance des gens de cœur est un des éléments dont se forme l'avenir. Mais elle ne nous fait pas une nécessité de nous aveugler sur le mal. Il est grand, il est hideux.

Adieu et au revoir. Ne m'oubliez pas, quoique le mot d'ordre soit partout d'oublier et d'enterrer les proscrits. On ne nous empêchera pas d'avoir emporté une partie de

la France libre avec nous, et en nous. C'est un aveu que la nécessité me contraint de faire.

Ma femme vous a écrit, et moi, je suis, de cœur et d'âme, votre dévoué.

EDGAR QUINET.

Madame Barni est venue rejoindre notre philosophe; ils passeront, à ma grande satisfaction, trois semaines ici. Barni a besoin de beaucoup de ménagements.

CCCLXXXVIII

A M. FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 1er mars 1863.

Cher Monsieur,

Un mot seulement aujourd'hui. Vous avez cent mille fois raison de ne pas vous fier trop vite à l'intervention sur le Rhin, la Vistule. Ne pourriez-vous obtenir de nos journaux démocratiques qu'ils s'abstinssent d'encourager l'expédition du Mexique « parce que, disent-ils, l'honneur du drapeau est engagé »? En quoi l'honneur est-il engagé à ce que nous allions exterminer une démocratie et une nationalité indépendante? Vous voyez que ces décembristes enlèvent des bandes de nègres nubiens



au Darfour pour s'en faire assister dans les généreux massacres qu'on fait des Mexicains et de l'Amérique centrale.

Ne montrera-t-on pas que nous ne pouvons à la fois égorger la démocratie en Amérique et la soutenir sur la Vistule ?

Nous avons des mots pour la Pologne, mais nous avons des tueries très réelles contre la liberté américaine. Quand un homme a ses forces engagées à deux mille lieues, dans une guerre aussi infâme, il faut une grande crédulité pour penser que ce même homme puisse lancer une autre armée contre la Prusse et la Russie. C'est ce que ces deux puissances savent parfaitement, n'en doutez pas. Opprimer à Rome, à Mexico, et émanciper à Varsovie, c'est trop de choses à la fois. Il faut choisir. Une des tâches de la presse devrait être de montrer les incompatibilités.

Dégagez Rome et le Mexique, si vous voulez avoir, pour la Pologne, autre chose que des notes amicales pour la Prusse et le Czar. Je ne fais qu'indiquer ma pensée, mais je sais à qui je m'adresse.

Vous ne nous répondez pas, et pourtant je crois à votre amitié, parce que la mienne est bien fidèle.

EDGAR QUINET.

CCCLXXXIX

A M. JULES SIMON
A PARIS

Veytaux, 12 mars 1863.

Cher Monsieur et ami,

On annonce une agitation électorale, et pourquoi, en effet, les cadavres ne s'agiteraient-ils pas? Ce sera peut-être un moyen de dégourdir et de réchauffer leurs vieux os. Tout vaut mieux que la stupeur et l'imbécillité des douze dernières années. J'admire seulement que le parti démocratique laisse dans le plus parfait abandon tous ceux qui souffrent et protestent pour lui dans l'exil. Il trouve fort bon que ces hommes lui sacrifient leur vie et plus que leur vie, et il trouve meilleur encore de les renier et de les enterrer dans toute occasion.

L'avenir aura peine à croire à de pareilles énormités. Il est permis de demander ce que peut devenir un parti qui, ayant montré si peu de tête, montre une si radicale absence de cœur. Où et quand a-t-on vu jamais une cause s'élever, en reniant tous ceux qui souffrent pour elle? Je croyais qu'il n'y a que les loups qui dévorent ceux qui ont été blessés à leur service. Pour moi, je suis bien désintéressé dans ce que je dis là. On m'a tâté sur les élections, mais je pense à Flocon, Barbès, Schœlcher, Du-

fraisse et tant d'autres que la démocratie laisse mourir sans leur avoir jamais donné un signe, un souvenir !

Notre ami Barni est ici depuis une quinzaine de jours à suivre un régime pire souvent que sa bronchite, dont nous voudrions bien le voir délivré. Il a besoin vraiment de toute sa philosophie pour conserver la patience.

Les journaux officiels et officieux ont voulu m'attirer une mauvaise affaire avec le Mexique. J'ai relevé leurs mensonges, car tout est mensonge. Mais ma réclamation sera-t-elle insérée ? Ce que j'ai dit dans ma brochure sur le Mexique se confirme chaque jour depuis six mois, et des officiers de l'armée qui ont passé quatorze mois dans l'expédition m'écrivent pour confirmer chacune de mes prévisions.

J'ai adressé au *Siècle* un Appel pour la Pologne.

L'élément que je voudrais mettre en jeu serait seul capable de donner à l'insurrection une forte base.

Adieu, cher Monsieur ! Soyez heureux, souvenez-vous de moi, donnez-nous ce livre nouveau que l'on annonce. Je suis enterré dans ma *Philosophie de l'Histoire de la Révolution*, dont j'ai hâte de sortir cet été. Communiquez, je vous prie, ma lettre à nos fidèles.

Je vous remercie de m'avoir fait connaître l'excellent M. Dunoyer.

EDGAR QUINET.

CCCXC

A M. HENRI LECOMTE
A PARIS

Veytaux, 14 mars 1863.

Monsieur,

Vous me renvoyez un écho de bon augure. Je vous en remercie. Puissent mes paroles entrer au cœur de tous ceux qui vous ressemblent ! Que fera la France? dites-vous. Hélas ! la France est-elle consultée en rien depuis douze ans ? A-t-elle une voix dans ses propres affaires? Les forces qu'on emploie au Mexique pour opprimer et extirper un peuple enfant eussent suffi pour sauver la Pologne. Quant au Clergé, j'ai toutes les raisons imaginables de craindre qu'il ne me donne encore une fois raison !

Quoi qu'il en soit, donnons à notre vie un grand but. Restons fidèles à la liberté et que l'avenir prononce.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXCI

A M. BUGNARD
A SAINT-FLOUR (CANTAL)

Veytaux, 16 mars 1863.

Monsieur,

Recevez mes remerciements pour l'envoi que vous m'avez fait de vos vers à Garibaldi. C'est aujourd'hui un acte courageux d'honorer ce héros; car toutes les servitudes se tiennent. Garibaldi veut dire liberté, justice, probité, humanité. Ne vous étonnez pas qu'il soit haïssable à bien des gens.

Nous aussi, nous avons en France notre Pologne ensevelie.

Que l'une ne nous fasse pas oublier l'autre.

Ce serait là un beau texte à développer si la parole était libre. Grâce à ce silence, aucun événement ne produit ses résultats. L'Église et la diplomatie vont encore une fois enterrer la Pologne. Le bonapartisme jettera ses fleurs de rhétorique, comme à l'ordinaire, dans la fosse, et le monde criera : « O Sauveur ! »

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXCII

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 16 mars 1863.

Merci, mon cher ami, de vos bonnes et lumineuses paroles sur ma *Prière*[1], que d'autres appellent comme vous un *Défi*. Mais *Prière* ou *Défi*, pourquoi *le Phare de la Loire* et *le Progrès de Lyon* ne reproduisent-ils pas? Est-ce ainsi que les *frères et amis* s'entr'aident?

Il n'est que trop visible que l'on veut faire de la Pologne (si elle ressuscite, comme je le désire), un État bonapartiste, aristocratique, ultra-monarchiste et catholique. C'est à cela que nous devons être préparés. On chasse les garibaldiens, les amis de la liberté; le premier qui sera livré ce sera Langiewicz. Il paraît que, de notre temps, la liberté, même pour renaître, doit recevoir le baptême des oppresseurs!

Barni va un peu mieux, mais très lentement.

J'ai envoyé des réponses au *Constitutionnel* et à *la Nation*, qui, à propos de la junte de Mexico, voudraient bien me faire passer pour un criminel d'État. Si mes lettres sont insérées, aidez-moi à les répandre, je vous prie, et à confondre l'iniquité.

EDGAR QUINET.

1. *Pologne et Rome*, Dentu, 1863. V. *Livre de l'Exilé*.

CCCXCIII

A MADAME BLANCHE DUCROT
A CHAROLLES

Veytaux, 17 mars 1863.

Ma chère sœur. Si la France était un pays dans lequel on pût écrire une lettre confidentielle, je n'aurais qu'un mot à te dire et tu serais parfaitement tranquille sur les accusations que portent contre moi les journaux soldés. Il me suffira de te dire que tous les partis qui ont conservé quelque indépendance et qui me sont opposés sous d'autres points ont soutenu, propagé cette brochure[1], comme éminemment nationale et française. Ils y ont vu la vérité, le zèle des intérêts publics, la défense de l'armée, et ils ont répandu cet ouvrage, assez, du moins, pour que les hommes politiques, à Paris, sachent parfaitement à quoi s'en tenir. Les ordres les plus péremptoires avaient été donnés sur les frontières afin qu'on n'en laissât pas pénétrer un seul exemplaire. Crois-tu qu'on eût mis ces obstacles, si l'ouvrage pouvait me nuire? Ah! c'est alors qu'on lui aurait ouvert les portes! Mais mon *crime*, dont les journaux stipendiés ne parlent pas, le voici : j'ai rejeté les fautes, les absurdités de cette guerre sur Celui

1. *Expédition du Mexique.*

qui en est l'auteur. Il avait fait *ordonner* à toute la presse, à tous les Français, de s'incliner en silence devant les folies de son entreprise. Que les soldats soient enterrés dans l'exécution d'un projet insensé et criminel, peu importe! Il faut louer ou se taire.

Moi, j'ai osé parler. J'ai montré que l'on faisait égorger les Français et j'ai dit clairement : « Vous, vous seul êtes responsable; vous, qui vous êtes substitué à trente-sept millions de Français! »

Il y a huit mois que ma brochure a paru, et toutes mes prévisions se sont réalisées à la lettre.

Dans ce silence universel, j'ai fait parler l'intérêt de la France. La colère ne pouvait manquer d'être grande chez ceux qui se sont faits infaillibles, indiscutables, depuis douze ans. Oser parler encore de la France, de l'intérêt public, quand il ne s'agit plus que de se mettre à plat ventre devant un seul homme! Bien plus, oser mettre en cause les fautes de cet homme!...

Pendant huit mois, en France, on a fait tout au monde pour étouffer la vérité avec cette brochure. Tout ce qu'il y a de modéré en Europe en a reconnu et constaté la justesse. Il n'y a, j'ose le dire, qu'une voix à cet égard. Quand cet ouvrage, qui a été traduit d'un bout à l'autre de l'Amérique, a reçu partout la même approbation, en Suisse, en Italie, en Angleterre, en Belgique, et enfin en France, où il a pénétré, nos ennemis n'ont pu se taire plus longtemps. Voyant qu'ils n'avaient pu enterrer la vérité, ils ont pris le parti qui ne leur a jamais manqué. Mentir, mentir, toujours mentir! Mais crois bien que ceux-là seuls se sont trompés qui veulent l'être.

Il y a une autre chose, dont tu peux être sûre, c'est qu'il leur est impossible de m'entamer. C'est bien assez qu'ils m'aient dépouillé, proscrit. Voilà pourquoi leurs attaques me sont presque indifférentes. Quand ces aimables gens de police m'accusent de ne pas les égaler en patriotisme, j'ai grande envie de rire, et tu devrais en faire autant ; car je sais que c'est là ce que pensent tous les hommes sensés qui s'appartiennent. Voilà douze ans que les mêmes calomnies, les mêmes mensonges, sont répétés chaque jour. Moi aussi, je puis dire tranquillement : *Je ne me sens pas atteint.* Ma réputation morale, patriotique, est faite et inébranlable, telle qu'elle sera, tant que mon nom subsistera. Personne ne pourra la défaire. Sois tranquille, comme moi.

On ne peut pas attaquer, sans avoir des contre-coups. J'attaque la servitude, le mensonge, l'oppression ; il est tout simple qu'ils se défendent par leurs armes, et leurs armes, c'est l'hypocrisie et la calomnie. Pourquoi s'en étonner ? Chacun a sa manière de combattre.

Malheureusement, tu es obligée de voir toute chose dans l'horizon d'une petite ville, et la situation est cruelle ; car bien souvent on n'a alors sous les yeux que l'ennemi. Il semble triomphant, parce que l'on n'entend et l'on ne voit que lui ; et les autres sont trop alarmés ou trop déconcertés pour oser se montrer. Dans cette position, il faut, en effet, une bien grande hauteur d'âme pour ne pas se laisser importuner par les commérages empoisonnés de chaque passant. Je te plains de subir cette épreuve. Tu ne lis même que des journaux ennemis. Tu ne vois que ce qui peut m'être hostile, et, dans une pareille atmo-

sphère, il est vraiment admirable que tu aies conservé quelque amitié pour moi.

Que ferais-je dans un emprisonnement cellulaire de ce genre? Je n'ai pas voulu me rendre prisonnier, voilà pourquoi je suis où je suis. Je lutte et je proteste; ce qui eût été impossible si je me fusse mis dans les mains de l'ennemi.

Voilà trente ans que je suis attaqué, et je ne me trouve pas plus mal.

Un journal, *le Phare de la Loire,* disait hier, à propos de ces déclamations de *la Nation:* « Ce qu'il y aurait eu de malheureux pour M. Quinet, c'eût été d'avoir mérité les éloges de la *Nation.* »

Ne sais-tu donc pas que ces sortes de diatribes ne sont qu'une affaire de métier?

Adieu. Méprise comme moi les commérages. Je t'embrasse.

Ton frère

EDGAR QUINET.

CCCXCIV

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 18 mars 1863.

Comment vous remercier assez, très cher Monsieur, de tous ces soins pour moi? J'aime à attribuer à mon cher négociateur la réussite de mes réclamations. Je m'attendais à des difficultés que vous avez vaincues par votre sagesse accoutumée. Encore une fois, mille remerciements du fond du cœur pour tant de ponctualité et de décision.

J'espérais un peu que mes amis nous viendraient en aide et qu'ils reproduiraient, dans leurs journaux, ma réponse au *Constitutionnel* sur le Mexique, et ma *Prière au clergé* sur la Pologne.

Croyez que je ne me fais aucune sorte d'illusion. Il faut agir pour le devoir, et seulement pour lui. J'ose dire que je n'ai jamais suivi une autre maxime. Voilà pourquoi je n'ai jamais connu ce que les hommes appellent déception. Ce qui me donne la force de rester enseveli, en exil, c'est que je proteste pour la conscience humaine. La passion seule ne m'eût pas suffi.

Vos précieuses lettres, que j'ai lues et relues avec ma femme, peignent admirablement la situation; elles s'ac-

cordent parfaitement avec celles que j'ai reçues de points forts différents.

Si l'on n'y prend garde, l'esprit et le caractère périront dans le sophisme. Il me semble que les jeunes gens, comme vous, ont une bien grande tâche. Quel que soit leur camp, je voudrais qu'ils s'opposassent à tout ce qui est subtilité et qu'ils s'attachassent, dans leur parti, à ce qu'il contient de liberté vraie, éprouvée, sans ambiguité ni fiction. Les opinions tendent à se dénaturer. La génération nouvelle devrait, selon moi, les ramener à leur principe.

Par exemple, je respecte profondément les sentiments religieux en eux-mêmes; mais, quand on veut en faire une théorie politique, à laquelle ils répugnent, ce faux alliage ne peut produire qu'une perpétuelle et volontaire méprise.

Toute religion n'est pas tenue d'être favorable à la liberté. Quand cela est, il faut avoir des yeux pour le voir, et, quand on le voit, il faut oser le dire. Le libéralisme, en se crevant les yeux, ne fait pas une œuvre religieuse; il s'abuse volontairement et se précipite dans le faux, qui n'a rien de commun avec la piété naïve et réelle.

Si nous perdons la sincérité, après avoir perdu la liberté, que nous restera-t-il?

Imaginez que je viens de recevoir un mandement que l'évêque de Buenos-Ayres lance en partie contre moi. Il s'appuie sur Tocqueville, pour prouver que les fondateurs des États-Unis (les puritains, les quakers) étaient des catholiques! Voilà ce que c'est qu'une erreur dans l'es-

prit français; elle fait bientôt le tour du monde. Je consens à respecter les opinions qui me sont le plus opposées, mais qu'elles se donnent pour ce qu'elles sont réellement! Sinon, nous entrons dans cette mort byzantine d'où l'on ne se relève pas.

Pardon, cher Monsieur, de ce retour sur le fond des choses. Il m'est cent fois plus doux de parler de vous, de votre avenir, auquel je crois avec ferveur. Dites-moi vos succès, vos occupations et tout ce qui vous intéresse de près ou de loin. J'attends beaucoup de vous.

Plaidez-vous souvent? Avez-vous des réunions d'amis? Êtes-vous heureux comme je le souhaite? Envoyez-moi quelque rayon de votre jeunesse.

Nous avons passé tout cet hiver dans le silence et dans les neiges. J'achève ma *Révolution*, s'il est vrai qu'un pareil sujet puisse jamais être achevé.

Rappelez-moi au souvenir de ceux qui m'ont connu. Mes compliments, je vous prie, à M. Isambert, auquel j'ai voulu écrire.

Adieu, cher Monsieur; ma femme vous envoie mille bons vœux, et, moi, je suis votre sincèrement affectionné

EDGAR QUINET.

CCCXCV

A M. D'HAUSSONVILLE
A PARIS

Veytaux, 22 mars 1863.

Cher Monsieur,

Les rédacteurs du *Courrier du Dimanche* me font bien de l'honneur. Je les lis avec la plus grande sympathie, je leur promets de saisir toute occasion de coopérer, autant qu'il est en moi, à leur œuvre, en leur envoyant ce que le moment m'apportera. Mais je n'ai jamais écrit dans un journal, c'est une aptitude qui me manque. Mon éloignement s'oppose, d'ailleurs, à ce que mon nom soit dans le prospectus; car vous savez qu'il y a souvent de petites révolutions de palais dans un journal. Il faut être là pour ne pas embrouiller son fil. Ce n'est pas l'affaire d'un absent. Que les rédacteurs comptent seulement sur ce point : moins je me serai engagé, plus je m'efforcerai de les aider utilement.

Ah! que je reconnais votre charmante bienveillance, dans ce que vous me dites de l'Académie. Savez-vous que vous avez des accents de sirène? J'en suis à moitié ensorcelé. A tant de vraie bonté, de sollicitude gracieuse,



je répondrai à cœur ouvert. Je ne suis point un barbare, j'apprécie, je sens tout ce qu'il y aurait d'important, pour moi, dans le projet dont vous avez eu l'idée. Je ne veux pas même trop vous décourager, en vous montrant toutes les impossibilités et les soulèvements que je prévois. Un écrivain qui ne se propose, dans sa vie, que de penser avec indépendance, qui ne s'est mis sous le joug d'aucun parti, est un être fort embarrassant et dont personne ne se soucie. Il faut vraiment votre générosité et votre intrépidité d'âme pour penser là-dessus autrement que tout le monde. En cela, vous avez la magnanimité de madame de Staël.

Je me suis donné la tâche et la satisfaction d'écrire en pleine liberté, depuis que je tiens une plume. Il est juste que je paye cette satisfaction par une foule de déboires, que, moi seul, je connais, et, parmi ceux-là, les plus grands sont les préventions, les animosités que mon nom provoque chez beaucoup de gens, qui croient me haïr, sans trop savoir pourquoi.

Car, c'est la plus grande misère de notre temps et le plus véritable signe d'abaissement, que nos amis seuls et les partisans de nos idées nous lisent. Nos ennemis (puisqu'il faut en avoir) nous ignorent; ils nous condamnent par ouï-dire, et j'avoue que souvent nous le leur rendons bien.

Quant à la question que vous me posez sur l'Académie, je vous serai certainement reconnaissant de l'étude que vous ferez du terrain. N'ayez aucune peur de m'ôter, à cet égard, des illusions. Je vous autorise pleinement à vous informer de la vérité.

J'ai écrit de nouveau, plusieurs fois, à l'homme d'affaires, pour que le panier de vin[1] d'Yvorne auquel vous paraissez tenir ne soit pas négligé plus longtemps à la douane.

Merci des nouvelles de monsieur votre fils. Mes hommages, je vous prie, autour de vous. Ma femme est très touchée de votre souvenir et, moi, je me réjouis de vous revoir, dans des temps si misérables. Vous parlez de l'été, ce sera le meilleur de ma moisson.

EDGAR QUINET.

CCCXCVI

A M. LAURENT PICHAT

A PARIS

Veytaux, 23 mars 1863.

Cher Monsieur et ami,

Vous m'avez compris, vous m'avez appuyé, je vous en remercie. Mais tout le reste de la presse démocratique a trouvé fort à propos de me laisser déchirer par *le Monde*, par M. Dupanloup, l'évêque d'Orléans, sans y opposer un seul mot. Je n'ai même pu obtenir que l'on publiât ma *Prière au clergé*. On trouve beaucoup plus

1. Traduisez un ballot de brochures : *l'Expédition du Mexique*.



convenable de remplir les colonnes de chaque élucubration de nos ennemis. Nos journalistes sont plus durs pour nous que les journaux même bonapartistes. De bonne foi, qu'est-ce donc que la presse qui s'appelle démocratique? Ce n'est évidemment qu'une affiche.

J'avais donné, par cette *Prière au clergé*, la plus forte position politique à la démocratie. Il lui suffisait de dire : « Qu'avez-vous répondu à cet homme qui vous proposait de laisser là le petit esprit de parti et de voler au secours de l'humanité criante? Vous avez répondu par des invectives, des injures, des refus. Vous avez mieux aimé laisser mourir le bon Samaritain blessé. Vous avez assisté au meurtre de la Pologne, les bras croisés. Pour la centième fois, vous avez donné raison à Quinet, lorsqu'il prétend que vous êtes incapables de faire autre chose qu'asservir. Mais cette dernière preuve est solennelle. C'est la démocratie qui proposait, dans la *Prière au clergé*, de s'élever au-dessus de l'intérêt de parti pour ne voir que le salut d'une nation. C'est vous, clergé, qui n'avez pu vous élever jusque-là. Vous avez mieux aimé laisser périr l'humanité. C'est désormais aux peuples à s'en souvenir..»

Telle est la victoire que j'avais ménagée à la démocratie. L'humanité et la politique y trouvaient également leur compte. Mais la démocratie est restée sourde et aveugle! Il serait encore temps de revenir sur tout cela[1]. La première chose serait de publier ma *Prière*. On montrerait ensuite, en peu de mots, comment le clergé, par

1. *Le Siècle* publia la *Prière au clergé*.

le Monde et par M. Dupanloup, a démontré ce que j'ai établi depuis trente ans!

Ne pourriez-vous m'envoyer cette lettre de M. Dupanloup dans *la Gazette de France?* Je ne la connais que par vous et par les journaux allemands.

Adieu, cher Monsieur. Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXCVII

A M. ISAMBERT

A PARIS

Veytaux, 24 mars 1863.

Monsieur,

L'excellent M. Léon Renault, avec lequel j'ai eu le plaisir de me lier ici, m'a écrit que vous ne m'aviez pas oublié. Je l'ai chargé de tous mes compliments pour vous. Je viens aujourd'hui vous demander s'il ne vous serait pas possible d'insérer, dans *le Courrier du Dimanche*, ma *Prière au clergé catholique* parue le 11 mars dans *le Siècle*. *Le Monde* m'a répondu par des malédictions que j'aimerais voir constatées.

Vous avez pu voir que *le Constitutionnel* et *la Nation* ont voulu me faire passer pour un criminel d'État, à cause

de ma brochure sur l'Expédition du Mexique. Chaque mot de cette brochure se réalise à la lettre, depuis huit mois. On a tout fait pour l'enterrer, parce qu'elle renferme la vérité exacte. En reproduisant ma lettre au *Constitutionnel*, on pourrait rétablir la vérité, sans aucune sorte d'inconvénient ni de danger. Il ne serait pas inutile d'ajouter que cette brochure, traduite en espagnol, en anglais, en allemand, n'est inconnue qu'en France.

Veuillez, Monsieur, voir, dans cette lettre, la preuve de la confiance que vous m'inspirez. La vérité a aujourd'hui si peu d'occasions de se produire. Tout lui est herméti-quement fermé et presque impossible.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCXCVIII

A M. D'EICHTHAL

A PARIS

Genève, avril 1863.

Monsieur,

Je viens de recevoir vos *Évangiles* presque en même temps que votre lettre. Après ma thébaïde de Veytaux, me voici pour un mois à Genève, tout en proie à ce monde que je trouve très aimable. Le seul inconvénient à ce genre de vie, après douze ans de retraite, c'est que je n'ai

pas un moment de recueillement pour vous lire. Je dois l'ajourner à mon retour dans ma prison de Chillon. Et soyez convaincu que vous n'aurez pas de lecteur plus sympathique que moi. Puissiez-vous rompre une maille de ce filet dans lequel est retombé notre France. Elle aura besoin de beaucoup d'Esdras pour la tirer de cette seconde ou troisième captivité.

Vous souvenez-vous de notre rencontre à Rome? Hélas! il y a juste trente ans.

Vivez heureux et ramenez-nous un rayon de lumière. Ne redevenons pas reptiles, s'il se peut.

A vous de cœur.

EDGAR QUINET.

CCCXCIX

A M. X. DE RICARD

A PARIS

Genève, 14 avril 1863.

Il me tarde, Monsieur, de vous remercier d'avoir bien voulu m'envoyer la *Revue du Progrès* et vos beaux vers énergiques sur la Pologne. Je vous ai lu ici, dans une terre de liberté, et je m'associe à toutes vos aspirations de l'avenir. D'ici, je vois les montagnes de France, d'où je suis séparé depuis douze ans!

Vous m'envoyez un écho de ce qu'il y a certainement de

meilleur dans le monde, l'espérance, la poésie! Gardez-bien ces deux divinités, vers lesquelles, moi aussi, je tends les mains, en dépit de tout ce que la réalité a d'amer. Il m'est doux de penser que vous et vos amis leur restez fidèles.

Après avoir rencontré la poésie dans les beaux vers, puissiez-vous la rencontrer, du moins en partie, dans la vie réelle. C'est là, Monsieur, mon vœu pour vous et ceux qui vous ressemblent.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCC

A M. JULES SIMON[1]
A PARIS

Genève, 15 avril 1863.

Mon cher ami. A ce moment où l'on va prendre des résolutions si graves pour l'avenir de la liberté et de la démocratie en France, laissez-moi vous dire très simplement ma pensée. Je n'ai pas besoin, je crois, de vous avertir d'avance que je ne suis préoccupé en rien de ce qui me concerne personnellement.

La démocratie française paraît oublier entièrement qu'elle a des proscrits qui ont accepté la proscription

1. Voyez *Notes*.

pour garder et sauver le drapeau. Dans ces douze années de servitude, pas un seul souvenir ne leur a été donné, pas un seul acte, émané de l'intérieur de la France, n'a constaté que leur sacrifice était du moins compris! Ils pouvaient être une grande force, si l'on se rattachait à eux par le lien du droit, qu'ils ont maintenu dans son intégrité. Mais, d'autre part, quelle preuve évidente de dissolution, si l'on achève de briser toute solidarité politique avec eux!

Dites-moi, mon ami, ce que peut se promettre la démocratie française, en reniant ceux qui souffrent et témoignent pour elle?

Les livrer, c'est livrer son drapeau, c'est s'associer à l'œuvre du Proscripteur. Voilà justement ce qu'il a voulu. Vous allez proscrire ceux qu'il a déjà proscrits, parce qu'ils sont les amis et les défenseurs de votre cause. Si ce n'est pas là pour votre cause un suicide, dites-moi encore une fois ce que cela peut être!

Soyez convaincu d'une chose : un parti qui oublie, renie ou livre ses exilés, cesse d'être un parti. Il devient une matière d'exploitation pour toutes les opinions qui ont conservé leur honneur avec leur drapeau. Si ce grand reniement se consomme, vous verrez un Bonapartisme démocratique, un Orléanisme démocratique, un Légitimisme démocratique. Mais la Démocratie elle-même aura perdu son avenir. N'ayant ni la force ni le droit, que lui reste-t-il?

Est-il vraiment possible, mon ami, qu'on laisse mourir, l'un après l'autre, obscurément, misérablement, en exil, tous ceux qui protestent pour vous, tous ceux qui sont

restés debout? Et vous ne prononcerez pas même leur nom! Ou ce sera pour leur reprocher d'avoir servi votre cause et d'avoir été frappés pour elle!

De bonne foi, la démocratie française accepte-t-elle ce que tout autre parti regarderait comme le comble de l'injure? Je pense encore que la légèreté, la faculté d'oublier, qui sont si grandes chez nous, sont la principale cause de l'abandon où vous laissez les vôtres.

Que faut-il donc faire? C'est à vous et non à moi de le dire. Et toutefois je n'ai aucun embarras à déclarer que, selon moi, c'est un devoir strict, pour la démocratie, de faire intervenir ses proscrits dans ses élections. C'est un devoir strict de leur faire appel, de leur tendre la main, de leur offrir une place parmi vos élus! C'est à eux qu'il appartient de *répondre* et de se manifester comme ils croiront devoir le faire.

Mais, encore une fois, si la démocratie prétend à l'avenir, il ne faut pas qu'elle renie et qu'elle livre ceux qui sont frappés et qui meurent pour elle. Que l'on ne se retranche pas dans la *difficulté*. Un devoir absolu peut toujours être rempli.

Adieu, mon cher ami; vous savez que la force des choses m'a seule arraché ce que je viens de vous dire. Croyez-moi votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

Veuillez communiquer cette lettre.

CCCCI

A M. CHASSIN
A PARIS

Genève, 24 avril 1863.

Cher ami. Je reçois votre lettre et je me hâte d'y répondre. Vous savez, depuis longtemps, que mon avis est tout pour l'action. Selon moi, l'abstention, partout où l'on peut agir, est une calamité. Quant au serment, il n'existe plus en France; le chef de l'État, en l'abolissant pour lui, l'a aboli pour tous. Si ma présence était vraiment utile et si je pouvais rendre un service, il est certain que rien ne m'empêcherait de me rendre à Paris. Je ne crois pas que les faibles services que je pourrais rendre, dans le comité, en supposant que j'en fasse partie, m'obligent de prendre une résolution de ce genre. Toute personne éprouvée et sûre sera aussi utile, dans le comité, que je pourrais l'être.

Il y a deux choses que je considère comme de première nécessité : que vous ayez la majorité assurée et que la démocratie se souvienne qu'elle a des proscrits.

Sous une pareille intimidation, si vous réussissez à fortifier les *Cinq* et à les augmenter, ce sera, aux yeux de l'Europe, une vraie victoire.

J'ai envoyé ma dernière réponse à M. Dupanloup.

Lisez-la avec attention. Je souhaite, plus que je n'espère, l'approbation de nos amis.

Nous sommes ici pour un mois encore. On nous y porte sur les mains. Quelle différence d'avec Bruxelles!

Adieu, bon et cher ami. Pardonnez ce mot à la hâte. Vous nous donnez une belle espérance de vous voir après les élections. Arrivez-nous, vainqueur ou vaincu.

EDGAR QUINET.

CCCCII

A M. ALPHONSE DE CANDOLLE
AU VALLON (GENÈVE)

Genève, 7 mai 1863.

Monsieur,

Veuillez recevoir mes remerciements les plus empressés pour votre étude sur *l'Espèce*. Je m'étais hâté de me la procurer dans les Archives; mais je garderai, si vous le voulez bien, ce nouvel exemplaire comme un précieux souvenir de votre bienveillance. Me permettez-vous de vous dire, Monsieur, que je n'ai rien lu de plus lumineux, de plus impartial, sur ce problème des problèmes de notre temps : la succession des êtres organisés, et le système de Darwin? Est-ce une grande hérésie de ma part

de penser que l'histoire de l'humanité peut éclairer de quelques rayons, par *induction*, l'histoire de la succession des êtres, avant l'apparition de l'homme?

Comment s'est fait le passage d'une langue à l'autre? Comment la grande flore architecturale s'est-elle développée? Comment a-t-on passé du chapiteau dorique au corinthien? Comment du Parthénon d'Athènes à Notre-Dame de Paris? Comment du temple égyptien à l'ogive? Si l'on n'avait pas conservé les intermédiaires et la connaissance des cataclysmes historiques, la réponse serait aussi impossible qu'elle semble l'être, dans la Paléontologie, pour ce qui regarde l'apparition successive des faunes et des flores.

Assurément ce n'est là qu'une induction, mais, dans ce problème qui semble dépasser les forces de l'esprit humain, il ne faut peut-être rien dédaigner.

Veuillez du moins, Monsieur, regarder ces quelques mots comme une preuve de l'intérêt avec lequel je lis et j'étudie tout ce qui vient de vous.

Mes hommages, je vous prie, à madame de Candolle.

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCIII

A M. MICHELET

Genève, 9 mai 1863, rue des Belles-filles, 22.

Cher ami. Vos lettres m'ont toutes été bonnes, salutaires; elles me sont arrivées, comme la manne, au moment où j'en avais besoin. Le bien qu'elles m'ont fait est le seul remerciement que je vous enverrai.

Avouons-le : sans nos ennemis, que deviendrions-nous? Eux seuls se souviennent, eux seuls se soucient de notre existence. Béni soit donc ce Dupanloup! Il m'a donné l'occasion de publier plusieurs choses que, sans lui, j'eusse dû enterrer; par exemple, l'identité du système des Russes en Pologne et du Bonapartisme en France.

Il a réimprimé à part ses *Lettres*. Je vais tâcher de réimprimer aussi les miennes. Mais tout m'est difficile, sinon impossible. Quand vous n'êtes pas à Paris, je n'y ai à la lettre plus personne.

En *leur* adressant ma *Prière*, je savais bien quelle serait *leur* réponse. C'est ce que nos amis n'ont pas pu comprendre. On pourrait aujourd'hui tirer les conséquences évidentes de cette polémique; on préfère se taire comme toujours; et vraiment, comment le leur reprocher avec ce bâillon?

J'ai envoyé directement au *Phare de la Loire*... Mais, encore une fois, ne comptons que sur nos ennemis.

Dans ces derniers temps, j'ai rappelé à la démocratie française qu'elle a des proscrits. Elle l'avait parfaitement oublié; aujourd'hui, de nouveau, elle ne s'en souvient plus. Qu'attendre? Ce que l'on peut faire avec du sable; rien de plus.

Vous voyez que vos conseils et ceux de madame Michelet ont germé : nous voilà à Genève depuis un mois, et (en toute confidence) je voudrais n'en pas sortir. Il m'est si doux d'oublier, dans des conversations intéressantes, cette ère impériale ! Et puis tout ce monde de Genève nous porte sur les mains. J'avoue que cette bienveillance universelle m'étonne et qu'elle me va au cœur, après douze ans de notre vie de parias et de bêtes fauves traquées. Je ne puis m'empêcher de me dire que, si je passais la frontière, peut-être pas une créature dans mon pays ne me tendrait la main ! Je pense donc sérieusement à m'établir à Genève. Mon projet est d'aller finir à Veytaux mon ouvrage sur la *Révolution*; après quoi, je quitterai notre thébaïde vers l'automne et je viendrai ici, me fixer dans cette ville où tant de choses et d'hommes me plaisent et m'attirent [1].

Il est certain que, la démocratie française reniant ses proscrits, il en résulte que la proscription perd une grande partie de son sens, et que, dans ce reniement, chacun devient juge de ce qui convient le mieux à sa dignité et à ses idées.

1. Edgar Quinet n'a quitté Veytaux que pour rentrer à Paris, le 6 septembre 1870.

Un ami aussi parfait que vous apprendra avec plaisir que l'on nous gâte ici du matin au soir. Je sais bien que cela n'est pas fait pour durer. Nous avons l'air de Philoctète blessé, sortant de son île, ou plutôt de Robinson rentrant dans le monde. Et, quand ce monde se compose d'hommes tels que les Adolphe Pictet, Pictet de la Rive, de Candolle, Auguste de la Rive, etc., nous avons certainement raison de vouloir en finir avec notre vie de Robinson Crusoë.

Redites encore une fois à madame Michelet que je suis plus que converti à la seule question où j'osais discuter avec elle. Quand je la reverrai, elle sera, je l'espère, contente de moi.

Adieu, chers amis. Nous vous suivons de cœur dans tous vos mouvements! Nous voudrions que votre voyage eût une cause moins triste.

J'ai perdu le moment de vous parler de l'énergique préface sur la Russie. Cela vaut pourtant une troupe de faucheurs et cela doit les faire naître.

Nos vœux pour votre malade, pour vous, pour tout ce qui vous touche.

A vous deux de cœur.

EDGAR QUINET.

La mâchoire humaine, trouvée par M. Boucher de Perthes, est vraiment un fossile. C'est ce que m'assurait, encore hier, M. Pictet de la Rive, qui l'a vue de près.

CCCCIV

A M. LUCIEN VERDET
A OYONNAX (AIN)

Genève, 10 mai 1863.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez écrite m'a été renvoyée par le journal à qui vous l'avez adressée, je m'empresse d'y répondre.

Mes amis me croyaient mort, dites-vous. Mes ennemis, du moins, savent que je vis et se souviennent de moi. Car, depuis douze ans, ils n'ont pas passé un jour sans me persécuter et me punir d'avoir servi la liberté et le peuple. De mon côté, je n'ai pas cessé un moment, depuis le Deux-Décembre, de travailler, de lutter, de combattre pour l'affranchissement de la France. Les étrangers le savent, mes compatriotes l'ignorent. Et comment pourrais-je le leur reprocher? Ils sont esclaves. Il ne leur est plus permis ni de voir ni d'entendre.

Vous vivez au milieu d'un mensonge perpétuel dont on vous a entourés. On vous nourrit d'arsenic depuis douze ans. Chaque mot qui vous est adressé est une fraude. On m'a proscrit, et, pour que je sois mieux oublié, on répand que je suis mort. On me lie les mains, on empêche mes

pensées, mes paroles, d'arriver jusqu'à vous, et l'on dit que je renonce (par égoïsme) à la vie publique! Ainsi du reste.

Voulez-vous, Monsieur, savoir la vérité? Prenez le contrepied de ce que l'on vous dit, sur toute chose et sur toute personne.

Mentir, toujours mentir, voilà l'unique procédé de Celui que vous appelez le chef de la Démocratie[1].

On vous a rapporté que je suis partisan de l'abstention. Cela veut dire, au contraire, que j'ai blâmé l'abstention et recommandé l'action, à mes amis, partout où ils peuvent agir.

Si les électeurs de l'Ain veulent me donner leurs suffrages, je crois qu'ils agiront conformément au droit et à la justice. Ils me trouveront, à l'heure où ils auront besoin de moi. Ils me connaissent. Mais il ne conviendrait pas que je pose moi-même ma candidature, sans savoir si elle ne sera pas reniée par le plus grand nombre de ceux pour lesquels je suis en exil depuis douze ans.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

1. Louis Bonaparte.

CCCCV

A M. CHADAL
A BOURG

Genève, 12 mai 1863.

Cher Monsieur,

Me voici votre voisin jusqu'à la fin du mois. Malheureusement, je ne suis pas plus près de vous et de mes amis pour cela! Je vois d'ici, sur le Jura, la barrière de neige qui nous sépare, et je me dis que, de l'autre côté, la vieille, l'éternelle servitude me ferme le passage.

J'ai reçu et lu vos lettres avec mon plaisir accoutumé. Pardonnez-moi de n'y avoir pas répondu sur-le-champ. J'ai deux cents correspondants. Il arrive trop souvent que je dois céder à la nécessité urgente d'une réponse, bien plus qu'à mon goût et à mes préférences.

Si vous avez lu mes Lettres sur la Pologne et ma polémique avec M. Dupanloup, vous y aurez vu que j'ai obtenu les résultats suivants : constater encore une fois l'hostilité, l'impuissance du clergé, quand il est question de liberté ou d'indépendance; montrer que les amis de la liberté sont seuls capables d'oublier les petites choses, pour les grandes, et de sacrifier leur intérêt et leur vanité à l'humanité; établir que les moyens employés par les Russes pour étouffer la Pologne sont identiquement les mêmes



que ceux du Deux-Décembre, pour étouffer la France, etc. S'il y avait une presse quelconque en France, ces conclusions auraient été mises en lumière; mais tout est muet, quand il s'agit de choses importantes. On ne parle plus, on n'écrit plus que pour enterrer la vérité.

Voilà la grande comédie des élections qui va commencer. Quoique les dés soient faussés, j'ai combattu l'idée de l'abstention; j'ai soutenu qu'il faut agir, partout où cela est possible. Des électeurs de l'Ain m'écrivent pour me demander : « S'il est vrai que je suis mort? Pourquoi je me suis éloigné de la vie parlementaire depuis le Deux-Décembre? » Ils pensent que je dois seconder l'auteur de ce grand acte, ils me le célèbrent comme le fondateur de la démocratie, auquel tout bon démocrate doit se rallier, sous peine d'être taxé d'égoïsme! Et, en conséquence, ils me déclarent que, si je pose ma candidature dans l'Ain, *on votera pour moi avec enthousiasme!*

Ce chaos bizarre d'idées en apprend plus que tout ce que l'on pourrait dire sur la France, telle que l'ont faite douze années d'esclavage.

Certes, je suis et je serai toujours prêt à seconder le moindre réveil qui pourrait se faire dans notre malheureux pays. Mais poser officiellement ma candidature, pour être renié par l'immense majorité de ceux pour lesquels j'ai souffert et je souffre l'exil, serait, je pense, une chose peu honorable à la démocratie. Je serai reconnaissant aux hommes de cœur vraiment courageux qui me donneront leurs suffrages. Quoi qu'on en dise, rien n'est perdu. Ce qu'il y a de pis, c'est de s'accoutumer à ne plus lutter, à ne plus exister.

Vous aurez su que les journaux du gouvernement ont voulu faire accroire que j'avais été nommé, avec Garibaldi, membre honoraire du gouvernement du Mexique ! J'ai relevé cette fiction.

Adieu, Monsieur et cher compatriote, je vous prie instamment de ne pas compter trop rigoureusement avec moi pour la date de mes réponses. Je vis souvent en pensée avec vous, sans vous le dire au moment même.

EDGAR QUINET.

CCCCVI

A M DE LAMARTINE
A SAINT-POINT

Genève, 24 mai 1863.

Cher illustre ami,

C'est hier que j'ai appris quel coup vient de vous frapper. J'ai besoin de vous dire combien je prends part à votre deuil.

Cette personne vénérée que vous venez de perdre me rappelait à moi-même les temps où il était permis d'espérer. Elle a joui de ses vertus et de votre gloire. Sa perte sera ressentie dans chaque famille ; aucune



douleur ne trouvera plus d'écho que la vôtre. Vous lui avez fait une destinée grande, magnifique, telle que son âme courageuse la souhaitait. Elle vivra avec vous dans l'avenir.

Il faut continuer notre œuvre telle quelle, comme si on avait une raison d'espérer.

Adieu. Vous pouvez faire encore de grandes choses. *Elle* les attend de vous et vous applaudira.

Votre très sincèrement dévoué qui s'associe, de cœur, à vos douleurs privées et publiques.

EDGAR QUINET.

CCCCVII

A M. X. DE RICARD
DIRECTEUR DE LA *REVUE DU PROGRÈS*
A PARIS

Genève, 24 mai 1863.

Monsieur,

J'ai salué ici les *Chants de l'Aube* et je vous envoie mes sincères félicitations.

Comme un heureux bandit, ce siècle criminel
Niait la poésie.

Vous lui prouvez qu'elle vit encore, et vos preuves, ce sont de beaux vers et des aspirations puissantes.

Vous continuez, dans le second numéro de la *Revue du Progrès*, votre appel hardi à l'imagination, à l'invention. C'est là, en effet, la voie où notre poésie peut et doit se développer. Sortons de la poésie des boudoirs. Elle est épuisée. Osons tenter de grandes choses. C'est là que pour des Français, il y a des mondes à découvrir. Dans le *petit*, il n'y a plus rien à faire.

Si votre appel était entendu, ce serait un heureux signe. N'espérons pas que les oreilles et les cœurs se rouvrent subitement. Nous sommes rentrés dans l'âge de pierre, il nous brisera ou nous le briserons.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCVIII

A M. MELVIL-BLONCOURT

A PARIS

Genève, 27 mai 1863.

Monsieur,

Je sais que j'ai en vous un rare et véritable ami. Croyez que les paroles que vous m'adressez me vont au cœur. Dire que je vous en remercie exprimerait trop



mal ma pensée. Il m'est bien doux de penser à votre amitié et de vous assurer de la mienne, dans ces temps de grincements de dents, qui semblent ne pouvoir produire que de la haine.

J'aurais dû, il y a longtemps, vous remercier très vivement au nom de *Merlin*, qui n'est point ingrat, je vous jure. L'occasion a passé et je la retrouve pour *la Campagne de* 1815. Combien il est précieux, pour moi, de me dire que nous nous entendons si parfaitement, si profondément en toute chose, et depuis vingt ans! Puissé-je un jour vous serrer la main en réalité, comme je le fais aujourd'hui, en pensée, du fond de nos souvenirs communs!

J'avais conseillé aux démocrates de se souvenir qu'ils ont des proscrits, de se rattacher, par un lien quelconque, à cet élément inflexible du droit. Ils ne l'ont pas voulu. Ils ont mieux aimé encore une fois tomber en poussière... Je m'arrête... car il y a de ces chutes dont il faudrait faire un secret.

Soyez heureux comme on peut l'être dans ce reniement universel.

Recevez ma sincère affection. Elle date de loin et elle ne finira pas.

Dites à notre cher Chassin que nous allons ces jours-ci à Veytaux et que nous l'y attendons.

EDGAR QUINET.

CCCCIX

A M. TIERSOT
A BOURG

Veytaux, 28 mai 1863.

Monsieur et cher compatriote,

Vous voilà donc décidés à voter avec le bulletin blanc? Je crois que ce conseil, étendu à la France, est déplorable. Quand vous écriviez, sur vos bulletins, des noms de votre choix, c'était au moins un souvenir, une tradition qui se maintenait. On savait que ces noms devaient être mis dans l'urne. Il en restait quelque chose. Si la démocratie votait au bulletin blanc, elle voterait son abdication et son anéantissement. Voyez ce que disent nos adversaires et ne faites pas ce qui leur convient à merveille. Le résultat du bulletin blanc, c'est de faire que le gouvernement ne trouve pas dans les élections une seule opposition. De bonne foi, croyez-vous que cela lui déplairait? En 1857, un certain nombre d'électeurs ont eu le courage de voter pour moi. En 1863, il se réduiront à effacer le nom et à ne le remplacer par rien. Ce n'est pas là un progrès.

Au reste, il est trop tard pour disserter. J'ai toujours été partisan de l'action; elle est possible dans une cer-

taine mesure. Votez, mais avec un nom. Tout vaut mieux que rien.

Croyez à mes sentiments, cher compatriote, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCCX

A M. HENRI LE COMT
A PARIS

Veytaux, 7 juin 1863.

Monsieur,

Vous m'avez annoncé le premier les élections de Paris. Combien je dois vous en remercier ! Sans vous, je ne les aurais connues que très tardivement, par les journaux. Paris se dégoûte de tant d'opprobre, cela est clair. La France recommence encore une fois son jeu de Sisyphe. Espérons que le jeu sera enfin sérieux.

La démocratie se réveille, sans tête, sans guide, sans cœur, sans entrailles. Cela devait être. Il lui faut maintenant se refaire tous ses organes qu'elle s'est laissé arracher l'un après l'autre.

Nous demandons, au nom de l'humanité, la fin du carnage polonais, au même moment où nous nous couvrons de gloire par le carnage mexicain ! Si nous n'y prenons garde, la parole n'aura plus de sens.

Adieu, Monsieur. Je suis très touché de votre fidèle souvenir.

EDGAR QUINET.

CCCCXI

A M. LÉON RENAULT
A PARIS

Veytaux, 29 juin 1863.

Vous ne doutez pas, cher monsieur Renault, de toute la part que j'ai prise au coup qui vient de vous frapper, vous et votre famille. Veuillez dire à madame votre mère, combien je m'associe à votre deuil; ma femme le partage aussi. Ne viendrez-vous pas chercher, dans notre solitude, le repos dont vous devez avoir besoin après de pareilles épreuves? Vous me retrouverez comme vous m'avez laissé. Nous parlerons de tout ce qui vous touche. Vous me ferez connaître celui que vous avez perdu et peut-être trouverez-vous quelque douceur à sentir avec quelle sympathie j'entendrai tout ce que vous voudrez bien me dire. Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que nous avons quitté, pour deux mois, notre prison de Chillon et que nous les avons passés à Genève, dans un véritable tourbillon de visites où nous avions peine à nous reconnaître. J'ai refait là connaissance avec la figure humaine. Et que de personnes intéressantes et même admirables j'ai appris à connaître, dans ce que nous appelons *cette*

froidé Genève, parce qu'elle a gardé les qualités que nous avons perdues! En regardant nos montagnes et notre frontière de France, je ne pouvais m'empêcher de me dire que pas une âme ne m'accueillerait dans notre pays, où les absents et surtout les exilés de tous les partis ont si infailliblement tort!

En rentrant à Veytaux, j'ai appris le résultat des élections. Elles montrent, à n'en pas douter, un désir de renaître. On se lasse en France de la servitude absolue, comme de toute chose, après une quinzaine d'années. Mais est-ce là une pensée profonde, un retour irrévocable à la justice? Il m'est permis de ne pas m'y fier aveuglément. Je crois pourtant que cette première lueur augmentera et qu'il faut tout faire pour l'accroître.

J'ai fait d'assez tristes expériences avec quelques jeunes gens. Plusieurs ont lâché pied à la moindre alerte, comme des conscrits, en reniant, en désertant leurs anciens. Mais il n'y a rien à conclure de là; c'est une vieille histoire qui se renouvellera toujours.

J'achève mon ouvrage; je cherche sincèrement à me placer en dehors des partis ou plutôt à entrer dans l'esprit de chacun d'eux.

Quand reprendrons-nous nos conversations sur tout cela?

Croyez à ma bien fidèle amitié, à mon vif désir de vous revoir.

EDGAR QUINET.

CCCCXII

A MADAME JEAN REYNAUD
A PARIS

Veytaux, 4 juillet 1863.

Madame,

Quelle cruelle nouvelle je viens de recevoir par le journal! Veuillez croire que personne ne sent plus que moi le coup qui vous frappe. Nous en sommes tous atteints. Je ne désespérais pas de revoir Jean Reynaud, car ma pensée allait souvent vers lui. Il est donc vrai qu'il ne nous reste que son souvenir, ses œuvres, ses travaux! et que, pour converser avec lui, il faut le chercher dans la région invisible où résident les âmes immortelles!

Tous ses amis, si nombreux, se réunissent, en pensée, pour gémir sur une si grande perte. Puissiez vous, Madame, trouver quelque force dans le sentiment de douleur publique qui s'éveille de tous côtés. Votre force la plus vraie vous viendra toujours des convictions profondes que vous partagiez avec lui et de la certitude où vous êtes de le retrouver un jour.

Recevez, Madame, l'expression de tous mes sentiments douloureux et les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

CCCCXIII

A M. ADOLPHE PICTET
A VERSOIX (PRÈS GENÈVE)

Veytaux, 7 juillet 1863.

Monsieur,

Je dois à votre lettre le plus grand plaisir que j'aie éprouvé depuis bien longtemps. Il est donc vrai que mon pauvre *Merlin* (l'enfant de mon cœur, je l'avoue), a été accueilli avec bonté, avec sympathie par l'auteur des *Aryas?* Certainement c'est le plus grand honneur qui pût arriver à mon héros, d'être reconnu par vous pour un véritable et loyal enchanteur. Car, si vous l'aviez renié, vous, le juge et le Maître des Bardes, il était à jamais déshonoré et convaincu d'avoir voulu porter un titre qui ne lui appartenait pas. Vous avez compris qu'il faut le juger non sur la science acquise, mais sur ses bonnes intentions, sur ses sentiments naturels, sur la dure expérience qu'il a faite de la vie. Vous l'avez traité comme il voulait l'être, en poète, non en savant, et vous lui avez pardonné d'avoir osé témérairement ajouter ses Triades à celles que vous avez si glorieusement tirées de l'oubli. Il vous rend grâces pour tant d'indulgence; il vous prie de le compter à tout jamais au nombre de vos Bardes les plus



fidèles, les plus reconnaissants; il vous fait hommage de ses meilleures pensées.

Merlin était déjà très avancé, lorsque j'ai eu connaissance de votre importante publication dans la *Bibliothèque universelle* de Genève. Elle a contribué à m'affermir dans ma voie. Elle m'a souvent donné force et courage. Mais, naturellement, il n'entrait pas dans mon plan d'imiter les textes. J'ai voulu développer l'ancien germe, avec des sentiments nouveaux.

Personne, Monsieur, n'a senti cela mieux que vous.

C'est des *Aryas* qu'il faudrait parler. Combien je suis impatient de savoir tout ce qui les touche! A mesure que j'y entre plus avant, je les admire davantage. J'attends l'Institut pour le juger; cette épreuve sera décisive.

Votre monument durera, voilà ce qui est plus certain que tous les oracles de *Merlin*.

Je nourris même la prétention d'exprimer un jour mon admiration pour vos travaux et d'unir les deux Pictet dans la même Paléontologie[1]. Par malheur pour moi, je suis enterré, aujourd'hui, dans un ouvrage commencé depuis longtemps et que je me fais un devoir d'achever: la *Philosophie de l'Histoire de la Révolution*. Il me semble que la solitude où je suis me permet de me placer en dehors des partis. L'isolement, je l'espère, me donnera l'impartialité.

Quel regret infini de ne pas vous voir, de ne pas causer avec vous! Faites moi l'honneur de croire que j'ai le mal du pays pour Versoix.

1. Voyez *la Création*.



Ma femme vous envoie ses compliments les plus empressés. Nous adressons nos hommages et nos respects à madame Pictet.

Agréez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXIV

A M X. DE RICARD
A PARIS

Veytaux, 7 juillet 1863.

Monsieur,

J'ai regagné ma solitude, dans laquelle je serais bien heureux de vous voir. Ma première pensée est de vous répondre, quoique trop à la hâte. Je serai tout à votre disposition pour le dessein que vous avez formé. J'ai senti souvent que, pour un écrivain, l'absence produit le même effet que le temps.

Un écrivain, lorsqu'il est dans son pays, fournit, par sa présence seule, la véritable explication de son ouvrage; mais si, au contraire, il est absent et sans presque aucune communication avec les critiques, sa pensée est à la merci de tous les hasards. Il est séparé du public comme par des siècles. Les méprises de ceux qui l'interprètent sont inévitables; il ne peut en redresser

aucune; et tel a été, j'ose le dire, le sort de *Merlin l'Enchanteur*. Son auteur, bien et dûment enterré vif, a entendu, du fond de son tombeau, les commentaires qui s'éloignaient le plus de ses intentions, et il a dû rester muet.

Merlin, je ne puis trop le redire, n'est pas un ouvrage de philosophie! C'est par l'imagination qu'il faut le lire. Il a été écrit avec le cœur. C'est avec le cœur qu'il faut l'entendre. Si je n'avais pas écrit sur la philosophie et l'histoire, l'idée ne serait venue à personne de chercher, dans *Merlin*, un ouvrage de théories. On y aurait vu des motifs poétiques avant tout; et les jugements auraient été plus simples et plus vrais. Mais la critique, en France, ne permet pas à un homme d'avoir deux cordes. Ce qu'il a fait un jour, il est censé le refaire à perpétuité.

Ma vie a été une protestation continuelle contre ce système d'emprisonnement cellulaire, appliqué à l'âme et à l'esprit.

Il ne faut pas oublier que *Merlin* a été écrit dans l'exil, qui est aussi un vrai tombeau. Ce qui peut paraître obscur, aux heureux de ce monde, est lumineux pour ceux qui ont goûté comme nous du sépulcre.

Enfin, ce livre a été ma consolation dans les années les plus cruelles où la vie nous échappait de toute part.

Excusez, Monsieur, ces détails; j'aimerais à n'y plus revenir. Lisez avec votre âme de poète.

Au fond de ce livre, il y a une vie très réelle, très éprouvée. Les pages les plus sereines ont été écrites dans des moments de désespoir. J'ai dû sentir une véritable peine, quand j'ai vu, transformé par la critique en *Sym-*

boles alexandrins et en *Hypostases* ce qui était le cri de mon sang et de mon cœur. Laissons le grimoire, au nom du ciel. Ce n'est pas là une science, mais une vie, une poésie.

Écrivez, Monsieur, comme vous sentez. Fiez-vous à vos ailes et tout sera bien.

EDGAR QUINET.

CCCCXV

AU MÊME

Veytaux, 9 juillet 1863.

Cher Monsieur,

Ne pensez pas que vous me fassiez quelque peine en me demandant les éclaircissements dont vous pourriez avoir besoin. Bien au contraire. Ce n'est pas une vaine curiosité qui vous inspire, mais une vraie sympathie, pour laquelle je vous suis reconnaissant. Je crois ne pouvoir mieux vous montrer mon entière confiance qu'en vous envoyant la lettre que je viens de recevoir du célèbre orientaliste Adolphe Pictet, qui a, le premier, fait connaître en France les extraits des *Poésies Galliques* auxquelles mon *Merlin* se rattache par un fil éloigné. En mettant à part la bienveillance, le point de vue de M. Pictet pour juger *Merlin* est certainement le véritable. Il l'a envisagé comme œuvre d'imagination, de poésie, de nature, et il

l'a trouvé d'accord avec la science et le génie celtique, dont il est le premier interprète.

Je vous avoue que cet accord de la poésie et de la science m'a vivement frappé, quoiqu'il n'ait rien fait sciemment pour le trouver.

Il est certain que *Merlin* renferme une conception de la vie et du monde. Il y a un plan primitif, mais ce plan est rempli par des sentiments puisés dans le cœur de celui qui l'a écrit. Ce livre a servi de consolation à un exilé.

Comme dans toutes les conceptions qui renferment un grand horizon, certaines choses peuvent être vues sous différentes faces; ainsi Merlin dans le tombeau peut bien être l'homme agissant et survivant dans la mort, mais c'est aussi certainement l'exilé dans le tombeau où nous sommes tous descendus, car qui ne se sent pas exilé aujourd'hui?

Toutes les interprétations sont bonnes, pourvu qu'elles naissent du cœur et non pas de l'érudition. En un mot, prenez *Merlin* comme un livre de vie, qui s'adresse à des âmes, qui voudrait en créer, là où il n'y en a plus. Vous serez dans la vérité.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXVI

A M. FRÉDÉRIC MORIN
A PARIS

Veytaux, 13 juillet 1883.

Cher Monsieur,

Voilà votre campagne finie. Dieu sait si j'ai fait des vœux pour votre victoire. J'imagine d'ici toutes les fraudes des adversaires. Quant à leurs mensonges, calomnies, c'est notre pain quotidien. Vous avez vaillamment fait face à ces *hordes d'esclaves*. Cela ne m'étonne pas, mais j'ai besoin de vous en féliciter. C'est par vous que je voudrais apprendre les incidents de la lutte. Que faut-il espérer? Assurément il y a un désir de sortir de l'esclavage. Je ne puis en douter. Mais dans quel état se réveille notre malheureux pays! Est-ce qu'on se lasse de tout en France, après quinze ans, même de la servitude? La démocratie me paraît sans étoile. Elle est redevenue un élément qui entre dans tous les partis. Elle n'a plus la conscience d'être un parti en elle-même. La France va recommencer à remplir son tonneau de Danaïdes. Il faudrait pourtant que les générations futures n'allassent pas s'engouffrer vainement dans ce vide, comme les générations passées.

C'est le vide qu'il faudrait enfin constater et combler, et, excepté vous et moi et quelques autres, personne n'y songe.

Les jeunes gens nous ont reniés, nous autres proscrits. Prenez garde qu'ils ne vous renient à votre tour. C'est de cette continuité de reniements que se forme la servitude séculaire.

J'aurais été heureux de lire vos discours de tribune. Consolez-moi en m'envoyant tout ce que vous écrivez. J'attends toujours le volume de vos articles réunis. J'en suis curieux et affamé. J'achève, dans mon trou de rocher de Chillon, un ouvrage commencé depuis longtemps : *Philosophie de l'Histoire de la Révolution.*

J'ai le plus grand désir de vous voir, de vous entendre, mais je vis de ces sortes de vœux inutiles.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

On me conseille d'ajouter quelques lignes à ma lettre. J'ai oublié de vous dire que je lis, en ce moment, la *Vie de Jésus* par M. Renan. La critique rendra compte de cet ouvrage, mais personne ne songera à rappeler qu'il y a vingt-cinq ans, en 1838, j'ai traité, dans mon *Examen de la Vie de Jésus*, toutes les principales questions soulevées par l'exégèse moderne, et je les ai résolues dans le sens de la personnalité qui prévaut aujourd'hui. Vingt-cinq ans ! C'est presque une vie d'homme ! et je suis effrayé d'écrire ce chiffre.

CCCCXVII

AU RÉDACTEUR DU *PAMPHLET*
A PARIS

Veytaux, 12 août 1863.

Monsieur,

On nous avait dit que la jeunesse nous reniait, nous qui nous obstinons dans le droit. Au fond du cœur, je n'en croyais rien. Je savais que ce serait renoncer à vivre avant d'avoir vécu. Mes pressentiments ont été confirmés par votre lettre. Je vous en remercie, vous et vos amis. Vous rentrez dans la lice et vous avez une grande tâche. Osez, osez dire la vérité à notre malheureux pays. On l'a étouffé dans la flatterie. Sortons, Messieurs, de la rhétorique! Il y va de la vie. Et, pour vous qui êtes jeunes, l'affaire est grave. Ayons le courage de voir ce qui est, et de l'énoncer sans phrases. La France se meurt sous les mots. On lui a fait une couronne d'épines et elle en est fière.

C'est ainsi qu'on endort de pavots les peuples et qu'on les ramène au monde byzantin. Ne devenons pas les Byzantins modernes. Voilà ce que je demande à mon pays et cela dépend en grande partie de vous. Ne courtisons pas, n'adulons pas les grandes nations qui se manquent à elles-mêmes. N'appelons pas progrès chacune de

leurs chutes. Ne leur voilons pas leurs servitudes, elles ne s'en relèveraient pas.

Recevez, Monsieur, pour vous et vos amis, l'expression de mes sentiments, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXVIII

A M. BULOZ

A PARIS

Veytaux, 2 septembre 1863.

Mon cher Buloz. Vous paraissez très mécontent, et je ne sais vraiment pas pourquoi. Il me semble que tout va à souhait pour vous. J'attends l'article catholique de l'abbé Gratry.

Pour moi, je prends, comme je puis, mon bien et mon mal en patience. Vous aviez une belle occasion de rappeler que c'est moi, en 1838, il y a juste un quart de siècle, qui ai, le premier en France, renouvelé la critique de la *Vie de Jésus* et défendu la personnalité et l'existence réelle, telles qu'elles prévalent aujourd'hui. Au lieu de cela, la *Revue* prétend que personne de notre génération ne s'est occupé des questions religieuses. Qu'ai-je donc fait depuis trente ans, si ce n'est traiter ces questions, sous tous leurs aspects?



Je sais que je n'ai aucune justice à attendre de vous tous. Mais cette justice que je n'espère d'aucun de vous, je devrai me la rendre moi-même. Je montrerai comment toutes les idées que je produis depuis trente ans sont confirmées chaque jour par la science, par les travaux spéciaux ou par les événements.

Mon *Examen de la Vie de Jésus* (1838) est confirmé par la critique actuelle; mon *Génie des Religions* (1841), par les travaux de nos jours; mes vues sur le Monothéisme des Sémitiques (1838-1841), par M. Renan; mes *Révolutions d'Italie* (1843-1847), par tout ce qui se publie en Italie et par des *Mémoires* même présentés à l'Institut, qui ne sont que la reproduction de mes principes historiques; mes vues sur la papauté, comme obstacle à la formation de l'Italie (1847-1848), par l'expérience dont chacun est aujourd'hui témoin; mes luttes contre le catholicisme, comme ennemi naturel de la liberté moderne, (1843, 1844, 1845), par les luttes que vous avez à soutenir, par les convictions auxquelles vous êtes arrivés. Ceux qui me faisaient, il y a vingt ans, une si rude guerre, ont été conduits, par la nécessité et l'évidence, à embrassser mes idées et se servir de mes armes.

Je ne suis donc point un vaincu; car, je vous le répète, toutes les pensées que j'ai mises dans le monde se sont trouvées vraies. Les vues sur la Campagne de 1815 et l'Empire sont de ce nombre; on y viendra aussi.

Il ne se trouvera pas une âme pour rétablir la simple équité, et pourtant, il ne serait pas sans intérêt de montrer une pensée, longtemps isolée (car j'étais *seul*, il

y a trente ans), marcher, se développer et se continuer par une autre génération.

Au reste, tout cela est fort inutile. Et c'est moi qui devrai faire ce qui eût dû être fait par tout autre que moi.

EDGAR QUINET.

CCCCXIX

A M. ALBERT DE SAINT-GERMAIN
A BOURG (AIN)

Voytaux, 3 septembre 1863.

Cher ami. Tes nouveaux vers, si touchants, si élevés, me rappellent la promesse que je t'ai presque arrachée d'en faire un volume pour tes amis. Je te répète ici ma prière. Accorde-moi, sans trop ajourner, ce que je t'ai demandé, et fais passer un moment l'amitié avant la modestie. Pourquoi s'obstiner à ne laisser aucun témoignage de soi ? Ce n'est pas une vanité de chanter, de soupirer ou de gémir. Les oiseaux, les brins d'herbe, les flots qui passent en font autant, et personne ne les accuse. Pourquoi serais-tu plus humble que les roseaux qui prolongent leurs plaintes autant qu'ils peuvent, et tant que le vent les frappe ? Si j'avais ton volume près de moi, je le relirais à mon heure, il réveillerait mille souvenirs que j'ai en commun avec toi [1], tu as eu l'heureuse pensée de

1. Voyez *Histoire de mes Idées*, page 53.

ne laisser tomber aucune de ces dates qui marquent la vie sans y poser la pierre milliaire.

Je pourrais ainsi refaire avec toi le chemin de la vie que nous avons commencé presque ensemble, et puissé-je, cher Albert, te revoir souvent encore, t'embrasser chaque été et te demander ta moisson nouvelle de sentiments vrais, d'émotions et de beaux vers; car, chez toi, la poésie est essentiellement vérité, honneur, fidélité.

Adieu, très cher et très véritable ami. Nous pensons à toi, nous parlons de toi et de nos excellents visiteurs et seigneurs de Vaucenans; nous vivons de vos souvenirs et un peu d'espérance.

EDGAR QUINET.

Les *Mémoires historiques* qu'un Conventionnel m'avait légués en 1838, me sont enfin parvenus, après un quart de siècle. J'aurai à en tirer grand parti pour l'Histoire. Je suis sûr que cette nouvelle te fera plaisir à cause de moi.

CCCCXX

A M. PATRICE LARROQUE
A PARIS

Veytaux, 4 septembre 1863.

Monsieur,

Une petite indisposition m'a empêché de vous remercier sur-le-champ des trois beaux volumes si désirés. J'y ai déjà trouvé des trésors de science, de raison, d'élévation, et pourtant, je ne suis encore qu'aux Propylées; mais je pressens le dieu au fond du temple. Comment se fait-il qu'un pays qui produit de telles aspirations soit en même temps si sourd à toute vérité hardie?

Il ne se peut guère que de pareils ouvrages restent sans influence sur un certain nombre d'esprits, et c'est un petit nombre qui doit renouveler l'espèce, si elle est, en effet, capable de faire un pas sérieux.

Notre race éclopée, paralytique, fera-t-elle le *saut périlleux?* Est-elle en état de franchir d'un bond le christianisme et d'atteindre à la pure vérité? Toutes les fois qu'elle l'a tenté, elle est retombée dans la force du moyen âge. N'importe, vous avez mille fois raison de ne pas vous enchaîner à ce Grabataire. Vous lui montrez le chemin des forts. Quelques-uns vous menaceront de leurs béquilles.



L'avenir, peut-être un avenir lointain, saura s'en passer, et vous y aurez certainement aidé.

Vous avez passé dans notre solitude comme un trait de lumière. Pour nous, on nous oublie, et notre proscription n'a servi qu'à nous enterrer vif dans le souvenir des amis et des ennemis.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXXI

A M. HIPPOLYTE LUCAS
A PARIS

Veytaux, 20 septembre 1863.

Monsieur,

Le souvenir que vous m'avez donné dans votre dernière *Revue Britannique* n'est pas tombé en terre ingrate. Si vous faisiez jamais un voyage au bout du lac de Genève, je serais heureux de vous y recevoir. Vous me parleriez des renommées nouvelles ; je ne saurais guère vous parler que du passé. Mais j'y joindrais quelque espérance obstinée de l'avenir et tout le profit de la conversation serait pour moi.

Il est vrai, Monsieur, comme vous le dites, que les idées que j'exprime, hélas ! depuis plus de trente et un

ans, ont été toutes confirmées. A ce point de vue, je ne suis pas un vaincu. Voilà pourquoi je pense, malgré tant de dures épreuves; je n'ai pas encore courbé la tête sous les faits accomplis.

Veuillez recevoir, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXXII

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 2 octobre 1863.

Cher Monsieur,

Que devez-vous penser? Moi, j'ai beaucoup pensé à vous, en vous lisant, en vous suivant dans vos courses, enfin à tout propos. J'ai commencé dix fois en esprit un mot pour *le Phare*. Jamais je n'ai pu arriver au ton. Impossible de me faire à la langue actuelle; et certainement on comprendrait bien moins encore la mienne. Vous excepté, que je lis toujours avec plaisir, parce que j'entends vos indignations à travers tous les bâillons, ce qui m'arrive de notre pauvre pays me fait vraiment mal. Est-ce bien là la France où j'ai vécu? Cette guerre du Mexique n'a pas provoqué une parole ! Et cette autre infamie, le programme d'Histoire[1], ce poison dès le ber-

1. Glorification du Coup d'État, à l'usage des Lycées.



ceau! Et on avale tout, sans mot dire! Mon grand travail est de m'empêcher de trop mépriser. Je n'ai pas besoin de l'exemple et de l'assertion de Machiavel, pour savoir que c'est là le pire des maux et le plus stérile.

Il m'est venu un surcroît très heureux d'occupations. Voici comment: un Conventionnel de la Montagne dantoniste m'avait, par sa volonté expresse, destiné ses papiers et ses *Mémoires*, en mourant. C'était en 1838. Je réclamai en vain après sa mort; enfin, après un quart de siècle, j'ai reçu ces précieux papiers historiques, au moment où j'achevais mes deux volumes sur la Révolution. Vous sentez que j'ai dû me replonger dans le gouffre. J'ai vraiment vécu en 1793. Voilà ma principale excuse pour mon silence. J'étais hors du temps où nous vivons.

Vous avez passé si près de nous, à Bâle. Pourquoi n'avoir pas achevé par Veytaux? Mais j'ai trop mauvaise grâce à me plaindre.

Adieu, cher monsieur et ami. Santé, espérance et surcroît d'indignation. Puis le bonheur, s'il est possible, dans cet âge de boue. Voilà mes vœux.

Croyez à mon amitié la plus sérieuse.

EDGAR QUINET.

CCCCXXIII

A M. BARNI
A GENÈVE

Veytaux, 14 octobre 1863.

Cher ami. Vous voilà donc à peu près rétabli. C'est la meilleure nouvelle que je puisse recevoir. Je ne mets en balance avec celle-là que la déconfiture de certaine personne, à laquelle je souhaite toutes les bronchites du monde.

J'ai le plus grand désir de vous voir et de vous entendre; vous m'aideriez à ne pas prendre en trop grand mépris ce misérable monde byzantin. C'est là ma pente, je l'avoue, et je m'en défends tant que je peux; mais souvent je succombe à la tentation.

Venez donc, ne manquez pas de nous donner quelques moments. Nous en avons véritablement besoin.

La démocratie française renie de plus en plus ses proscrits; cela lui servira peut-être !...

Encore une fois, recevez nos amitiés bien dévouées. Je vous tends les mains avec impatience de vous revoir.

EDGAR QUINET.

CCCCXXIV

A M. MICHELET

Veytaux, 11 novembre 1863.

Cher ami. Jamais je n'ai vécu davantage avec vous et je souffrais de ne pas vous le dire. La *Régence* et les papiers Baudot m'ont absorbé; je vous ai lu plusieurs fois, au lieu de vous écrire. Il semble, à chaque volume, que vous devenez de plus en plus maître absolu de ce sujet infini.

C'est bien vous qui régnez souverainement sur ce passé; mais c'est le règne de la raison et de la lumière, après celui de la force et du caprice.

Pourquoi les générations humaines ne sont-elles si bien gouvernées, si admirablement comprises et administrées que lorsqu'elles ne sont plus? Le bon roi, toujours et vainement attendu des peuples, c'est le bon historien. C'est lui qui fait les lois sages; c'est lui qui rend les jugements équitables, et qui mérite la couronne. Les vivants sont livrés aux fols; mais les morts sont régis par les gens de bien et de lumière, tels que vous. Si ce monde revenait, comme il serait étonné d'être ainsi dévoilé, percé à jour, dans ses plus intimes secrets!

La clarté, l'intelligence des choses et des hommes augmentent de volume en volume, de siècle en siècle.

Vous déchirez le rideau; vous réduisez toutes ces parades du passé à la réalité, vous les déshabillez comme fait la nature, ou Hamlet, dans le cimetière. C'est vous qui aurez porté la démocratie dans l'Histoire; et cette révolution que vous avez faite sera peut-être la seule qui n'aura pas de réaction.

Il serait trop long de vous parler des *Mémoires de Baudot*, qui sont plutôt des Notes détachées, sans suite, très fermes jusqu'au bout. Il est mort dans la foi inébranlable des Soubrany, des Romme, des Goujon, *les derniers Romains*.

J'aurais trop de choses à ajouter sur nous, sur mon ouvrage, sur la situation. D'admirables écrivains, et un fond misérable dans les choses! C'était la *Régence*, et c'est encore vrai aujourd'hui.

Nos amitiés les meilleures à madame Michelet. Nous sommes avec elle en toute chose. Adieu, cher ami. Vos lettres sont toujours une fête.

Votre

EDGAR QUINET.



CCCCXXV

A M. LE COLONEL CHARRAS
A BALE

Veytaux, 6 décembre 1863.

Mon cher Charras. Quoique je sois, en ce moment, plus occupé que je ne voudrais l'être, je vous remercie, sans tarder, de votre nouveau et beau volume sur 1815.

Vous y avez, je vois, ajouté un grand nombre de Notes sur M. Thiers, et je me réjouis de les lire avec l'attention nécessaire en de pareils sujets. Recevez toutes mes félicitations sur cette quatrième édition. Hélas! nous avons affaire à un peuple de sourds et d'aveugles. Je désire vivement que d'autres écrivains se joignent à nous; car ce n'est que sous les coups répétés que nous ferons brèche dans cette citadelle de mensonge. Pendant que nous la démolissons, d'autres la refont.

Il nous faudrait une légion d'amis pour combattre la légion d'ennemis qui sort de terre. Je crois vous avoir dit que le général Leflô a aussi écrit son *Histoire de la Campagne de* 1815. Ne pourrait-on pas l'engager à la publier? Il faut absolument nous recruter et faire faisceau, pour arriver à un grand résultat. Nous avons contre nous les préjugés de toute une nation. Formons une ligue, un corps. Sans cela, le faux l'emportera infailliblement.

Nous espérons, ma femme et moi, que madame Charras est rétablie et nous lui envoyons nos fidèles amitiés. Adieu, mon cher Charras. Soyez heureux comme je le désire et recevez tous mes sentiments dévoués. Mes amitiés, je vous prie, à Chauffour et à toute l'excellente famille Kestner.

EDGAR QUINET.

CCCCXXVI

A M. LAURENT PICHAT
A PARIS

Veytaux, 9 décembre 1863.

Cher Monsieur et ami,

C'est quand nos amis sont frappés, que je sens surtout le mal de l'absence. La perte que vous venez de faire est le malheur qui compte le plus dans la vie. C'est la date cruelle par laquelle la vie est partagée. Je le sais, et voilà pourquoi je sympathise si profondément avec vous, dans votre deuil. Hélas! il ne vient plus de France que des coups répétés! En douze ans, pas une joie ne m'est venue de là. Et que de reniements, que de deuils de tout genre! Que d'amertumes! Je crois avoir bu la lie. Mais il se trouve toujours quelque chose de plus amer encore que



ce que nous avions imaginé. Quant à moi, j'ai surmonté cette douleur.

Oui certainement je vous enverrai un jugement de mon livre, il n'est pas couleur de rose, je l'avoue.

Courage! nous avons tous tant besoin de vous. Ma femme s'unit à moi pour partager votre deuil. Je vous serre tendrement les deux mains.

EDGAR QUINET.

CCCCXXVII

A M. GERMAIN CASSE
A BRUXELLES

Veytaux, 23 décembre 1863.

Monsieur,

Soyez le bienvenu sur la terre d'exil ! Votre lettre m'est arrivée tardivement et je n'ai pu y répondre aussitôt que je l'aurais désiré. Vous avez formé un beau projet, tous mes vœux sont pour la réussite.

Il n'est que trop vrai que la Révolution a péri moralement en France par les femmes. C'est par elles que l'homme a été encore une fois chassé honteusement de son jardin et cette fois les mains liées derrière le dos. Recommencer l'éducation des femmes! Oui, Monsieur, presque

tout est là. Les hommes mêmes sont devenus femmes; en parlant d'elles, vous parlerez d'eux. Ils n'ont même plus les vices d'hommes.

Je vous suivrai avec tout l'intérêt possible dans votre entreprise. Mes occupations actuelles ne me laissent pas un moment et je crains de ne pouvoir que vous applaudir, ce que je fais d'avance de tout cœur. Je tâcherai cependant de vous donner une page de ma *Révolution*.

Recevez, Monsieur, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXXVIII

A M. PETIT SENN

A GENÈVE

Veytaux, 25 décembre 1863.

Monsieur,

Je suis impardonnable et vous êtes très bon et très clément. Vous venez de me donner une de mes meilleures soirées de Veytaux; car je vous ai lu tout d'une haleine, sans pouvoir me détacher du volume. J'éprouve une véritable joie à vous dire, en toute sincérité (ce qui est rare aujourd'hui), que j'ai été charmé et que je me réjouis de vous relire. Non, Monsieur, il n'y a pas de *cheveux blancs*

dans vos vers, ils démentent le titre. Ils sont pleins de jeunesse, sans rides, fermes, joyeux, simples, souriants comme l'aurore. En toute conscience, je les croirais fils de vos plus vertes années. Vous dirai-je que je me figure, je ne sais pourquoi, que la préface est de notre cher général Dufour? Il me semble le reconnaître. Dans tous les cas, on ne pouvait mieux parler de vous et avec plus de justesse. Il n'est pas une ligne que l'avenir ne voulût signer. Cette préface honore à la fois le poète et le critique. Jouissez, Monsieur, de ce succès et rajeunissez-vous comme vos vers. Il ne vous est plus permis de croire que vous avez vieilli. Dans tous les cas, vous ne nous persuaderez pas. Votre vieillesse est une fiction.

Ma femme partage, sur tout et sur votre volume, tous mes sentiments. Je me fais une vraie fête de vous le répéter de vive voix. Recevez, cher Monsieur, mes vives sympathies pour votre talent, etc.

EDGAR QUINET.

Que de talents différents dans votre Genève! J'en suis plus frappé chaque jour. Vous en devez certainement une partie à la liberté. Gardez-la toujours.

CCCCXXIX

A M. CHARLES ALEXANDRE
A LAGRANGE SAINT-PIERRE (PRÈS MACON)

Veytaux, 31 décembre 1863.

Il est vrai, Monsieur, que je suis très en retard avec vous et je m'en accuse franchement. Vos beaux vers m'ont surpris dans un de mes rares petits voyages. Je vous ai répondu en vous applaudissant de cœur, mais le moment m'a manqué pour vous remercier à loisir. Je me traînais dans ma triste prose à M. Dupanloup, pendant que vous aviez pris le seul beau lot de ce monde, la poésie.

Hélas! prose et vers, tout a été inutile, et je crains bien qu'à ce moment la Pologne ne soit couchée sous la neige et sous les promesses du Deux-Décembre.

Vous m'aviez fait, Monsieur, un peu espérer que je vous verrais dans ma tannière. C'eût été pour moi une belle occasion de me réjouir et de me rajeunir par votre amitié. Vous continuez d'aimer les choses dont personne ne se soucie plus, excepté nous: je veux dire la poésie, la philosophie, la liberté!

Adieu, cher Monsieur. Recevez, etc.

EDGAR QUINET.



CCCCXXX

A M. SAINT-RENÉ TAILLANDIER
A PARIS

Veytaux, 31 décembre 1863.

Voici, mon cher ami, le dernier jour de 1863. Je veux finir l'année avec vous. Je serais trop malheureux si vous me jugiez par la rareté de mes lettres. Que de fois j'ai voulu vous remercier de votre volume si intéressant sur Sismondi. Je l'ai lu comme tout ce qui vient de vous, c'est-à-dire avec la plus tendre, la plus intime sympathie. D'ailleurs, je suis au milieu de ce monde survivant de Sismondi et votre ouvrage avait un intérêt même de circonstance pour moi.

J'aurais dû, j'aurais voulu être le premier à vous féliciter de votre entrée à la Sorbonne.

Il y a vingt ans que votre place était marquée dans cette chaire. Il est donc vrai qu'un honnête homme, qui est le contraire de l'intrigue, peut encore arriver aujourd'hui à quelque chose ? Je vous applaudis du fond de mes rochers de Chillon.

Ils ont beau faire, malgré la conspiration du silence, malgré les injures qui s'attachent à tout ce qui pense, je ne crois pas qu'ils réussissent à extirper entièrement ce que nous faisons depuis plus de trente ans.

(mais sans avoir eu de réponse) : « Un parti qui oublie ses proscrits n'est pas un parti. »

En ce qui me touche personnellement, je n'ai point fait vœu d'exil. J'ai déclaré qu'il appartient aux exilés de choisir le moment où ils croiront convenable de rentrer dans leur patrie, et que, pour cela, ils n'ont besoin de la bonne volonté d'aucun pouvoir. C'est la réponse que j'ai faite à ce mot d'Amnistie. Le jour où je croirais pouvoir être plus utile en France que dans l'exil, rien ne m'empêcherait de vous rejoindre; et il est certain qu'une déclaration telle que celle dont vous me parlez me rendrait mes décisions plus faciles. Elle absoudrait la démocratie du reproche de légèreté et d'oubli, et, pour moi, si une heure m'est encore réservée, elle m'aiderait à saisir l'occasion ou le moment donné.

Sans tout ce que nous voyons depuis douze ans, je n'aurais jamais eu l'idée de revenir après vous sur la Révolution. Je confirme ce que vous avez dit. Mais le chemin vers le droit et la liberté s'est trouvé infiniment plus long que la sagesse humaine ne pouvait le prévoir. On a pris le plus long, comme La Fontaine.

Adieu, cher ami de ma pensée, de mon cœur, de mon goût. Mes amitiés les meilleures, les plus dévouées à madame Michelet. Jamais je ne me pardonnerai mes mauvaises chicanes sur le monde antédiluvien. Qu'elle veuille bien accepter ma conversion entière comme une expiation; elle aura, je pense, plaisir à trouver en moi, en cela comme en toute chose, un fidèle.

EDGAR QUINET.

CCCCXXXII

A M. FRANCISCO BILBAO
A BUENOS-AYRES

Veytaux, 31 janvier 1864.

Cher ami. A ce dernier jour de janvier, je vous envoie mes vœux les plus tendres. Vos articles sur le Mexique me sont parvenus. Vous sentez que chaque mot me va au cœur. Grâce à vous, l'Amérique ne sera pas restée muette. Le silence de tout ce continent m'effrayait.

Je n'ai pas reçu la traduction de M. Matta. Pour ces sortes d'envois politiques, il faut se servir de la voie de Belgique.

Nos discussions de France ont montré ce que nous savions, que tout principe y a été déraciné. Les âmes sont absolument vides. Les questions de droit n'existent plus. On parle du bout des lèvres. Parler est le but. On livre le drapeau pour avoir la permission de sonner une fanfare.

Cependant la parole, même vide, gêne le despotisme. Il ne peut souffrir même la conversation adulatrice de ces ombres.

Depuis le Deux-Décembre, la France, moralement parlant, n'existe plus; et cependant aucun autre peuple ne la remplacera.

La conscience paraît morte dans l'univers. Il s'agit de refaire la conscience et l'âme qui ont disparu.

Je suis tout à mon ouvrage sur la Révolution. Ce doit être une philosophie, une histoire et une critique. Mais que de préjugés convenus je rencontre à chaque pas !

Il se fait une grande alliance de toutes les religions, de toutes les croyances, pour couvrir la divinité de Jésus-Christ. C'est là aujourd'hui le mouvement le plus apparent.

La grande, l'immense difficulté qu'ont rencontrée toutes nos révolutions est celle-ci : former une société sans aucune espèce de religion. La France y a échoué et elle est revenue au moyen âge. La philosophie pure et la pratique sont choses si différentes, qu'à peine si elles ont des points communs; il faut pourtant les allier.

Ce que vous ferez dans ce sens aura certainement des résultats. Vous avez à la fois la tête et le cœur, ce qui est si rare chez les hommes, même les plus forts.

Parlez-moi de vous, de vos projets. Ma femme vous envoie aussi ses vœux et moi je vous embrasse.

EDGAR QUINET.

CCCCXXXIII

A M. X***
A PARIS

Veytaux, Suisse, 1er février 1864.

Monsieur,

C'est un vrai regret pour moi de n'avoir pu répondre sur-le-champ à vos deux lettres. Vous n'avez pas douté, j'espère, de l'intérêt que j'attache à votre projet de journal *le Réveil*.

Il s'agit en effet, Monsieur, de sortir d'un sommeil de mort, et il faut que ce ne soit plus le réveil d'un esclave. Cette seconde condition est surtout difficile à remplir; car les mauvais songes obsèdent l'esprit, longtemps après qu'il sont dissipés. Jusqu'ici, la vraie gloire des Français est dans leur littérature; c'est par là qu'ils ont le mieux résisté. Leurs armes, leurs lois, leurs conquêtes ont passé, leurs écrivains sont restés: c'est donc à ceux-ci qu'il faut s'attacher comme à l'élément durable.

La renaissance morale de l'Italie a commencé, en 1820, par un journal purement littéraire *le Conciliateur*. Il pourrait en arriver ainsi de notre France. Dans tous les cas, c'est un devoir de l'espérer.

Repoussez de toutes vos forces la rhétorique; c'est par elle que nous avons déjà péri deux ou trois fois. La vérité,

la sincérité avec soi-même! Hors de là, il n'y a pas de salut.

Recevez, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXXXIV

A M. X. DE RICARD
A PARIS

Veytaux, 3 février 1864.

Monsieur,

Veuillez croire que, dans la solitude de glace où je vis, il m'est doux d'entendre et de recevoir des paroles sorties d'un cœur tel que le vôtre. Depuis douze ans, j'ai cherché à m'accoutumer à l'endurcissement des hommes. J'en ai eu quelquefois des témoignages qui sembleraient incroyables si je les racontais. Tout ce que je demandais dans les plus mauvais jours, c'était de voir surnager quelques esprits dans le naufrage. Vous m'avez donné, vous et vos amis, cette satisfaction.

Il serait fâcheux que tout le travail de la France allât se perdre dans une renaissance de l'empire byzantin. Ce serait la plus grande œuvre de reniement qui se serait encore vue dans le monde.

La régénération se fera par les parties hautes de la nature humaine et par les cimes. Vous avez cent fois raison de placer très haut votre point de départ et de commencer par la poésie. C'est par une œuvre toute littéraire, par *le Conciliateur*, qu'a commencé, en 1820, la délivrance de l'Italie.

Il ne faudrait pas nous enterrer dans l'école de Pétrone, pendant que le reste de l'Europe revit avec Gœthe et Byron. Quand je pense à la tâche qu'ont devant eux les jeunes gens de notre pays, il me semble qu'il vaut la peine de naître.

Il y a à refaire l'âme humaine, la conscience, choses qui ont disparu. C'est un monde anéanti qu'il s'agit de refaire. Quelle génération a eu plus belle occasion de lever la tête! Car la vie passe plus rapidement qu'on ne peut dire. Hier, moi aussi, j'avais vingt ans. Je me retourne et je vois un grand désert.

C'est à vous d'y rebâtir ce qui s'est écroulé.

Quand ma *Révolution* sera près de paraître, je ferai tout mon possible pour en détacher un fragment d'avance à votre adresse.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXXXV

A M. CHADAL
A BOURG

Veytaux, 5 février 1864.

Mon cher compatriote. Il ne m'a pas été possible de répondre plus tôt à votre bonne lettre. Recevez tous mes vœux pour vous et notre pauvre pays.

Franchement, le ton de la discussion, au Corps législatif, donne peu d'espérance. Il doit pourtant y avoir une différence entre la convenance et l'adulation, entre la politesse et la bassesse, entre l'habileté et la servilité. Nos orateurs démocrates n'ont pas su garder le milieu. Ils ont félicité, caressé, adulé nos proscripteurs.

J'aurais désiré entendre ces simples mots : « Ce n'est pas la France qui n'est pas mûre pour la liberté, *c'est le gouvernement qui ne peut la donner*. Il ne peut laisser ni examiner, ni même raconter les journées de Décembre 1851. »

Mais nos amis (ou ce qu'on appelle de ce nom) ont eu la bonne grâce d'enterrer ces souvenirs désagréables. Comme toujours, ils ont livré le fond, pour avoir un succès de forme.

Sans doute par ces moyens on plaît. Mais s'agit-il de plaire?

Au reste, ce n'est pas la nation qui s'est manquée à elle-même. Elle a fait ce qu'elle a pu. Mais ses mandataires ont manqué à la cause.

Du moins Berryer, Thiers ont conservé leur dignité.

Je crois savoir qu'on signe à Paris une lettre pour m'inviter à rentrer en France. Vous connaissez ma pensée à cet égard. Il n'est personne qui désire moins que moi de rentrer, dans l'état actuel des choses. Ce serait pour moi le plus grand des sacrifices. Je ne le ferai qu'à un devoir absolu, et le devoir ne m'apparaît pas en ce moment.

Adieu, cher Monsieur et compatriote. L'espérance, car il faut toujours en garder, est dans le petit nombre d'hommes qui se souviennent; ceux-là me consolent des autres.

EDGAR QUINET.

Mon ouvrage sur la Révolution s'est beaucoup augmenté. Je crois vous avoir dit que j'ai reçu des *Mémoires* d'un membre de la Convention. Il me les a légués, il y a près de trente ans.

CCCCXXXVI

A M. DE BONI
A FLORENCE

Veytaux, 7 février 1864.

Monsieur,

Le temps me manque pour répondre, comme je le voudrais, à l'honneur que vous m'avez fait par votre éloquente dédicace. J'aurais aimé à vous dire tout ce que cette lettre et le livre entier m'ont inspiré de reconnaissance et de sympathie. C'était là d'abord mon projet. Il faut que je me contente de quelques mots. Il y a longtemps que vous m'auriez vu en Italie, si je n'avais craint d'y trouver trop souvent l'écho de notre césarisme byzantin.

Ma raison ne peut comprendre l'affranchissement de l'Italie, sans l'alliance la plus intime des volontaires et de l'armée de ligne. Le gouvernement a tout fait pour rompre cette alliance. J'en conclus que l'affranchissement n'est ni la première ni la seconde de ses pensées, et par conséquent la dernière de toutes.

L'impuissance où s'est montrée la Révolution de faire brèche au catholicisme est vraiment incroyable. On se précipite dans l'athéisme, mais les peuples ne suivent pas ce chemin; ils restent sur l'autre bord et tout aboutit

à d'immenses avortements. Sans l'obstination de Pie IX, vous étiez abîmés dans le néo-catholicisme.

Continuez vos travaux, vos luttes; c'est par le caractère que les nations se relèvent, et vous êtes un caractère, c'est-à-dire ce qu'il y a aujourd'hui de plus rare et presque de plus introuvable.

Conservez-moi un souvenir et croyez à mes sympathies.

EDGAR QUINET.

CCCCXXXVII

A M. BULOZ

A PARIS

Veytaux, 8 février 1864.

Quoi que vous en disiez, mon cher Buloz, je n'ai jamais été plus occupé, et avec plus de suite, que dans ces tristes temps. Laissez-moi achever l'ouvrage en deux volumes qui devrait déjà être publié et alors je vous reviendrai, pourvu que vous soyez aimable avec moi. Il s'agit d'un ouvrage sur la Révolution française, dans lequel j'ai profité des expériences que nous avons faites. Au moment de l'impression, j'ai reçu des *Mémoires* inédits, qu'un membre de la Convention m'avait légués, il y a trente ans. Ce sont les seuls *Mémoires* authentiques de certaines parties de la Révolution et leur auteur était un homme d'infiniment d'esprit.

Mon ouvrage sera comme la continuation de ma *Philosophie de l'Histoire de France* publiée dans la *Revue*.

Vous comprenez maintenant que je ne suis pas si oisif qu'il vous semble, dans ma solitude de Veytaux.

Je suis parfaitement de votre avis, *qu'il faut faire son lit soi-même*, et je crois avoir toujours pratiqué cette maxime. Mais nous pouvons bien avouer qu'en France, tout a une tendance à se former en coterie. Chaque petit parti a ses hommes et méconnaît ou feint d'ignorer tous les autres. C'est par là que l'esprit français risque de se rapetisser.

Des groupes lilliputiens se feront des idées lilliputiennes.

Toute ma vie, j'ai réagi contre cette disposition. Ne soyez donc pas étonné si je m'en plains aujourd'hui.

N'oubliez pas que, par votre titre, *Revue des Deux-Mondes*, vous êtes engagé, plus que personne, à ne pas tomber dans l'esprit d'exclusion, qui est la misère de la France.

Prospérez, soyez juste. Je ne vous demande pas autre chose.

EDGAR QUINET.

CCCCXXXVIII

A M. MICHELET
A PARIS

Veytaux, 24 février 1864.

Cher ami. Ma réponse que voici (ci-jointe[1]) ne sera point telle que vous l'attendiez, et c'est ce qui me coûte le plus en l'écrivant. Je n'aurais pu faire autrement, dans la disposition d'esprit où je suis. Je sens bien que la grande décision et la douleur qui l'ont accompagnée ont eu leur moment et que ce moment est passé. C'était en 1859, à la date de l'amnistie. Aujourd'hui, la coupe est bue, j'en sens à peine la lie et je ne veux pas la remuer.

Sans doute, vivre près de vous, comme autrefois, avec le peu d'amis qui me restent, c'était la séduction suprême... Mais, hélas! quelles montagnes de dégoûts à traverser! quel pas à franchir! Le devoir impérieux, net, visible, eût pu seul m'y décider.

Entre nous, presque tout ce qui s'est fait et dit, ces derniers temps, a été dynastique. L'opposition, pour avoir la parole, a semblé abdiquer. Rentrer en ce moment, ce serait confirmer ce que répètent les adversaires: que la paix est faite, et qu'il n'y a plus qu'à embrasser le proscripteur au genou.

1. Voyez *Notes*.

(Ceci de vous à moi.)

Au reste, personne ne m'a écrit un seul mot qui fût opposé au conseil de rentrer. Beaucoup, qui n'ont pas signé la *Lettre collective*, y ont adhéré par une lettre particulière. Je voudrais remercier individuellement ceux qui se sont mis le plus en avant. Faites-le de ma part, je vous prie, si vous en avez l'occasion. Cet Appel sera une date pour moi.

Adieu, cher, cher ami. Il y a longtemps que mon amitié ne peut augmenter.

Votre

EDGAR QUINET.

CCCCXXXIX

RÉPONSE A L'*ADRESSE* TRANSMISE PAR M. MICHELET

Veytaux, 24 février 1864.

Chers concitoyens,

L'appel qui me vient de vous, et par lequel vous m'invitez à rentrer en France ne pouvait manquer de me toucher profondément, après une proscription de douze ans.

Ces noms, tous aimés, qui représentent les différentes nuances des amis de la liberté, exercent sur moi une autorité contre laquelle je ne cherche point à me défendre.

Ils m'inspirent un sentiment de reconnaissance bien doux, au milieu des sentiments amers qui semblent le fruit naturel des mauvais jours que nous traversons.

Appuyé sur ma conscience, fidèle à ma déclaration, je suis loin de prononcer ce mot : *Jamais.* Il n'est pas dans ma pensée ; il n'est pas dans la nécessité ; il réjouirait mes ennemis et les vôtres.

Cependant le moment ne me semble pas venu, pour moi, de revoir la France. Si un devoir m'y appelait, je n'hésiterais pas, vous le savez.

Ce devoir ne m'apparaît pas ; et, jusqu'à ce qu'il se montre clairement, je crois qu'il est bon que la protestation de l'exil continue.

Vous réclamez la liberté perdue. Le proscrit combat à sa manière, et sa lutte sourde n'est peut-être pas inutile. Elle empêche l'oubli et la prescription de s'étendre sur des choses qu'il n'est pas permis à une nation d'oublier et de pardonner.

Recevez, chers concitoyens, etc., etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXL

A M. LE COLONEL ÉMILE GAUTIER
A GENÈVE

Veytaux, 29 février 1864.

Monsieur,

Si les esprits frappeurs ne s'en mêlent pas, je pense que votre domestique, ne m'ayant pas trouvé, a reporté votre message chez madame votre belle-mère. Heureusement, la poste a rompu ce charme et j'ai reçu sans autre sorcellerie le paquet qui renfermait votre lettre. J'ai lu sur-le-champ vos observations sur la constitution du soleil. Vous mettez, dans tout ce que vous faites, le même esprit lumineux et méthodique. J'ai eu toujours beaucoup de peine à me figurer un soleil obscur. Aussi ai-je été charmé de voir que vous lui rendez la lumière.

Ah! Monsieur, quelle belle promenade que celle du chasseur Merme! On aurait envie de le suivre. Mais, franchement, c'est là une promenade que nous payons trop cher. Ne montrez pas ce petit livre à nos Français. Ils ne sont que trop éblouis. Les grands coups de sabre de Merme achèveraient de les ensorceler pour toujours. Merme ne voit, ne suit qu'un seul homme, et, cet homme-

là abattu, le monde est fini. Il ne reste plus qu'à bêcher son jardin. C'est bien ainsi que la France l'entend aujourd'hui.

Veuillez exprimer à madame Gautier tous mes vœux et ceux de ma femme, et recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXLI

A M. X. DE RICARD
A PARIS

Veytaux, 27 mars 1864.

Monsieur,

Votre procès me préoccupe beaucoup. Menacer de la geôle des opinions sur la matière, sur la métaphysique, c'est absurde, dans tout le reste de l'Europe. Si l'opinion avait quelque force, de pareils coups d'État contre des idées ne seraient plus possibles, ils perdraient un gouvernement. Que peut gagner celui-ci, à refaire de petits autodafés ridicules et odieux? Voilà ce que je voudrais que votre avocat fît sentir à vos juges. Persécuter l'atomisme, le nominalisme, en plein XIXe siècle, est tout simplement déraisonnable.

Je sais qu'il y a peu à espérer du jugement. Mais la manière dont vous serez défendu aura pourtant quelque

influence sur le résultat. Que l'on se renferme dans le droit de discuter des systèmes abstraits, des idées, des théorèmes qui ont été discutés dans tous les temps; que l'on montre que le Code pénal n'a rien à faire avec des délits métaphysiques. L'absurdité de l'accusation portera elle-même.

J'aime, Monsieur, votre tristesse. J'en trouve, au contraire, bien peu dans le contentement avec lequel nos Français, en général, portent la servitude. Quelle constante satisfaction d'eux-mêmes ! quelle aisance dans l'esclavage ! Hélas ! on voit trop par là, que c'est une vieille habitude. Cependant, c'est une chose bien grave que les élections de Paris. Elles obligent d'espérer. Elles sont un premier levain, qui finira par faire fermenter la France.

Il n'est pas besoin de vous dire combien j'attends impatiemment le résultat de votre affaire.

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXLII

A M. STROMWALD

A STRASBOURG

Veytaux, 12 avril 1864.

Vous avez eu raison, cher et ancien ami, de m'annoncer aussitôt la cruelle nouvelle. Je devais en prendre ma

part, dès le premier moment. Qui sait mieux que moi tout ce que vous venez de perdre? Je porte ce deuil au fond du cœur. Les admirables vertus de celle que vous pleurez me sont continuellement présentes. Je la vois et je l'entends, telle que je l'ai laissée.

Qu'allez-vous devenir? Qui est auprès de vous? Qui vous arrachera à cet affreux isolement? Ah! si je vous voyais, vous sentiriez que je vous comprends sans parler. Ne me laissez pas ignorer ce que vous deviendrez. Pélagie vous confie à ses amis, à moi. Elle est allée rejoindre son amie, qui l'a tant aimée. On ne reverra pas ici-bas une affection pareille.

Oserai-je, dans ces moments, vous dire combien je désire ravoir sous mon toit ce portrait de Minna, qui m'a tant manqué depuis douze ans! Ce serait un vrai bienfait de votre part que de me le renvoyer. Il m'est doublement sacré.

Croyez à mon amitié la plus tendre, la plus fidèle. Ma femme vous exprime toute sa douleur.

Et mademoiselle Joséphine! Si loin, si seule aussi! Ah! quel coup va la frapper. Non! la main d'en haut la soutient.

Je vous aime et vous embrasse. Pourquoi ne viendriez-vous pas à Veytaux? Nulle part vous ne trouverez un cœur plus à vous.

Adieu. Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCXLIII

A M. TAMBURINI
A BRESCIA

Veytaux, 12 avril 1864.

Monsieur,

Votre précieux ouvrage et votre lettre ont été me chercher à Bruxelles. Ils m'ont été renvoyés de là, au bord du lac de Genève, dans le village de Veytaux (Suisse), où je me suis réfugié depuis plus de cinq ans, à côté du château de Chillon. Cela vous expliquera pourquoi vous n'avez pas encore reçu ma réponse. Combien j'ai hâte qu'elle vous arrive, avec tous les sentiments que vous m'inspirez! Croyez qu'il m'est bien doux de recevoir un pareil témoignage et d'entendre un si bel écho de cette Italie, que j'ai toujours aimée comme une seconde patrie. Il est donc vrai que les paroles sorties du cœur ne tombent pas sur le rocher et qu'il se trouve une âme pour les recueillir! Puissent les miennes, en passant par votre bouche, acquérir une force nouvelle et agir sur tous les esprits qui résistent encore à ce que je crois la vérité et le salut des peuples. Puisse aussi la dédicace si touchante, à vos deux Guido et Ugo Silvestri, leur présager une vie

heureuse et libre ! Voilà deux enfants qui me sont déjà bien chers. Laissez-moi les bénir du fond du cœur.

Je m'imaginais n'avoir que des amis parmi les patriotes italiens et souvent j'avais pensé que je pourrais me retirer, à la fin de ma vie, dans un coin de l'Italie affranchie et florissante. Il m'eût été cruel de sentir que l'on a réussi à me faire passer, auprès de ceux dont la cause a toujours été la mienne, pour *qualche cosa di cattivo.* Et je vous remercie de m'avoir averti. Au reste, de quoi puis-je me plaindre ?

Le silence qui s'est fait en France, en Europe, a pu servir à tous les genres de méprises. La lumière se fera et les amis retrouveront leurs amis. Votre livre si éloquent, si plein d'âme, de vie, hâtera pour moi ce jour. Quand même je ne devrais pas le voir, il luira pourtant ce jour de justice ! Et, si même il ne venait pas, mon cœur n'en serait pas attristé. Tant d'autres ont plus souffert que moi et n'ont eu aucune consolation. Pour moi, la vie a été bonne. Je ne me lasserai pas de le répéter.

Adieu, cher Monsieur ; vous avez en moi un ami.

EDGAR QUINET.

Je me suis déjà occupé de votre grand projet dantesque. J'y reviendrai. Voici le titre des ouvrages que j'ai publiés ces derniers temps : *Histoire de la Campagne de* 1815, 1 vol ; *l'Expédition du Mexique ; Pologne et Rome*. Je désire bien que vous envoyiez votre ouvrage sur moi

à votre héros Garibaldi. Ne serait-il pas possible de l'envoyer aussi à Paris, à M. Laurent Pichat?

CCCCXLIV

AU RÉDACTEUR DU JOURNAL *LES ÉCOLES*

A PARIS

Veytaux, 24 avril 1864.

Monsieur,

Il est bien rare que je reçoive de France autre chose que de douloureuses impressions. Quand le contraire m'arrive, c'est pour moi une surprise mêlée d'une courte joie. Voilà ce que m'ont fait éprouver vos paroles de sympathie dans le journal des *Écoles*. Mais le vœu que vous faites pour moi (quoique je vous en remercie) n'est guère de ce monde. Celui qui veut penser librement ne doit compter sur aucun encouragement, sur aucune récompense. Il doit s'attendre à une vie d'oubli ou d'outrages. Voilà ce que je me disais, même au commencement de ma carrière.

Je me suis trop bien trouvé de cette manière de voir, pour en changer aujourd'hui. Elle m'a épargné des déboires infinis. Je ne les ai pas sentis.

Veuillez, Monsieur, remercier de ma part les personnes qui m'envoient votre intéressant journal et me croire très sincèrement,

Votre tout dévoué

EDGAR QUINET.

CCCCXLV

A M. NICOLO MONTÉNÉGRO
A NAPLES

Genève, 11 mai 1864.

Cher et véritable ami. Je reçois les deux dernières livraisons de votre traduction. C'était là un grand travail, et vous y avez mis une persévérance, un talent et un zèle des choses que je ne puis trop louer. Espérons, que cette œuvre n'aura pas été inutile. Votre Italie, qui est aussi la mienne, au fond du cœur, me donne par là de grandes consolations. Veuillez envoyer votre belle traduction à Garibaldi, à Caprera. Je compte lui écrire prochainement et lui en parler. C'est bien volontiers, et de tout cœur, que je donne mon consentement et mon approbation à la traduction que vous projetez de mon *Génie des Religions*. Cet ouvrage a été confirmé par tous les travaux qui ont paru depuis sa première apparition et je n'ai rien à y changer après vingt-trois ans. On a donné de nos jours, comme des idées nouvelles, ce qui se trouve tout au long développé pour la première fois



dans ce livre; par exemple, les rapports du monothéisme avec le désert et la race sémitique.

Après avoir fourni une base à la politique, dans votre première traduction, il s'agit d'établir les principes des questions religieuses dans ce nouveau travail. Prenez courage! Vous avez déjà essayé vos forces. Vous avez tout ce qu'il faut pour réussir : conscience, précision, fermeté.

Connaissez-vous l'ouvrage intitulé *Edgar Quinet Studii*, de Nicolas-Gaetani Tamburini, qui vient de paraître à Brescia? La première édition a été épuisée en huit jours, et on en prépare une seconde. Je serai bien charmé de vous voir en relation avec l'auteur, M. Tamburini, proviseur du lycée de Brescia. C'est un de mes amis, que je présente à un autre ami.

Adieu, cher et excellent Monténégro. Vous avez donc des peines d'esprit et de cœur? Combien j'y compatis, sans les connaître!

EDGAR QUINET.

CCCCXLVI

A M. TAMBURINI

A BRESCIA

Genève, 14 mai 1864.

Cher excellent ami. Voici deux photographies; dans la première, je suis seul; dans la seconde, je suis avec ma

femme, et, dès notre retour à Veytaux, elle vous enverra le portrait de notre cher Georges. Je sais qu'il y a à Nice, en vente, une photographie de moi, la plus nouvelle et la meilleure. Mais je n'en ai pas d'exemplaire et je ne puis vous l'envoyer.

Enfin, pour épuiser ce sujet, nous en avons une de grand format, à Veytaux et nous vous l'adresserons dans les premiers jours de juin.

C'est maintenant d'Italie que me viennent les consolations. Tout ce que vous m'apprenez de votre famille est d'un grand prix pour moi; car il y a maintenant entre vous et moi une alliance qui ne doit finir qu'avec nous.

J'adresse mes hommages reconnaissants à votre chère Enrichetta. Que ne lui dois-je pas, puisqu'elle vous a si bien et si noblement inspiré.

C'est à des âmes telles que les vôtres que j'aime à remettre le soin de mes meilleures pensées. Veuillez m'envoyer aussi vos photographies; il faut que vous habitiez sous mon toit. Rien ne pouvait m'être plus doux que le succès de votre ouvrage. Combien il est consolant pour moi de voir que mes idées et mes sentiments revivent avec l'Italie, et que, par vous, je pourrai la servir encore. Je retrouve en vous une langue jeune, ardente, colorée, telle qu'elle a été et qu'elle sera toujours dans mon cœur.

Savez-vous que M. Monténégro vient d'achever de publier à Naples la traduction de mes *Révolutions d'Italie?* Je désirerais beaucoup que vous fussiez en relation avec lui.

M. Boselli, que je remercie, à bien des égards, a été

trompé sur trois points, et je les relève ici dans l'intérêt de la vérité historique, bien convaincu qu'il la rétablirait lui-même, s'il la connaissait :

1° M. Boselli croit que j'ai fait cause commune avec l'insurrection de Juin. J'étais à la tête de la garde nationale, 11e légion, comme colonel, et les journaux du temps ont publié que j'avais été tué par les insurgés.

2° M. Boselli croit que c'est la République qui m'a ôté la parole; tout au contraire, c'est le coup d'État du 2 Décembre qui m'a ôté la parole, en me proscrivant.

3° M. Boselli me met au rang des socialistes; cette dénomination n'est pas la mienne, j'ai toujours soutenu le droit de l'individu contre l'absorption par l'État.

Ce que je veux montrer dans ces lignes, c'est combien l'histoire de notre temps se défigure facilement, à cause du grand silence qui se fait depuis treize ans sur les événements principaux. Les meilleurs, comme M. Boselli, peuvent y être trompés. Mais, grâce à vous et à quelques autres, j'ai des amis qui prendront soin de la vérité.

EDGAR QUINET.

CCCCXLVII

A M. ARRIN, BIBLIOTHÉCAIRE DE LA VILLE DE BOURG
A BOURG.

Genève, 15 mai 1864.

Monsieur,

Mille remerciements de votre lettre et de vos excellents morceaux sur notre Bourg. Ah! que vous m'avez fait respirer l'air natal, dans tout le moyen âge. Je crois maintenant, grâce à vous, avoir vécu dans notre bourgade, pendant les tristes siècles, dont il nous reste encore quelque chose. Vous m'expliquez ce que je sentais tout enfant dans nos rues, où l'herbe et les mauves croissaient. Cette pauvre âme des aïeux, si oppressée, si serve, se plaignait encore aux bords des étangs. Nous ne sommes pas entièrement sortis de cette brume, mais nous en sortirons. Malgré nous, le temps nous affranchira.

Je voudrais vous dire, plus ouvertement, combien votre ouvrage (car c'en est un) m'a paru remarquable et achevé, combien il ferait honneur aux meilleures publications de Paris. Mais il est toujours un peu difficile, aujourd'hui, de dire sans inconvénient ce que l'on pense, et je dois me contenter de vous féliciter du talent et de la

conscience d'homme et d'artiste, que vous me
chaque page.

Si je suis quelque chose, pour ma part, je s
esprit de liberté. Il est donc tout simple que notı
pays, toujours aimé, qui oublie la liberté, m'oublie
et me renie par la même occasion. J'aurais m
grâce à m'en plaindre.

Au reste, il reviendra, et je ne puis me déc
l'accuser au fond du cœur.

Voici des consolations inattendues : les Italie
gâtent. L'un d'eux vient d'écrire un volume, épu
huit jours, dans lequel il propose une souscripti
tionale pour m'élever un monument dans le Ca
J'espère pourtant que ce ne sera pas mon tomb
demande à rester encore un peu dans celui de A
où j'ai tant à faire.

Mes deux volumes, la *Révolution* (Histoire et cr
sont achevés et paraîtront cet automne[1].

Recevez, Monsieur, etc.

EDGAR QUINET.

1. La *Révolution* parut en novembre 1865. Elle en
onzième édition.

CCCCXLVIII

A M. LE COMTE DE SAFFRAY
A PARIS

Genève, 20 mai 1864.

Monsieur,

Un petit voyage, une indisposition, voilà mon excuse pour ne vous avoir pas remercié plus tôt de votre lettre et du volume de vers de madame votre mère. Je ne les ai reçus que dernièrement. Ils m'attendaient à Veytaux, dont je suis absent depuis plusieurs semaines. Je suis très touché, Monsieur, du souvenir que vous me donnez. Les *Contes et Bluettes* m'apportent un aimable écho de notre France, que j'ai si peu de chance de revoir! Elle a gardé l'esprit et le cœur, je n'en puis douter, en relisant ce petit volume où le sérieux s'allie si bien à la grâce. C'est un bouquet que j'aime avoir près de moi, sur ma table. J'en respire le parfum piquant, et j'ai un moment l'illusion de ce gai et bon pays de France, qui dans la réalité me paraît aujourd'hui tout le contraire. Je voudrais souvent lui dire :

Vous m'êtes dans un songe un peu triste apparue.

Veuillez, Monsieur, faire agréer à madame votre mère mes félicitations et mes respects, et recevez, etc., etc.

EDGAR QUINET.



CCCCXLIX

A M. X. DE RICARD
A PARIS

Genève, 20 mai 1864.

Monsieur,

Le dernier numéro de la *Revue du Progrès* m'arrive à l'instant même. Je viens de lire vos adieux pleins d'espérance; vous me consolez par votre fermeté, par votre courage, par tant de promesses d'avenir. Votre œuvre, si brusquement interrompue n'aura pas été inutile. Vous avez prononcé le *Sursum corda*. Vous avez montré qu'il y a encore des âmes vivantes. C'était là une noble tâche que vous avez noblement remplie. Comme toujours, vous me comblez. Et, quand je pense que l'affection a une grande part dans le jugement que vous portez sur moi, j'en suis profondément touché. J'y trouve le langage et les preuves d'une amitié que je ressens et qui me rajeunit. Je voudrais bien vous servir en quelque chose dans l'ouvrage que vous avez entrepris sur moi. Il me semble que je vous donnerai la clef de beaucoup de questions, en vous disant :

Si je suis quelque chose, je suis un esprit de liberté. Je ne consens pas à me laisser emprisonner par moi-



même. Lorsque j'ai achevé un ouvrage, ma nature me pousse irrésistiblement à en produire un autre tout différent, ou opposé par le fond, ou par la forme. J'ai horreur de la routine, du procédé. Je ne veux pas que l'œuvre que je viens de terminer me serve de moule pour l'œuvre qui suit. Tout au contraire, il faut que j'aie le sentiment que je ne suis pas esclave de ce que j'ai fait. A chaque pas, j'ai besoin de sentir que le fond et la forme se renouvellent. Si je n'avais pas ce sentiment de la création, je m'abstiendrais et me tairais.

Cette disposition à élargir toujours mon horizon m'a beaucoup nui, car elle a déconcerté souvent mes lecteurs, qui ne savaient où m'atteindre. On ne permet guère, chez nous, à un homme de s'occuper de plus d'un sujet. On veut savoir d'avance ce qu'il va faire. On veut qu'il s'imite lui-même. J'étais l'opposé de ce genre d'esprit.

Un écrivain au XIX[e] siècle porte le même style dans tous les sujets qu'il traite, histoire, roman, poème, critique. Si quelqu'un voulait examiner de près mes ouvrages, il trouverait au contraire, je crois, que j'ai changé de style et de forme avec les sujets. Je pense que *Merlin l'Enchanteur* ne ressemble en rien par la forme à l'*Histoire de la Campagne de* 1815. Ils ont été écrits à la même époque.

C'est un besoin impérieux pour moi de conserver l'équilibre de mon intelligence. Au plus fort de mes luttes contre les jésuites, le catholicisme, on me croyait uniquement absorbé par les passions qui étaient soulevées pour moi et contre moi. C'est à ce moment même que j'écrivais et ma *Lettre à l'Archevêque de Paris*

et le poème de *la Sirène*, dont vous me parliez dans votre dernière lettre. A chaque instant, je me suis prouvé ma liberté, en sortant du cercle que je venais de tracer, et mes œuvres ont été autant d'actions et de réactions par lesquelles je me manifestais à moi-même cette indépendance.

Voilà, cher Monsieur, un fil dont je me servirais, si j'avais à expliquer et à commenter la carrière que j'ai parcourue.

La date des ouvrages est d'une grande importance dans ce mouvement, qui m'a porté de la poésie à la prose et de la prose à la poésie.

Je crois en même temps avoir gardé un grand fond d'unité.

L'amitié que vous m'inspirez m'a porté à faire ces réflexions sur moi-même; car je n'avais pas songé à cette étude au milieu de la composition. C'est aujourd'hui seulement qu'en regardant mon passé, je vois de quelle manière l'instinct et la nature ont agi en moi.

Ah! que vous avez raison de vous garder des sophismes!

J'y ai vu dépérir tant d'intelligences et de caractères!

Adieu, cher Monsieur. Quelle joie pour moi de vous connaître!

EDGAR QUINET.

CCCCL

A M. LE DIRECTEUR DU JOURNAL *LES ÉCOLES*
A PARIS

Genève, 3 juin 1864.

Monsieur,

Il y a longtemps que je veux vous remercier de vous être souvenu de moi, dans une circonstance où vous aurez été probablement seul de votre avis. Je n'en ai été que plus touché de votre courage à l'exprimer. Ce qui me ferait quelque bien, ce serait de voir un symptôme de renaissance de la conscience humaine, après un ensevelissement si profond.

On assure qu'il y a de ces signes. Je suis disposé à le croire. Vous, Monsieur, qui parlez au nom de la jeunesse, réchauffez ces germes, ne les laissez pas s'éteindre.

Si j'ai fait quelque chose dans ma vie, je demande de ne pas assister à la mort de la conscience publique. C'est assez d'avoir vu mourir la liberté.

Mille remerciements pour l'envoi qu'on m'a fait quelque temps du journal *les Écoles*. Je crains qu'il n'ait cessé de paraître.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.



CCCCLI

A M. TAMBURINI
A BRESCIA

Veytaux, 30 juin 1861.

Cher Monsieur et véritable ami,

Avant tout, mille remerciements de cœur pour vos deux photographies. Puissé-je vous connaître un jour en personne. Pardonnez-moi de ne vous écrire qu'un mot aujourd'hui. Je suis en ce moment accablé d'occupations à cause de mon ouvrage sur la Révolution française.

Je verrai avec grand plaisir la traduction du volume *le Génie des Religions* en Italie. Mais voici mon embarras. J'ai déjà autorisé M. Monténégro à s'occuper de ce travail. Je ne voudrais pas le désobliger. Il serait donc indispensable de vous entendre avec lui. A-t-il renoncé à son projet? L'ajourne-t-il indéfiniment? Vous pourrez plus facilement que moi apprendre de lui ce qu'il a l'intention de faire. Pensez-vous achever cet immense travail en deux mois? Cela me paraît accablant. Ce livre a été écrit avec infiniment de soin. Vous vous proposez, il me semble, d'en faire, ce qu'on appelle, une traduction libre. Ne craignez-vous pas que la nature de l'ouvrage n'en soit très modifiée? Peut-être pourriez-vous faire une suite d'extraits et d'expositions du livre, et M. Monténégro en donner plus tard une traduction textuelle. Entendez-vous



avec lui. Je donne les mains à tout ce que vous aurez décidé entre vous. Mon éditeur n'a rien à voir à cela.

La presse française est dans le plus déplorable mutisme. Cependant il faudra bien qu'elle parle de vos *Studii*. Cela arrivera.

Défiez-vous des coups d'État faits par les princes de Roumanie ou d'autres pays. Quand le progrès matériel se fait par le despotisme, c'est un bail presque perpétuel de servitude; car tous ceux qui ont acquis quelque chose, croient que le despotisme est leur meilleur garant. La liberté une fois perdue ne se recouvre presque jamais.

J'adhère à ce que vous dites sur Dante.

Croyez, cher Monsieur et ami, qu'il m'est doux de trouver en vous une si parfaite intelligence de ce que j'ai fait et voulu faire. Je suis heureux de revivre par vous, dans cette Italie que j'ai tant aimée. Une entente si sérieuse est pour moi la meilleure des récompenses. Qui m'eût dit, quand je passais par Brescia, en 1832, que je finirais par y avoir un tel ami! J'ai relu votre *Concetto della Divina Comedia*. C'est le résumé d'un monde de vérités en quelques lignes. Toute une vie pourrait se passer à développer ce peu de mots dont chacun enferme une infinité d'idées.

Comment vous remercier de la photographie signée Garibaldi? Je vais écrire à ce héros et lui dire tout ce que j'ai pour lui dans le cœur. Si vous avez l'occasion, acquittez ma dette de remerciements envers M. Guerzoni dont les paroles m'ont été si précieuses.

Adieu.

EDGAR QUINET.

CCCCLII

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 9 août 1864.

Enfin, mon cher ami, mon premier volume tout entier est à sa destination et le reste suivra. C'est un des ouvrages sur lesquels j'aurais pu passer ma vie; il faut s'en détacher, et s'imposer un terme. Je ne me fais guère d'illusions sur le résultat : beaucoup de silence, d'oubli et assez d'injures. Voilà la récompense que j'attends. Heureusement, j'ai pris mon parti sur cela, comme sur une infinité d'autres choses. Passons.

Parlez-moi en détail de vos soucis et de vos satisfactions, si par miracle vous en avez. Nous vous prions bien instamment de venir occuper quelque temps votre cellule de Veytaux; il me semble que vous devez avoir besoin d'air et d'amitié. C'est là, du moins, ce que vous trouverez ici en abondance. Vous pourrez, d'ailleurs, travailler tout à votre aise; car notre maison a repris plus que jamais son air de Chartreuse.

Les discussions du Corps législatif ont produit un singulier effet sur moi; elles m'ont ôté l'espérance. Je n'en ai jamais eu moins qu'en ce moment, et sans doute j'ai tort. Peut-être le ton si humble de l'opposition

convient-il à ce tempérament effacé de la société actuelle? Peut-être une parole d'homme, serait-elle trop forte pour ce monde; elle l'offenserait. Il faut parler bas. On les effrayerait, si on leur laissait penser qu'on souhaite les affranchir. Ils ont pris goût à la servitude. Ils veulent bien l'améliorer, mais ils maudiraient quiconque parlerait d'en finir. Voilà ce que des personnes très judicieuses me répètent. Je cherche à profiter de leurs bons avis; je les crois à moitié. Je désespère de me convertir tout à fait.

Je ne nie pas le réveil; mais j'aurais voulu moins de courtisanerie, moins d'éloges de nos persécuteurs. Qu'on me le pardonne, sans doute j'exigeais l'impossible.

Des nouvelles de vous et des vôtres, cher ami! Une promesse de venir bientôt. Voilà en ce moment la politique la plus selon mon cœur.

EDGAR QUINET.

CCCCLIII

A M. MICHELET

Veytaux, 15 août 1864.

Mon cher ami. Ce long silence me pèse plus que je ne puis le dire. C'était comme un vœu de ne pas écrire, avant que mon manuscrit fût parti. Il est en chemin,

et je voudrais bien en avoir quelque nouvelle ! La vie se passe ainsi à attendre ce qui n'arrive presque jamais.

Notre excursion à Lavey a bien mal réussi et par ma faute. La chaleur de cette gueule infernale du Valais m'a été insupportable. Je suis revenu après huit jours d'essai. Ma femme voulait continuer les bains en revenant à Veytaux tous les jours. C'était là une trop grande fatigue. Aix se trouve ajourné à l'année prochaine.

Nous nous laissions difficilement aller à l'espérance de vous voir en septembre. Nous nous sommes tant accoutumés à ne pas compter sur ce que nous désirons le plus ! Enfin si vous paraissez, ce sera un beau jour.

Je m'accuse très sincèrement de l'effet produit sur moi par l'opposition, dans le Corps législatif.

J'espérais peu, j'ai espéré moins encore, depuis que cette opposition m'a donné le ton de la France nouvelle.

Je crains, je l'avoue, un retour à un autre monde byzantin, la France en tête. Ce n'est là qu'une appréhension ; mais elle a quelque raison d'être.

Ce que l'on appelle la critique nouvelle a pour première condition l'anéantissement de la conscience et de l'âme. L'homme n'existe plus qu'à l'état de *chose*. On ne s'aperçoit pas que c'est là le reflet de tout ce que nous voyons depuis quinze ans. Un Deux-Décembre dans la conscience humaine ! Voilà ce qui s'accomplit littérairement et philosophiquement sous nos yeux.

J'attends impatiemment votre livre. Quant au mien, il est né dans le désert ; je ne sais vraiment à qui il plaira. C'est un triste rôle que celui de justicier. Mais l'expé-



rience nous oblige de remuer de nouveau beaucoup de fondations qui semblaient définitives.

Adieu, très cher ami ! Ah ! quel beau monde que celui de *l'Oiseau*, de *l'Insecte !*

Mes amitiés les plus dévouées à madame Michelet. Quelle joie ce serait de la revoir ici !

Je n'ai malheureusement plus de nouvelles de Dumesnil. Je vous embrasse.

Votre

EDGAR QUINET.

CCCCLIV

A MADAME ÉLISA SARASIN-BONTEMPS
A GENÈVE

Veytaux, 23 août 1861.

Madame,

Veuillez me faire la grâce de croire que je me suis associé de tout cœur au malheur qui vous a frappée. Il serait trop long de vous dire comment j'ai été dans l'impossibilité de vous écrire aux premiers moments. Mais je vois toujours cette jeune et charmante femme[1] entrer ici au milieu de l'hiver et cette vue renouvelle

1. Madame Saladin.

chez moi la pensée de tout ce que vous avez perdu. J'ai la plus profonde sympathie pour M. Saladin. Ayez je vous prie la bonté de le lui dire de ma part.

Combien, Madame, ce voyage d'Italie est plus nécessaire encore aujourd'hui, pour vous et pour tous les vôtres! Je veux espérer que la santé de madame votre sœur ne sera pas une inquiétude pour vous au moment du départ.

Le manuscrit à l'envoi duquel ma femme voulait, je crois, vous intéresser est arrivé à Paris. Je serais désolé qu'il vous eût causé une minute d'embarras.

Veuillez recevoir, Madame, avec les compliments empressés de ma femme, mes hommages les plus respectueux et faire agréer à M. Sarasin mes sentiments les plus dévoués.

EDGAR QUINET.

CCCCLV

A M. LUCIEN AILLAUD
A SAINT-JEAN-LE-VIEUX

Veytaux, 29 août 1864.

Venez, mes chers amis! Nous vous tendons les bras. Dites-nous le jour de votre arrivée. Nous serons si heureux de vous revoir! Vous nous trouverez aussi ermites que l'année dernière et nous n'aurons guère que notre

ardente amitié pour vous distraire. Mais, sur ce point, nous défions les meilleurs. Le lac, les montagnes, la solitude, de la conversation, de la musique, des souvenirs, quelque peu d'espérance, sans savoir pourquoi, voilà ce que nous vous offrons.

Virginie a, sur tout cela, des accents incomparables. Je la remercie d'avance, de tout le bien que je recevrai en l'écoutant. Je tâcherai de redevenir jeune, comme elle l'est, et le sera toujours.

Mais, hélas! ce voyage de Chamounix, je ne pourrai en être. Mon ouvrage me retient, cloué comme Prométhée sur le rocher. Que ce mot-là au moins ne vous arrête pas.

Adieu; au revoir, cher Lucien, chère Virginie ! Je vous aime et vous embrasse du fond de nos anciennes années.

EDGAR QUINET.

CCCCLVI

A M. GABRIEL MONOD

AU HAVRE

Veytaux, 4 septembre 1864.

Allez en Allemagne, Monsieur, vous y trouverez, je n'en doute pas, de la vraie science, sans charlatanisme. Il n'y a d'études orientales que là. En France, vous le voyez, on ne peut plus même enseigner sérieusement l'hébreu.

Craignez, cependant, de perdre votre langue au contact du Teuton. Voilà le seul danger, mais il est réel.

Ce voyage dans l'Égypte moderne ne changera-t-il rien à votre situation dans l'Université française? C'est ce que je ne puis dire. Les hommes et les choses sont trop loin de moi, pour que j'aie une opinion à cet égard.

Adieu, Monsieur; soyez heureux comme je le désire.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

CCCCLVII

A M. X. DE RICARD

A PARIS

Veytaux, 4 octobre 1864.

Monsieur,

Croyez bien, que je suis malheureux de n'avoir pu encore vous tendre la main à travers vos barreaux. L'exil est frère de la prison. Ils s'entendent et se comprennent de loin.

Les vers que vous voulez bien m'adresser seront un nouveau lien entre nous. Vous commencez la vie par ce qu'elle a de plus rude. Puissiez vous recevoir à temps les compensations qui vous sont dues.

J'ai besoin, en ce moment, de l'indulgence de mes amis. Il m'est impossible de leur écrire, tant je suis pressé et harcelé par un travail excessif. A votre sortie de prison, il vous serait bon de respirer l'air des Alpes. Une petite cellule vous attend ici, et c'est alors que je pourrai vous dire tout ce que j'ai dans le cœur pour vous.

Excusez-moi auprès de M. Germain Casse. Sa lettre m'a bien touché. Elle m'attache à lui, je lui répondrai; mais quand le pourrai-je? Courage donc, cher prisonnier. J'ai visité souvent M. de Lamennais, dans cette même geôle où vous êtes. Je vous y cherche en pensée.

Croyez à ma plus sincère amitié.

EDGAR QUINET.

CCCCLVIII

A M. VICTOR CHAUFFOUR
A THANN

Veytaux, 10 octobre 1864.

Mon cher ami. Nous avons eu, quelques jours, l'espérance de vous revoir ici. Mais cela a peu duré. Nous nous faisions grande fête de nous retrouver ensemble. Il est triste que la vie se passe ainsi, sans que l'on puisse se serrer la main.

Je n'ose vraiment plus compter les années! Elles vont

si vite! Elles nous rapprochent si peu! Je voudrais ignorer dans quelle année je suis, et combien nous avons peu avancé vers ce que nous désirons! Vous êtes encore jeune! Peut-être verrez-vous de meilleurs temps, que je n'espère pas pour moi.

J'aurais bien voulu au moins vous lire! Quand votre travail m'arrivera, il sera trop tard! Je n'en pourrai plus profiter.

A travers l'infamie de nos temps, croyez du moins à ma vive et vraie et indestructible amitié.

Votre dévoué,

EDGAR QUINET.

CCCCLIX

A M. MICHELET

Veytaux, 15 novembre 1864.

Croiriez-vous, cher ami, que je n'ai pas encore la *Bible?* Je serai le dernier à lire, ce que certainement je porte d'avance dans mon cœur.

Cette mort de Poret m'atteint plus que je ne pensais, à cause de vous; c'était une âme d'une si grande droiture! Je le vois si distinctement devant moi, dans votre chambre!

Une chose m'indigne de notre temps, entre beaucoup

d'autres : c'est l'oubli abominable dans lequel on jette les hommes les meilleurs, dès qu'ils ont disparu.

Poret représentait ce qu'il y a de plus rare en ce temps-ci : l'intégrité parfaite. Votre amitié à tous deux, si ancienne, si imperturbable, faisait du bien à regarder !

Mon cher ami, serrons-nous plus que jamais.

Votre

EDGAR QUINET.

Mes amitiés bien cordiales à madame Michelet.

Voilà donc Proudhon qui se déclare *catholique par patriotisme!* Quelle pitié! Quel vide absolu ! Le néant n'est rien auprès. Pauvre France! pauvre démocratie !

CCCCLX

A M. D'HAUSSONVILLE
A CANNES

Veytaux, 17 novembre 1864.

Mon cher Monsieur,

Votre silence pythagoricien me faisait un peu craindre que vous ne m'eussiez oublié, et ce serait pour moi un vrai chagrin. Je crois déjà vous avoir dit que j'ai fait la



folie de m'attacher sérieusement à vous; je ne m'en suis point corrigé. Tout au contraire, votre apparition d'un moment m'a bien manqué dans cette chambre sombre que vous connaissez. Je n'ai cessé de demander de vos nouvelles. J'en ai eu par MM. Duvergier de Hauranne et Andral. Je suis heureux d'apprendre, par vous-même, que le séjour de Cannes n'est qu'une précaution, et que madame d'Haussonville et mademoiselle votre fille n'ont besoin que d'un peu de soleil.

Que vous dirai-je, mon cher Monsieur, de notre vie? Vous la connaissez: la solitude, quelques visites de mécontents, le travail, l'indignation surtout, des petits séjours à Genève, voilà notre existence.

Mon premier volume, puisque vous voulez bien vous intéresser à ce qui me regarde, est imprimé et pourrait paraître; je commence aujourd'hui même à m'occuper de l'impression du second. Quant au résultat, je le sais d'avance : le premier volume sera déchiré par les révolutionnaires, et le second par les contre-révolutionnaires, si plutôt le silence absolu, général, sépulcral, ne les couvre pas l'un et l'autre.

Vous avouerai-je, en confidence, l'impression qui m'est restée de la discussion du Corps législatif? Comme toujours, le fond des choses livré, pour avoir un succès de forme; le parti pris d'oublier et d'amnistier le Deux-Décembre. Pas une parole de conscience. Notre excellent Glais-Bizoin fait le matin de *l'opposition des grandes époques*, et, le soir, va danser, si tant est qu'il ne se résigne pas à faire galerie en vis-à-vis de M. de Morny. Voilà l'exacte personnification de l'éloquence



républicaine et démocratique dans la dernière session.

Qu'attendre, qu'espérer de ces pauvres comédies? Une démoralisation croissante et une nouvelle levée de boucliers de vanités.

Des personnes qui semblent bien informées pensent qu'à la mort de Ceci, quelques maréchaux pourront faire proclamer tout ce qu'ils voudront, et la France acceptera respectueusement ce qui lui viendra du sabre. Quel héritage de Bas-Empire! et que la tâche sera difficile!

Pourquoi ne profiteriez-vous pas de votre retraite à Cannes et de vos loisirs pour *faire quelque chose* comme vous dites? Je suis effrayé, consterné de la rapidité des jours, à l'âge où je suis. Il me semble qu'il ne faudrait plus laisser passer une minute sans travail, sans combat, ou du moins sans beaucoup de bonheur.

Vous me *donnez rendez-vous à Paris*, cher Monsieur! Ah! que ce sont là pour moi des mots étranges! Ils n'ont pas pu encore entrer dans mon cœur, ni dans ma tête, quoique MM. Duvergier de Hauranne et Andral me les aient aussi prononcés de leur côté. Je les laissais dire; j'étais touché de leur intérêt, mais leurs paroles étaient pour moi comme une langue étrangère qui ne m'atteignait plus. C'est là, sans doute, ce que l'on appelle l'endurcissement de pierre de l'exil. Je sens que j'y suis arrivé. Mais, dans cet endurcissement, croyez qu'il y a une vraie et sérieuse amitié pour vous.

Ma femme est bien touchée de votre souvenir. Voulez-vous être assez bon pour me rappeler à celui de madame d'Haussonville et de mademoiselle votre fille, auxquelles je présente mes hommages.

J'ai lu avec le plus grand intérêt les *Statuts de la Caisse d'Escompte*[1].

Votre dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

CCCCLXI

A M. SCHMIDT, RÉDACTEUR DU *CONFÉDÉRÉ*
A FRIBOURG

Veytaux, 16 novembre 1864.

Combien de fois, cher et excellent ami de la vérité et de la liberté, j'ai voulu vous écrire! J'en ai été empêché par un travail excessif. Enfin, mon premier volume est imprimé; je vais m'engager dans le second et je devrais prendre pour texte les admirables paroles que vous m'avez écrites l'année dernière : « Est-ce pour avoir guillotiné Vergniaud, madame Roland, Camille, que nous avons aujourd'hui tant à souffrir? »

Rien de plus vrai, de plus humain et de plus politique que le fond de ces paroles. Malheureusement beaucoup de nos amis y résistent. Ils aiment mieux s'enferrer sur leur épée.

1. Terme convenu pour désigner une brochure antibonapartiste.

J'ai espéré un peu que vous finiriez par venir nous voir. Mais je sais combien d'occupations vous retiennent. Que dire de notre malheureuse France? Voilà Proudhon qui se déclare *catholique par patriotisme.* La démocratie française n'a-t-elle donc plus un seul principe? Est-ce le vide pur, absolu? Il est certain que rien ne ressemble mieux à la mort, depuis le fantôme d'opposition du Corps législatif.

Continuez, cher concitoyen, à faire entendre la parole d'un honnête homme, au milieu de l'universel mensonge. Rien de plus original, de plus extraordinaire qu'un mot de franchise, dans ce silence de toutes les consciences. Personne ne vous lit avec plus de joie et de sympathie profonde que moi.

Adieu. Votre affectionné

EDGAR QUINET.

CCCCLXII

A M. ÉMILE MAISON

A PARIS

Veytaux, 16 novembre 1861.

Monsieur,

La lettre que vous m'avez fait le plaisir de m'écrire ne m'est parvenue que vingt jours après sa date. Je crains



qu'il ne soit bien tard pour y répondre aujourd'hui. Vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui vient de la jeunesse et je n'ai pas besoin de nouvelles paroles à ce sujet. Mais, hélas ! Monsieur, je n'ai plus le droit de me compter parmi les jeunes et de figurer dans le printemps de l'année ! Ce serait là de ma part une prétention trop insoutenable.

Je vous appartiens de cœur ; mais j'aurais beau m'enrôler dans les générations nouvelles, je ne tromperais pas le temps. Il saurait me découvrir dans vos rangs et m'en arracher brutalement, à sa manière.

Recevez, Monsieur, mes sympathies dévouées.

EDGAR QUINET.

CCCCLXIII

A MADAME MICHELET

Veytaux, 22 novembre 1864.

Chère Madame et amie,

Vous savez combien nous sommes de moitié dans tous vos sentiments. Moins vous parlez de votre deuil, plus nous reconnaissons, à travers, votre force d'âme. Je m'associe à ce que vous ne dites pas; le vrai signe de l'amitié, c'est de ne plus avoir besoin de parler. Vous êtes

la paix de ce grand foyer. Gardez-la bien, cette paix qui est la vie pour un autre.

Je vous avoue que je suis effrayé de la rapidité des jours. Comment les arrêter, pour ceux que nous aimons? Dans notre isolement, les jours se confondent; plus de dates, plus de saisons, plus de bornes, un vaste espace et un souffle infini, qui passe, et que rien n'arrête ni ne fixe pour un moment! Je m'attache au souvenir. Il faut nous faire, entre nous, une France à nous, qui ne soit pas à la merci du hasard.

Paix, courage, amitié, immortalité.

Votre dévoué de cœur,

EDGAR QUINET.

Enfin, la voilà, cette *Bible!* Elle vient d'arriver! Merci d'avance à notre cher Moïse.

CCCCLXIV

A M. CHASSIN
A PARIS

Veytaux, 26 novembre 1864.

Avant tout, mon cher ami, mille et mille remerciements. Au milieu de vos occupations de toute sorte, vous trou-

vez le temps de me suivre à la loupe. C'est là ce que j'attendais de votre amitié, sans oser le demander.

Maintenant, *ad rem*.

Page 377 : « Robespierre porte le cri (de vengeance) à l'Assemblée. » Rien de plus certain. Voici la séance de l'Assemblée, mercredi 15 août à 7 heures du soir : « Une députation de la Commune est admise à la barre. M. Robespierre, orateur de la députation : « Depuis le 10, la juste *vengeance* du peuple n'a pas encore été satisfaite... C'est trop restreindre la *vengeance* du peuple... Ils échapperaient donc à la *vengeance* nationale ? etc., etc. »

Vous le voyez, en dix lignes, Robespierre crie trois fois *vengeance*. Par ces mots : « Robespierre porte ce cri dans l'Assemblée, » je n'ai donc fait qu'un résumé littéral et historique de ses propres paroles.

Je n'ai aucune prévention contre Robespierre, je cherche à être juste, c'est-à-dire vrai envers tous, en les jugeant d'après leurs actes et leurs paroles prises dans les sources. Je n'ai pas voulu suivre aucun historien. Quand j'avance un fait, tel que celui dont il est question, c'est que j'ai le Discours ou l'Adresse sous les yeux.

Page 379 : « Marat poussait à l'établissement d'un tribun militaire. » *Un tribun, un tribun militaire !* Ces mots ne sont pas de moi, ils sont de Marat lui-même. Je ne fais encore ici que reproduire ses paroles, sa formule. Sans doute il n'aimait pas les militaires, à la façon de Dumouriez et de Lafayette. Mais sa formule : un *tribun militaire*, un *dictateur*, est tout autre chose. C'est une réminiscence de la Rome impériale. J'ai dit le premier que, dans Marat, il y avait un fond caché de césarisme

plébéien, dont il ne se rendait pas compte. Rien ne me semble plus vrai. Cela s'éclaircira par la suite. Vous entrez dans cette idée importante, lorsque vous dites qu'il voulait un dictateur sans-culotte. Vous verrez cela, exprimé plus loin, en termes équivalents: *un César sans-culotte.*

Caligula, Néron, Commode, Caracalla, ces *délices* du monde, n'étaient pas des militaires; mais ils étaient des tribuns militaires, dictateurs, dans le moule de Marat[1]. Ils avaient aussi, dans les prétoriens qui les assassinaient, le *boulet au pied;* mais cela ne les gênait guère, tant qu'ils vivaient, et il en eût été de même du dictateur maratiste. C'est un genre connu qui ne varie pas. Au reste, cette idée qui n'est qu'indiquée page 379 est développée plus loin. Je montre et j'extirpe d'avance les mauvaises racines de notre impérialisme.

Page 373, je parle des orateurs bien souvent anonymes, à la barre de l'Assemblée et je regrette incidemment que tant de personnages du 10 août se soient si vite donnés au 18 brumaire et à l'Empire. C'est une observation rigide, mais bien nécessaire de nos temps. Je n'inculpe point ici ceux des membres de la Commune qui ont été guillotinés en 1794. Au moment de leur mort, je constate leur persévérance dans leur foi. J'y insisterai encore. C'est alors que votre observation trouvera sa place. Ici, je montre l'impérialisme en germe. Rien de plus nécessaire et de plus fécond pour l'histoire du passé et pour l'instruction du présent.

1. Voyez *Notes.*

Vous voyez avec quel soin j'ai pesé vos observations. Si je n'ai pu les suivre, cela ne vous découragera pas, j'espère, quand il s'en présentera d'autres.

Je pense que je mettrai à la fin, en note, une partie de l'adresse lue le 15 août par Robespierre, comme orateur de la députation et je crois au moins vous avoir convaincu sur ce point. Adieu, mon cher ami.

Votre dévoué,

EDGAR QUINET.

CCCCLXV

A M. MICHELET

Veytaux, 4 décembre 1864.

La *Bible* m'est arrivée bien tard, mon cher ami. Elle m'est venue avec les premières neiges, et je me réchauffe à son éclatant soleil. C'est une si bonne compagnie que celle de tous ces dieux ressuscités par vous! Vous les avez interprétés par le foyer, par la famille, par le cœur, qu'on avait fort oublié dans tous les systèmes mythologiques. Vous avez rétabli l'homme dans le Dieu. Ils y gagnent beaucoup l'un et l'autre. Être neuf et vrai, trouver le point vital à chacune des grandes épopues, faire la physiologie des Immortels, vous avez réussi à tout cela. D'autres avaient cherché la nature dans les Théogonies ; il

restait à montrer, que c'est le sang de l'homme qui coule dans les veines des dieux. Il fallait retrouver la palpitation du cœur humain dans ces grands corps invisibles. Vous l'avez fait. Les mythologues de profession semblent morts et embaumés, comme leur sujet, en comparaison de ce livre, si pétillant d'âme et de vie. Je me figure que ce sera un beau scandale, pour quelques-uns, de voir entrer tant de lumière subite dans ces sépulcres, dont ils voudraient garder le monopole. Et, au milieu de ces grandes vues, que de détails merveilleux ! Vos chapitres sur la Grèce sont incomparables. Ils ont réalisé pour moi mes anciennes visions de 1829, dans les ruines des temples de Némée, d'Égine. Par-dessus tout, je vois dans votre ouvrage un puissant appel au génie de la « Renaissance ». C'est là ce qui lui donne son vrai caractère.

La Renaissance a échoué au XVIe siècle. Elle n'a pu vaincre le moyen âge. Vous la ramenez au combat ; et c'est là une tentative qui est vraiment philosophique et qui pourrait être libératrice, s'il se trouve des hommes et un peuple pour la comprendre.

Notre France saura-t-elle ouvrir les yeux et sentir cet appel ? L'âme y semble bien usée ; les littérateurs y deviennent de purs Chinois. Il n'est pas de momie qui ne semble plus vivante. Cependant, si le miracle est possible, c'est à vous de le faire. Que diront-ils, que répondront-ils à votre *Sursum corda*. J'attends ces morts à cette épreuve.

Votre EDGAR QUINET.

Mes amitiés, mes félicitations à madame Michelet.

CCCCLXVI

A M. MAURICE JOLY
A PARIS

Veytaux, 4 décembre 1864.

Monsieur,

Votre ouvrage[1] est tout à fait selon mon cœur. Il va au fond des choses, il montre le mal. Il est judicieux, pénétrant, courageux. C'est un fer chaud sur une société immonde. Vous n'êtes pas de ces écrivains qui pallient et dorent l'ignominie. Vous la publiez, vous savez encore vous indigner. C'est la première chose qui s'est perdue chez nous.

J'ai toujours pensé que le Deux-Décembre nous ramène au spectacle de l'Italie, sous les Borgia, moins les arts et le soleil. Jugez donc si j'approuve le fond et la forme de votre livre. Puisse-t-il prospérer! Nous ferons ici tout ce que nous pourrons. Mais l'Europe est devenue aussi sourde et muette. Des ouvrages tels que le vôtre balancent beaucoup d'infamies; par malheur, il est à peu près unique.

Recevez, etc.

EDGAR QUINET.

1. *Machiavel et Montesquieu.*

CCCCLXVII

A M. ET MADAME ERNEST NAVILLE
A GENÈVE

Veytaux, 10 decemore 1864.

Chère Madame, cher Monsieur,

Il est donc vrai que nous ne reverrons plus ici-bas cet homme rare [1], excellent, dont la vue seule était salutaire ! Je me trouverai toujours heureux de l'avoir connu. Il m'a appris ce que je ne savais pas, combien la vieillesse peut être aimable et bénie. Où trouvait-il ce secret? Dans sa parfaite bonté, dans la droiture incorruptible de son âme, qui ne soupçonnait pas le mal. Son image me restera comme un des souvenirs les meilleurs, les plus bienfaisants de ma vie. C'est une paix que d'avoir joui de la bienveillance d'un tel homme. Et quel exemple que cette mort admirable ! Qui ose en espérer une pareille? Ce n'est point là mourir : c'est se reposer dans la vie immortelle, au milieu des siens, vous bénissant tous, sans convulsions ni agonie. Il a eu la fin du Juste. Voilà la pensée à laquelle je veux m'attacher, comme à la plus

1. M. Jean Picot, père de madame Ernest Naville.

digne de lui et de vous. Sans elle, je ne pourrais m'accoutumer à ne plus le trouver dans votre maison. Il me laisse l'idée de la vieillesse, de la bénédiction et de la promesse de Jacob.

Votre dévoué,

EDGAR QUINET.

CCCCLXVIII

A M. MICHELET

Veytaux, 21 décembre 1864.

Cher ami. Henri Martin me prie de vous demander votre voix à l'Institut pour M. Mortimer Ternaux. C'est là assurément un homme digne que l'on fasse quelque chose pour lui; il se tient très bien devant l'ennemi. *Il n'envoie pas ses ouvrages aux ministres et n'en reçoit pas de félicitations*, comme quelqu'un de notre connaissance. Enfin, s'il peut être votre candidat, ce sera pour le mieux. Mais je ne sais pas quel est son concurrent.

Adieu, en toute hâte! Mes vœux pour cette obscure année 1865! Ah! les années s'entassent! C'est à ne plus compter. Et qu'apportent-elles?

Qu'elles soient au moins bienfaisantes pour vous et pour madame Michelet.

Votre EDGAR QUINET.



M. Bidault, un notaire de Rouen, m'écrit que Letellier m'avait institué son légataire universel en 1834. Cela a duré trente ans. Mais, cette année, avant de mourir, il paraît avoir révoqué le testament ; sans doute sous la main des prêtres. Nous avons écrit à Noël pour qu'il s'informe. C'est là une vieille histoire, toujours la même [1].

CCCCLXIX

A M. VICTOR VERSIGNY
A PARIS

Veytaux, 28 décembre 1854.

Mon cher ami. Vous sentez bien que vous venez de me donner une preuve d'amitié qui me sera toujours présente. La voilà maintenant pour la vie. C'est une chose si douce que la reconnaissance ajoutée à l'affection. Vous me faites éprouver tout cela. Dans cette époque si froide, il y a donc encore des cœurs de feu. Je voudrais ne vous parler que de ce que vous me faites éprouver ; mais il faut arriver aux détails que vous demandez.

J'ai connu Charles Letellier à Paris, en 1830 ; nous nous prîmes d'une grande amitié. C'était déjà l'âme la plus évangélique que j'aie connue ; avec des sentiments hu-

1. Voyez *Notes*.

mains très persistants. Il savait que je n'étais pas catholique et cela ne mit jamais le moindre froid entre nous. Il avait pour moi le cœur d'un frère. Il me suivit en Allemagne, vers 1831, à Heidelberg. Je dus rejoindre ma famille en France, à Charolles. Il vint m'y retrouver en 1832. Il demeura quelque temps avec moi, chez ma mère, et, tous les soirs, il nous embrassait, comme il eût fait dans sa famille. Il s'associait à toute ma vie littéraire et personne ne sympathisa avec moi plus profondément que lui. En 1831, il m'écrivait : « Dussé-je être dix ans sans entendre parler de vous, je serai toujours certain de votre amitié ; du moment où je vous ai connu, je vous ai aimé. » Il alla m'attendre à Rome en 1832; mais j'arrivai seulement en juillet et il avait été obligé de repartir. Sa correspondance fut plus dévouée que jamais. C'est à mon retour que nous nous revîmes à Paris vers la fin de 1833.

Il prenait un intérêt infini à mes publications. Ma tendance en matière de foi ne diminuait en rien ses sentiments.

Un jour de janvier 1834 (c'était l'époque que le testament vient de me rappeler), il entra chez moi, plus sérieux encore qu'à l'ordinaire. Il me dit : « Mon cher Quinet, faites-moi une grâce ; je me suis promis de communier pour vous, demain matin, à l'église, rue de Sèvres. Ne manquez pas d'y assister, je vous en conjure. » Il parla avec un tel accent, et je me trouvai si touché, que je fis ce qu'il demandait. Le lendemain, j'assistai au service qu'il m'avait indiqué. Il communia, et vint auprès de moi, me dire que ce moment était solennel pour tous deux. Je n'avais alors aucune idée du testament ; mais, quand je

le reçus du notaire Bidault, la date du 26 janvier 1834 réveilla mes souvenirs et je ne doute pas que, par sa communion en ma présence, il n'ait voulu prendre sa foi à témoin de sa persistance immuable dans les dispositions testamentaires qu'il venait de faire à mon insu.

Je quittai Paris et j'habitai plusieurs années l'Allemagne. Letellier était presque toujours en Italie. Je retrouve une lettre de lui, de 1840, du couvent de San-Francesco à Subiaco. Il était toujours immuablement le même pour moi : « Sachez, m'écrivait-il, que, dans ma poitrine, il y a pour vous une âme qui vous aime simplement, candidement et tout de vrai. Si quelquefois vous avez des peines, écrivez-moi, parce que je vous aime. Cependant je désire savoir que vous êtes heureux et le savoir de vous. J'ai appris que vous avez publié plusieurs ouvrages. Je vous prierai de m'en envoyer quelques-uns ou tout. Vos ouvrages me parleront d'un ancien ami. Hélas! cher frère, êtes-vous catholique? Nous parlerons de cela ensemble, par lettres. »

Puis, en *post-scriptum* : « Dites-moi quelles sont les publications les plus remarquables, littéraires, depuis six ans, en France, en Allemagne, en Angleterre. »

Il ajoute aussi : « Ou mes lettres ne vous sont pas parvenues, ou vous ne m'avez pas répondu, ou les vôtres ne me sont pas parvenues. »

Cela me fait penser que, par l'éloignement ou par les habitudes du couvent, ou par d'autres circonstances, beaucoup de lettres se sont perdues. Les siennes conservèrent toujours le même accent, jamais un mot amer sur mes tendances d'esprit. Il faisait des prières pour moi;

il m'en envoyait; il y joignait toujours le même accent de curiosité et de sympathie pour mes œuvres littéraires.

Au milieu de mes déplacements et surtout depuis mon exil, mes papiers ont été bouleversés. La correspondance de Letellier continua, mais je ne puis en retrouver ici toutes les traces. Je vous enverrai les originaux que je possède. Nous chercherons encore. Aujourd'hui, je ne pourrais fixer exactement l'époque où les lettres s'arrêtèrent, mais je crois bien, qu'elles n'allèrent pas jusqu'en 1848.

Lorsque j'appris vaguement que Letellier avait été interdit, j'avoue que je fus bien étonné. Ses lettres, par exemple celles de 1840, avaient une parfaite lucidité. Il était chrétien, sincèrement, simplement avec une imagination tendre et poétique. Je ne crois pas qu'il ait été autre chose. Mais cette situation d'interdit m'obligea à beaucoup de réserve. En pensant que mes lettres ne lui arriveraient plus, je cessai d'écrire.

C'est un terrible malheur que l'interdiction; il fait nécessairement le vide, l'isolement; il anéantit l'existence avec tous les rapports sociaux. C'est la mort anticipée. Je finis par ne plus rien savoir de Letellier.

Maintenant, tel que je le connais, voici l'effet que cette situation horrible dût produire sur lui. Il dut se promettre de ne pas laisser ses biens à ses héritiers naturels, qui l'avaient frappé d'interdit. Et, comme il y avait une étonnante obstination dans tous ses sentiments, cette pensée a dû rester immuable.

Pourquoi l'interdiction a-t-elle été levée en 1862? N'est-ce pas par le désir de lui faire révoquer ses dispositions antérieures? Et cette menace, qui pèse sur un



homme de rester interdit, s'il ne révoque pas le testament, est-ce la situation d'un esprit qui dispose librement de lui-même? N'est-elle pas, au contraire, la plus effrayante des contraintes? Si vous maintenez ce que vous avez fait, vous continuez d'être considéré et traité comme en état de démence. Si vous révoquez et annulez, vous rentrez en possession de la vie et vous redevenez un homme comme un autre. Qui donc au monde résisterait à un pareil dilemme?

Avec la connaissance que j'ai de l'âme à la fois tendre et obstinée de Letellier, s'il avait voulu que ses collatéraux fussent ses héritiers, il l'aurait dit formellement. Il ne se serait pas contenté de faire pour l'un d'entre eux un legs insignifiant; il se serait exprimé avec la netteté, l'abondance qu'il a mise dans le testament de 1834.

De même, s'il avait eu la pensée réfléchie d'abolir ce testament, il l'aurait désigné d'une manière formelle. Il s'est contenté d'écrire deux ou trois mots à la hâte, comme si ces mots lui eussent coûté.

Avez-vous vu ces mots de vos yeux?

En résumé, je crois qu'après avoir subi l'humiliation, l'horreur de l'interdiction, Letellier n'a pu vouloir que tous ses biens revinssent à ceux qui l'avaient tenu vingt-six ans dans cet abîme. Il avait conservé assez de lucidité pour juger ce qu'il y avait d'affreux dans le sort où on l'avait réduit. Ce qui a dû survivre en lui jusqu'au bout, c'est le sentiment de cet asservissement, de cette humiliation.

Adieu, véritable et cher ami. Je ne puis aujourd'hui

écrire davantage. Encore une fois, je suis à vous pour toujours. Mes hommages dévoués à madame Versigny.

Votre tout dévoué de cœur.

EDGAR QUINET.

NOTES

DE

MADAME EDGAR QUINET

Page 2. — La régénération de la patrie, par les femmes françaises; telle est la pensée qui a inspiré cinq chapitres de l'ouvrage : *la République*[1]. Dix ans après, la fondation des lycées de jeunes filles, des écoles secondaires, des écoles normales d'institutrices, répondaient aux vues d'Edgar Quinet. Il ne lui a pas été donné d'assister à ces grandes créations de l'instruction publique!

L'influence séculaire du clergé, l'éducation de la femme aux mains du Sacré-Cœur, expliquait, selon Edgar Quinet, le vent de réaction qui a toujours soufflé sur notre pays, même aux rares moments de liberté. L'état d'infériorité où l'on maintenait l'instruction de la femme était, de toutes les calamités publiques, une de celles qu'il déplorait le plus, et qui lui inspire ici tant de paroles amères. Avec quel bonheur il verrait la transformation qui s'accomplit aujourd'hui sous la République! Tout notre avenir est là.

1. *La République*. Conditions de la Régénération de la France, p. 190 à 222.

Page 8. — Pour se défendre du mal du pays, Edgar Quinet cuirassait son cœur, cherchait à s'endurcir en paroles; elles trahissent son profond amour de la France, on pourrait dire : *un amour blessé.*

Page 8 et 9. — L'éditeur auquel on s'était d'abord adressé ne comprit que trop bien l'esprit de liberté de *Merlin l'Enchanteur.* On eut beau présenter ce livre comme des *Mémoires* intimes, mêlés à la légende française ; le cri de malédiction contre le crime de Décembre et la servitude qui suivit, l'appel passionné au réveil, à l'affranchissement, s'exhalait de chaque ligne. Ce fut M. Michel Lévy qui se décida courageusement à publier l'ouvrage.

Page 11. — Je publie ce que je possède, ce que j'ai pu sauver du naufrage ; à la dernière heure, il m'arrive une lettre adressée à Georges Sand. Elle appartient au tome Ier et devra être replacée à sa vraie date, février 1855 et non pas 1859.

Page 15. — Pendant son séjour à Aix-les-Bains, Edgar Quinet retrouva une amie avec laquelle il avait été fort lié depuis 1838, madame Didier. Son salon était fréquenté par tous les hommes illustres de ces temps-là; madame Didier était aussi une amie de Lamennais et de Lamartine. Après le coup d'État, elle continua à réunir chez elle tous les esprits restés fidèles à la liberté. Victor Hugo, dans l'*Histoire d'un Crime*, a rappelé le courageux dévouement de cette femme, d'un esprit supérieur et charmant : « J'eus un dernier rendez-vous, avec Jules Favre et Michel de Bourges, chez madame Didier, rue de la Ville-l'Évêque. Ce fut la nuit. Bastide y vint[1], » etc., etc. Déjà fort malade, à l'époque où elle vint à Aix-les-Bains, madame Didier apporta une aimable distraction dans les soirées des solitaires de Veytaux : ses lettres, étincelantes d'esprit, remplies de nouvelles du jour, semées de traits acérés contre les hommes et les choses de l'Empire, arrivaient chaque semaine, avec le reflet de son brillant salon parisien. Malheureusement, cette correspondance dura à peine deux ans : madame Didier mourut au commencement de 1863.

1. *Histoire d'un Crime,* p. 391.

Page 17. — Après la *protestation* contre l'amnistie, le plus difficile, le plus dur était de résister aux instances des amis qui sollicitaient Edgar Quinet de rentrer. Ses lettres répondent aux objections de ceux qui cherchaient à vaincre sa détermination et qui envisageaient uniquement le bonheur, le repos personnel du proscrit rendu à son pays. Il a résumé tous ses motifs dans cette pensée : « Le Droit a péri avec nous; chaque jour démontre l'impossibilité de le rétablir sans nous[1]. »

Page 32. — Quelques années plus tard, on a raconté à Edgar Quinet que la *Revue des Deux-Mondes*, pour échapper à la censure impériale, avait imaginé de présenter *Merlin l'Enchanteur* comme un livre de pure métaphysique. La publication de *Marnix*, de la *Philosophie de l'Histoire*, de la *Campagne de* 1815 avait valu des avertissements à la *Revue :* elle chercha à se couvrir, en voilant sous des nuages scolastiques la flamme de liberté. Autant valait jeter une bouteille d'encre sur des pages séditieuses.

Malgré tout, en dépit de la morte saison et de sa publication pendant l'émouvante expédition des *Mille* en Sicile, *Merlin l'Enchanteur* écoula ses quinze cents exemplaires in-octavo, en deux volumes.

Page 46. — Le marquis Georges Pallavicino était un ardent patriote, ami de Garibaldi; madame Pallavicino se disait la filleule du grand homme, tous deux lui étaient très dévoués. Nous fîmes la connaissance de M. Pallavicino à Aix-les-Bains, peu de temps avant le traité de Villafranca, cause d'exaspération pour le patriote italien et aussi pour le patriote français. Après la conquête de la Sicile, M. Georges Pallavicino fut nommé prodictateur de Naples.

Page 60. — Comment se fait-il qu'il n'y ait qu'une seule lettre à Madier de Montjau, pas une lettre à Eugène Baune, le vétéran de la démocratie, ni à Alphonse Fleury, tous trois représentants du peuple et nos compagnons d'exil très aimés? Ces amis si chers ne sont pas représentés dans cette Correspondance, précisément à cause de l'étroite intimité qui reliait nos familles : les femmes s'écrivaient, donnaient mutuellement

1. Nouvelle préface de *l'Enseignement du peuple*, 1860.

des nouvelles. Edgar Quinet n'écrivait que poussé par une nécessité absolue ; il ne pouvait, disait-il, faire des livres et mener de front la correspondance; il s'en déchargeait, toutes les fois qu'il pouvait se faire remplacer.

Certaines lettres ont pu se perdre. L'une de celles que je regrette s'adressait à M. Henri Brisson, qui venait d'écrire un admirable article sur la *Campagne de* 1815, rappelant « Cassius et Brutus, les deux stoïciens, dont l'attitude proteste » contre cet oubli des choses saintes. Rome n'est plus dans » Rome, elle est tout avec eux ». (*Phare de la Loire*, juillet 1862).

Page 66 et 81. — La date du 24 novembre 1860 rappelle une de ces duperies que l'Empire faisait subir à ses crédules adversaires. Une partie de la démocratie s'attendait de bonne foi à une ère nouvelle de liberté de presse, etc. C'était un ballon d'essai de l'Empire libéral. Les proscrits firent maint effort pour dénoncer cette nouvelle duplicité de l'homme de Décembre.

Page 90. — M. Chassin, qui visitait souvent le colonel Charras à Bâle et Edgar Quinet à Veytaux, allant et venant, chargé de missions verbales, emporta cette fois-ci une brochure antibonapartiste qui fut saisie dans son sac de nuit, en passant la frontière; ce qui donna lieu à un procès. Défendu par M. Ignace Chauffour, l'éminent avocat de Colmar, et acquitté, il fut plus heureux que M. Scheurer-Kestner, incarcéré à Sainte-Pélagie quelque temps après, sous inculpation de colportage de brochures séditieuses. C'était la fameuse chanson : *Le Lion du quartier Latin.*

Page 103. — La retraite de Veytaux, si solitaire pendant les trois quarts de l'année, s'animait un peu pendant les vacances d'août et de septembre, qui amenaient en Suisse quelques amis de France. Parmi les visiteurs les plus intéressants, il faut nommer M. d'Haussonville, qui venait tous les ans à Coppet; de là, il allait visiter le colonel Charras à Bâle et Edgar Quinet à Veytaux. Ceux qui ont connu de près M. d'Haussonville savent quel charme personnel s'ajoutait à son brillant esprit, à son ardeur du bien. Ses lettres étaient une fête pour Veytaux, presque autant que sa conversation, toujours patriotique et militante.

Page 128. — Cette lettre d'un instituteur de Lyon n'était pas signée ; il continua d'écrire à Edgar Quinet sous une autre adresse, celle de notre cuisinière savoyarde. Exemple, entre mille, qui prouve la rigueur du régime bonapartiste, et combien les correspondants étaient souvent timorés.

Page 142. — En septembre 1861, M. Michelet et madame Michelet vinrent à Veytaux ; les deux amis eurent la joie de vivre pendant un mois dans une intimité de chaque jour, dans le plus beau pays du monde et le plus libre.

Page 180. — Les jeunes gens des écoles ont conservé, pendant toute la durée de l'Empire, surtout pendant les quinze premières années, l'étincelle sacrée de la liberté. La tradition du Collège de France vivait parmi eux. Ils la manifestaient par les cris de « Vive Michelet ! vive Quinet ! » à tous les cours entachés de jésuitisme ou de bonapartisme. Ils fondèrent, en 1862, des petits journaux, dans un excellent esprit : *la Jeune France*, puis *le Mouvement*, *le Travail*, *le Journal des Écoles*, etc. Quand les aspirations de liberté l'emportaient sur les concessions faites à la prudence, le journal était frappé, supprimé ; mais il reparaissait bientôt sous un autre nom. Je ne puis, après vingt-trois ans, préciser auquel de ces journaux s'adresse la lettre d'Edgar Quinet.

Page 203. — M. Duvergier de Hauranne habitait, pendant l'été, une propriété près de Lausanne : le *Bois de Cery;* ce voisinage établit d'aimables relations avec Veytaux. Par son exquise courtoisie et son esprit fin et gracieux, M. Duvergier de Hauranne rappelait le côté le plus séduisant de la société française. Il racontait en riant qu'il avait acheté le *Bois de Céry* en 1848, en prévision des bouleversements annoncés. « La morale de l'histoire, disait-il, c'est que le *Bois de Cery* était devenu pour moi un refuge, non contre les *partageux*, mais contre les défenseurs de la religion, de la famille et de la propriété. »

Page 365. — Il est difficile de supprimer, dans une Correspondance *toutes* les répétitions, sous peine de mutiler le texte. Parfois, on est obligé de laisser des phrases qui se retrouvent ailleurs ; car la suite de la lettre n'aurait plus de

sens. Il faudrait la retrancher tout entière ou nuire à la clarté en ne conservant que des fragments. Voyez la Correspondance de Voltaire; elle contient bien autrement de répétitions des mêmes pensées; sous une forme absolument identique, mêmes récits dans une dizaine de lettres. Celles qu'on a conservées sur *Merlin l'Enchanteur* offrent l'intérêt d'une critique littéraire très réfléchie; de plus, elles racontent les méprises, l'imbroglio que faisait naître l'oppression sous l'Empire.

Page 257. — Garibaldi blessé, prisonnier au Varignano, écrivait à Edgar Quinet : « La voix de la douleur répond à la voix d'exil. »

Page 306. — Encore un X*** dont je ne puis retrouver le nom après un quart de siècle. Cette lettre s'adressait sans doute à un de ces braves jeunes gens des écoles. *Ne flattez pas le peuple!* Voilà le mot d'ordre qu'Edgar Quinet répétait après le Deux-Décembre à tous les amis de la liberté. Il fallait un profond sentiment du devoir, un immense amour de la France pour marcher seul, contre le courant, contre les habitudes reçues. La régénération du peuple était le plus cher intérêt du patriote. Il sacrifia souvent sa popularité à ce qu'il considérait comme un grand service à rendre à son pays.

Page 341. — Les élections de 1863 venaient de prouver le système d'exclusion adopté contre les hommes de 48 et les proscrits de décembre. Edgar Quinet avait adressé une lettre à MM. Jules Simon, Carnot, Despois, Laurent Pichat, Delattre, Chassin, Rogeard, pour rappeler au comité électoral le devoir de présenter des candidats républicains proscrits : Madier de Montjau, Schœlcher, Barbès, etc. Ils furent exclus; le mot d'ordre était donné.

L'avenir les a bien vengés : aux élections de 1872-1873, les hommes de 48 et les anciens exilés furent rappelés de l'oubli, où l'on chercha d'abord à les ensevelir. Ils ont tous reparu à la lumière, nommés à la Chambre et au Sénat, tous, sauf le noble vétéran Baune, frère politique de Barbès. Mais il se trouvait près de ses petits-enfants, à Bâle. Malheur aux absents!



Page 402. — Dans son affection fraternelle, M. Michelet imagina de faire signer une Adresse, au nom des personnes les plus autorisées de la démocratie, invitant Edgar Quinet à rentrer en France. Par là, il pensait faciliter à son ami la possibilité de revenir sur sa décision. Edgar Quinet fut très touché de ce témoignage, qui disculpait quelque peu la démocratie du reproche d'oubli; mais il voyait bien que cette manifestation, tout individuelle, n'était guère un signe de réveil de la conscience publique, seule chose importante.

Page 443. — On ne reviendra pas ici sur l'orage soulevé parmi les sectaires, lorsque le livre *la Révolution* proclama la loi de l'esprit moderne : *La liberté est condamnée à être humaine.* Un martyr de la liberté pouvait seul se placer ainsi au-dessus de tous les partis et faire parler la justice éternelle. Avait-il raison, oui ou non, de ne pas glorifier les procédés inhumains? Les événements ont prouvé, soixante-dix-huit ans après la Terreur, que les traditions de violence subsistent encore, malgré le prétendu adoucissement des mœurs.

Page 449. — Le testament de M. Charles Letellier, qui instituait Edgar Quinet légataire de deux millions, a été valable pendant trente ans. Quelques jours avant la mort de Charles Letellier, ses héritiers naturels lui firent révoquer, en deux mots, les volontés réfléchies de toute sa vie. Les hommes de loi, les amis qui voulurent bien s'occuper de cette affaire, ne faisaient aucun doute qu'on aurait pu, sinon gagner le procès, du moins arriver à un compromis avec les parents collatéraux. Edgar Quinet ne voulut entendre parler ni de l'une ni de l'autre de ces combinaisons. Il était justement en plein travail de correction d'épreuves de *la Révolution.* Il craignait d'en être détourné en s'embarquant dans une mer d'ennuis et d'agitations. Dès la première heure, lorsque cette nouvelle inattendue le surprit, il en fit son deuil. C'était un soir de décembre 1864, le petit hameau de Veytaux était enseveli sous la neige; un coup de sonnette retentit : le facteur rural finissait sa tournée et apportait une grande lettre chargée. Fatigué du travail de la journée, méditant au coin du feu, mon mari me pria de décacheter le pli. Il renfermait la copie d'un testament, délivré par le tribunal de Rouen, « instituant Edgar Quinet, légataire

« universel d'une fortune de 1 900 000 francs ; plus trois fermes sises en Normandie ».

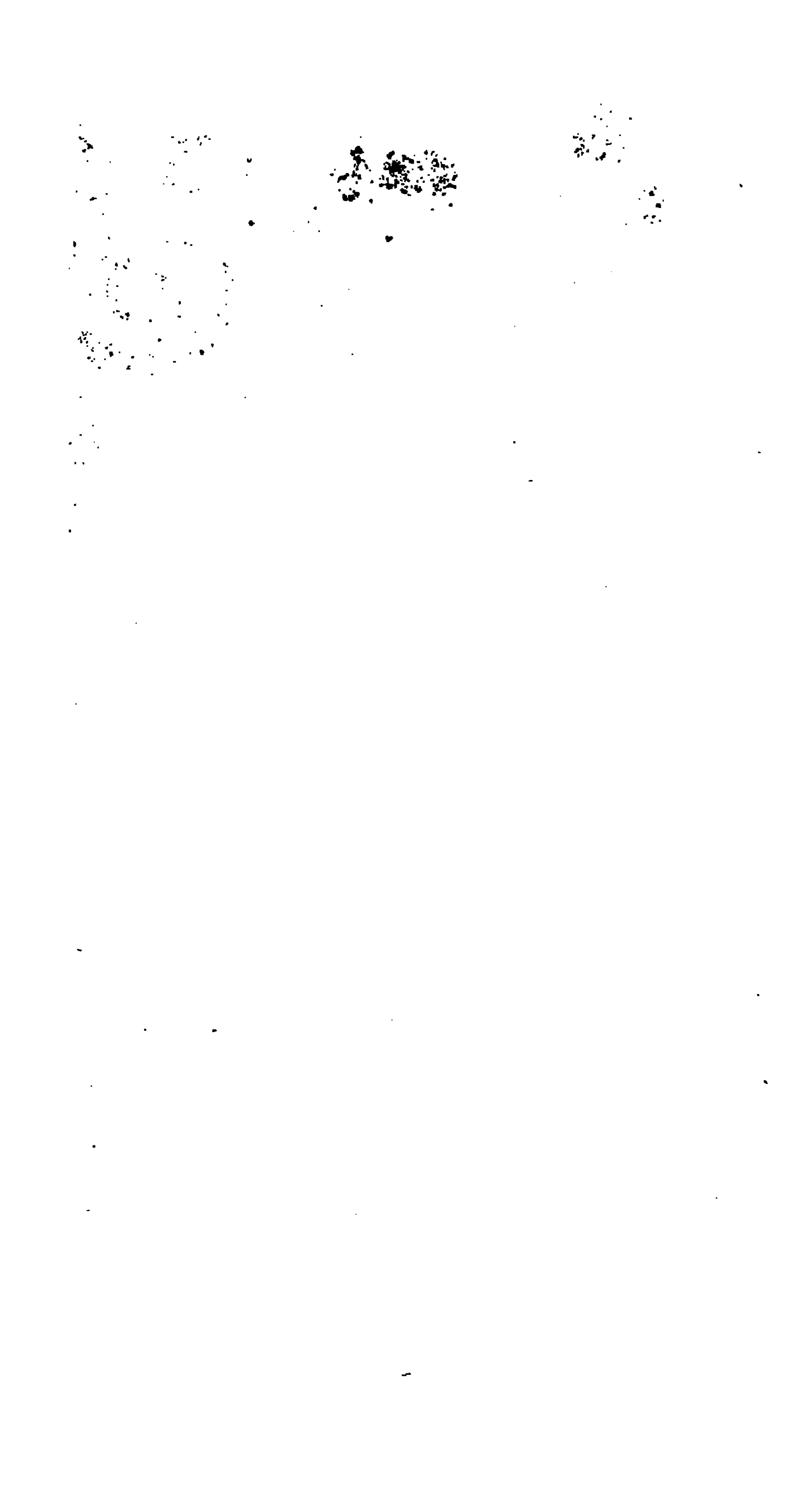
En lisant à haute voix ce qui me parut un acte de la justice divine ou un conte de fée, je ne pus retenir des exclamations de joie. Lui, le sage, avec sa douceur et son calme accoutumés, m'interrompit par ce seul mot : « Tourne la page. »

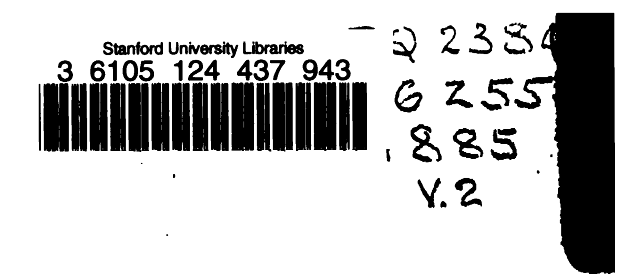
En effet, sur l'autre page, suivait en deux mots la révocation du testament qui fut valable trente ans.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE

BURLOTON. — Imprimeries réunies, B.




Stanford University Libraries
3 6105 124 437 943
Q 2 3 5
G 2 5 5
8 8 5
V. 2

